UGÈNE FROMENTIN

EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE

LETTRES DE VOYAGE ET FRAGMENS INÉDITS (1)

n 1875, Eugène Fromentin avait produit à peu près toute son re peinte. Il avait publié son *Été dans le Sahara*, puis son *Année le Sahel*, et enfin son roman de *Dominique*.

epuis 1862, absorbé dans son travail de peinture, il n'avait rien t. Il se contentait de prendre des notes qu'il se réservait de rédiger tard.

A mesure qu'il mûrissait ses idées sur l'art, il ressentait un plus t désir de les exprimer. Maintes fois il fut sur le point d'écrire série d'études sur la peinture française et spécialement sur Eugène croix (2). Mais le temps lui manquait. Il fallait d'abord se classer itivement en peinture hors du genre fermé de l'Orientalisme. la palette offrait pour vivre les ressources abondantes et faciles donne une signature aimée du public. D'autre part, Fromentin t à la fois sincère dans le rendu de sa pensée et toujours inquiet blesser les susceptibilités d'un confrère : avec de tels scrupules, la ique d'art est malaisée.

Sur les instances d'Armand du Mesnil, son meilleur ami et l'oncle femme, il se décide enfin à débuter par l'étude d'une école qu'il

) Documens communiqués par Mme Alexandre Billotte, née Eugène Fromentin, a bien voulu nous autoriser à les publier.

Voyez dans la *Revue* du 1er octobre 1905 quelques-unes des *Lettres de Jeunesse* gène Fromentin. — La librairie Plon publie sous le même titre un volume respondance du maître avec un commentaire biographique et des notes.

) Une lettre de M. Buloz (15 juillet 1872) lui rappelle la promesse de donner à ue un article sur ce sujet.

sent et qu'il connaît à merveille, qu'il chérit entre toutes. Il part au commencement de juillet 1875, seul, pour la Belgique et la Hollande. Il en parcourra les musées et les églises avec une étonnante rapidité, en moins d'un mois. Tous les jours, il trouvera le temps de prendre des notes et d'écrire à sa femme, demeurée à Paris (1). De ce voyage sortiront les *Maîtres d'autrefois*.

A peine descendu de chemin de fer à Bruxelles, le voyageur se plonge dans l'histoire des Pays-Bas.

Bruxelles (2), 6 juillet 1875.

Quand j'arrivai ce soir même à Bruxelles, onze heures sonnant, j'y fus accueilli par un grand silence. Toute la ville avait l'air de dormir ou dormait; et cet universel sommeil, très réel, ou d'un goût si discret, fut loin de me déplaire. A peine entendis-je, en passant devant une brasserie, la dernière ouverte, un petit chant monotone et rude, un air flamand qui finissait, des chanteurs qui s'en allaient, puis une porte qui se ferma. Dehors, rien ne bougea plus : des rues muettes, des maisons closes, un pavé sonore et net, des façades blanches avec des rideaux tirés, et, par-dessus tout cela, le plus joli ciel qui pût couvrir une ville élégante en pareille attitude et dans ses mystères, des nuées très fines sous un azur très tendre. Ces choses me parlaient de vie facile, de labeurs sans excès, de nuits sans rêves et sans troubles, en un mot m'invitaient à un complet bien-être. Et ce conseil donné par la nuit, par le silence et par le repos, se trouvait en parfait accord avec mes projets.

De la chambre où je m'établis, je vois la longue rue Royale filer en droite ligne à travers la nuit, dessinée seulement par ses lanternes régulièrement espacées sur les trottoirs. Devant moi, sous ma fenêtre, s'étage et s'enfonce la masse haute, profonde et noire des arbres du Parc. A droite, et pour peu que je me penche du côté du Palais du Roi, j'embrasse en son entier l'esplanade où se déploie le Palais, cette solitude pavée que le grand soleil de midi doit rendre encore plus solennelle et plus déserte. Au centre, il y a, vous le savez, un arbre unique de proportions énormes, une sorte de bouquet royal préparé pour les jours de fêtes et dont les fleurs ne pousseraient que ces jours-là. Il forme également une tache obscure entre le ciel d'une douceur

(1) Voyez dans M. Louis Gonse (*Eugène Fromentin*, A. Quantin, éditeur, 1881, p. 183 et suivantes) quelques extraits des carnets de voyage de Fromentin.
(2) Note de voyage inédite.

d'opale et le pavé grisâtre. Il porte à son sommet, tout embrouillé dans les dernières branches, un paquet de petites étoiles. C'est de bon augure.

Arriver quelque part en pleine nuit, ne connaître personne, n'y être attendu par personne ; y venir on ne sait trop pourquoi ; ouvrir sa fenêtre et rencontrer, comme autant d'yeux qui vous feraient des signes, ces astres blancs si lointains, toujours les mêmes, — telle est la bienvenue dont je me suis contenté souvent, autrefois, dans des lieux moins hospitaliers, et après laquelle il est aisé de s'endormir avec le sentiment que le vaste monde est une auberge, qu'on n'est chez soi nulle part et qu'on est vraiment chez soi partout.

Il est tout à l'heure demain, peut-être même est-il déjà aujourd'hui et hier a-t-il disparu depuis que je vous écris. Encore un peu, car les nuits sont courtes en cette saison des jours sans limites, et Sainte-Gudule, que je ne vois pas du tout, dessinera sa flèche aiguë au Nord, et recevra le premier contact de l'aube. Mais je n'attendrai pas que le jour se lève. Il me suffit de vous avoir dit où je suis. Quant au dessein qui m'amène, il est des plus simples : voir de la peinture, n'en pas faire, oublier que j'en ai fait, et surtout le faire oublier, si je puis, à ceux qui me liront, si j'écris...

A Madame Eugène Fromentin.

Même jour, 4 heures et demie. — J'ai fait, de dix heures à midi, une longue et très attentive visite au Musée : c'est à deux pas de l'hôtel, même place. Si je pouvais amener successivement à ma porte toutes les beautés de la Belgique et de la Hollande, j'aimerais bien cela, au lieu de les aller chercher. C'est étonnant comme j'aime à voir et peu à *aller* voir. Pour que le monde fût fait à ma guise, il faudrait qu'il se déroulât en cercle autour de moi, que j'occupasse au centre un bon fauteuil et que je pusse admirer ce qu'il contient de rare et de beau comme on lit un livre, sans trop bouger. Il est cinq heures à peine, et voilà que j'en ai assez pour aujourd'hui, du Musée ancien ce matin, du Musée moderne tout à l'heure. Je me suis déjà créé un chez moi, où je rentre avec plaisir; d'ailleurs il fait chaud, et le soleil est dur dans ce quartier très ouvert qui rappelle en petit les solitudes de Versailles.

Il y a vraiment de précieuses choses dans ce petit Louvre bruxellois, — 300 tableaux environ, — dont la moitié a de la valeur, dont quelques-uns sont inestimables.

Rubens y est bien représenté, non pas d'une façon grandiose, comme il l'est, j'imagine, à Anvers, mais noblement; et par deux portraits sur quatre, par trois tableaux sur sept ou huit, d'une manière assez nouvelle après Paris. Je serais bien embarrassé de dire ce que j'en pense, sinon les banalités qu'on répète et qui ne sont qu'une partie de la vérité. Quand j'aurai vu Anvers et Malines, peut-être en aurai-je une définition précise et plus à moi.

Quant aux Primitifs, qui sont la rareté et forment l'écrin de la collection, nous n'avons rien d'analogue et de comparable, sauf le Van Eyck. C'est véritablement étincelant de beauté, d'éclat, de fraîcheur imprévue. Et, quand on voit cela après les Primitifs de Venise, on est tenté d'admettre que l'art de peindre est sorti de ses voies au moment de son épanouissement, et qu'il a plutôt perdu que gagné à trouver des moyens d'expression plus libres et plus parfaits. Dans son genre, il est extraordinaire. Et je n'ai pas vu Bruges.

Ajoute à ces nouveautés de haut prix le plaisir de trouver des hommes secondaires ou peu connus représentés par des œuvres exquises. Souviens-toi de l'effet produit aux Alsaciens par les deux tableaux d'Antoine More. Eh bien! il est ici, avec quelques autres, presque aussi beau, plus inattendu.

Et tout cela sans salissure, sans vernis jamais, ni craquelés, pur, net, comme au lendemain de la signature. C'est charmant.

Le Musée moderne, bien entendu, n'est rien. Je l'ai visité en conscience, par égard pour mes hôtes de ce soir, et afin de pouvoir dire à Portaëls et à M. Gallait (1) *le cas que je fais des vivans*, même après les grands morts.

On faisait de la musique au Parc, je n'y suis point entré. Était-ce l'effet de cette peinture imbibée d'ennui ou lassitude naturelle, j'avais besoin de rentrer...

Même jour, six heures. — Je viens de passer la fin de l'après-midi chez M. Portaëls... C'est un très galant homme, fort bien élevé, instruit. Il est très riche, grand ami du Roi, a beaucoup

(1) Jean-François Portaëls, né à Vilvorde près Bruxelles, en 1818, mort en 1895, peintre d'histoire, de genre et de portraits, élève de Navez et de Paul Delaroche. — Louis Gallait (1810-1887), né à Tournai, peintre d'histoire, élève de François Hennequin et de Paul Delaroche.

de renommée, et partage avec Gallait l'honneur d'occuper dans les arts la plus haute situation de la Belgique. Je t'ai dit qu'il avait été le premier maître de Cormon. Il me fait dîner demain avec son ami Gallait, M. Van Praët, le premier ministre ou ministre d'État du Roi, et quelques autres personnages avec lesquels il désire me mettre en relations...

Vu l'Hôtel de Ville ce matin et la cathédrale en hâte.

Dans l'après-midi, vu le Musée, mais trop à la légère. Il est des plus intéressans, bien disposé, parfaitement éclairé, facile à voir... De beaux cadres tout reluisant neufs dans de jolies salles larges et basses. Un parquet poli comme un miroir. Presque personne, et des tableaux (dont quelques-uns très rares et *sans prix*) dans un état de fraîcheur, de conservation, de vernissage inconnu au Louvre où les plus beaux tableaux sont enfumés.

Mercredi matin, 9 heures (7 juillet). — Portaëls est venu me prendre à sept heures et demie et nous nous sommes fait conduire au bois de la Cambre, *le Bois*, comme à Paris le Bois de Boulogne.

C'est plus anglais que le nôtre, et aussi plus forêt. De larges routes tourbeuses, noires, molles, circulant dans une futaie haute et sombre de hêtres, de charmes, d'ormeaux. Fort peu de voitures; on y va plus tôt. Tout se fait un peu plus tôt ici, repas, promenades, et finit plus tôt.

... Je retourne au Musée, qui me paraît être le véritable intérêt de Bruxelles, quoique j'en eusse peu entendu parler dans la liste des curiosités de cet ordre.

Onze heures. — Très aimable hospitalité. Très bon dîner. Intérieur riche d'un luxe particulier qui n'est pas celui de France.

Convives : le ministre Van Praët, le peintre Gallait, — l'ancien chef du Cabinet de l'empereur Maximilien au Mexique, — un médecin, beau-frère de Portaëls.

On a été parfait de bonne grâce et de prévenances. Je crois que j'ai plu... Je te raconte tout cela parce que tu aimes ces choses...

Vendredi matin, neuf heures. — Il pleut, mais sans méchanceté.

Somme toute, je suis content de Bruxelles, et du séjour que j'y ai fait.

Bruxelles, jeudi 8 juillet.

J'ai vu le Musée pour la troisième fois, et jusqu'à mon

retour de Hollande je lui ai dit adieu. A le prendre pour ce qu'il offre, il est fort charmant. On n'y voit qu'un avant-goût de ce que je trouverai plus loin; c'est un avant-goût qui promet.

Rubens et les *Primitifs* (1). Tout le Musée se résume en ces deux pôles. La peinture qui naît, et, faut-il le dire? la peinture qui meurt. Entre ce premier et ce dernier moment, elle a un éclat extraordinaire. Elle finit en Flandre par une explosion éblouissante : mais Rubens mort, il n'y a plus rien dans cet ordre, et malgré son charmant génie, Van Dyck est un reflet. Que serait-il, et serait-il sans Rubens? Quelle palette aurait-il créée? Quel modèle serait le sien? Quelle conception de la nature aurait-il eue? Ici dans le *Silène* et dans le *Martyre de saint Pierre*, il est tout à Rubens. Plus personnel que Jordaëns, de beaucoup plus fin, avec moins de jactance et autant d'audace sincère, plus élégant, de beaucoup meilleure compagnie, il n'en est pas moins son condisciple en vertu de l'influence reçue. Il lui est très supérieur comme instinct de l'art et comme pratique raffinée, mais il n'est pas si différent qu'on le voudrait pour un aussi charmant esprit. Jamais Jordaëns n'aurait ni conçu, ni pratiqué le *Charles Ier* du Louvre. Van Dyck eût-il été capable de construire le *Possédé* de Bruxelles et ce qu'on m'annonce à la Maison du Bois de la Haye? Enfin, on voit trop qui l'a formé; et c'est un magnifique produit des exemples du maître. A-t-il eu l'honneur de former à son tour l'école anglaise? Et si Reynolds, Lawrence, Gainsborough, incontestablement dérivent de lui, n'est-ce pas qu'ils ont trouvé les leçons de Rubens plus faciles à suivre d'après son élève que d'après le maître lui-même?

Je ne parle pas de G. de Crayer (2) qui a du talent bien inutile.

Il faut citer C. de Voss (3), l'ami de Van Dyck, à qui, dit-on, Rubens envoyait des portraits à faire lorsqu'il n'avait pas le temps de s'en charger. C'est coloré, ambré, physionomique, ferme de bords, gras de matière, plus appliqué que Van Dyck, moins agile et cependant très habile, l'échantillon du Musée très remarquable.

Avant de posséder tous ses organes, l'art de peindre était vrai-

(1) Note de voyage inédite. — Voyez *Maîtres d'autrefois*, 6e édition, p. 143 à 152.

(2) Gaspard de Crayer (1584-1669), né à Anvers, élève de Raphaël Coxcie de Bruxelles, peintre d'histoire et de portraits.

(3) Corneille de Voss (1585-1651), portraitiste né à Hulst, s'inspira surtout de la manière de Van Dyck et de celle de Rubens.

ment admirable... N'a-t-il pas perdu plutôt que gagné à trouver des moyens d'expression plus savans? En devenant plus parfait, est-il devenu plus profond? Enfin n'est-il pas sorti de ses voies juste au moment de son plein épanouissement? C'est ridicule à dire, mais on voudrait qu'il eût acquis toute sa science en gardant toute son ingénuité; qu'il fût abondant, plus ample, plus capable de seconder les imaginations les plus larges et les plus hautes; plus souple pour servir aussi plus de tempéramens divers et revêtir plus d'idées; et que cependant il eût encore la chaleur intime et profonde, la sincérité grave et recueillie des premiers âges, le trait plus honnête, l'observation plus timide et plus attentive, le travail plus rare, la matière plus belle. C'est l'éternelle histoire de la jeunesse. Jeunesse de tout, des races, des générations, des individus. On peut suivre ce mouvement de la floraison, puis de la décadence, du talent qui se cherche, puis s'affirme et de la grande pratique qui s'amuse, dans les œuvres de certains grands écrivains qui se gâtent. Et je n'irais pas loin pour en trouver l'exemple. Tel homme, dit-on, est plus fort aujourd'hui qu'il y a trente ans? C'est vrai, il est beaucoup plus maître de son cerveau et de sa main. L'un s'est amplifié, l'autre s'est assouplie. Est-il bien plus fort? et comme un homme ne compte que par ses œuvres, ses œuvres sont-elles meilleures? et, quand dans l'avenir on cherchera parmi ce qu'il y a de plus digne de vivre, lira-t-on le plus étonnant ou le plus parfait? le prendra-t-on au commencement ou à la fin du cycle?

Le point où se rencontrent dans la vie des hommes, dans l'histoire d'un art, un certain amour des choses (que j'appellerais la peur du beau et du vrai), et le savoir, est un moment unique. Chez les maîtres, il est à moitié chemin. Dans les belles époques, il est aussi vers le milieu : de 1450 à 1550 en Italie. Ici de même dans l'ordre historique, dans l'ordre familier, le bon moment se prolonge un siècle au delà.

A Madame Eugène Fromentin.

**Anvers. Hôtel Saint-Antoine, ce samedi, 8 h. 1/2 du matin.
Juillet 1875.**

J'ai fait beaucoup de choses hier, chère amie, quoique, dans la soirée, le temps m'ait fort contrarié. Parti de Bruxelles à

9 h. 50 après t'avoir dit adieu, à 10 h. 36 j'étais à *Malines*; j'y voyais ce qui doit être vu : la cathédrale pour elle-même et l'église Saint-Jean pour un Triptyque de Rubens. Il est fort beau, je dis *fort beau*. Si je devais en rester là de Rubens, je dirais *superbe*, mais avec un pareil homme, il faut graduer son admiration, ne pas employer étourdiment les formules extrêmes et réserver pour l'imprévu les mots du dimanche. On risquerait de rester court quand il s'agit, comme ici, d'admirer tout à fait. Je quittais Malines à 1 h. 31, à 2 h. 16 j'étais à Anvers; une heure après, nettoyé et installé à l'hôtel, j'allais à la cathédrale, même place que l'hôtel, saluer Rubens dans ce qu'il a vraiment de plus parfait. Je me méfiais un peu, pourquoi? L'admiration publique est sujette à tant d'erreurs ! Cela dépasse mes espérances, et véritablement c'est *admirable*, tu peux m'en croire. J'y retournerai tout à l'heure, ce soir peut-être, demain certainement. J'y retournerai jusqu'à mon départ, et jusqu'à complète absorption.

Aujourd'hui, en outre, j'irai le voir à l'église Saint-Jacques, dans la chapelle de son tombeau et, si j'en ai le temps, au musée. Il règne ici partout avec une souveraineté éclatante, et je commence à croire qu'après lui, la Hollande me paraîtra, même avec Rembrandt, la patrie heureuse de l'art bourgeois, — un art incomparable aussi, mais de souche inférieure. — Nous verrons.

Comme je quittais la cathédrale, il pleuvait beaucoup, il ventait de l'Ouest avec rage. J'ai pris une vaste voiture à la Guignard (il n'y en a pas d'autres à Anvers), et je me suis fait conduire tout le long des quais de l'Escaut. Ceci n'était plus Paris, ni Bruxelles. Pleine Hollande, j'étais enchanté. Le soir à 7 heures, toujours même vent glacial, mais sans pluie, nouvelle course en voiture au même endroit, retour par les grands bassins, énormes, plus grands que le Havre, grands j'imagine, comme le grand port de la Joliette de Marseille.

... Me voilà tout seul, et je vais continuer de vivre tout seul, jusqu'à mon retour à Bruxelles, c'est-à-dire en pays de connaissance. Je n'ai plus l'occasion de dire un mot à aucun vivant. Si ma fatigue ancienne venait par hasard d'avoir trop parlé, je vais bien me reposer.

Je suis vivement intéressé par beaucoup de choses : par la peinture d'abord. Je griffonne pas mal de notes à tout moment,

et si le temps continue quelques jours d'être aussi laid, mes soirées seront probablement employées à ce griffonnage.

Ce n'est que dans quelques jours que je saurai si je suis en disposition de *goûter* ce que j'ai vu et si j'y ai trouvé quelque nourriture. Bien certainement, à mon retour, je saurai à quoi m'en tenir et te dirai si je rapporte un livre ou pas. Ce dont je suis content, c'est que j'aime la peinture comme si je n'en faisais pas, et ne me souviens plus de tout le mal qu'elle m'a fait souffrir...

A Anvers, Fromentin, seul dans une « auberge » où on ne parle qu'anglais et wallon, a des journées pénibles; il ne connaît dans la ville âme qui vive, et le temps est à faire pleurer: pluie, rafales, tempêtes, température glaciale. « Toujours des églises au Musée, et toujours avec Rubens. Je suis un peu haletant et tendu. » Il vient enfin à bout du musée : « J'en ai pris la substance; le reste est pour les savans. » Il va partir pour La Haye (1).

A Madame Eugène Fromentin.

Anvers, ce dimanche soir 9 heures.
11 juillet 1875.

... J'ai allumé mes deux bougies, grand luxe, et me voilà avec mes guides, mes catalogues, mes réflexions et mes griffonnages. Le griffonnage est pauvre. Décidément, j'ai la digestion lente et lourde, celle du cerveau comme celle de l'estomac... Je crois bien que je brûlerai le Musée de Rotterdam, à moins qu'il ne fasse très beau; j'ai hâte, après avoir vu Rubens, d'aborder Rembrandt à la Haye et Amsterdam. Tout ce que je verrai des maîtres que j'aimais tant et que j'aime encore, me paraît aujourd'hui facile à saisir et surtout à tenir dans la main, après l'effort qu'il faut faire pour rester de sang-froid devant Rubens. Malheureusement, il faudrait voir, revoir, et voir encore ; ce trop, en peu de jours, congestionne et n'éclaire pas beaucoup, du moins pas assez... Le peu que j'aurais à dire, je le mets, à bâtons rompus et en style *hiéroglyphique*, dans mes notes d'album, prises autant que possible en face des tableaux. Somme toute, j'emporterai d'Anvers le souvenir de bien belles œuvres, mais aussi d'une ville bien ennuyeuse. J'y passe encore cette journée par devoir et comme un écolier consigné reste à l'étude.

(1) Lettres à Mme Eugène Fromentin, 10 et 11 juillet.

Si j'avais été plus prévoyant, je me serais un peu bourré d'histoire avant de faire ce voyage : l'histoire locale, la comparaison des dates, me serait indispensable en m'éclairant sur une foule de points. Je connais trop vaguement la filiation de cette grande famille si nombreuse et si compliquée des peintres flamands et hollandais. En pareille étude, la descendance, la confraternité, les rapports de ville à ville, d'école locale à une autre école, sont autant de lumières.

A la même.

Anvers, jeudi soir (12 juillet 1875).

...Je commence à voir clair dans la première partie de mon sujet : *Rubens*. Mais entre voir clair, et rendre clairement, sans redites, sans âneries, sans erreur et de façon neuve, il y a loin, car il pourrait se faire que ce que je vois si clair, tout le monde avant moi l'eût vu de même, que mes opinions fussent celles de La Palisse, et que je découvrisse une Amérique exploitée depuis que Rubens est mort. Et cependant je ne dirai rien que d'indispensable; j'aime mieux me taire que d'adopter sans le vouloir les idées des autres.

Anvers, lundi soir (12 juillet) (1).

Je ne m'amuse ni ne me repose. J'écris pas mal de lettres. Je sors, je rentre, je griffonne des notes, je stationne dans les églises. Je suis mouillé, je suis transi, je rentre pour tout de bon. Il fait froid... A force de tabac, j'essaie d'expulser l'ennui. Je me couche enfin, à côté d'une bougie qui flambe et me défend contre la vermine, et je m'endors en songeant que la vie est bien bête, quelquefois bien douce et qu'elle m'a comblé.

A Madame Eugène Fromentin.

La Haye, ce mardi soir 10 heures.
13 juillet 1875.

Chère amie bien-aimée,

... La vraie Hollande ne commence qu'à Bréda. Rotterdam, vu du bateau qu'on prend pour passer d'un chemin de fer à

(1) Note de voyage inédite.

l'autre, est pittoresque, imprévu, fort beau. De Rotterdam ici, figure-toi les marais plats et verts de Rochefort, ou ceux de Villedoux, avec plus de verdure dans les horizons, des moulins de physionomie locale, plus de bétail et plus de fraîcheur. Tout cela plat, fuyant, vivant et mouillé; des hérons, des cigognes, des volées de vanneaux : je connais cela comme si j'y étais né. On sent la mer au bout de l'horizon; il y a des brouillards bleus qui baignent les distances. Et toutes les demi-heures, car les trajets sont courts, une silhouette de ville grisâtre au-dessus des oseraies pâles, déployée en longueur avec la haute flèche de quelques églises : c'est Schiedam, Delft, enfin la Haye. C'est fort joli, mais je l'ai vu trop souvent en rêve ou en réalité pour m'en étonner beaucoup. Quant à l'intérieur des villes, c'est autre chose; cela me paraît fort inédit, et, d'ailleurs, je te parle d'un horizon de chemin de fer, et toute la Hollande ne tient pas dans la lucarne d'un wagon.

A la même.

La Haye, mercredi 11 h. 1/2.
14 juillet 1875.

J'ai, bien entendu, commencé par le *Musée*, à trois minutes de l'hôtel, dans le plus beau quartier, j'imagine. Il est tout petit, mal éclairé, mais d'un examen facile. Il contient certaines choses *rares*, pas celles dont on parle. Les plus célèbres, et pour lesquelles on y vient, sont des œuvres curieuses, pas des chefs-d'œuvre. Il faut les avoir vues, et chercher mieux. Je parle des Rembrandt (*Leçon d'anatomie*) et du P. Potter (*Taureau*).

J'y ai fait une attentive visite qui n'est qu'un début. Après les Rubens, c'est une étude qui coûte peu d'efforts. On se sent là sur un terrain secondaire, et l'on n'est plus obligé de regarder toujours de bas en haut, comme il arrive pour un esprit respectueux devant ce colosse. Tout cela m'apprend beaucoup, non pour mon métier, hélas ! qui est ce qu'il sera, mais pour ma culture générale : ce sont des choses qu'il est vraiment bon d'avoir pendues dans le musée de sa mémoire.

Quelle jolie ville que la Haye ! Ce que j'en vois dans ce court rayon, et même de ma fenêtre en t'écrivant, est d'un aspect riant, propre, élégant, original, des plus agréables.

A la même.

15 juillet 1875.

... Je suis allé tantôt à Scheveningue. J'ai eu la pensée de t'envoyer au lieu de lettre les notes que j'ai prises en rentrant. Mais, en vérité, cela n'a ni assez de saveur, ni assez de littérature pour sortir jusqu'à nouvel ordre de mon portefeuille. C'est un memento qui peut me servir, voilà tout.

A la nuit, je suis allé tout près, à un concert dans le *bois*. Il y avait un monde fou, et du plus beau. J'ai présenté des florins pour qu'on y prît le droit d'entrée. J'ai compris que c'était gratuit et qu'on entrait sur invitation. Enfin on m'a demandé ma carte, le nom de mon hôtel; j'ai fourni l'une et l'autre et je suis entré. Imagine un concert auprès d'un chalet du Bois de Boulogne, et deux ou trois mille personnes assises sous des ormeaux et des chênes de la plus haute venue; le luxe le plus apparent de cette ville charmante, ce sont les arbres qui sont admirables.

Mercredi 3 heures, 15 juillet (1).

... Qui ne connaît Scheveningue par les touristes, par les baigneurs, par les livres, par les peintures, depuis les plus fameuses jusqu'aux moins marquantes, depuis Adrien Van de Velde et Ruysdaël jusqu'à nos jours? Il semble d'avance qu'on y est allé. Et c'est charmant. Qui plus est, c'est inattendu. Il fait beau, un temps doux, tiède et couvert. Pas de vent. Le quartier de la Haye qui y mène est élégant, propre, ouvert, richement construit, plus richement planté. De jolis hôtels dans des jardins, des vérandas garnies de chaises cannées, pleines de fleurs. Un grand silence, un grand bien-être, un luxe intime et bien entendu, qui fait peu de tapage au dehors et se montre moins qu'on ne le devine. Des arbres partout, dans les jardins, sur les voies. Des façades peintes et gaies; des fleurs sur les balcons, de hautes portes reluisantes, tous les cuivres polis, toutes les fenêtres en glaces nettes et laissant bien voir au dedans. Au milieu, la voie du tramway, où passe au grand trot l'omnibus chargé de baigneurs et d'enfans surtout. Peu de passans. Quelques landaus bien attelés devant les portes fermées des hôtels.

(1) Note de voyage inédite. — Voyez *Maîtres d'autrefois*, 6e édit., p. 158.

On se souvient du quartier de l'Étoile avec plus d'espace entre les hôtels, ou des bas côtés de l'avenue de l'Impératrice avec des dispositions plus discrètes et plus intimes. Par momens, certaines formes bizarres, des constructions plus légères, des vérandas plus amples et plus abondamment fournies de fleurs voyantes, feraient penser que Batavia devrait être ainsi, avec un autre ciel et les mêmes habitudes dans la végétation des mers de l'Inde.

On quitte la ville. Grande allée droite, sous bois. Grande allée de deux kilomètres, sombre, entièrement couverte. Au centre, la voie des voitures; à gauche, celle des piétons. A droite, un petit chemin plus ombreux mesuré exactement sur la voie du tramway. Il y fait très frais. Personne, sauf une ou deux voitures qu'on croise et l'omnibus qui file dans l'ombre verte de son allée. De chaque côté, une épaisseur de bois. Quelque chose comme les allées du bois de Boulogne du côté des Acacias, mais plus vert, plus humide, d'une poussée plus vigoureuse et plus haute.

On sort du bois pour tomber brusquement sur le premier revers des dunes et les arbres cessent tout à coup pour faire place à ce vaste désert, onduleux, clairsemé d'herbes maigres et de sables, qui précède ordinairement les grandes plages.

Long village de Scheveningue, en pleine nudité. Beaucoup de petites maisons, toutes pareillement en briques, où je ne vois nul commerce, nulle industrie, et qui ne sont là, je crois, que pour les besoins des baigneurs. Au loin, sur la dune même, la longue ligne des grands hôtels, chalets, casinos, à distance ayant l'ampleur, la hauteur et l'importance de palais. Des pavillons sur les toitures, des voitures stationnant dans les vastes ronds-points gazonnés ou pavés qui les précèdent. Tout cela de dimensions très vastes, conçu dans le plus grand format et pas trop noyé dans l'immense horizon des dunes.

On arrive, on traverse la ligne des chalets. On en voit alors les vraies façades, celles qui regardent la mer, et par le sable on descend lentement au flot. Il est loin; la plage est large. Molle d'abord, elle devient ferme et douce à partir de l'étiage ordinaire des marées. Là beaucoup de monde et le plus joli spectacle par ce temps paisible et gris, sur cette arène si douce à l'œil, entre ce grand ciel et cette belle mer plate et pâle qui fuit si loin, quoique mesurée de si bas. Chevaux, ânes dans le pli des dunes

Plus loin la multitude des guérites en osier, sorte de fauteuil américain sur lequel on aurait planté une étroite capote de cabriolet. Toutes tournent le dos au vent qui vient de terre et regardent la mince ligne de l'horizon et la frange argentée du premier flot. Beaucoup de femmes, en toilettes légères; peu de iolies. Myriades d'enfans plus jolis que leurs mères, qui font des courses, des dessins, des trous dans le sable. Une voiture entre en pleine eau, ingénieuse machine sur quatre roues hautes. D'abord un coffre plein prenant le jour de haut, par des lucarnes. Une tête rose y paraît. C'est la cabine roulante. Y attenant et derrière une tente ouverte, une porte met en communication la tente avec la cabine; un escalier fixe descend sous la tente de la cabine au flot. Le cocher, haut monté, ne voit rien de ce qui se passe derrière lui. La voiture va droit au flot, y entre jusqu'aux essieux, se retourne et reste là. Le cheval a de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. La mer arrive, se brise sur l'obstacle, rejaillit sous la voiture, l'entoure d'écumes plus épaisses, plus blanches, plus continues, et pendant ce temps on aperçoit de loin à l'arrière un point sombre qui s'agite au milieu du remous blanchissant.

Admirable couleur claire, blonde et simple de tout cela. Van de Velde est bien sensible: on lui voudrait un œil plus attentif, une couleur plus vraie, un dessin plus sûr, plus varié, qui mesurât mieux les grands espaces. Tout cela est plus grand, plus ouvert qu'on ne l'a fait; la grandeur en pareil lieu est bien quelque chose, la couleur vraie d'ailleurs est plus rare. Un œil moderne, avec l'habitude nouvelle de décomposer beaucoup de nuances, y trouverait des tons exquis dans l'apparente uniformité de l'ensemble. Cela fuit, se dégrade, se distingue, se succède à l'infini. Le sable est gris violâtre, un peu réchauffé, comme toutes choses humectées, par la montée régulière des marées. La dune est pâle, avec des verts tristes; les chalets de cette impalpable et forte couleur de brique dans l'ombre, couleur hollandaise et presque unique dont la peinture ancienne a d'ailleurs très bien donné l'idée.

Que de taches charmantes font les figures! Comme un noir marque, et comme une couleur claire y délaie une clarté tempérée!

L'horizon est entouré d'orages. Une grande nuée grisâtre, simple et *si bien peinte*, s'élève à l'Ouest, et fait paraître la mer

encore plus pâle, plus laiteuse et plus richement argentée là où elle écume. C'est le fond du tableau.

Nous en avons une idée par la mer sauvage sur le revers de l'île d'Oléron...

Rentré par une autre route. Bords d'un canal. Voitures d'eau. Dans la ville même, délicieux champ de courses, immense carré de gazon vert entouré de grands arbres. Sombres rideaux. Ombre verte sous les arbres. Ils ont bien senti et bien rendu cela...

Les courses viennent de finir, il n'y reste qu'une foule épaisse, massée d'un seul côté à l'ombre des grands arbres. Beaucoup de voitures dans les allées voisines.

Un grand bruit sous ma fenêtre : deux voitures légères, attelées d'un seul cheval, passent au plus grand train ; le cheval a des rubans, celui qui conduit a un gros bouquet. Une légion de gamins précèdent, escortent, suivent en poussant des hourras. J'ai cru que c'était le Roi : ce sont des gagnans.

A Madame Eugène Fromentin.

La Haye, jeudi matin, 8 heures, 15 juillet.

Je regrette la Haye, c'est une ville qui me plaît beaucoup, où je passerais volontiers quelques jours tranquilles. *Nous* y reviendrons, à moins d'obstacles.

On pourrait à la rigueur filer droit de Paris sur Anvers. Le grand intérêt d'art ne commence que là. Et le pays n'est pittoresque et nouveau qu'à partir de Rotterdam.

Somme toute, je suis content. Et *j'attends plus encore* d'Amsterdam.

Vendredi matin, 8 h. 1/2, 16 juillet. — ... Je m'y suis beaucoup mieux pris pour ce musée que pour les deux autres, et grâce aux nombreuses annotations de mon catalogue, je le connais vraiment sur le bout de mon doigt. (Il y a quelque chose à faire, je le tenterai.) Le Musée d'Amsterdam est plus riche encore, j'y mettrai du soin.

... A six heures et demie, je serai à Amsterdam ; je mettrai deux heures au lieu d'une heure et quart, ce n'est pas trop pour apercevoir du wagon un nouveau morceau de cette campagne charmante. Je ne passerai à Amsterdam que le temps nécessaire. Je ne flâne pas, et puis me vanter de ne pas perdre une minute. Ce que je connaîtrai le mieux, ce sont les tableaux, le moins, ce

sont les lieux : Rotterdam, Dordrecht, Utrecht, Leyde, que j'aurai négligés ou traversés à vol d'oiseau, et c'est dommage. Voilà pourquoi la semaine prochaine, à mon retour, outre la nécessité de visiter les *Memling*, je veux m'arrêter à Bruges et y prendre une idée de la vieille France du xve et du xvie siècle.

Tu peux dire à Mina que sa ville est une des plus jolies villes modernes que je connaisse. Elle est régulière et pas ennuyeuse; élégante et pas banale; d'une propreté qui n'est qu'un charme. Si Anvers n'avait pas sa cathédrale et son musée, je n'aurais nul désir d'y retourner de ma vie. Il est vrai que le temps me l'a fait prendre en horreur.

Une heure. — C'est très joli, la Maison du Bois. Et voilà tout. Cela donne une idée intéressante de ce luxe sans faste et d'un grand goût dans le très simple. Le bois, les étangs, le parc réservé sont admirables de végétation et de fraîcheur.

A la même.

Amsterdam, vendredi soir, 10 heures.
16 juillet 1875.

Chère amie, me voici encore dans un nouveau gîte. Arrivé à six heures et demie en gare, à sept heures passées à l'hôtel, car Amsterdam est une grande, très grande ville et la traversée n'en finit pas...

Le parc, comment t'en donnerai-je l'idée? ressemble en très étendu au square des Batignolles. C'est un méli-mélo de petites allées sablées, de petits bouquets d'arbres naissans, le tout enveloppé d'un lacet de petits canaux, et de petits étangs avec des petits îlots au milieu. Des ponts rustiques jetés sur tous les canaux, tout cela *minuscule* et se reproduisant sur de grandes surfaces. Vers le milieu, un kiosque aérien, avec une musique militaire; autour, une foule épaisse, un peu vulgaire, sentant le commerce, l'industrie moyenne et la boutique. J'imagine qu'en Chine il y a des choses qui ressemblent à cela. Dans un rond-point, une haute statue de bronze, je ne sais laquelle, à gauche et tout de suite des marécages, à droite et par-dessus les taillis d'arbres blancs, des moulins à vent qui tournent.

Je n'y retournerai point: mais c'est curieux... Revenu par le centre de la ville, par l'*Amstel*, grande rivière qui passe à tra-

vers la ville, me fait l'effet de s'y ramifier et va se jeter dans le Zuiderzée. Enfin rentré par les quais.

Il fait gris et frais. Le cœur de la ville est touffu, obstrué, compact et ne prend de l'air que par ses canaux et par ses places ; tout cela se débouche aux extrémités, se donne de l'espace, et comme à Paris, la ville empiète sur la campagne à l'opposé de la mer. Ce sont les nouveaux quartiers.

Une chose me frappe, depuis que j'ai vu Bruxelles, Anvers, la Haye surtout et même Amsterdam : quand l'empereur conçut avec M. Haussmann et M. Alphand le plan du nouveau Paris, de l'Ouest et du bois de Boulogne, il avait les souvenirs de son exil, de l'Angleterre d'abord, mais aussi de la Hollande. Je sais qu'il avait une affection particulière pour le bois *et la Maison du Bois* (chalet d'été de la Reine) que j'ai visités ce matin.

La *Venise* du Nord, comme on l'appelle, ne ressemble à Venise que parce qu'il y a moitié rues, moitié canaux. En définitive, c'est le Nord et le Midi, c'est-à-dire les choses les plus dissemblables de la terre; c'est fort pittoresque à sa manière, varié, diapré, bigarré, toutes les maisons peintes de couleurs sombres, avec l'encadrement des fenêtres en blanc. Beaucoup de pignons, une multitude de fenêtres, comme partout en Hollande et très peu de plein entre les fenêtres, ce qui donne aux maisons l'air de lanternes tout en vitres. Quelquefois pas de quais : les maisons baignant dans l'eau ; quelquefois des quais étroits juste pour le passage des voitures, et, plantés sur la banquette qui borde le canal, de petits arbres ronds assez mal venus et de feuillage grêle.

Qui a vu les tableaux de Van der Haïden connaît cela ; et dans les canaux, des galiotes à gros ventres couleur de chêne ciré, et des eaux sombres ; à travers tout cela, une bonne odeur de tourbe brûlée propre à la Hollande, car ce pays a une odeur, et, quand cette odeur est agréable, c'est une originalité charmante.

A Armand du Mesnil.

Amsterdam, ce samedi 8 h. 1/2, 5 h. 1/2.
17 juillet 1875.

Je viens de passer six heures au Musée en deux séances. C'est beaucoup, je t'assure, surtout un premier jour; c'est avaler pêle-mêle et beaucoup trop vite une quantité indigeste d'élémens délicats ou très forts. Je suis écœuré et las. Ce qui m'est arrivé

pour Rubens m'arrive ici pour Rembrandt; j'ai peur de lui et peur de moi. Seulement, avec Rubens, il dépassait de beaucoup sa renommée; avec celui-ci, au premier abord, il me paraîtrait que c'est le contraire. J'ose à peine écrire un pareil blasphème, qui me couvrirait de ridicule s'il transpirait. Déjà, ce soir, j'y vois plus clair, et, sur certains points, il grandit.

Demain et après-demain, je le verrai encore et plus à fond; reprendra-t-il son rang suprême? J'en aurai le cœur net avant mon départ. Dans tous les cas, il y a entre cet art et mon faible cerveau un obstacle et un malentendu : la question n'est pas de savoir si l'homme est un grand artiste, original, presque unique, un très grand cerveau quand il rêve, imagine, invente, et s'appuie bien nettement sur sa sensibilité. La question est plus spéciale. Il s'agit de savoir s'il est plus grand ici dans ses œuvres si fameuses que dans les autres que nous possédons ou connaissons; et de bien établir si, lorsqu'il n'est que praticien, *c'est un très beau peintre*, ou s'il n'a que certaines parties dominantes mais exclusives, étroites, d'un très beau peintre, et s'il n'en fait pas abus quelquefois, notamment ici. Quelqu'un se trompe de *moi* ou de tout *le monde*. Il est à croire que c'est moi, mais l'erreur des autres est facile à reconnaître et à démontrer : rien n'est plus malaisé que de mettre le doigt sur sa propre erreur et plus ennuyeux que d'en convenir.

Au fond, il n'y a d'*intimidant* dans ces deux pays que Rubens et Rembrandt. Le reste est bien instructif, bien charmant, souvent merveilleux. Mais si j'en excepte (cela c'est grave) un moment miraculeux, celui des Primitifs du XV[e] au XVI[e] siècle, le reste, dis-je, est relativement facile à regarder de plain-pied.

Je suis, cher, quoi qu'il arrive, très satisfait d'avoir fait ce voyage; c'est bien à toi que je dois de l'avoir entrepris, et je te dis merci. Mon métier, je crois, n'en profitera guère : il y a un si vaste monde entre ce qu'ils faisaient et ce que nous tentons! mais j'apprends, je m'instruis, je m'ouvre, je me meuble.

Je saurai quelque chose au retour; en tirerai-je un livre? Je n'ose encore dire oui, mais je le crois bien, la matière est si charmante! Et si je tourne une ou deux difficultés que je t'expliquerai, si j'en trouve, non pas l'ordonnance (elle est nulle), mais le mode et le ton, si je sais être bonasse et fin, pas pédant et cependant très ferme, précis et clair, à mon retour, j'aurai les

élémens d'un joli livre, et je n'aurai plus qu'à l'écrire. Mais, chut! en trouverai-je l'heure, et les dispositions?

Le plus gros de ma besogne est d'annoter, séance tenante, et devant les tableaux, les catalogues. Je ne parle pas de ce que, le soir, je griffonne en dehors de ces observations de pure technique. Ce sont encore des scénarios de chapitre et rien de plus.

Je ne perds pas une minute. Je passerai probablement ici demain, dimanche, lundi et mardi, y compris ou sans compter une demi-journée donnée à Harlem. Puis je reviens tout droit à Gand et Bruges, de là Bruxelles et retour. Je n'aurai pas, je crois, dépassé le terme que je m'étais fixé, et je me serai vivement aiguisé l'œil et l'esprit. Je ne te parle pas du pays. Je le regarde en courant, et je saurai faire croire, s'il y a lieu, que je le connais bien, parce que de naissance et par nature j'ai ce qu'il faut pour goûter cela, et il y aura toujours assez de paysages dans mon sac pour encadrer le livre que je rêve.

Adieu, *veille un peu sur Marie* (1). Quoique le temps s'abrège, j'ai peur que le cœur ne lui manque. A bientôt, *vieux frère*, je t'aime de cœur, tu le sais, et je fais tout pour que ton vieux ami satisfasse à peu près tes *exigences*.

A toi.

EUGÈNE.

A Madame Eugène Fromentin.

Même jour. — Après *six heures de musée*, je viens d'écrire à Armand. Je suis las, très las. Je te viens seulement pour t'embrasser, mais seulement pour cela... Je suis content, pas émerveillé, un peu déconcerté, mais je travaille et c'est l'essentiel... Je n'ai pas trop le temps de penser que je suis seul, quoique je le sois beaucoup. J'ai pour compagnie constante le désir de voir, de bien voir, de comprendre, de retenir et de préparer des matériaux. Si je restais coi après cela, je ne serais guère content...

Je croyais bien que ces études attachantes me saisiraient beaucoup, mais pas à ce point. Je te quitte pour prendre quelques notes urgentes...

(1) Mme Eugène Fromentin.

Amsterdam, ce samedi 17 juillet (1).

Ce soir, je suis plus content. Cependant je ne suis pas *émerveillé*, surtout je ne suis pas convaincu. De Lui à moi, la chose est grave.

Il y a certainement là une question délicate à résoudre. Un très grand artiste ! c'est entendu. Même un très grand peintre, même, si l'on veut, un très étonnant praticien. Mais voyons : par quoi vaut-il ? qu'est-ce qu'il y a de meilleur chez lui : le fond ou la forme, le sentiment ou le métier, la manière de sentir ou la langue ?

C'est le peintre de la lumière ! soit encore. Mais à propos de tout, n'est-ce pas trop souvent ? Que l'*Ange de Tobie*, les *Disciples d'Emmaüs*, la *Famille du Charpentier*, les *Philosophes chez eux*, un portrait par hasard, ses merveilleuses eaux-fortes, que tout cela vive de la lumière, concentrée, raréfiée ou jaillissante ; que ce soit là l'élément propre au sujet et la manière la plus originale, la plus dramatique, la plus saisissable de l'exprimer : je le veux bien. Mais tous les sujets sont-ils donc faits pour être traités de même ?

Pourquoi la *Ronde de Nuit ?*

Pourquoi la sortie d'une compagnie de gardes civiques a-t-elle besoin de s'exprimer par un éclat de lumière et des profondeurs d'ombre ? On dit : mais l'effet ? L'effet ? quel effet ? Est-il indiqué par le sujet ? Il le dénature à ce point qu'il a produit cette *immortelle* équivoque sur laquelle on discutera pendant des siècles, si cette belle page vit encore des siècles. De sorte que le plus grand souci de la postérité sera de savoir si cela se passe de jour ou de nuit, pourquoi la nuit plutôt que le jour ? et pourquoi, si c'est le jour, toutes les fantasmagories de la nuit ? Tout est mystère et rébus dans cette œuvre singulière qui ne me paraît être énigmatique et peu claire que parce que l'auteur n'a pas su clairement ce qu'il voulait rendre, et qu'avant tout il en a fait un tour de force.

Je crois que c'est là le mot qui convient pour définir une œuvre, en effet, *très forte* et très rouée. Très forte, cela s'impose ; très rouée, je vais essayer de le démontrer.

On ne me dira pas que Rembrandt fut un naïf. On raconte

(1) Note de voyage inédite. — Voyez, sur Rembrandt et la *Ronde de nuit*, les *Maîtres d'autrefois*, 6e édition, 1890, p. 313 et suivantes.

qu'un jour un artiste de notre temps, très fanatiquement épris de Rubens, accablé de sa grandeur et de sa fertilité, de son ampleur, de sa force, épuisa toutes les hyperboles, et finit par s'écrier : « C'était un lapin ! » Ne pourrait-on pas dans le même vocabulaire trouver un mot qui convînt à Rembrandt, et dire de lui : C'était un malin !

Oui, quand il n'est pas très ému, très inquiet, très songeur, très nerveusement appliqué à rendre une nuance fugitive de sentiment humain, une idée profonde enveloppée, une rêverie d'illuminé, quand il regarde avec ses yeux, quand il est devant un morceau de nature, un peu grand, très simple, et qu'il invente alors une langue compliquée, presque sibyllique, pour le traduire, ne doutez pas qu'il ne ruse, et qu'il ne soit le praticien le plus roué qu'il y ait jamais eu...

Amsterdam (1).

Rembrandt. — Il y a certainement dans ses œuvres, notamment dans les *Syndics*, la plus belle, une ressemblance pour ainsi dire abstraite, et cependant une vie plus lointaine, plus intime, plus profonde et plus idéale en ses à peu près, même en ses inspirations, qui est supérieure à bien des réalistes et qui est la vie de l'art.

Rubens. — Il avait, comme on dit en musique, le registre le plus étendu, non pas le plus varié et le plus riche. Véronèse dans le *médium* est plus abondant en nuances diverses, mais il ne va ni si haut ni si bas, ni jusqu'au blanc ni jusqu'au noir. La palette de Rubens, si nuancée, si abondante en teintes fugitives, dans les *couleurs principales*, est réduite à peu de chose : noir-noir, gris, rouge, jaune. Rarement un bleu et blanc.

Pas d'œuvre plus sensible aux changemens de lumière que la *Ronde de Nuit*. Un jour trop coloré la jaunit à l'excès, trop blanc la durcit et l'obscurcit, trop éclatant la creuse et la dépouille.

C'est le propre de cette peinture transparente et forte. Toute peinture glacée en est là. C'est l'impalpable, et l'impalpable n'est pas et n'a qu'une existence trop relative.

C'est le principe même de la couleur, la substance de la matière colorée qui fait les coloristes.

Les coloristes à bases solides et simples résistent à la lumière.

(1) Note inédite, sans date, extraite des Carnets de voyage.

Rubens ne change pas. Il ne modifie pas son ton par un travail superficiel. Il le compose et le nuance résolument. Quand il le rompt, c'est de la couleur rompue; quand il l'étouffe, c'est de la couleur sourde; quand il le neutralise, c'est de la couleur neutre.

Rembrandt n'avait aucun *esprit* dans la touche. Il n'avait que du *sentiment*, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Il en résulte que, quand il ne travaillait que de la main, immanquablement il était inférieur à beaucoup de praticiens qui ne le valaient pas. Sa touche est lourde, embarrassée, revenue, reprise, comme un homme peu maître de sa langue qui la surchargerait de mots, faute de trouver le mot propre, et qui se dirait : dans le nombre, le mot juste finira bien par apparaître. Quelle différence avec Franz Hals, par exemple !

Quand il est ému, intime, profond, il est incomparable.

Voilà pourquoi ses beaux tableaux sont d'un grand artiste, ses eaux-fortes des chefs-d'œuvre, et ses œuvres de pratique des morceaux étonnans, mais bien contestables.

A Madame Eugène Fromentin.

Amsterdam, dimanche soir 10 heures.
18 juillet 1875.

J'aurai besoin de deux jours pour Gand et Bruges, et je te demanderai deux ou trois jours pour Bruxelles où, sans compter une ou deux obligations qui me saisiront, j'ai absolument besoin de revoir le Musée. Je l'ai bien vu, mais n'y ai pris que des notes plus qu'insuffisantes, et la partie historique, que je veux y revoir, exige un travail serré dont je m'aperçois maintenant. Je me suis ravisé depuis Anvers, et fais un beaucoup meilleur travail. J'ai visité ce matin (je te le disais, je crois) les deux galeries *Six*. Ce sont les descendans directs, divisés maintenant en deux branches, de l'ami de Rembrandt. L'une des branches habite encore la maison du bourgmestre, et les tableaux que j'ai vus là, admirables de choix, de conservation, de rareté pour la plupart, n'ont peut-être pas quitté les murs depuis deux cent cinquante ans. C'est fort curieux et fort beau. J'y ai passé toute la matinée et puis me vanter d'y avoir sérieusement pioché et appris. Dans l'après-midi, visite au Musée, mais je commençais à n'y voir que d'un œil...

Je n'irai à Harlem qu'après-demain, parce qu'on me dit que mardi j'entendrai en même temps un orgue, célèbre ici comme celui de Fribourg. Dois-je entendre l'orgue? Enfin, je me déciderai demain matin. Le trajet est de vingt-cinq minutes et, en deux ou trois heures, j'aurai vu, je crois, les *Franz Hals* autant qu'ils le méritent...

Lundi matin. — Rembrandt m'empêche de dormir. Il est ici représenté par deux de ses œuvres les plus fameuses, et ces œuvres, fort extraordinaires, me laissent cependant assez froid. J'ai donc un double motif pour l'étudier tout à fait à fond, ici plutôt qu'ailleurs : le premier, c'est que les œuvres sont de toute importance; le second, c'est qu'entre les portraits de la collection *Six* également célèbres et ceux du Musée, il y a selon moi un monde, et que je voudrais bien savoir au juste et *démontrer* à quel moment de sa carrière il a eu raison, au commencement ou à la fin? Je suis sur ce point d'un avis contraire à tout le monde, c'est inquiétant; et c'est précisément ce désaccord qui m'occupe et m'occupera, jusqu'à ce que j'en aie le cœur net.

Adieu, chère, tu vois dans quel ordre de préoccupations et de recherches je vis exclusivement.

Au Musée (1), dimanche, 2 heures.
18 juillet.

Tout homme qui a une *manière* engendre une fâcheuse école, non par ses qualités, mais par ses défauts, — comme une difformité qui se transmet par héritage.

Une belle taille, de beaux traits, se remarquent moins quand ils passent du père aux enfans qu'une bosse, une laideur ou du rachitisme.

Tel est le cas de l'École Rembrandt.

Que de faux Rembrandt, comme de notre temps il y eut de faux Delacroix et de faux Decamps !

Il n'y a pas de pseudo-Cuyp, ni de pseudo-Paul Potter, ni de pseudo-Ruysdaël.

On imite Hugo, Ronsard, même d'Aubigné, Musset quand il écrit mal, on n'imite pas Molière, Pascal, La Bruyère, ni Racine, et, quoi qu'on ait pu dire, on n'imite pas Voltaire.

On ne copie que la manière de faire et d'autant plus aisé-

(1) Note inédite extraite des Carnets de voyage.

ment qu'elle devient plus indépendante de la manière de sentir et devient un procédé.

A Madame Eugène Fromentin.

Amsterdam, lundi 19 juillet 1875.

... Ce matin, j'ai vu longuement une collection qui doit être annexée plus tard au Musée (*musée Van der Hoop*) et qui contient, au milieu d'une foule de jolies choses, une douzaine de morceaux rares. Tout à l'heure, j'ai visité le musée zoologique. C'est le Jardin d'acclimatation et le Jardin des plantes combinés, avec un soin, une propreté, des commodités pour le public et un bien-être pour les animaux absolument inconnus à Paris, où cependant nous avons plus de goût, autant de ressources, où nous devrions avoir autant d'argent. Comme partout ici, grand café couvert et en plein air, et musique dans l'après-midi. Il y avait foule et foule élégante...

... Ce *Franz Hals* que je vais voir à Harlem est un bon et habile peintre de portraits, contemporain de Rubens, qui jusqu'à présent avait passé pour un homme expert mais secondaire, et que notre jeune école française a, depuis quelques années, ressuscité en même temps que Goya. Pour la justification de certaines doctrines et de beaucoup d'imperfections, elle n'a pas été fâchée de les prendre pour chefs de file, et de faire d'eux des hommes de génie qu'ils ne sont pas du tout. Il faut donc que je le connaisse à fond de mes yeux. Il est tout entier et abondamment à Harlem...

... Parle-moi donc un peu en détails de notre cher Trésor (1) qui me manque, va ! Comment est-elle ? plus grosse, plus forte, plus ingambe ? aussi gaie ?

Trouverai-je un changement ?

Dimanche, en allant au port, j'ai rencontré un bébé d'un an ou dix-huit mois, marchant à peine, et poussant devant elle une petite voiture, suivie de sa famille : des braves gens de magasin. Je me suis arrêté pour la regarder, apparemment avec tendresse, car le père m'a dit bonjour en souriant très bonnement. Il aura bien vu que j'étais quelque chose comme lui, père ou grand-père.

(1) Sa petite-fille.

J'ai travaillé ce soir avant le dîner dans ma chambre. Je crois bien que je ferai quelque chose. Sera-ce bien, mal, nouveau, erroné? Dans tous les cas, ce sera moi.

Adieu, chère... Bonne nuit, mes enfans; tous en bloc, je vous embrasse tendrement. A toi, chère.

EUG.

A la même.

Amsterdam, mardi 20 juillet 1875.

Il est cinq heures passées, je reviens de Harlem...

J'ai fait ce que je voulais faire et vu très suffisamment ce que j'avais à voir, et je suis fort content. Ce que je connaissais de Hals ne suffisait pas, tant s'en faut, à me donner une juste idée de sa valeur, qui est considérable, au point de vue du métier pur. J'ai pris pas mal de notes, et je crois que j'ai sur ce maître, peu connu en son entier, et sur ses imitateurs de nos jours, un chapitre tout prêt, intéressant.

Et puis j'ai entendu l'orgue. Il est magnifique, tient toute la hauteur de la vieille église, jusqu'aux voûtes. C'est un monument somptueux, et d'une sonorité en même temps que d'une étendue rares.

Mais, devine quel est le premier morceau qui m'a accueilli, quand je suis entré dans ma stalle, et que j'ai pris place à côté d'un vieux Anglais, qui, par parenthèse, m'aurait bien distrait, si je n'avais été très particulièrement attaché? L'andante de la douzième sonate de Mozart, ce dont j'ai raffolé; tu sais, ce que *mon cher mignon*, mon *petit David*, jouait à son vieux père un peu maniaque quand il était dans ses humeurs noires (1).

Après cela, le *Doux Martyre* des *Noces*. J'étais ravi; si j'avais à te dire tout ce que j'ai pensé, ce serait bien long, quoique cela n'ait duré que quelques minutes. J'ai demandé quel était l'exécutant qui faisait dire de si jeunes et si douces choses à ce grandiose instrument. On m'a dit que c'était un enfant de dix-sept ans, qui venait de succéder à son père, mort il y a deux mois, et qui promet de devenir un grand musicien.

J'ai bien fait d'aller à Harlem aujourd'hui; et c'est un plaisir que je ne donnerais pas pour beaucoup de florins.

(1) Eugène Fromentin aimait la musique claire et distinguée. Mozart était son maître préféré.

Ce paragraphe est pour Marguerite, car l'andante de la douzième sonate, c'est maintenant déjà sa première jeunesse et mon ancien temps (1).

... J'ai bien examiné ma carte et mon guide : je ne laisse derrière moi rien *d'indispensable;* au point de vue historique, j'aurais dû voir plus, mais ceci ne me regarde pas.

Harlem, 20 juillet (2).

... C'est à Ruysdaël qu'on pense le plus et sans cesse. Les autres sont trop Italiens avec leurs ciels orangés, ou d'azur net, et leurs fonds en amphithéâtre. Le grand naïf, le pieux observateur, le grand portraitiste *inspiré* de la Hollande, c'est Ruysdaël. Quel dommage qu'il ait été réduit à faire faire ses figures par ses spirituels amis !

Les plus belles études de Van de Velde sont spirituelles et vraies, plutôt qu'ingénues et fortes. Ses tableaux sont décidément du Karel et du Berghem. Karel est peut-être plus particulier.

Franz Hals. — ... Manet s'est évidemment inspiré de la dernière manière. Mais avec un œil moins juste, un sentiment de la nature bien inférieur (ai-je besoin de le dire?). L'imita-t-il de plus près ? Pourquoi donc imiter les défaillances d'un homme de quatre-vingts ans quand on ne les a pas, et faire croire à de la sénilité quand on est si jeune?

Presque tous les défauts des grands artistes sont le fait de leur précipitation, de leur insouciance, de leur négligence ou d'un faux système. Il est clair que ce sont des traits imparfaits, d'accent plus facile à saisir, aussi est-ce toujours par là qu'on les copie.

On copie la *suie chaude* de Rembrandt, les abus de Rubens, ses reflets de pourpre et ses demi-teintes bleues; on exagère encore la rondeur ronflante de ses contours. De Franz Hals, on prend les indications sommaires, les coups de brosse rapides. Seulement, au lieu de se tenir juste dans le sentiment du geste, de la forme et de la couleur, on les donne à tort et à travers. Ils ont des yeux et une main qui ne savent ni bien voir, ni bien manier leur outil. Et, parce que leur palette est plus sommaire,

(1) Carnet de voyage : « L'orgue de Harlem. Andante de la 12ᵉ sonate de Mozart et le *Doux martyre* des *Noces*. Voilà donc encore une langue universelle, — avec le battement du flot sur la grève de Scheveningue. »

(2) Note inédite extraite des Carnets de voyage. — Voyez *Maîtres d'autrefois*, 6ᵉ édit., p. 243 sur Ruysdaël et p. 300 sur Franz Hals et l'école de Manet.

et se réduit à deux couleurs, noir et blanc, et à quelques valeurs justes, on crie à la nouveauté, et les voilà des hommes originaux.

Mais rien n'est nouveau sous le soleil. Voulez-vous de l'archaïque ? Allez voir Van Eyck, Memling, Orley, tant d'autres ! etc.

Et finalement, voulez-vous voir à son origine et dans sa perfection écrasante l'art des néo-naturalistes, allez voir Hals.

A Madame Eugène Fromentin.

Ce mercredi 5 heures, 21 juillet.

Je rentre de ma course aux environs. Je ne suis pas mécontent de ma promenade... J'avais emmené avec moi le jeune fils de Flameng, que j'ai retrouvé ce matin au Musée avec son père. C'est un charmant grand enfant de dix-neuf ans, déjà peintre fort doué, ayant beaucoup vu, beaucoup lu, et qui va devenir à la rentrée un de mes élèves certains, et je crois bien *préparés*, s'il tient ce que les apparences promettent. Il est toujours en course par ici avec son père, connaît la Hollande comme Paris, et m'a intéressé...

La campagne est jolie, ne m'a pas révélé grand'chose de nouveau, mais m'a montré de plus près et plus en détail ce que je connaissais déjà...

A sa fille.

Gand, jeudi soir, 9 h. 1/2, 22 juillet 1875.

Un seul mot, chère bien-aimée fille, car vraiment je n'en peux plus... C'est un odieux voyage, sans qu'il y paraisse sur la carte, que ce trajet d'Amsterdam à Gand : dix heures et demie de route... Heureusement que, pour me consoler, pendant l'arrêt d'Anvers, j'ai pu me faire conduire à la cathédrale, où j'ai revu, bien vu, et bien fait de revoir les Rubens.

Enfin à six heures et demie passées, j'étais à l'hôtel.

Me voici donc dans cette vieille ville qui a été un moment le Paris des émigrés, et où, tu sais, M. de Chateaubriand trouva *la* royauté *si* ridicule. Ce doit être un séjour mortel. Ce n'est plus la Hollande, et ce n'est qu'un diminutif de Bruxelles dans ses parties nouvelles. La vie moderne s'est introduite comme elle a pu dans la ville ancienne et l'a gâtée sans la transformer. Ce qui est d'aujourd'hui est médiocre à côté de Bruxelles, surtout

à côté de la Haye. Ce qui est d'une autre époque y subsiste par fragmens intéressans, plus nombreux même que je ne le croyais, mais se voit mal et me paraît mal encadré. Quelques monumens superbes de vétusté, de noirceur, infiniment respectables par leur âge et par leur histoire. C'est le vieux béguinage que j'ai contourné dans la nuit, l'hôtel de ville et les églises centrales. C'est pour les églises que je viens ici, à cause de quelques morceaux de peinture uniques. Je commencerai dès demain matin.

... Comment, j'ai oublié le 20 juillet (1)! Comment, moi, ton père, mon mignon, j'ai oublié de te souhaiter ta fête et de célébrer tes heureux vingt et un ans! Et cependant, ta mère te le dira, mardi 20, à Harlem, par un hasard qui, vivement, m'a rappelé des souvenirs très *chers*, tout le jour j'ai pensé à toi plus particulièrement qu'à aucune autre. Je crois même que dans l'église je n'ai pas été loin de m'attendrir; et mon cœur, vraiment ému, ne m'a pas dit qu'il y avait en effet de quoi m'émouvoir ce jour-là! Pardonne-le-moi, mon mignon, tu sais que je t'aime bien...

A Madame Eugène Fromentin.

Gand, dimanche matin, 25 juillet.

Je crains d'avoir à Bruxelles deux dîners, l'un, chez M. Gallait, *le roi des peintres belges*, l'autre, chez un ami de Portaëls; cela m'ennuie. Car j'ai pas mal à faire, et c'est pendant ces derniers jours, avec le secours du Musée, que j'aurais à mettre en ordre beaucoup de documens nécessaires.

Il y a un tel tohu-bohu dans ma tête, de noms, de dates, de tableaux et de musées, de couvens, d'églises, qu'il faudra quelque temps pour que le classement s'opère. Cependant j'ai fait de mon mieux. Il y a, je crois, un certain intérêt, et pas mal d'acquisitions *personnelles* au fond de ce désordre. Quand et comment, sous quelle forme le résultat se produira-t-il? nous verrons.

Excepté mes nuits que je me réserve, car c'est là, tu le sais, mon plus grand besoin, il me serait difficile de faire tenir davantage dans mes journées.

N'attends point mes notes. Mes notes ne sont rien, pas lisibles, à peine déchiffrables; ce sont d'abondans *mementos*, sur des pages d'album, l'équivalent des croquis que je fais d'après nature. Et

(1) Anniversaire de la naissance de Mme Billotte, sa fille, à laquelle s'adresse ce passage.

tu sais que ce n'est pas en face des choses que je brille...

Je suis content de ma journée de Bruges... J'ai pu voir *tout* bien, et, à deux reprises, l'hôpital Saint-Jean, la chose importante. J'en rapporte un souvenir exact et qui ne me quittera plus...

Ce matin, je vais au Musée, je retourne à la cathédrale. Après-midi, j'assiste à une grande fête musicale, donnée par la Société des Chœurs Belges. La fête aura deux journées; bien entendu, je n'assisterai qu'à celle-ci. On y joue les *Saisons* d'Haydn. Je me paie ce plaisir artistique d'un autre genre; le Roi y sera.

Memling (1). — *Le Mariage de Sainte Catherine.*

Hôpital Saint-Jean, deuxième visite en sortant de l'Académie.

Aussi beau, matériellement parlant, que le Van Eyck de l'Académie (*La Vierge au donataire*); mais étonnant de détails exacts et de minutieuse observation d'après nature; mais une élévation, une candeur d'attitude, de gestes, de physionomies, une beauté de contours et de traits, une suavité de regard que l'autre n'a pas.

La Sainte Catherine est exquise. La main à l'anneau admirable de délicatesse féminine et de dessin. Tête adorable avec son petit diadème d'or et pierreries, et son voile comme une eau limpide sur le front. Manches de velours rouge cramoisi. Robe à corsage échancré et collant, terminée par une jupe à grands ramages noir et or.

Derrière, saint Jean debout, grave et doux (un *homme* doux et triste), en noir violet. Belle tête dans la demi-teinte, d'une exécution veloutée. Nez long, barbe rare et brune; si bien derrière Sainte Catherine.

Vierge rouge à la Van Eyck et bleue, moins jolie, tête un peu en museau, bouche pincée, longs cheveux crêpelés.

Joli petit ange souriant qui joue du clavecin (noir et or, manches blanches).

Autre petit ange en bleu très tendre.

Sainte Barbe, robe verte, manteau grenat. Livre à la main, avec étoffe bleue au dos. Jolie tête droite à cou droit, nuque haute et fine, petites lèvres serrées et mystiques, yeux baissés sur son livre. Jolie comme tout; une délicieuse femme, tournant à la sainte, quasi un ange.

(1) Note inédite extraite des Carnets de voyage. — Voyez *Maîtres d'autrefois*, 6e édit., p. 432.

Derrière, l'abbé donateur en rouge, tenant un saint ciboire, de face; tête de Christ à barbe en pointe.

Tout cela vivant d'une vie profonde, sereine et recueillie; pas trace de passion, de sentiment humain. La vie n'y laisse aucune trace, sinon le souffle pour animer les têtes, l'âme dans les yeux. C'est la pure béatitude, sans extase mystique, sans regards au ciel; la pensée intérieure, *reposée*, sans trouble. C'est tout à fait unique.

Tronc à fond ramagé d'or avec colonnes noires. Portique à colonnes noires ou de marbre rouge. Entre les colonnes, ciel pur, dégradé du blanc au bleu comme une aurore froide sans nuées, mais pour ainsi dire sans flammes. Horizon de villes; places à perspective haute; avec épisodes de la vie de saint Jean.

Parquet de marbre gris et rouge. Sous les pieds de la Vierge, tapis d'Orient un peu trop frais et qu'on dirait aujourd'hui de fabrique moderne.

Le modelé des têtes est exquis; sans ombre dans les deux saintes, enveloppé de demi-teintes et non pas plus pur, mais plus accompagné de clair-obscur dans le Donateur et dans saint Jean. Ton fort. Couleur énergique d'un beau choix. Richesse extrême.

Ces gens n'avaient sous les yeux, croirait-on, que des étoffes précieuses, fines, et du plus beau tissu; et ils jugeaient que parmi les tissus qu'ils avaient à peindre, il n'y en a pas de plus pur, de plus uni, de plus dense et de plus fin, que l'épiderme humain quand il couvre un visage, des épaules, un corps de femme.

De là leur peinture lisse, pure et jolie. Il n'y manque qu'une largeur et une souplesse de bord pour être parfaite.

Pourquoi donc des pâtes épaisses et grossières?

A Madame Eugène Fromentin.

Gand, lundi matin, 25-26 juillet 1875.

... La fête d'hier a été belle, intéressante, mais longue. Après trois heures et demie de musique, je m'en suis allé : il était six heures et demie.

Le Roi et la Reine ont été fort applaudis. Il y a longtemps que je n'avais entendu crier: « Vive le Roi ! » J'étais bien placé, près de leur loge, et les voyais à merveille.

Je suis encore de ces gens à qui il ne déplaît pas de voir une personne royale, quand cette personne est un galant

homme, dévoué à son pays et aimé de son pays. Cependant il ne faudrait pas croire que la Belgique est dans son âge d'or ; ici, les questions politiques sont secondaires, mais les passions religieuses sont extrêmement vives. Il y a même des gens qui prétendent qu'un jour ou l'autre elles mettront le pays en feu. Sommes-nous très aimés dans ce pays qui nous ressemble comme un frère cadet? Par politesse, on dit que oui. Les Belges sont en effet de ceux qui ont pour nous le plus de sympathie, ayant avec nous le plus de ressemblance; mais ils disent qu'après la dernière guerre, nous nous sommes montrés des ingrats. Leurs femmes ont été, paraît-il, d'un dévouement parfait pour nos pauvres soldats réfugiés et nous les aurions appelées des *poseuses d'emplâtres*. Ce mot célèbre, on me l'a déjà répété bien des fois, et, s'il est exact, *ce n'est pas joli*.

... Adieu, chère, je vais retourner à la cathédrale, où je suis *vainement* allé hier *quatre fois*, pour revoir le Van Eyck. Tu n'as pas idée des habitudes adoptées dans ces églises des Flandres, et du trafic qu'ils font avec leurs tableaux *voilés*, comme ils disent. Ma parole d'honneur, la *sacristie* est dégoûtante, on peut bien penser cela sans manquer de respect à l'Évangile...

Je suis allé à la cathédrale : impossible. J'y retourne. C'est à crever de rire. Et si tu voyais la tête du sacristain !...

A la même.

Bruxelles, mardi matin, 27 juillet 1875.

... Avant tout, avant d'écrire le premier mot de mes notes, si j'en viens là, il faut que je connaisse à peu près bien mon histoire de ces deux pays. Il est impossible de parler *des hommes* et de les bien comprendre, de les bien définir, eux et leur talent, si l'on ne voit pas nettement le milieu moral, politique, social, contemporain. Il est également indispensable de savoir synchroniquement ce qu'on faisait en Italie à la même époque, en France, et, depuis Philippe II, en Espagne.

Les artistes flamands et hollandais, sauf Rembrandt et quelques-uns, ont été de grands promeneurs. La manie de l'Italie les avait tous plus ou moins saisis. Ils allaient en Espagne, en Angleterre, et c'est de ces relations continuelles que sont nées les différences et les altérations qu'on remarque dans leur école.

De sorte que pour un mot, une ligne, une demi-page glissée de temps en temps, il faut que je lise non pas beaucoup, mais pas mal, et que je sache non pas tout, mais certaines choses bien. J'emploierai à cela mes soirées de vacances.

J'ai lu la Vie de Rubens, par Alfred Michiels (1), un critique franco-belge qui ne manque pas de crédit. Il est informé, il sait, mais il reste tout à dire après lui. Je vais lire également les livres de Bürger sur la Hollande (2), le meilleur sans contredit des écrivains d'art contemporains. Les extraits que je connais de ses livres me font penser qu'on peut également sans crainte dire son mot après le sien.

Si j'acquiers la certitude que la matière, qui paraît épuisée, demeure encore nouvelle, (ce qui *a priori* est vrai pour toutes choses), certainement je me risquerai.

Bref, mon voyage m'aura appris qu'il y a là un sujet charmant, probablement nouveau, si l'on a l'esprit de le renouveler, et confirmé dans le désir de tailler ma plume. Seulement je ne crois plus me sentir ni l'entrain, ni cette certaine manière imprévue de voir les choses que je possédais jadis, et j'ai peur, non pas de mon sujet, mais de moi.

Mercredi, 8 heures, 28 juillet. — ... Jeudi (demain) à deux heures, juste à l'heure où je devais partir, — car c'était fixé, — le Roi vient visiter le Musée qu'il n'a pas vu depuis sa réorganisation. Grands branle-bas et préparatifs. Il y est reçu par le Bureau de l'Académie et la commission des Beaux-Arts, auxquels s'adjoindront sur invitation quelques autres personnages.

Gallait et Portaëls, tous les deux de l'Institut de Belgique, avec qui je dînais hier soir, m'ont fait hier porter sur la liste des invitations et m'ont exprimé le désir le plus amical et *le plus pressant* de m'y voir. Gallait, qui, comme directeur annuel de l'Académie, recevra le Roi, *veut* me présenter à lui. Après beaucoup de refus de toute nature et non moins d'hésitation, j'ai cru devoir accepter une offre très gracieuse et très flatteuse... Il m'a paru que les motifs que j'aurais pu donner pour m'y soustraire ne pouvaient qu'être assez *mal compris;* et j'ai cédé.

(1) Alfred Michiels, né à Rome en 1813 de parens français, mort à Paris en 1892, critique d'art estimé, étudia particulièrement les peintres flamands. L'ouvrage cité par Fromentin est intitulé : *Rubens et l'École d'Anvers* (1854).

(2) W. Bürger (Théophile Thoré, 1807-1869), critique d'art, collabora notamment à l'*Indépendance Belge*, au *Siècle* et à la *Gazette des Beaux-Arts*.

J'avais passé hier toute ma journée au Musée, et fait les deux tiers à peu près de ma besogne. J'y retourne ce matin, à l'instant. A dix heures, je vais à la galerie du duc d'Arenberg où je suis attendu par le conservateur.

Il est impossible d'être plus parfaitement gracieux que ne le sont Portaëls et Gallait. Nous avons dîné hier tous les trois au restaurant, et nous sommes restés à causer les coudes sur la table jusqu'à onze heures un quart. Demain, je crois (j'en suis honteux), Portaëls organise chez lui un grand dîner également en mon honneur.

Je cours au Musée...

— Au Musée du palais d'Arenberg, le conservateur (M. de Brun), très expert en fait d'art, surtout en fait de Rubens, vient de me déclarer que si je n'avais pas vu, et je n'avais pu voir, *la Pêche miraculeuse* de Rubens, j'avais négligé ce que la Belgique possède de plus parfait de ce grand homme.

Je déjeune quatre à quatre et je cours à Malines (trente-cinq minutes de chemin de fer par l'express). Je serai rentré à cinq heures et demie.

Je rencontre ici un empressement et des égards auxquels je suis très sensible.

A Monsieur Charles Busson (1).

Bruxelles, ce vendredi 30 juillet 1875, au matin.

Cher bon ami,

Mon voyage est fini. Je quitte Bruxelles aujourd'hui à deux heures et demie. Ce soir, un peu après neuf heures, je retrouverai mon monde, moment attendu de part et d'autre avec impatience.

Je ne suis pas fatigué et je suis très content du pays, des choses, des musées, et pas trop mécontent de moi. Je n'ai pas tout vu, tant s'en faut, mais j'ai vu l'important, et bien vu : Bruxelles à deux reprises et longuement (le Musée en vaut la peine), Anvers, la Haye, Amsterdam, Harlem, Gand, Bruges, Malines, enfin ce que les étrangers visitent et ce qu'un peintre doit étudier de très près. J'ai eu des surprises, des étonnemens,

(1) Lettre publiée par M. Louis Gonse, *ouv. cité*, p. 176. — Charles Busson, le paysagiste, fut un des amis les plus chers d'Eugène Fromentin.

des déceptions et aussi des admirations très vives. Rubens grandit à chaque pas qu'on fait dans ce pays, dont il est la plus incontestable gloire et où il règne souverainement. Rembrandt ne grandit pas, quoi qu'on en dise, et, à part quelques morceaux admirables dont on parle moins que des *fameux*, il étonne, me choque un peu, m'attache et ne me convaînc pas. Voilà les deux grands noms, en y ajoutant Van Eyck et Memling, qui, à leur date, et le second surtout, sont deux génies.

Ruysdaël, Cuyp et Paul Potter y sont ce que nous les savons, les premiers dans leur genre. Ruysdaël surtout, par des œuvres plus inattendues et de toute beauté, s'y classe hors ligne, au rang qu'il doit occuper : le premier paysagiste du monde, avec, et peut-être avant Claude Lorrain. Il n'y a plus ici d'Hobbema qui tienne. Hals y est inédit et tout à fait exquis. Quant à la petite charmante et fourmillante École hollandaise, on la juge à Paris presque aussi bien que sur place, avec cette différence que, ici, les degrés, les rangs s'établissent d'une façon plus nette, et que tel homme, par exemple Van de Velde, que nous serions tentés de mettre au premier, ne vient qu'à peine au second, et encore !

J'ai aperçu la campagne plutôt que je ne l'ai visitée, mais je la connais et je la sais bien. J'ai passé ma vie dans les églises, les musées et les collections particulières, et je puis dire que j'y ai beaucoup, mais beaucoup travaillé. D'un voyage de repos, j'ai fait, je m'en doutais, un voyage de pur travail; mais ce travail, d'un genre tout nouveau, m'a distrait et reposé, ce qui est l'essentiel.

En ferai-je de meilleure peinture? Je ne le crois nullement; mais j'aurai appris et je connaîtrai à fond certaines parties de notre histoire de l'art, que je me reprochais d'ignorer.

Bien entendu, je ne rapporte rien, sinon des notes abondantes.

Ferai-je quelque chose avec ces notes et mes souvenirs? Je le désire et *je le crois*. Quand? Comment? Sous quelle forme? Je verrai cela pendant mes vacances.

Mais certainement, après les critiques, après les historiens, même après les historiens locaux, dont j'ai lu quelques-uns, il y a presque tout à dire, non pas sur la vie des hommes, qui est maintenant très bien et très finement étudiée, mais sur la nature, la qualité et la portée de leur talent. Il y a tant d'erreurs et de préjugés !...

Ici, j'ai trouvé un accueil parfait de bonne grâce et d'empressement, et j'y ai noué pour l'avenir, si jamais j'y reviens, des relations fort agréables.

Bruxelles est charmant. Il n'y a de charmant, comme séjour, que Bruxelles et la Haye qui est bien la ville la plus exquise que je connaisse. Toutes sont curieuses. Quelques-unes sont mortelles d'ennui, excepté l'intérêt de leurs églises.

Bref, j'ai bien fait de me déplacer, et bien fait de venir par ici. Un voyage ailleurs, dans un pays sans art, ne m'aurait pas distrait de ce qui m'occupe et ne m'aurait rien appris. Celui-ci m'a distrait, et probablement me donnera l'occasion de dire enfin un mot des choses que j'aime et que je crois sentir juste...

Adieu. Pardonnez-moi mon long silence. Mes plus tendres respects à votre chère mère. Quant à vous, *mes chers amis*, laissez-moi vous embrasser *tous les trois* aussi tendrement que je vous aime et du fond de mon cœur d'ami.

EUG.

Voici quelques fragmens destinés aux *Maîtres d'autrefois* et qui n'ont pas été mis en œuvre. Ils forment le complément naturel des lettres et des notes de voyage relatives aux Pays-Bas (1).

[*L'École Hollandaise* (2).]

Amsterdam.

Il ne faut pas faire le peuple hollandais meilleur qu'il n'était : son histoire est assez belle pour qu'on ne le flatte pas. Il avait en lui des germes d'art extraordinaires, puisqu'il en est sorti une des trois grandes écoles de peinture que le monde ait vu naître : non pas la plus grande, ni la plus inventive, mais certainement la plus originale et la plus habile en son métier. On a pensé mieux, on a imaginé et deviné plus, on a résolu de bien autres problèmes, on n'a jamais mieux peint qu'à Amsterdam pendant cent ans. Il est à croire aussi que ce peuple aimait beaucoup les arts, du moins celui-ci. Il avait le goût des choses bien faites et (l'avait-il?) le sens assez exercé des belles pratiques.

(1) Extraits du manuscrit des *Maîtres d'autrefois* déposé à la Bibliothèque de Versailles par Edmond Schérer à qui Mme Eugène Fromentin l'avait donné. Une mention placée en tête de chacun de ces fragmens indique qu'ils sont inédits.

(2) Voyez *Maîtres d'autefois*, 6e édition, notamment p. 163 et suiv.

Cependant il paraît bien que son goût n'a pas toujours été ni très sûr ni très juste. Rembrandt en souffrit à la fin de sa vie, Ruysdaël pendant toute la sienne, et Cuyp pareillement; mais Cuyp était en dehors de son métier un homme bien posé, riche, membre de la haute Cour de Justice. Il avait, comme magistrat, des dédommagemens qui consolaient le peintre. D'autre part, on voit que Berghem, Wouwermans, les Both, tous (1)... Paul Potter n'ont pas d'élèves; Ruysdaël non plus, sauf Hobbema (2), qui lui ressemble comme un frère cadet, qui prit de lui tous les traits de son visage, quelques traits de sa nature morale, pas un seul trait de son génie. Rembrandt a formé une vaste école, et ce n'est pas, vous le savez, ce qu'il a fait de mieux : car tout naturellement ses élèves ont adopté sa manière et laissé de côté son sentiment. Ils ont fait un système, une routine, une laide et ennuyeuse recette de ce qui chez le maître était un moyen d'expression inimitable ; ils ont cru que l'accent personnel de ce puissant esprit pouvait se traduire en méthodes. Et cette méprise eut les résultats que nous voyons. Paul Potter n'avait rien à enseigner, je vous l'ai dit ailleurs, sinon l'art de bien voir. Ruysdaël avait dans les plis de sa pensée des secrets qui ne se livrent pas. Quant à Rembrandt, il ne pouvait pas non plus transmettre le don suprême par où il excellait. Ceux qui, le voyant opérer, s'imaginaient trouver la pierre philosophale au fond de ses mystérieuses pratiques, furent bien trompés. Ils n'y rencontrèrent pas même un beau métier. Van Eeckhout, Fictoor, Govert Flinck, Karel Fabritius, Bol (3) lui-même en ses momens de dépendance, tous ceux qui peignirent comme lui, c'est-à-dire, comme il peignait à partir de 1642, peignirent mal.

(1) Le texte contient ici un blanc. — Nicolas Berghem (1625-1683), peintre de paysage et d'animaux, né à Harlem, élève de Van Goyen. — Philippe Wouwermans (1620-1668), paysagiste et peintre de la vie élégante, né à Harlem, élève de Wynants. — Jean et André Both, le premier le plus connu, né à Utrecht en 1610, mort en 1652, peintres de paysage et d'histoire.

(2) Meyndert Hobbema (1638-1709), né à Amsterdam, peintre de paysage, élève de Ruysdaël.

(3) Gerbrandt Van Eeckout (1621-1674), peintre d'histoire et de genre, né à Amsterdam, élève de Rembrandt. — Jean Fictoor ou Victoor (1600 ?-1670 ?), peintre de sujets bibliques et de tableaux de genre, élève de Rembrandt. — Govert Flinck (1615-1660), peintre d'histoire et de portraits, né à Clèves, élève de Rembrandt. — Ferdinand Bol (1611-1681), peintre d'histoire et de portraits, né à Dordrecht, élève de Rembrandt. — Karel Fabritius (1624-1654), peintre de portraits et de genre, né à Harlem, élève de Rembrandt.

Cuyp également n'eut pas de disciples, pas d'école, et, je crois bien, pas d'influence.

Des quatre grands peintres qui sont la plus haute gloire de la Hollande, trois ne furent donc aucunement suivis. Le quatrième eut pendant vingt ans une vogue immense, se prodigua, paraît-il, en fort beaux conseils théoriques, donna beaucoup à réfléchir aux esprits solides, dérouta les faibles, les émerveilla tous, et finalement, malgré l'excellence de ses doctrines et la grandeur de ses œuvres, fut un professeur médiocre.

Il faut chercher ailleurs la souche des praticiens habiles. Les « petits maîtres, » comme on les appelle, ceux chez qui la pratique est parfaite, la personnalité moindre, se formaient autour des hommes secondaires, qui, peu doués par l'imagination ou par le cœur, possédaient un beau métier, lucide, méthodique, correct, d'emploi usuel, et qui en enseignant ce qu'ils savaient, donnaient à peu près tout ce qu'ils étaient.

Fr. Hals, un grand praticien s'il en fut, la peinture incarnée, instruisit Ostade et Brouwer. Forma-t-il également Terburg? C'est probable. Quelles leçons Terburg aurait-il été prendre à Harlem, s'il n'avait pas suivi celles de Fr. Hals? Metsu fut conseillé par Gérard Dow, Mieris aussi. Quant à Berghem, Karel-Dujardin, Wouwermans, Jean Asselyn (1), Adrien Van de Velde, leur groupe ressemble un peu à une école mutuelle, où vivent certaines traditions, où l'on sent une méthode commune, un enseignement où les procédés s'empruntent et se perpétuent, où les anciens stimulent les nouveaux, dont le premier instituteur est Wynants (2) et dont Berghem serait, en termes de pension, quelque chose comme le moniteur.

Ici du moins, la pensée n'embarrasse personne. L'exécution ne se complique d'aucune invention très profonde, il y a une grammaire, une orthographe, des règles de construction fixes, tous les élémens d'une langue riche et brillante.

Cette méthode, je ne dis pas la plus belle, mais du moins la plus infaillible et la mieux coordonnée et, semble-t-il, la plus facile à suivre de toutes, produisit plus tard de tristes peintres, pour le moment du moins n'égara personne. Le jour où Wynants

(1) Karel-Dujardin (1635-1678), peintre de paysage et d'animaux, né à Amsterdam, élève de Berghem et de Paul Potter. — Jean Asselyn (1610-1660), peintre de paysage et de batailles, né à Dieppe (France), élève d'Isaïe Van de Velde.

(2) Jean Wynants (1610-1680), peintre de paysage, né à Harlem.

détermina la valeur moyenne d'un terrain sur un ciel, en fixa sur la palette le ton local entre le brun verdâtre et le brun roux, ne craignit pas d'exécuter tout un pays composé de plans divers avec cette seule couleur à peine nuancée, et en fit la base solide, le fond consistant de tous les accidens de lumière, d'ombres et de couleurs que les nécessités du sujet peuvent amener comme une piquante diversité sur ce champ sévère, ce jour-là, Wynants rendit à l'École pittoresque un service considérable. Il faut être peintre pour savoir qu'il y a dans un tableau une clef et un diapason comme en musique. Avant d'accorder les couleurs entre elles, il faut d'abord en trouver le point de départ. L'harmonie d'un tableau peut être juste et résonner de bien des manières. Chaque manière a son effet, son style, sa signification. Le même accord peut être haussé sans y perdre sa justesse. Mais, de même qu'en musique, il n'est point indifférent pour le sens de l'idée, pour le caractère de l'œuvre, que l'œuvre soit écrite plus haut ou plus bas. Les peintres me comprendront quand je dirai que de nos jours, si pauvrement instruits que nous sommes, on tâtonne longtemps, on hésite, avant de savoir dans quelle gamme on doit entamer l'exécution d'un morceau de peinture; qu'on va souvent cherchant à tous les coins de la palette la valeur initiale, celle qui doit déterminer toutes les autres; que presque toujours on se trompe pendant le travail, que presque toujours on constate après qu'on s'est trompé, — jusqu'à la fin.

Cette misère qui n'a l'air de rien, peindre en trop fort ou en trop clair, en trop mat, ou en trop coloré, fait le supplice de bien des gens; c'est là l'écueil; et que de bons tableaux y font naufrage, au moment critique qui suit l'ébauche! Un rien peut les perdre, un rien peut les sauver. Souvent le hasard seul en décide; et jugez ce que peut le hasard dans les œuvres de la réflexion.

Le hasard n'entre pour rien dans la méthode savante et raisonnée que Wynants eut l'honneur d'inaugurer. On le voit à la certitude du travail, à la limpidité de la matière, à l'entière liberté de l'esprit, de l'œil et de la main, à l'unique cohésion de tous les élémens dont se compose une exécution sûre, apprise, exempte d'erreurs. On le voit surtout à l'unité du principe qui régit toutes les œuvres, à leur exacte ressemblance sur certains points, et d'abord à ce diapason sourd et puissant, à ce *médium*

sonore qui est commun à toutes. Si vous mettez en ligne du Van de Velde dans sa manière forte, du Asselyn, du Berghem, du Karel-Dujardin, vous vous apercevrez, malgré la différence des caractères et des physionomies, que toutes ces peintures ont le même degré de sonorité, la même mesure de force et de clair, une base identique, et qu'elles composent pour l'œil le plus harmonieux ensemble qui se puisse produire avec des organisations si diverses. La même palette pourrait servir à tous. On y retrouve non seulement le même ton général en sa force, et dans son coloris, mais le principe de chaque ton ne diffère pas sensiblement. Il y en a que Berghem affectionne et qui sont aussi ceux de Wouwermans. Van de Velde emploie volontiers ceux de Karel-Dujardin. Tous ces tons sont d'une extraordinaire simplicité; le nombre surtout en est très réduit. Seulement la matière en est nourrie d'élémens puissans et riches. Elle est profonde, elle est épaisse.

Amsterdam.

Une eau-forte de Rembrandt, *les Trois arbres*, par exemple, *le Pont de Six*, ou la vue d'Amsterdam; un mince horizon de Paul Potter, avec de grands animaux de premier plan pâturant ou rêvassant droits sur leurs jambes, le cou tendu, les yeux demi-clos; un vaste ciel de Ruysdaël, roulant des nuées orageuses au-dessus d'une plaine d'un vert mouillé avec des maisons basses, un bouquet d'arbres, un toit rouge, et des profondeurs vaporeuses; voilà sous quelle forme sommaire, expressive et toujours vraie, les trois plus grands peintres de la Hollande ont vu la campagne hollandaise.

Il y a les bois, qui sont la Hollande, les beaux grands bois des environs de la Haye. On y est perdu dans les hautes et épaisses verdures; des eaux vertes et sans mouvement circulent ou dorment sous l'abri des hêtres. Une humidité verdâtre semble imbiber le tronc des arbres; le soir, des brouillards y flottent; le jour, il y règne une obscurité solennelle et douce; on y sent en juillet une odeur de feuilles, d'écorces moisies, d'herbes humectées ; il y a aussi les dunes sablonneuses dominant des grèves tristes, avec une mer houleuse et blanchâtre; il y a les bateaux sans voiles, les lourds bateaux appuyés à bâbord et à tribord sur de larges palettes en forme de nageoires.

— Tout cela c'est la Hollande.

Mais la Hollande, plate, mouillée, herbeuse, peu plantée, grassement féconde, — l'immense plaine de tourbes, de pâturages salés et de boue, conquise sur la mer, à peine desséchée et recevant, jusqu'au fond de ses prairies, le flux et le reflux des marées par les multiples artères de ses canaux, la Hollande du Zuyderzée, il n'est pas besoin de s'égarer bien loin pour la peindre. J'ai refait aujourd'hui une des promenades familières à Paul Potter, à Ruysdaël et à Rembrandt quand ils *s'en allaient*, comme on dit aujourd'hui, peindre d'après nature.

Il avait plu; — le ciel était changeant; — le vent venait de la mer, avec de grands souffles et quelque aigreur. De pâles lumières argentaient les nuages; des ombres tumultueuses couraient sur les plaines. A chaque bouffée, l'eau des canaux frissonnait, les herbes pliaient et les petits saules tourmentés et maigres renversaient leurs feuillages et devenaient plus blancs. Au bord des eaux, des fanges molles; au delà, le vert intense des prairies frappé d'un coup de soleil froid ou plongé dans une ombre livide; partout la trace symétrique des canaux, du sillon d'eau grise où l'on voyait des lueurs briller et puis s'éteindre. Au loin, espacées dans la steppe, de petites fermes dans leur bouquet d'arbres, rabougries, chagrines, noirâtres, avec leur toit de brique ou d'ardoise indiqué par une seule touche rouge ou blanche.

[*La Nature Hollandaise*.]

Amsterdam, juillet.

Simples questions:

Dans son livre des *Musées de la Hollande*, petit manuel de critique instructif à lire, pas toujours bon à croire sur parole, W. Burger dit à propos de Van der Helst et en général de la *réalité en peinture:* « Ce qu'on appelle ainsi dépend de la manière de voir des individus. Les artistes vraiment doués ont des manières de voir très particulières. »

Qu'est-ce donc que la manière de voir? Qu'est-ce que la réalité?

Y a-t-il une conception du réel qui ne soit une manière de percevoir le réel propre à chacun de nous, par conséquent aussi relative, aussi diverse, que nous sommes nous-mêmes des êtres relatifs et des êtres divers? Les choses sont-elles en soi, et comment

sont-elles indépendamment de leurs apparences? Tout n'est-il que phénomène? Dans ce cas, quel est celui de ces phénomènes qui serait le plus certain, le plus près du vrai? Autant d'esprits, autant de sensations, autant de copistes, autant d'aperçus divers, souvent contraires. Lequel est le plus véridique? Comment s'entendre, savoir et démontrer celui qui dit faux, celui qui dit vrai, celui qui de nous voit mal ou voit bien? Je dis d'une chose qu'elle est belle; mon voisin le dit également, nous sommes un certain nombre, un grand nombre qui tombons d'accord sur ce point. Qu'est-ce que cela prouve? D'accord sur la qualité d'un objet, le sommes-nous sur la nuance, la forme, l'expression de cette beauté? Si, de la qualification par un mot, nous passons à l'expression par une image, on s'apercevra, ou que le sentiment que nous avons de la beauté diffère, ou, dans tous les cas, que nous en donnons une idée différente.

La nature étant à la fois ce que chacun sent, conçoit, rêve exprime, et contenant indistinctement tous les attributs que nous lui voyons, comment donc est-elle en définitive? Quel est le plus fidèle de ses interprètes, celui qui voit comme le plus grand nombre, ou celui qui voit comme le plus petit nombre?

Le décalque mécanique d'un objet, par exemple la photographie, nous fixera-t-il mieux sur la réalité de cet objet? Que nous apprendra-t-il sur l'essence même du réel? Rien de plus, puisque étant l'objet lui-même, la difficulté de se prononcer sur le caractère absolu des choses se reproduit à propos de l'image, comme elle existe à propos de l'objet. Il faut toujours en revenir à ce point du problème, à ce point difficile: déterminer ce qu'il y a d'arbitraire ou d'absolu dans les apparences, savoir ce que l'homme aperçoit d'invariable dans les choses, ce qu'il constate, ce qu'il imagine, de combien il s'en approche, de combien il s'en écarte, et ce qu'il y a de plus affirmatif dans les données que nous avons sur le vrai, ou le témoignage de tous ou celui de quelques-uns. Qu'est-ce que voir comme tout le monde? Comment tout le monde voit-il? Est-ce avec négligence, avec distraction? Est-ce voir à faux? n'est-ce voir qu'à peu près? La nature traduite suivant le goût de tout le monde, c'est-à-dire d'après les yeux de tout le monde, n'est plus du tout ce qu'elle est selon le goût de ceux qui se flattent de la voir mieux. Dans le premier cas, elle est banale, vulgaire, platement *réelle*, dit-on; et la ressemblance alors n'en serait pas dou-

teuse. Dans le second cas, elle est originale, imprévue, de physionomie toute singulière, de ressemblance plus contestée, mais plus intime et plus profonde. Il y a donc deux ressemblances: celle qui frappe les foules, et celle qui seule satisfait les esprits d'élite, c'est-à-dire les yeux plus attentifs, plus pénétrans et plus sagaces; l'une extérieure, l'autre de fond. Ressembler à l'extérieur des choses, c'est s'arrêter aux phénomènes les plus ordinaires de la vie, et pénétrer plus avant, c'est déjà dépasser les apparences, et découvrir ce qui, comme on dirait, est invisible. La nature serait donc à la fois telle qu'on la voit d'ordinaire, telle qu'on l'observe rarement, telle qu'on ne la découvre que quelquefois, et telle aussi probablement qu'on ne l'aperçut jamais. En soi, en principe, elle serait tout et contiendrait tout: vulgaire pour le vulgaire, laide pour ceux à qui ses beautés échappent, inépuisable en perfections pour ceux que la beauté parfaite attire et tourmente; elle serait le vaste recueil des formes usitées, des formes inédites; il dépendrait de nous de les reconnaître ou de les révéler. En ce sens, le génie et la pratique des arts ne serait pas autre chose qu'un perpétuel voyage d'exploration autour de cet univers toujours côtoyé, jamais exploré tout à fait et dont la circonférence restera toujours incertaine et le centre toujours inconnu. Les hommes de génie, ceux qu'on appelle les créateurs, seraient des hommes qui, plus heureux que les autres, l'auraient visité mieux ou plus loin. Un grand artiste serait un voyageur à travers l'inconnu; une œuvre d'art, une découverte. Créer serait découvrir et signaler ce qui existe, mais est ignoré.

Quand la Vénus de Milo fut faite, un homme de grand savoir, de noble instinct, de vue hardie, attentive et haute, venait de découvrir que la femme est ainsi. Nul avant lui ne s'en était douté. Nul depuis n'hésita jamais à le croire sur parole. Et cependant, chose singulière, nul depuis, en s'essayant d'après les mêmes données, n'a témoigné qu'il la voyait de même, et ce monde qui l'admire continue, malgré cette incontestable affirmation, de voir la femme autrement.

Étrange inconnu que celui de l'idéal dans les arts! On y fait une découverte: la découverte est acquise aussi formellement à celui qui l'a faite, que l'Amérique à Colomb, le cap Horn à Magellan; de plus, comme toutes les découvertes géographiques, physiques, astronomiques, algébriques, cosmologiques, elle

devient la propriété du monde. Le domaine des vérités s'en accroît; le monde entend bien l'utiliser. A quoi donc servirait d'avoir, et fixé et géographié, pour ainsi dire, un point nouveau sur la carte des lois du beau si le beau n'en était mieux à nous, plus facile à visiter, de chemin plus direct, d'approches plus promptes et plus sûres? — La découverte n'aidera personne, et ce point de l'idéal où quelqu'un par hasard est parvenu, personne après lui n'y retournera...

[*Du réalisme.*]

Au retour de son voyage aux Pays-Bas, rapide, mais rempli d'impressions et d'idées, Eugène Fromentin se hâte d'aller s'enfermer à Saint-Maurice, près la Rochelle, dans ce village du pays natal où il passe habituellement ses vacances. Là, il se met à composer les *Maîtres d'Autrefois*. Un labeur d'une rare intensité et plusieurs remaniemens successifs aboutissent à la publication de l'ouvrage dans la *Revue des Deux Mondes*, au printemps de l'année suivante; il paraît en librairie peu après. Il est très lu, très commenté, il obtient un vif succès.

Quelques mois s'écoulent. Fromentin rentre à Saint-Maurice le 19 août, épuisé, mais la tête encore pleine de projets de travail. La fièvre le prend. Il succombe le 27, à l'âge de cinquante-six ans, après quatre jours de maladie, laissant derrière lui l'œuvre de littérateur et de peintre qui a illustré son nom.

PIERRE BLANCHON (JACQUES-ANDRÉ MÉRYS).

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

M. GASTON BOISSIER

M. Gaston Boissier a été un des collaborateurs les plus fidèles de la *Revue* : c'est le 1er avril 1863 qu'il publiait ici son premier article, sur le testament politique d'Auguste; c'est le 15 août 1907, au bas d'une étude sur la suppression des Académies en 1793, que nos lecteurs ont vu pour la dernière fois sa signature; et, dans l'intervalle, il n'est, croyons-nous, pas un des livres de ce fécond écrivain dont il ne nous ait donné la primeur. Les bons effets de cette collaboration constante se faisaient également sentir des deux côtés. Si M. Boissier apportait à la *Revue* l'appui de son érudition abondante et de son souple talent, il lui devait en échange quelque chose d'infiniment utile pour l'œuvre qu'il avait entreprise : des lecteurs dignes de le comprendre et de l'apprécier. Répandre dans un tel milieu les données de la science historique était la tâche qui convenait le mieux à ses goûts, à son esprit, trop vif pour s'attarder aux minuties de la pure recherche érudite, trop fin pour descendre à la vulgarisation banale. Sans doute les lecteurs de la *Revue* n'étaient pas les seuls que M. Boissier voulût atteindre, mais ils lui indiquaient, si l'on peut dire, le niveau auquel il devait se tenir pour être en contact avec ceux qui n'étaient ni des professionnels ni des ignorans, mais des « honnêtes gens, » au sens du grand siècle. C'est cette adaptation réciproque de l'auteur et du public qui a causé le succès des articles, puis des ouvrages

de M. Boissier : après ce long commerce de près d'un demi-siècle, quelqu'un devait venir parler de lui à cette place où il a si souvent parlé lui-même.

Mais quand il n'y aurait pas eu, entre lui et nos lecteurs, ce lien en quelque sorte personnel, d'autres motifs, d'ordre plus général, nous engageraient encore à essayer de fixer ici son souvenir. Il avait vraiment une place à part dans les lettres, non seulement à cause du domaine d'études qu'il s'était approprié, mais aussi par le caractère de son talent, sain et aisé, nourri du passé sans pédantisme, et aussi robuste qu'agréable. Il incarnait, d'autre part, une forme d'érudition très particulière aussi, limpide, alerte et spirituelle, très française, semble-t-il. Enfin, dans son triple enseignement du lycée Charlemagne, du Collège de France et de l'École normale, il avait vu passer l'élite des générations qui se sont succédé depuis cinquante ans. Il avait eu je ne sais combien d'élèves, et de toute espèce. Il retrouvait dans ses souvenirs de professeur autant de noms de poètes, de philosophes, de romanciers ou d'hommes politiques, que de latinistes et d'archéologues, sans compter ceux qu'il avait oubliés, mais qui ne l'oubliaient pas, car il était de ceux dont l'empreinte, pour ne pas être brutalement imposée, n'en est pas moins ineffaçable. Il a donc joué son rôle dans l'histoire de l'éducation aussi bien que dans celle de la littérature et de l'érudition; et c'est toute cette activité, multiple et pourtant une, dont il importerait de déterminer le sens et la portée.

Nous tâcherons de le faire ici, très simplement et aussi précisément que possible, sans autre préoccupation que de démêler comment s'est formé cet esprit lumineux et charmant, — de noter les traits essentiels de son œuvre historique, — et de le suivre sur les autres terrains où les circonstances l'ont amené (1).

I

M. Boissier était né à Nîmes en 1823; il y passa toute sa jeunesse, et ne cessa jamais de conserver à sa ville natale le plus tendre attachement. Il revenait volontiers la voir; il accueil-

(1) Nous nous sommes surtout inspiré des renseignemens que M. Boissier donnait complaisamment à ses auditeurs dans ses abondantes causeries. Sur quelques points, nos souvenirs ont été précisés par son gendre, M. Edmond Courbaud, à qui nous adressons ici nos plus vifs remerciemens.

lait, encourageait, secourait, ceux qu'elle envoyait chaque année chercher fortune à Paris; et, dans les concours universitaires, quand la liste des candidats heureux comprenait un Nîmois, son amour-propre local en était agréablement remué. Il a souvent, et fort joliment, parlé du patriotisme municipal chez les anciens: il éprouvait ce sentiment qu'il a si bien compris, et Nîmes était pour lui ce que Côme fut pour Pline le Jeune ou Cirtha pour Fronton. Ce Parisien n'était pas du tout un « déraciné. » Et ceci nous invite à regarder quelles furent ses racines.

M. Boissier appartenait, sans conteste et sans restriction, au Midi. Mais il y a bien des manières d'être Méridional, et la nature avait choisi pour lui l'une des plus spirituelles. Par exemple, les Méridionaux passent pour avoir un besoin invincible de s'épanouir en gestes et en paroles, de projeter au dehors leur personnalité débordante. Eh bien! oui, sans doute, M. Boissier n'était point une âme méditative et solitaire. Il aimait la société, qui le lui rendait bien. Il aimait à parler, et il savait qu'il parlait brillamment : n'en eût-il pas eu conscience qu'il l'aurait lu dans les yeux de ses auditeurs, aussi attentifs, aussi entraînés quand ils l'écoutaient causer dans les allées de son jardin de Viroflay, que lorsqu'ils l'entendaient professer dans sa chaire du Collège de France. Même, il aimait à représenter; et jusque dans ses dernières années, quand il s'asseyait dans son fauteuil académique, la fraîcheur de ses joues encadrée par la neige de ses favoris, l'habit vert triomphalement barré du grand cordon rouge, il ne lui déplaisait pas de sentir les regards de la foule attirés par sa vieillesse décorative. Oui, tout cela est vrai, mais tout cela se conciliait chez M. Boissier avec le sens le plus exquis de la pondération et de la mesure. Ce mondain, si recherché des salons et si flatté qu'on le recherchât, n'avait aucune peine à s'en arracher pour rentrer dans la studieuse paix de son cabinet de travail et s'absorber dans la besogne assidûment poursuivie. Ce causeur intarissable restait toujours maître de sa parole : jamais, parmi tant de libres confidences ou de savoureuses anecdotes, une seule imprudence; jamais d'emportement inconsidéré; jamais non plus de prolixité banale; il détestait la déclamation. Et quant à la satisfaction qu'il semblait avoir de lui-même, elle était si éloignée de toute morgue ou de toute affectation, si gracieusement égayée par sa bonhomie souriante, qu'elle était en lui une dernière façon de se faire aimer.

D'autre part, il n'était dupe ni des gens, ni des choses, ni de ses propres impressions. Non que les impressions lui fissent défaut, bien au contraire. Très mobile, très souple à recevoir les suggestions du dehors, et, par là, très semblable aux hommes de chez lui, il sentait facilement, s'intéressait à tout; son imagination sans cesse en éveil saisissait vite les objets qui s'offraient à elle; le moindre incident, une lecture, une promenade, un mot jeté en passant, déclanchait en lui toute une succession d'idées vives et rapides. Rapides, mais non tumultueuses; vives, mais non tyranniques. Sa lucidité, sa liberté de jugement, restaient entières. Des œuvres qu'il goûtait le mieux, des hommes, anciens ou contemporains, vers qui il était le plus attiré, des doctrines qui sollicitaient son adhésion, de ses propres idées même, il savait discerner le fort et le faible avec une perspicacité aiguë. Cette union d'une imagination très excitable avec un sens critique rigoureux formait un composé d'espèce rare; elle devait le servir à merveille dans son métier d'historien, en le préservant également des deux vices contraires, la froideur stérile et l'enthousiasme irréfléchi.

Ce qu'il tenait surtout de son origine méridionale, c'était une impérieuse soif de lumière. Nous ne parlons pas seulement de la clarté souveraine de son style : on l'a tant louée qu'il est superflu de la rappeler. Mais en toutes choses, il portait la même horreur de l'obscur, et cela à une époque où l'obscur, loin d'effrayer, attirait bon nombre d'esprits. Métaphysique allemande, symbolisme norvégien, mysticisme slave, tout ce qu'on enveloppe sous le nom des « brumes du Nord, » le trouvait réfractaire; peut-être n'en niait-il pas la grandeur, mais à coup sûr il ne la sentait pas. Alors que tant d'autres étaient délicieusement troublés par la poésie du mystère et le charme de l'inexpliqué, il y était mal à l'aise. Il y trouvait trop d'ombre, et bien vite il fuyait vers les littératures où il fait plus clair, celles des anciens, ou la nôtre en sa période classique. Pas plus qu'aux énigmes qui obscurcissent la pensée, il ne se complaisait aux tristesses qui assombrissent le cœur : il demeurait loin des pessimistes comme des décadens. Il aimait la vie, l'action, la joie. Sa gaieté, très fine d'ailleurs et très délicate, était parfois méritoire en ce qu'elle était une réaction de son énergie contre les causes déprimantes. Il eut, comme chacun, ses déceptions et ses deuils; mais après quelques jours d'abat-

tement, il se ressaisissait, reprenait conscience des divers motifs qui pouvaient lui rendre l'existence souhaitable, se remettait à travailler, et à sourire. Sa belle humeur, en partie instinctive, en partie voulue, servie du reste par un tempérament robuste et bien équilibré, apparaissait comme une condition nécessaire de son activité laborieuse.

Le Midi, dont il était, n'est pas seulement le pays de la lumière, c'est aussi, par excellence, le pays latin. Et entre toutes les villes de l'ancienne Narbonnaise, Nîmes est une de celles où le très lointain passé de notre peuple s'est conservé le plus vivant. « Aujourd'hui encore, dit M. Camille Jullian, il n'y a pas au monde, Rome exceptée, une ville aussi romaine. » C'est bien le berceau qui convenait au futur peintre de l'antiquité latine : il était mieux préparé à la comprendre, puisqu'il appartenait à une race que, depuis d'innombrables années, elle a marquée à son empreinte. Sans vouloir insister sur cette obscure transmission d'une culture héréditaire, il ne saurait être indifférent de remarquer que, dès son enfance, M. Boissier se trouva en contact direct avec les choses romaines. De toutes parts le génie latin s'offrait à ses regards : il en pouvait goûter la grâce dans les restes du temple de Diane, l'harmonieuse mesure dans la Maison Carrée, la majesté dans les Arènes, la vigueur dans la Tour Magne, ou, à quelques lieues de là, dans le Pont du Gard. Quel commentaire, quelle illustration, devaient fournir, au jeune lecteur de Virgile et de Tacite, ces ruines rencontrées chaque jour à deux pas de chez lui! Déjà ses flâneries d'enfant se trouvaient être des « promenades archéologiques. » S'il est vrai que l'âme prend toujours la forme imposée par les premières images que les yeux ont contemplées, on ne peut douter que la vocation de M. Boissier ne remonte très haut : à son insu, dès ses plus jeunes ans, il appartenait à Rome.

En même temps que l'influence exercée sur lui par le lieu de sa naissance, on peut discerner celle de la classe dont il était issu. Sa famille faisait partie de ce qu'on appelait alors la « bonne bourgeoisie (1). » Il a dit plusieurs fois le bien qu'il

(1) Ses parens étaient quelque peu déchus au point de vue de la fortune, et il eut même une jeunesse pénible autant que laborieuse, qui ne put que le tremper fortement. Mais ses ascendans plus lointains avaient été à la tête de la bourgeoisie nîmoise; quelques-unes avaient payé ces honneurs de leur vie en 1793. M. Boissier

pensait de cette catégorie sociale. Dans le discours qu'il prononça, en 1895, au Centenaire de l'École normale, il notait, non sans fierté, que la plupart des normaliens étaient sortis de cette classe moyenne, exposée, disait-il, aux dédains de la noblesse et à l'envie des couches inférieures, mais laborieuse, saine, la vraie réserve de forces de la nation. On sentait dans cet hommage public une reconnaissance personnelle. M. Boissier était bourgeois, sans partialité ni étroitesse : comme homme, il savait rendre justice au rôle historique des grandes familles, et n'opposait aux aspirations populaires aucune dureté; comme historien, il ne dénigrait pas les écrivains patriciens, pas plus qu'il ne méprisait Juvénal, poète des petites gens. Mais il restait fidèle aux habitudes héritées de sa famille. Sa vie, régulière, simple et digne, sans aventures, sans orages, remplie par les affections domestiques et par les devoirs professionnels; ses opinions, modérées en toutes choses, également attachées à la règle et à la liberté, respectueuses de la tradition et accueillantes pour les nouveautés; son intelligence précise, solide et méthodique; son goût sage et fin; son style même, sobre et ferme, autant éloigné des caprices aristocratiques que des audaces plébéiennes : tout faisait de lui un bourgeois et, par là, le rattachait à une longue lignée de bons écrivains français. Car n'est-il pas vrai que nos meilleurs écrivains, ceux en qui se reconnaît le mieux l'esprit de notre race, sont justement des fils de cette classe moyenne dont M. Boissier vantait si bien les mérites? Montaigne, Boileau, Racine, La Fontaine, Voltaire, Musset, Sainte-Beuve, tous furent bourgeois par leur tour d'esprit comme par leur naissance. M. Boissier les admirait fort, comme il goûtait aussi ceux qu'on pourrait nommer les bourgeois de Rome, Horace, fils d'affranchi, Virgile, fils de propriétaire campagnard, Cicéron, chevalier de petite ville, ceux avec qui il se sentait naturellement de plain-pied.

Nous avons longuement insisté sur les premières influences subies par M. Boissier, parce qu'elles furent, croyons-nous, très profondes et très durables. Quant à son éducation proprement dite, elle fut, au collège de Nîmes, ce qu'était alors l'éducation de tous les jeunes gens distingués. Il reçut une instruction principalement littéraire, une de ces cultures d'humaniste à

songea parfois à écrire une histoire de ses ancêtres, qui se serait en partie confondue avec celle de Nîmes.

l'ancienne mode, dont le but était l'acquisition de la logique dans la pensée et de l'élégance dans l'expression, et dont les moyens étaient la pratique assidue de la composition et le commentaire minutieux des classiques grecs et latins. Il ne fut pas, pour cette formation intellectuelle, un fils ingrat : si, plus tard, il applaudit à certaines nouveautés pédagogiques, il ne se donna jamais l'air de dénigrer les vieilles méthodes; il ne crut pas qu'une éducation fût manquée quand on avait appris à raisonner et à écrire convenablement. Au reste, un de ses professeurs de Nîmes, Germain, qui tranchait parmi ses collègues, lui donna le goût des études historiques : il lui en conserva toujours une vive reconnaissance.

A Sainte-Barbe, où il passa ensuite, son maître préféré fut Rinn, qui l'empêcha plus d'une fois de se décourager devant ses premiers échecs. Puis, en 1843, il entra à l'École normale. Il y trouva une seconde patrie, pour laquelle il ne fut pas moins dévoué que pour sa ville natale. Il aimait à répéter qu'il lui devait tout, que là seulement il avait compris dans quel sens et selon quelles règles il lui fallait travailler. Il paya largement sa dette : maître de conférences à l'École pendant près de quarante ans, président de l'Association de ses anciens élèves depuis 1883 jusqu'à la veille de sa mort, défenseur de son intégrité et de son indépendance quand elles parurent menacées, protecteur assidu de ceux qui venaient auprès de lui se réclamer de ce grand nom, il lui rendit sous toutes les formes ce qu'il en avait reçu. Il faut donc rechercher ce que put être en lui cette action de l'École, dont il gardait conscience d'avoir été si intimement pénétré. C'est de 1843 à 1846 que M. Boissier habita les vieux bâtimens du Collège du Plessis, où l'École était alors installée. Elle était dirigée par Dubois, le puissant et rude publiciste, Dubois au visage de lion, à la parole tourmentée, à l'esprit à la fois libéral et mystique, un des hommes les plus originaux que la Bretagne ait donnés à l'Université. Le sous-directeur des études littéraires était Vacherot, dont la bonté patriarcale ne touchait pas moins les élèves que sa profondeur métaphysique ne les remplissait d'admiration. Comme professeurs, pour les lettres anciennes, M. Boissier connut l'érudit helléniste Cartelier, Ernest Havet, Émile Deschanel, qui s'occupait alors de littérature grecque, et qui était aussi spirituel en parlant d'Aristophane qu'il le fut plus tard en parlant de Voltaire, les savans

latinistes Berger et Rinn. La littérature française était enseignée par Nisard, Jacquinet et Gérusez, la grammaire par Egger, la philosophie par Saisset et Jules Simon, l'histoire par Filon et Wallon. Il y avait là, comme on le voit, une extrême variété d'esprits, très profitable à l'éveil intellectuel d'un jeune homme tout frais arrivé de sa province. Nous ne savons pas quels furent, de tous ces maîtres, ceux qui contribuèrent le plus à former M. Boissier : peut-être pourrait-on le deviner. Il resta toute sa vie ébloui par le souvenir de l'éloquence prestigieuse de Jules Simon. Il ne dut certainement être insensible ni à l'agrément de Deschanel, ni à la formidable documentation d'Egger. Les causeries de Nisard, où une doctrine littéraire si ferme était exposée avec tant de bonne grâce, ne furent pas sans fortifier en lui le goût classique et pur auquel sa nature propre le prédisposait. Cependant, il est probable que ceux dont les leçons lui furent le plus efficaces furent Havet, Berger et Jacquinet. Tous trois, dans des domaines différens, et avec des qualités différentes aussi, appliquaient en somme la même méthode probe et précise. Les textes qu'ils commentaient ne leur étaient pas des occasions de faire briller leur virtuosité ou d'étaler leurs opinions personnelles : ils les étudiaient en eux-mêmes, les analysaient, les éclairaient par des rapprochemens topiques, y cherchaient des renseignemens sur l'âme de leurs auteurs ou sur les mœurs de l'époque; bref, ils faisaient de la littérature une sorte de collaboratrice de l'histoire. C'était déjà, avec moins d'aisance et d'ingéniosité, ce que M. Boissier devait faire plus tard; c'était pour lui, à cette date, une vraie révélation. Il avait jusqu'alors, de par sa première éducation, l'amour des lettres, mais le sens historique ne lui naquit réellement qu'à l'École normale.

C'est un lieu commun de dire qu'un normalien s'instruit autant par la fréquentation de ses camarades que par l'audition de ses maîtres. Là encore M. Boissier se trouva en contact avec des gens fort différens les uns des autres. Dans la liste de ses condisciples, nous lisons des noms de futurs administrateurs comme Chappuis et Ouvré, de bons érudits de province comme Denis, Tivier, Duchesne, de critiques ingénieux comme Rigault, Deltour, Hatzfeld, Gandar, Jules Girard, de poètes délicats comme Campaux et Eugène Manuel. Il n'est pas douteux que dans le commerce quotidien avec des intelligences si diverses, sa compréhension des hommes et des choses ne soit devenue plus

large et plus souple, ni qu'à ce jeu rapide de l'échange d'idées, sa finesse naturelle ne se soit encore aiguisée. C'est un bénéfice qu'en tout temps il aurait retiré de son séjour à l'École; mais en outre il fut heureusement servi par les circonstances. A cette date, en effet, l'École était plus paisible qu'elle ne le fut plus tard. Elle était vue d'un œil favorable par le gouvernement de Louis-Philippe; ses administrateurs régnaient avec une douceur paternelle; ses professeurs, sans être d'accord sur tous les points, s'entendaient en un libéralisme tranquille; ses élèves ne trouvaient dans les événemens politiques rien qui pût troubler leur sérénité. Il n'y avait point encore de ces discussions violentes, de ces guerres de conscience, qui éclatèrent après 1848, pas plus que cette oppression formaliste et sournoise qui étouffa si durement les promotions des premières années du Second Empire. Par là s'explique la différence qu'on peut saisir entre deux générations qui pourtant se suivent de bien près. Ceux dont la verve juvénile fut surexcitée par les luttes politiques ou violemment refrénée par un régime autoritaire, About, Sarcey, Taine, Challemel-Lacour, Prevost-Paradol, en gardèrent toujours quelque chose de combatif. Leurs prédécesseurs, arrivés à l'âge d'homme au milieu de la liberté et de la paix, n'eurent pas cette ardeur belliqueuse un peu tendue. Chez M. Boissier, notamment, on ne trouve nulle trace d'esprit contentieux, mais un sincère respect de toutes les opinions. Son aménité de caractère et sa modération de sentimens purent se développer sans peine dans cette atmosphère normalienne, où il vécut trois ans sans la voir troublée par aucune tempête.

Au sortir de l'École, reçu agrégé, il fut envoyé comme professeur à Angoulême, puis, un an après, à Nîmes. Il y revint avec joie; il y resta dix ans, et volontiers y serait resté davantage. Il y avait été bien accueilli à cause de ses relations de famille; il y fut apprécié plus encore pour son zèle de professeur, son aisance de parole, et l'agrément de quelques travaux qu'il publia et qui lui ouvrirent les portes de l'Académie du Gard : première étape de la voie qui devait le conduire au Palais Mazarin. Ces travaux, improvisations aimables et superficielles, sans faire complètement pressentir le futur historien de Cicéron ou de la religion romaine, permettent néanmoins de voir un des traits de l'esprit de M. Boissier : la curiosité des écrivains même secondaires, le souci de ne rien dédaigner de ce

qui peut nous révéler un coin intéressant du passé. En même temps qu'il écrivait ces rapides essais, il composait ses thèses de doctorat, qu'il soutint en 1857, et qui méritent davantage de retenir l'attention.

Sa thèse latine, dédiée à son ancien maître Ernest Havet, roulait sur cette question : Comment Plaute, dans ses comédies, a-t-il traduit les poètes grecs (1)? Sa thèse française, dédiée à Patin, qui était en ce temps-là le chef des latinistes, et qu'il devait remplacer plus tard à l'Académie française, était une étude du poète Attius, et, avec lui, de toute la vieille tragédie latine. On ne peut nier que ces deux opuscules n'aient été dépassés : ils conservent cependant une réelle valeur, et surtout ils étaient neufs à leur date; l'originalité de M. Boissier s'y dessinait déjà. Tandis qu'on était facilement docteur alors pour une dissertation sur la liberté, sur l'infini, ou sur la poésie épique à travers les âges, M. Boissier, avec une intrépidité de bon augure, allait droit à des sujets réputés difficiles : d'Attius comme des autres tragiques romains, il ne reste plus que de rares fragmens, qui venaient, il est vrai, d'être réunis par Ribbeck, mais qui prêtaient encore à plus d'une discussion; et quant à Plaute, si ses comédies sont intactes, comme les pièces grecques dont il s'est inspiré ne le sont pas, le travail entrepris par M. Boissier se heurtait à une difficulté analogue. De plus, il quittait la littérature classique, presque seule exploitée jusqu'alors, pour s'enfoncer dans l'époque archaïque : les routes inexplorées le tentaient, et il se disait que ces périodes anciennes, trop dédaignées des délicats, contiennent le secret des âges glorieux qui viendront ensuite. Enfin il se révélait historien, dans ses deux thèses, par la manière dont le problème y était posé : comment des thèmes, tragiques ou comiques, empruntés à une littérature étrangère, se modifient-ils, à l'insu même des auteurs qui les traitent, par le seul fait de passer dans un autre pays? C'était la question, on le voit, de la race et du milieu, du rapport entre l'œuvre d'art et la société qui l'entoure. Expliquant Plaute et Attius par les mœurs de leur temps, M. Boissier ramenait ce qui semblait n'être qu'une appréciation littéraire à une étude de psychologie historique.

(1) M. Boissier avait songé d'abord à une thèse sur Larivey, et c'est à propos de Larivey qu'il avait étudié Plaute. Mais Plaute le garda, et la littérature latine ne le rendit plus à la littérature française.

Le succès de ses thèses eut pour lui une conséquence fort heureuse. A vrai dire, ce ne fut pas celle qu'il avait escomptée. Il souhaitait d'entrer dans une faculté de province, du Midi de préférence, et d'y rester toute sa vie. Il y aurait certainement fait d'utile besogne : il aurait été, comme tel de ses camarades, Tivier, Campaux ou Duchesne, un de ces excellens professeurs de second plan, discrètement érudits et finement lettrés, qui maintenaient alors dans les grandes villes universitaires le goût des choses de l'esprit et des belles humanités. *Dis aliter visum*.. Le ministre Rouland eut besoin de M. Boissier pour une chaire de rhétorique à Charlemagne, et, bon gré mal gré, le nouveau docteur dut devenir parisien. Il ne le regretta pas par la suite, et personne ne le regrettera non plus : sur un théâtre plus vaste, dans un milieu intellectuel d'activité plus intense, ses dons naturels devaient être stimulés, surexcités, et produire les belles œuvres qui peut-être n'auraient pas vu le jour dans l'uniforme tranquillité d'Aix ou de Montpellier. Il eut d'ailleurs la sagesse, et même la vertu, de ne pas se laisser détourner du travail personnel par les soins, très lourds et consciencieusement acceptés, d'une « grande rhétorique, » comme on disait alors. Justement l'Académie des Inscriptions venait de mettre au concours une étude sur la vie et les ouvrages de Varron : le sujet lui plut, il le traita, et son mémoire, couronné en 1859, devint en 1861 le premier en date de ses grands ouvrages.

Dans ce nouveau livre, comme dans ses thèses, il faisait preuve d'un réel courage : il s'attaquait, cette fois encore, à un auteur mal connu en France, peu classique, obscur par la tournure archaïque et bizarre de son style, obscur aussi parce qu'il ne nous est parvenu de la plupart de ses écrits que des fragmens épars, et plus obscurci peut-être qu'éclairci par les discussions élevées sur son compte parmi les savans d'outre-Rhin. M. Boissier aborda franchement la difficulté : il lut tout ce qui s'était accumulé sur le sujet, pendant deux siècles et demi, depuis Popma jusqu'à Ritschl ; il ne craignit pas de reprendre à son tour les questions controversées ; il se fit une opinion sur la date de tel ouvrage, sur l'attribution de tel fragment. Bref, de toutes ses œuvres, celle-ci est sans aucun doute la plus purement philologique. Pourtant, ce n'est pas une œuvre de simple érudition. Non seulement M. Boissier y expose avec une clarté toute française les résultats obtenus par les exégètes germaniques

ou ceux auxquels il est lui-même arrivé, mais, de ces résultats partiels, il entreprend de donner la synthèse. « Le temps semble venu, dit-il dans son Introduction, de mettre à profit ces travaux de détail, de rassembler toutes ces lumières éparses pour apprécier d'une façon plus complète l'ensemble des œuvres de Varron et connaître l'homme tout entier. » De fait, une série de chapitres, aussi largement conçus que minutieusement étayés, font passer sous les yeux du lecteur Varron poète satirique, philosophe, grammairien, historien, théologien, éducateur, agronome ; et, dans tous les domaines où s'est exercée la prodigieuse activité de son héros, M. Boissier s'attache à découvrir ce qui en est, selon lui, la marque distinctive : l'alliance d'une érudition toute grecque avec une humeur positive et narquoise qui sent tout à fait le terroir romain. Son livre prend ainsi, en même temps qu'une remarquable unité, un intérêt biographique et en quelque sorte pittoresque : de toutes les analyses, commentaires et discussions, sort le portrait d'un homme. Ce portrait, à son tour, n'est point isolé, mais rattaché à tout le milieu ambiant : tel paragraphe, sur les *Antiquités divines* ou sur le *Traité d'agriculture*, est vraiment une investigation qui pénètre à fond les croyances ou les mœurs de la société du temps de César. Se servir des données de l'érudition pour faire revivre, soit un individu, soit une société, c'est déjà la méthode essentielle de M. Boissier. Et en même temps que son *Varron* annonce par là ses ouvrages ultérieurs, il les prépare encore en faisant connaître à l'auteur lui-même des faits dont il aura besoin plus tard. Quand il écrira *Cicéron et ses amis*, il se retrouvera en présence de bien des hommes et de bien des choses qu'il ignorerait sans Varron ; et, dans *la Religion romaine*, dans *la Fin du paganisme*, il utilisera fréquemment le souvenir de la théologie varronienne. Il n'est nullement exagéré de voir dans cet excellent ouvrage l'amorce de plus d'un livre futur.

En même temps que, par son *Varron*, M. Boissier s'imposait au public érudit, son enseignement l'illustrait dans tout le monde universitaire. Son professorat fut une des dates héroïques, non seulement dans l'histoire du lycée Charlemagne, mais dans celle de l'Université sous le Second Empire. Sa rhétorique était la préparation la plus efficace à l'École normale, et bon nombre de jeunes gens, engagés par la suite dans d'autres carrières, n'en conservaient pas moins l'impression éclatante que leur

avait laissée *Gaston Phébus*, comme ils aimaient à l'appeler. Plus d'un a célébré sur un ton lyrique la gloire de son maître. Il semble que le succès de M. Boissier auprès de ses élèves ait tenu surtout à deux causes. D'abord il leur révélait un genre de science dont ils n'avaient guère l'idée jusqu'alors, une science précise et concrète, assez différente de l'humanisme formel dont s'inspiraient leurs autres maîtres : on leur avait appris surtout à écrire en latin; M. Boissier leur découvrait ce qu'était l'antiquité latine, dans sa vie réelle et complexe. Il agissait sur eux aussi par son entrain personnel. Comment rester froid et inerte avec un professeur qui se passionnait si fort, tout le premier, pour ce qu'il disait? Sa verve allègre suffisait pour animer cent auditeurs, eussent-ils été glacés. Il était d'ailleurs servi à merveille par sa voix, cette voix qu'il garda presque jusqu'au dernier jour, non pas précisément harmonieuse et suave, ni grave et émouvante comme celle de Brunetière, mais perçante, agile, gaie, une voix où il y avait du soleil, comme dans son style et dans sa pensée. Ce soleil ne pouvait pas ne pas conquérir Paris.

La conquête fut rapide. En 1861, M. Boissier était appelé à suppléer Ernest Havet au Collège de France (1); en 1865, il devenait en outre maître de conférences à l'École normale (2); la même année il publiait le chef-d'œuvre qui le mit hors de pair, *Cicéron et ses amis*. Dès lors sa destinée était fixée; dès lors commençait la période de riche et glorieuse maturité.

II

Le professorat de M. Boissier à l'École normale dura jusqu'en 1899; au Collège de France, jusqu'en 1906; ses écrits sur la littérature latine se succédèrent régulièrement jusqu'en 1905. Jamais il n'interrompit aucun de ces trois modes d'activité; jamais il n'éprouva le plus léger embarras à les concilier. Il passait de l'un à l'autre sans effort, partout semblable à lui-même, parce que partout il se donnait tout entier.

Cette espèce d'intervention personnelle était très sensible

(1) Il n'y resta pas longtemps, mais peu après, il revint au Collège de France comme suppléant, puis comme successeur de Sainte-Beuve dans la chaire de poésie latine. (E. Havet occupait la chaire d'éloquence.)

(2) Il y débuta comme maître de conférences de français, mais passa au latin un an après.

dans ses conférences aux normaliens. Elle lui permettait d'accomplir ce que les gens du métier regardent comme un tour de force : il répétait chaque année le même cours. C'est un procédé dangereux, mortel neuf fois sur dix. Mais le cours de M. Boissier n'était jamais ennuyeux, parce qu'avec sa mobilité perpétuelle, il ne lui laissait jamais le temps de se figer. Il le repensait, le revivait, au moment de le redire. Les mêmes choses lui paraissaient aussi intéressantes la vingtième fois que la première : c'est que la source d'intérêt était en lui-même, intarissable. Et quand nous disons « les mêmes choses, » ce ne sont pas seulement les appréciations esthétiques ou les considérations morales : non, les détails les plus techniques s'animaient également. L'histoire des manuscrits de Plaute ou des éditions de Lucrèce, en passant par l'imagination de M. Boissier, devenait aussi amusante qu'un roman. C'était d'ailleurs un bon travail que ce « cours de littérature latine, » avec toutes sortes d'échappées sur l'archéologie, l'épigraphie, les institutions, la grammaire, avec une masse d'indications jetées à la hâte, très suggestives, dont chacune eût pu fournir matière à toute une étude. De fait, combien de thèses de doctorat ont été le développement d'une de ces indications! On s'est étonné quelquefois que M. Boissier fît de fréquens emprunts aux ouvrages des jeunes latinistes, qu'il écrivît volontiers un article « à propos d'un livre récent : » c'est que le plus souvent, de ce livre récent, il avait donné la première idée; quand il en extrayait la substance, il ne faisait que reprendre son bien.

Au Collège de France, les conditions d'enseignement étaient un peu différentes. L'une des deux leçons qu'il y donnait chaque semaine était consacrée à expliquer un texte porté aux programmes d'examens. M. Boissier n'avait pas choisi ce texte, mais peu lui importait : tout lui était bon, tout se prêtait à ce commentaire abondant et spirituel, où chaque difficulté était élucidée, chaque détail historique éclairé, chaque allusion précisée, sans aucune ombre de pédantisme. L'autre cours était le « grand cours, » grand par les dimensions de la salle et l'affluence du public, car M. Boissier fuyait tout ce qui aurait pu ressembler à une leçon d'apparat. Il ne se guindait pas plus que Renan. Il s'épanchait en causeries familières, sans hausser le ton, sans surveiller ses phrases, sans serrer la composition, parlant sans scrupule, dans une leçon sur Plaute, de Chateaubriand, du socialisme et de la

guerre russo-japonaise, le tout entremêlé de confidences personnelles, d'anecdotes, de boutades... C'était indéfinissable, c'était charmant, et, en dépit de cette apparente négligence, c'était très solide. Au sortir de cette conversation capricieuse, les auditeurs emportaient quand même une image précise et vivante de l'auteur dont on leur avait parlé. Aussi éloigné que possible de la dialectique constructive d'un Bourdaloue ou d'un Brunetière, M. Boissier n'en arrivait pas moins à dire ce qu'il voulait, et ce qu'il fallait, et à le dire de façon qu'on ne l'oubliât plus.

Lorsque ce bouillonnement d'improvisation était suffisamment apaisé, il reprenait les idées essentielles de son enseignement, les triait, les mettait en ordre; de cette élaboration sortaient des articles de revue, qui, eux-mêmes se rejoignaient en plus vastes ensembles; et c'est ainsi que se sont faits la plupart de ses ouvrages. Ses livres continuaient ses leçons, les fixaient; ils en enferment l'intime substance pour nous et pour ceux qui viendront plus tard. Lorsqu'on les parcourt les uns après les autres, on aperçoit aisément le lien qui les unit, au moins les principaux d'entre eux; on voit comment M. Boissier fut, tout naturellement, amené à les composer. Il commença par étudier, d'après la correspondance de Cicéron, la société du Ier siècle avant notre ère, dans laquelle la lecture de Varron l'avait déjà fait pénétrer (1). Connaissant bien l'état des idées et des mœurs de cette époque, il voulut savoir ce qu'elles étaient devenues dans la période suivante : il observa donc les Romains des premiers temps de l'Empire, tant dans leurs opinions politiques (2) que dans leurs croyances morales et religieuses (3). Cette dernière étude, arrêtée d'abord au IIe siècle, ne pouvait pas en rester là : la transformation religieuse qui s'opéra d'Auguste à Marc-Aurèle s'étant prolongée jusqu'aux temps extrêmes du monde romain, il fallait bien s'en donner jusqu'au bout le spectacle. « Au Ier siècle, le monde entier s'était levé sous l'impulsion de l'esprit religieux, et de la philosophie, il était debout, en mouvement, et sans connaître le Christ, il s'était déjà mis de lui-même sur le chemin du christianisme. » Cette phrase qui termine *la Religion romaine* n'était-elle pas la lointaine annonce du bel

(1) *Cicéron et ses amis*, 1865.
(2) *L'Opposition sous les Césars*, 1875.
(3) *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, 1874.

ouvrage qui devait venir plus tard, et où M. Boissier décrivit la pénétration réciproque du christianisme et de la société profane (1)? Puis, sentant que certaines de ses affirmations antérieures avaient besoin qu'il les reprît, soit pour les corriger, soit pour les défendre contre des objections nouvelles, il revint bravement sur quelques-uns des sujets qu'il avait traités (2) : peut-être la comparaison entre son *Tacite* et son *Opposition sous les Césars*, ou entre la *Conjuration de Catilina* et *Cicéron et ses amis*, serait-elle le plus sûr moyen de mesurer son admirable probité d'historien, son application à préciser ou à nuancer une opinion déjà émise, son habileté à tirer parti de tout le travail scientifique accompli en France ou en Allemagne pendant trente ou quarante ans. Entre temps, M. Boissier se reposait de ses leçons et de ses écrits par des voyages; mais comme il lui était impossible, en voyageant, de cesser d'observer et de réfléchir, impossible aussi de garder jalousement pour lui ce qu'il avait vu et pensé, ses impressions de voyageur se transformaient en exposés, aussi pittoresques que documentés, des découvertes et des problèmes de l'archéologie romaine (3).

Le rapprochement de ces divers ouvrages ne permet pas seulement d'en voir l'enchaînement mutuel, il en montre aussi le progrès. Ce progrès a consisté surtout, semble-t-il, en une composition plus serrée et plus forte. Des esprits malveillans ont quelquefois prétendu que les livres de M. Boissier manquaient un peu de cohésion, que ce n'étaient guère que des recueils factices d'articles soudés après coup ; je ne sais plus qui les comparait à des continens faits d'îles. Le mot était joli : était-il juste? Il y aurait lieu de distinguer. Laissons de côté l'*Attius* et le *Varron*, qui sont des monographies. Le reproche pourrait, jusqu'à un certain point, s'appliquer à *Cicéron et ses amis:* mais est-ce sur l'auteur qu'il devrait tomber, ou sur le sujet? Était-il possible de rattacher étroitement à un seul centre le tableau d'une époque aussi agitée et aussi incohérente? Le moyen d'en donner une idée exacte était d'en peindre, comme M. Boissier le fit, des parties bien choisies, ici le camp de César dans les Gaules, là les vainqueurs et les vaincus après Pharsale,

(1) *La fin du paganisme*, 1891.
(2) *Tacite*, 1903. — *La conjuration de Catilina*, 1905.
(3) *Promenades archéologiques*, 1880. — *Nouvelles promenades archéologiques*, 1886. — *L'Afrique romaine*, 1895.

là Caelius et la jeunesse romaine, ou Brutus, ou Octave, etc. Quoi qu'il en soit, déjà *la Religion romaine* et *l'Opposition* offrent un peu plus d'unité. *La Religion romaine* a un but marqué, celui de chercher comment la société romaine a pu passer, entre César et Marc-Aurèle, d'une incrédulité hardie à une piété presque mystique. Si, pour résoudre ce problème, l'auteur parle de beaucoup de choses qui semblent au premier abord n'avoir pas grand rapport entre elles, s'il nous entretient de la philosophie de Sénèque comme de l'Enfer de Virgile, de la condition des femmes ou des esclaves comme de l'apothéose impériale ou des cultes étrangers, c'est que tout cela touche plus ou moins directement à son sujet : un mouvement religieux n'est pas un fait isolé; il a des causes et des conséquences à la fois politiques, philosophiques, morales, sociales, et cette complexité explique le caractère encore un peu discursif de l'ouvrage. *L'Opposition* traite d'une question plus simple, celle des relations entre les Césars et l'aristocratie : presque tout le livre n'est que la réponse à cette question; on peut seulement regretter d'y rencontrer deux chapitres, plus épisodiques que nécessaires, sur l'exil d'Ovide et sur le roman de Pétrone, bien que ces deux chapitres soient en eux-mêmes fort curieux. L'unité, forcément absente de *Cicéron et ses amis*, plus visible dans *la Religion romaine* et *l'Opposition*, devient complète dans *la Fin du paganisme :* l'objet en est très nettement délimité; c'est l'analyse des effets qu'a produits le contact entre l'Église et le monde aristocratique romain; et il n'y a pas une seule partie du livre qui s'en écarte. A ce point de vue, — et pas à ce point de vue seulement, — *la Fin du paganisme* nous paraît le chef-d'œuvre de M. Boissier.

Ce qui frappe enfin, quand on vient de lire tous ses livres, c'est que, additionnés les uns aux autres, ils forment la meilleure des histoires de la littérature latine. Les preuves qu'on en pourrait donner ressembleraient trop à une table des matières, mais il est facile de vérifier que, parmi tous les poètes ou prosateurs latins, il n'en est pas un dont M. Boissier ne se soit occupé, souvent à plusieurs reprises, et chaque fois avec des observations qui en atteignaient au vif le caractère ou le talent. Les seuls qu'il ait, ne disons pas négligés, mais moins familièrement pratiqués peut-être, sont les purs penseurs et les purs artistes, ceux qui s'enferment dans une « tour d'ivoire, » soit pour s'absorber en une méditation intérieure, soit pour se livrer patiemment à

un travail de délicats ciseleurs. Il a peu parlé de Lucrèce, et Catulle ou Properce l'ont plutôt intéressé par les renseignemens qu'ils lui fournissaient sur les mœurs du temps que par leurs qualités proprement esthétiques. Mais ni les « artistes » ni les « penseurs » ne sont nombreux dans la littérature latine : elle est tout entière tournée vers l'action ; ses plus belles œuvres, l'*Énéide* de Virgile ou les *Annales* de Tacite, ont toujours une destination pratique et sociale. La tendance de M. Boissier à orienter l'histoire littéraire vers l'histoire politique et morale, plutôt que vers celle de la philosophie ou de l'art, n'avait donc pas ici les inconvéniens qu'elle aurait pu avoir si, au lieu de Rome, il eût envisagé la Grèce ou l'Allemagne. Bien au contraire, il y avait harmonie profonde entre l'auteur et son objet. M. Boissier aimait par-dessus tout la vie réelle, agissante, familière même : nul ne pouvait mieux comprendre que lui cette littérature, qui baigne de toutes parts dans la réalité environnante, et qu'on n'en peut abstraire. Cette exacte correspondance lui a permis d'accomplir la tâche qu'il s'était assignée, et qu'on pourrait ainsi définir : la reconstitution, à l'aide de la littérature, de ce que fut la vie romaine.

Suivons-le pas à pas aux diverses étapes de cette tâche, et, tout d'abord, voyons par quel travail de documentation précise il se préparait à ses essais de résurrection psychologique. Il peut sembler presque superflu de signaler son scrupule à n'utiliser que des renseignemens d'une valeur indéniable : n'est-ce pas la vertu professionnelle de tout historien, et ne devrait-elle pas être banale ? Elle ne l'est pourtant pas autant qu'on le croirait ; elle ne l'était pas surtout à l'époque où M. Boissier a commencé d'écrire, et où la critique littéraire, même appliquée à l'antiquité, était encore insuffisamment purgée de fantaisie romantique et de métaphysique vague. Que d'inductions trop rapides, que de généralisations mal motivées, et, pour trancher le mot, que de légèretés, chez un Villemain même, un Ampère ou un Nisard ! Et d'autre part, quelle répercussion peut avoir, dans des matières si lointaines et si mal connues, le moindre détail aveuglément accepté ou dédaigneusement négligé ! Quelques exemples, pris au hasard dans l'œuvre de M. Boissier, en feront sentir l'importance. On ne peut pas tracer le tableau de l'époque de César sans faire une large place à la personnalité de Brutus ; mais on ne peut pas connaître son vrai caractère sans savoir s'il

est ou non l'auteur des lettres qu'on lui attribue, et notamment de la fameuse lettre à Cicéron, tant admirée de Fénelon, en réalité si déclamatoire; et, enfin, on ne peut se prononcer sur l'authenticité de ces lettres sans en avoir minutieusement examiné toutes les allusions aux faits contemporains et toutes les particularités de langage, si bien qu'en dernière analyse, il faut s'être enfoncé dans les plus épaisses broussailles de la chronologie et de la philologie pour avoir le droit de professer une opinion sur le rôle de Brutus. De même, il n'est pas indifférent de savoir, d'après une remarque de scoliaste, que tel hémistiche de l'*Énéide* reproduit textuellement une formule du rituel national: un rapprochement de ce genre en dit plus long que les plus belles dissertations sur le caractère patriotique de l'épopée virgilienne. De même enfin, l'idée qu'on se fait de Juvénal n'est pas la même si l'on regarde ses satires comme des attaques audacieuses contre les personnes de son temps ou si on s'avise que tel des individus qu'il a le plus maltraités est un grand seigneur mort depuis cinquante ans. M. Boissier, à propos de ce dernier, se moque agréablement des commentateurs qui admirent beaucoup la brusque apostrophe du poète, faute de pouvoir l'expliquer: il s'est attaché, pour son propre compte, à mériter le moins possible un pareil reproche. Il s'est entouré de tous les secours nécessaires pour savoir l'authenticité, la date, les circonstances, la portée des différens ouvrages dont il avait à se servir, et jusqu'au sens de chaque vers ou de chaque phrase. Il a d'ailleurs montré à plusieurs reprises qu'il aurait pu faire par lui-même cette besogne de philologue. Sans parler de son *Varron*, ses *Recherches sur la manière dont furent publiées les lettres de Cicéron*, ses articles sur Commodien et sur Sedulius, divers opuscules répandus dans la *Revue de philologie* et le *Journal des Savans*, ont mis hors de doute son habileté à traiter les problèmes les plus minutieux de l'érudition. Dès lors, ayant prouvé sa compétence, il avait le droit de s'en rapporter, sur les autres questions, aux résultats obtenus par les spécialistes dans des travaux qu'il n'avait pas faits lui-même, mais qu'il était capable d'apprécier, puisqu'il était apte à les refaire. C'est le cas de rappeler la comparaison de Brunetière à propos de Taine : « Exige-t-on de l'architecte qu'il soit aussi le maçon de son œuvre? Non, sans doute, mais il suffit qu'au besoin il ne soit pas incapable de l'être. » M. Boissier a taillé quelques pierres de ses propres

mains, et les a bien taillées; quant aux autres, il les a prises comme on les lui fournissait, mais non sans les avoir soigneusement contrôlées, et c'est pour cela que son édifice reste, en fin de compte, si solide.

Il y a fait entrer, d'ailleurs, autre chose que des matériaux littéraires, et ç'a été là, en son temps, une de ses plus heureuses nouveautés. A la différence de ses prédécesseurs, Maurice Meyer ou Patin, non moins consciencieux que lui, plus philologues même peut-être, mais strictement cantonnés dans le domaine des textes, il a appelé à son aide toutes les sciences voisines, épigraphie, archéologie, numismatique, histoire du droit, que sais-je encore? Le profit qu'il en a tiré éclate à chaque page. Les inscriptions funéraires lui disent quelles sont, en regard des opinions émises par les philosophes ou les théologiens, les croyances des gens ordinaires. Les temples bâtis en l'honneur des empereurs ou par leur ordre le renseignent sur les rapports du prince et de ses sujets, si diversement présentés par les poètes et les historiens anciens. Il retrouve dans les peintures de Pompéi la mythologie galante et souriante d'Ovide, dans celles des Catacombes la même fusion entre la forme antique et la religion nouvelle que dans les écrits des auteurs chrétiens. Inscriptions et monumens sont à tout instant rapprochés des textes, tantôt les corroborent, tantôt les contredisent, toujours les contrôlent utilement, et quelquefois les suppléent. Car il y a des régions de l'histoire que la littérature seule ne saurait nous révéler : sur l'armée et les provinces, sur les plébéiens et les esclaves, elle ne nous apprend pas tout ce que nous voudrions savoir. Les dédicaces et les épitaphes, cette littérature des illettrés, nous font pénétrer dans ces terres inconnues. M. Boissier, malgré sa longue intimité avec Cicéron, ne méprise point ces humbles lignes gravées dans une langue si peu cicéronienne : elles lui servent, quand il le faut, de documens, tout aussi bien que les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Sur la tombe d'un obscur esclave de Rome ou d'un décurion de petite bourgade africaine, il recueille des mots qu'il commente aussi volontiers que les vers de Virgile et les tirades de Sénèque : ici comme là, n'y a-t-il pas le souvenir d'une vie et le témoignage d'une âme?

Pour l'épigraphie et l'archéologie, comme pour la philologie, M. Boissier a dû beaucoup aux savans étrangers, aux

Italiens, Borghesi, J.-B. de Rossi, Lanciani, Pietro Rosa, et surtout aux Allemands, Helbig, Jahn, Jordan, Preller, Friedlaender, et, entre tous les autres, Mommsen. Il a si parfaitement possédé leurs ouvrages, les a si fréquemment et si loyalement cités, que des lecteurs superficiels pourraient se demander si son rôle ne s'est pas borné à vulgariser en France, sous une forme aisément assimilable, les découvertes de l'érudition germanique. Rien ne serait plus inexact. D'abord, M. Boissier a toujours gardé, envers ceux dont il mettait à profit les travaux, non pas l'indépendance du cœur qui est l'ingratitude, mais l'indépendance de l'esprit. Même contre le plus grand, contre Mommsen, il a défendu la mémoire de Cicéron avec un courage alors très rare. Lorsque des philologues allemands, Nissen en particulier, ont cru pouvoir poser comme une loi que les historiens latins ne se servaient jamais que d'une source unique, la plupart des érudits allemands, italiens et français, ont admis docilement cette opinion : M. Boissier a résisté, et avec de bons argumens. D'autres, autour de lui ou après lui, ont pu avoir la superstition de la science étrangère : lui n'en a eu que le respect. De plus, une différence essentielle le sépare, sinon de tous les érudits d'outre-Rhin, au moins de la plupart. Qu'on ouvre, par exemple *les Mœurs romaines d'Auguste aux Antonins* de Friedlaender, et qu'on lise ensuite *la Religion romaine :* là, on trouvera une collection, très riche, mais très confuse, de petits faits accumulés, empilés, se suffisant à eux-mêmes ; chez M. Boissier, les mêmes détails s'ordonnent et s'organisent, deviennent les traits d'un tableau de mœurs, les parties composantes d'une investigation sur l'état de la société. Par là, M. Boissier s'éloigne des chercheurs des autres pays, et se rapproche au contraire des grands historiens français de sa génération, de Renan, de Taine, de Fustel de Coulanges. On peut lui appliquer, comme à eux, l'admirable définition donnée par Fustel : « L'histoire n'étudie pas seulement les faits matériels et les institutions, son véritable objet d'étude est l'âme humaine ; elle doit aspirer à connaître ce que cette âme a cru, a pensé, a senti, aux différens âges de la vie du genre humain. » M. Boissier exprimait volontiers des idées analogues, sous une forme plus familière et plus piquante. Il nous souvient de l'avoir entendu protester un jour très spirituellement contre les railleries dont La Bruyère accable le pauvre Hermagoras. « Oui, nous disait-il, que la main droite

d'Artaxerxès soit ou non plus longue que sa main gauche, cela est peu de chose ! Et pourtant ! supposez que cette particularité permette un jour d'identifier une statue de ce roi ; supposez que cette statue soit accompagnée d'une inscription, qui elle-même apporte quelque date nouvelle, quelque donnée inédite, sur l'histoire du peuple hébreu, par exemple : voyez-vous comment les études d'histoire religieuse, les plus importantes peut-être, risquent d'être transformées grâce à la science d'Hermagoras ? » C'est ainsi que M. Boissier se distinguait également de ceux qui méprisent les vétilles philologiques ou archéologiques et de ceux qui les cultivent sans rien voir au delà. Lui-même a toujours eu un art merveilleux d'appuyer l'idée sur le fait et de vivifier le fait par l'idée. La belle formule que nous empruntions tout à l'heure à la *Cité antique* pourrait ouvrir la *Religion romaine* ou la *Fin du paganisme :* là aussi l'érudition est une auxiliaire de la psychologie.

Cette psychologie se présente à nous, dans les ouvrages de M. Boissier, sous plusieurs formes, et, si l'on peut dire, à plusieurs étages. Il y a d'abord la psychologie individuelle, ou, pour employer la métaphore illustrée par Sainte-Beuve, la « peinture de portraits. » N'est-ce pas à Sainte-Beuve en effet que font songer tant d'esquisses, d'un relief si net et d'une couleur si franche, où se dessinent les physionomies d'écrivains et d'hommes d'État romains? En particulier, M. Boissier semble se rattacher à la méthode des *Portraits littéraires* par deux habitudes, excellentes l'une et l'autre. D'abord, comme Sainte-Beuve, il veut voir le personnage vrai, non drapé dans une attitude de décorum officiel, mais sincère, intime, en quelque sorte déshabillé. Aussi court-il aux documens qui peuvent le lui révéler tel : il préfère les lettres de Cicéron à ses discours, et les satires d'Horace à ses odes. Et quand, par malheur, il n'a devant lui que des œuvres composées à dessein pour la publicité, du moins il cherche à lire à travers les lignes : il n'est dupe ni des belles phrases ni des gestes théâtraux ; il pénètre jusqu'au secret des âmes, et le vers lucrétien, *eripitur persona, manet res*, pourrait être une des devises de son investigation. Il se rapproche encore de Sainte-Beuve en ce qu'il excelle à analyser les caractères les plus complexes. Non que les simples, les absolus, les passionnés, le mettent en défaut; il sait donner d'un Caton ou d'un Tertullien des images qui ne soient point inégales à la violence

de leurs sentimens. Mais ces personnages tout d'une pièce sont relativement faciles à définir. Comprendre les natures de demi-teinte, démêler les incertitudes politiques de Cicéron, les nuances morales d'Horace, le mélange des idées neuves et des préjugés héréditaires chez Tacite, le conflit entre la culture antique et la foi chrétienne chez saint Jérôme ou chez saint Augustin, voilà qui est plus délicat, voilà qui exige plus d'attention, de patience, de finesse, et qui, pour cette raison, sollicite davantage l'ingénieuse perspicacité d'un psychologue tel que M. Boissier.

Il ne s'en tient pas là; il se rend compte que les hommes d'une même époque, si dissemblables qu'ils puissent être, ont pourtant quelque chose de commun, qu'ils sont comme des fleurs, diversement épanouies, dont les racines plongent au même sol, et il essaie d'atteindre ce sol. C'est ce qu'on pourrait appeler la psychologie collective, celle d'une société ou d'un siècle. Cælius est Cælius, mais en même temps il est l'incarnation de l'esprit d'aventure et d'anarchie qui se retrouve à des doses inégales dans la plupart de ses contemporains. Lucain, Tacite et Juvénal, avec des divergences qui ne permettent pas de les confondre, expriment tous trois les rancunes indécises et mêlées de l'opposition au temps des Césars. Presque tous les livres de M. Boissier sont ainsi des tableaux, et non pas seulement des séries de portraits. Ici comme tout à l'heure, on notera qu'il est attiré de préférence par les sujets qui supposent chez le peintre le sens le plus subtil des nuances précises. Les périodes étudiées dans *Cicéron et ses amis* et dans *la Fin du paganisme* ne sont pas de celles où toutes choses ont des contours arrêtés et des places marquées, où tous les sentimens sont simples, toutes les idées claires, tous les principes rigides, toutes les classes séparées; ce sont des époques de crise, où tout se mêle, se décompose, fermente : ici, la dissolution de la société républicaine, l'écroulement des vieilles mœurs et des vieilles croyances, le craquement des anciens cadres, castes ou partis, qui enserraient les activités, l'universel désarroi, avec une poussée débordante d'énergie individuelle, et pourtant une aspiration vague vers un état mieux réglé et plus sûr; là, l'introduction dans le monde païen d'une religion nouvelle, le travail sourd par lequel elle le désagrège, le travail inverse et corrélatif par lequel elle-même se modifie pour s'adapter aux

formes sociales dans lesquelles elle se glisse, et les mille variétés d'états d'âme dans lesquelles se manifeste cette fusion, et qui font passer l'historien, par des dégradations insensibles, des païens obstinés aux chrétiens fanatiques. Plus difficile encore est peut-être le sujet de *la Religion romaine:* cette fois, ce n'est plus une époque que l'auteur envisage, mais une série de phases successives et progressives, à travers lesquelles le sentiment religieux, presque absent du siècle de César, regagne peu à peu la place perdue, et arrive à dominer victorieusement le siècle des Antonins; c'est le récit d'un « mouvement, » d'une « évolution, » c'est-à-dire, croyons-nous, ce qu'il y a de plus malaisé en histoire.

Sous l'âme des époques comme sous celle des individus, M. Boissier découvre ce qu'il y a de plus profond, l'âme humaine en général. Il en sait discerner les tendances permanentes à travers les formes diverses qu'elles revêtent au cours des âges. Tandis qu'on le croit tout occupé de ses Romains, une comparaison nous avertit qu'il ne néglige pas de voir en eux des exemplaires de l'éternelle humanité. Il vient de décrire les cruautés de Tibère et de Néron; elles lui rappellent nos massacres révolutionnaires; des deux côtés, il aperçoit le même ironique et douloureux contraste entre ces tueries et les habitudes de raffinement luxueux et de douceur philosophique de l'époque où elles ont éclaté : « Que cet orgueil du présent, conclut-il, que cette espérance pour l'avenir, reçurent de cruels démentis! Que d'événemens terribles et imprévus vinrent, aux deux époques, prouver qu'il ne faut pas trop compter sur l'homme, que souvent la barbarie sommeille sous ces semblans d'élégance, et qu'il suffit de bien peu de chose pour faire remonter à la surface ce fonds de boue et de sang que la civilisation recouvre sans l'anéantir. » Voilà, mise en relief par deux exemples frappans, une des lois les plus cruellement vraies de l'histoire humaine. Combien de fois aussi, en opposant César à Caton, ou saint Cyprien à Tertullien, en nous faisant observer que de tout temps il y a, dans toute doctrine, des courans opposés, que les jansénistes et les jésuites ne datent pas du XVIIe siècle, ni les opportunistes et les intransigeans du XIXe, M. Boissier ne nous remet-il pas en mémoire la persistance indéfectible de certaines manières d'être intellectuelles et morales! Il ébauche là une classification, pour reprendre encore

un mot de Sainte-Beuve, des « familles naturelles d'esprits. » Les vues de cette espèce ne sont pas rares chez lui ; elles s'entremêlent fort heureusement aux constatations purement historiques, donnant à celles-ci une portée plus générale, sans jamais tomber elles-mêmes dans la banalité. Si la mode était encore aux recueils de « pensées, » il serait aisé d'extraire des livres de M. Boissier bon nombre de remarques, de réflexions, voire de maximes, sans prétention ni dogmatisme, mais justes et souvent perçantes. En d'autres temps, il eût peut-être été moraliste : il avait toutes les qualités requises dans ce genre, la sagacité du coup d'œil, la gravité relevée d'une certaine pointe satirique, la netteté du tour. Ces mérites ont trouvé d'ailleurs leur emploi dans ses livres d'histoire, où il n'est pas rare que ce disciple de Mommsen fasse songer à La Bruyère.

Pour extraire ainsi de la connaissance du passé des conclusions de psychologie largement et universellement humaine, il est nécessaire d'avoir regardé autour de soi, d'avoir complété l'étude des livres par celle de la vie contemporaine. En effet, M. Boissier ne s'est jamais interdit d'établir entre le passé et le présent des rapprochemens curieux, non pour le plaisir que procurent des allusions malicieuses, mais pour le profit que l'on peut tirer de ces comparaisons. L'expérience moderne et l'expérience historique se prêtent un mutuel appui. Il pense que pour comprendre la révolution tentée par Catilina, la science que nous avons acquise pendant un siècle d'émeutes et de coups d'État doit nous servir à quelque chose : « Nous en avons assez souffert pour avoir le droit d'en profiter. » Réciproquement, autrefois nous éclairera sur aujourd'hui. En décrivant les mœurs politiques de la démocratie au temps de Cicéron, M. Boissier ne perd pas de vue la démocratie du XIXe siècle. En faisant sa promenade archéologique en Tunisie et en Algérie, il est frappé de la manière dont les Romains ont résolu les problèmes de colonisation africaine qui se posent devant nous. « Si nous savons les interroger, ils auront beaucoup à nous apprendre ; » et il les interroge, tant et si bien que son livre sur l'Afrique romaine est presque autant un livre sur l'Afrique française. Quand il raconte l'affaire de l'autel de la Victoire au IVe siècle, il en signale le rapport avec des polémiques récentes : « Les partisans de la séparation des Églises et de l'État et de la suppression du budget des Cultes pourraient, avec

un peu de complaisance, mettre saint Ambroise de leur côté. » Ce souci d'actualité n'a rien qui puisse surprendre. M. Boissier avait un trop vif sentiment de la vie réelle pour s'isoler dans la contemplation des choses mortes ; il défendait Hermagoras, mais il aurait été incapable d'ignorer comme lui le train du monde de nos jours. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne versait pas non plus dans l'excès inverse. Nul ne s'est tenu plus éloigné de la tactique qui consiste à faire de l'histoire une arme pour les polémiques contemporaines. Un pamphlet à la façon de Beulé lui aurait paru spirituel, mais trop peu sérieux. Tout au contraire, rien n'est plus remarquable en lui que le large et loyal désintéressement avec lequel il a abordé les questions les moins commodes à traiter d'une plume impartiale. Les dates, ici, sont à retenir. Quand il écrit *Cicéron et ses amis*, on se bat autour du césarisme ; Allemands et Français, impérialistes et républicains, Mommsen comme Napoléon III, projettent dans l'histoire du dictateur leurs idées et passions personnelles : M. Boissier ne calomnie pas plus César qu'il ne le surfait ; son ouvrage n'est pas plus un libelle d'opposition qu'une profession de foi gouvernementale. La lutte continue quand il publie *l'Opposition sous les Césars ;* la fortune a changé de camp : lui n'a pas changé de caractère ; et *l'Opposition* flagorne aussi peu le parlementarisme républicain que *Cicéron et ses amis* flattait l'absolutisme bonapartiste. Lorsqu'il compose *la Religion romaine*, il se trouve entre deux camps ennemis, celui des polémistes chrétiens, qui nient entièrement les vertus du monde païen, et celui des « philosophes, » qui refusent à la révolution chrétienne toute efficacité. « Ce sont là, dit-il, des exagérations auxquelles le bon sens résiste et que l'histoire dément ; je puis promettre qu'on ne les retrouvera pas dans cet ouvrage. Je n'y cherche que la vérité... C'est à mon sens un succès médiocre pour un auteur que son livre devienne une arme de guerre dans la main des partis qui se combattent ; ce qu'il doit plutôt désirer, c'est de lui voir produire, suivant la belle expression de M. de Rossi, des fruits de paix et de vérité. » Un fruit de paix et de vérité : c'en est encore un que *la Fin du paganisme*, dont le sujet n'est autre que l'étude des plus grands théologiens chrétiens, et dont la date est celle des débats les plus ardens entre « cléricaux » et « libres penseurs. »

Ainsi, d'un bout à l'autre de sa carrière, M. Boissier n'a

jamais eu ni la poltronnerie de fuir les terrains semés de charbons ardens, ni la maladresse de s'y brûler les pieds. Il a toujours su tenir sa liberté d'esprit indemne des partis pris politiques et religieux. Sans oublier son temps, il ne lui a pas permis de le dominer tyranniquement. Sa conception purement objective de l'histoire achève de donner à sa restitution des mœurs romaines son caractère de franche et sereine solidité.

Œuvre d'érudit et de psychologue, l'ensemble de ses travaux est aussi une œuvre d'artiste. La beauté de la forme est un mérite d'autant plus appréciable chez lui qu'il était plus rare chez ceux qui, avant lui, s'étaient consacrés aux études spéciales d'érudition, et qui se souciaient fort peu de rendre intéressans, ou même lisibles, les résultats de leurs recherches. Il a fait tomber la barrière qui séparait l'épigraphie et l'archéologie de la littérature, annexant de la sorte à celle-ci de nouvelles et riches provinces. Il y a été aidé par son talent personnel d'écrivain, par ce style clair, rapide et souple, qui a été tant de fois vanté, et dont il est plus facile de sentir le charme que de définir la nature. Car il y a de tout dans la manière d'écrire de M. Boissier. Il a de l'esprit, un esprit qui n'a rien de méchant ni d'affecté, qui se contente de souligner légèrement les ridicules qu'il rencontre, sans cesser d'aimer, ou même d'admirer, ceux chez qui il les voit. Il a, parfois, de l'éloquence : en présence d'un sujet qui lui suggère quelque sentiment plus vif qu'à l'ordinaire, s'il lui faut réhabiliter Cicéron contre les attaques de Drumann et de Mommsen, ou les martyrs chrétiens contre les railleries voltairiennes, s'il veut exprimer son indignation contre les bourreaux, sa pitié pour les victimes, son respect pour les grandes âmes, il arrive à une gravité ferme et sobrement émue, qui ne laisse pas de pénétrer assez loin. Mais ce qui domine dans son style, ce sont les qualités proprement classiques : la pureté du vocabulaire (il témoignait à ses élèves une horreur profonde du néologisme, et, si l'on en croit la tradition, n'avait jamais pu lire en entier un roman de Balzac), l'exactitude et la délicate justesse des termes, la simplicité, l'absence de tout charlatanisme. M. Lavisse a raconté à ce propos une anecdote bien typique. Quand il était dans la classe de M. Boissier, il avait inséré dans un devoir français (une lettre à Condé), une prosopopée de la France dont il était ravi. « J'en attendais l'effet sur vous et sur la classe, car, bien sûr, vous ne manqueriez pas de

faire à ma copie l'honneur de la lecture publique ! Vous lui avez fait cet honneur, en effet, mais de quel ton ! Jamais plus, depuis, je n'ai fait de prosopopée. » M. Boissier appliquait pour son propre compte les principes qu'il recommandait à ses élèves : nulle « prosopopée » dans ses livres, nul effet de virtuosité, nulle parure ; à peine, de temps en temps, une image discrète, qui ne sert qu'à graver mieux la pensée. M. Lanson a eu raison de rapprocher ce style de celui de Voltaire : c'est la même limpidité, la même allure vive et coupée des phrases, la même aisance, — aisance à la fois naturelle et acquise, aussi distante de la nonchalance que de l'effort, — par-dessus tout, la même aversion pour les faux ornemens. La beauté d'un tel style réside dans la sincérité avec laquelle il vêt l'idée et en dessine tous les contours, dans sa parfaite conformité avec l'objet. Par là, comme par la sûreté de son information et par l'impartialité de ses jugemens, M. Boissier donne une haute leçon de probité intellectuelle.

III

Nous avons longuement insisté sur ses livres d'histoire romaine, parce qu'ils constituent la partie la plus considérable, la plus imposante de ses travaux. Ils n'ont pas cependant absorbé toute son activité, et il n'est que juste d'en signaler rapidement les autres productions, où se révèlent d'ailleurs des qualités analogues.

Cet excellent latiniste fit par accident sur le domaine de la littérature française des excursions fort courtes, mais fort brillantes. Lorsque la librairie Hachette inaugura sa collection des Grands Écrivains, elle confia tout naturellement le soin de parler de Mme de Sévigné à celui qui avait si bien commenté la correspondance de Cicéron (1887). Le choix était on ne peut plus heureux, ce sujet exigeant avant tout les qualités que possédait éminemment M. Boissier. De tous nos auteurs classiques, nul n'est moins « auteur » que Mme de Sévigné. Si elle a quelquefois une certaine coquetterie d'écrivain, que M. Boissier a finement aperçue, en général elle se révèle très franchement à ses lecteurs, et l'on peut lui dire ce que Quintus Cicéron disait à son frère : « Je vous ai vu tout entier dans votre lettre. » En même temps qu'elle, son entourage revit dans sa correspondance, et toute la

société du temps, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses vertus et ses ridicules. Étudier les lettres de Mme de Sévigné, c'était donc à la fois faire le portrait d'une âme individuelle et le tableau de l'état moral d'une époque : or on sait combien M. Boissier était passé maître dans ces deux sortes de descriptions psychologiques ; il n'avait qu'à transporter dans la France du XVIIe siècle la méthode qui l'avait si bien aidé à ressusciter la Rome de Cicéron. C'est en effet ainsi qu'il comprit sa tâche. Son livre s'ouvre par une esquisse finement nuancée de Mme de Sévigné, de sa personne physique, intellectuelle, morale, esquisse où le peintre a su se défendre de toute complaisance passionnée pour son modèle. Il subit sans doute le charme de cette aimable femme, mais pas au point de dissimuler ses imperfections ; il voit les défauts de son visage ; il ne cache pas sa légère coquetterie, ni la froideur de sa complexion, bien qu'il sache ce qu'une telle constatation peut avoir de désobligeant : « Une femme n'aime pas à entendre dire qu'elle n'a été vertueuse que par tempérament ; peut-être même en est-il qui préféreraient qu'on les crût un peu coupables. » L'épigramme est jolie ; elle donne une idée de l'aisance spirituelle avec laquelle M. Boissier entre dans les détails de la vie privée de son héroïne. Après « la femme, » il étudie « l'écrivain, » mais en se plaçant au point de vue historique, et non proprement littéraire. Il recherche comment s'est formé ce style tout ensemble si sûr et si naturel, note l'influence qu'ont pu avoir sur Mme de Sévigné ses premiers maîtres, ses lectures, ses fréquentations mondaines, explique, en un mot, plutôt qu'il ne vante, même ce qu'il admire le plus. Enfin il arrive à « l'œuvre, » et, comme on peut s'y attendre, il annonce l'intention de traiter ces lettres « comme de véritables documens historiques, » mais non pas pour y chercher des événemens inédits : l'histoire qu'il veut faire est celle des mœurs. « Figurons-nous que nous venons de lire sa correspondance entière, et que, le livre fermé, revenant sur nos souvenirs, nous nous demandons quelle idée elle nous donne des gens qu'elle a connus, en quoi cette société est semblable à la nôtre et en quoi elle en diffère. » A vrai dire, il insiste plus sur le second point que sur le premier. En retraçant la vie des contemporains de Louis XIV dans leur famille, aux eaux, à la campagne, en scrutant leurs opinions monarchiques et leurs croyances religieuses, il s'applique surtout à faire ressortir ce qui sépare leur manière

de sentir de la nôtre ; historien soucieux de vérité, artiste épris de couleur locale, il goûte principalement dans les lettres de Mme de Sévigné ce qui exhale le parfum des mœurs disparues.

Le succès très vif du volume de M. Boissier sur Mme de Sévigné le désignait pour être le biographe de l'écrivain qui, avec elle, nous fait le mieux connaître le XVIIe siècle, et l'on comprend qu'après les lettres de la marquise, il ait abordé les *Mémoires* de Saint-Simon (1892). Le sujet, cette fois encore, était fait pour lui plaire et lui convenir. Il avait devant lui un de ces auteurs qu'il aimait tant à étudier, aussi peu affecté, aussi peu « homme de lettres » que possible, un écrivain qui confessait bonnement n'avoir jamais été « un sujet académique, » mais en revanche un homme d'une âpre et forte originalité, se dévoilant sans réserve dans tout ce qu'il écrivait, criant à tue-tête ses passions et ses rancunes. C'était, pour un tel peintre, un modèle à souhait que ce duc et pair. Les petits côtés du personnage, ses préjugés, ses disputes d'étiquette, ses dédains puérilement surannés pour la « robe » et la « plume, » égaient doucement la malice de M. Boissier ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire en Saint-Simon, la vigueur insolite de ses haines, la pénétration de ses jugemens, la force éclatante de son style, ne sauraient le déconcerter : ne connaît-il pas Tacite ? et l'auteur des *Mémoires* est-il un satirique plus rude ou un écrivain plus puissant que celui des *Annales?* Il n'est donc pas surprenant que M. Boissier ait parfaitement compris Saint-Simon. Une très amusante biographie, à la fois copieuse et rapide, suit Saint-Simon au logis paternel, à l'armée, à la Cour, aux affaires, dans la retraite, expliquant comment les traditions de famille, les déceptions de Cour, les rêveries politiques, les bouderies d'une vieillesse isolée, sont venues se fondre dans un torrent de colère et d'aigreur, et ont produit le chef-d'œuvre enfiellé qui s'appelle les *Mémoires*. En ayant démêlé les origines, M. Boissier est à l'aise pour en apprécier la portée. Quand il lui faut, pour mesurer la justesse d'esprit de l'historien, reprendre ses opinions les plus saillantes, il les contrôle avec une liberté de jugement bien rare en un sujet si complexe. Il n'est pas dupe, cela va sans dire, des grandioses apparences de cette Cour dont Saint-Simon a écrit tant de mal ; mais il n'est pas davantage dupe de Saint-Simon. Sur les grandes figures de l'époque, sur Louvois ou Villars, sur Louis XIV ou Mme de Maintenon, il formule à son tour une appréciation, souvent

neuve, toujours ferme et mesurée, absolument comme il l'avait fait sur César ou Auguste. Deux chapitres, qui se suivent et se répondent, exposent, en toute franchise, les raisons qui rendent précieuses les informations de Saint-Simon et celles qu'on a de se méfier de lui : elles se balancent très également; M. Boissier ne cède ni à la tentation de surfaire son auteur, ni au malin plaisir de le critiquer à tout propos; il est juste envers lui, chose difficile quand il s'agit d'un auteur si peu juste lui-même Mais au fond peu importe à M. Boissier qu'il y ait dans les *Mémoires* tant d'assertions contestables : l'essentiel est qu'ils lui révèlent, en même temps que la personnalité si curieuse de celui qui les composa, un côté inédit de la société d'alors. Il sent très bien que leur mérite incomparable, plus que la verve du polémiste, plus que la hardiesse imagée du style, c'est l'intensité de l'évocation qui s'en dégage; et, dans une spirituelle conclusion, il montre que Saint-Simon peut seul repeupler pour nous le « désert » de Versailles. Même, il n'est pas loin de penser que, par ses médisances cruelles, l'observateur fait du bien à ses pires ennemis, puisqu'il nous les a rendus plus humains et plus présens : « Si le siècle ne nous semble plus aussi parfait que nous nous l'étions imaginé, il deviendra plus vivant, ce qui est le premier de tous les mérites. Nous l'admirerons peut-être un peu moins de cette admiration béate, qui se transmet par tradition, mais nous lui serons plus attachés, et nous trouverons à l'étudier l'intérêt qu'on prend aux choses qui respirent. » Ces derniers mots nous paraissent caractériser aussi bien M. Boissier que Saint-Simon lui-même, et marquer le point par où pouvaient entrer en contact deux natures d'ailleurs si dissemblables. La vie, la vie réelle, non arrangée ni idéalisée, voilà ce que M. Boissier cherchait avant tout, ce qu'il a trouvé chez Saint-Simon, comme chez Mme de Sévigné, comme chez Cicéron, Tacite ou Martial, et c'est pour l'y avoir trouvé qu'il lui a volontiers pardonné ses chimères de réformateur, ses erreurs, ses colères, et ses fautes de français.

Ces deux élégans petits livres sur Mme de Sévigné et sur Saint-Simon se ressemblent à beaucoup d'égards. Ils ont je ne sais quoi de plus leste et de plus dégagé peut-être qu'aucun autre ouvrage de M. Boissier : on croit sentir qu'ils ont été écrits comme par délassement, entre deux études de philologie ou d'épigraphie latine. A eux deux, ils représentent l'apport de

M. Boissier à l'histoire des lettres françaises, apport vraiment précieux par la qualité, sinon par l'étendue. M. Boissier ne s'en est du reste pas tenu là ; les circonstances l'ont amené à s'occuper encore, sous une autre forme, de littérature moderne.

En 1876, l'Académie française perdit un de ses membres les plus vénérables, Patin, professeur de Sorbonne, auteur des *Tragiques grecs* et des *Études sur la poésie latine*. M. Boissier fut appelé par 23 voix contre 9 au fauteuil de son ancien maître (1). Il le connaissait bien, il en parla bien aussi. Il reconnut vite que la vie de son prédécesseur, tout unie, n'offrait pas matière à de grands effets d'éloquence : « Les gens sages, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire. » Il prit donc le parti de dépeindre Patin comme Patin avait vécu, très simplement. En analysant ses ouvrages, il insista principalement sur les qualités qu'il possédait lui-même. Quand il le loua d'avoir appliqué aux littératures anciennes la solide méthode historique inaugurée par Villemain, en replaçant les œuvres poétiques dans leur milieu politique et social ; quand il le félicita d'avoir lancé dans la circulation bon nombre d'idées neuves et fines, dont l'originalité était devenue moins saisissable par leur succès même, comme celle de ces mots d'esprit dont les gens du monde, à force de les répéter, finissent par se croire les auteurs ; quand il célébra son goût élargi par l'histoire, capable de comprendre Eschyle aussi bien que Sophocle, et Ennius aussi bien que Virgile, les auditeurs durent penser qu'il méritait, autant et plus que Patin, les éloges qu'il lui décernait. Et n'est-ce pas une véritable profession de foi que cette définition de la méthode de son devancier? « M. Patin ne pensait pas comme tant d'autres que la littérature et la science s'embarrassent mutuellement et qu'il convient de les séparer ; il croyait au contraire qu'en s'unissant ensemble, elles peuvent se rendre beaucoup de services. Le vif sentiment des beautés littéraires, un goût juste, éveillé, délicat, empêchent un érudit de dire beaucoup de sottises ; et, de son côté, un littérateur se trouve bien d'avoir des informations exactes et de connaître à fond les choses dont il parle. » On ne peut pas dire que M. Boissier prête ici à Patin ses propres opinions, car c'étaient bien aussi celles du vieux doyen de Sorbonne, mais il est clair que dans la netteté et la force qu'il met à les

(1) Il avait été déjà candidat aux fauteuils de Saint-Marc Girardin et de Jules Janin, et il avait vu élire avant lui M. Mézières et John Lemoinne.

formuler se trahit l'accent d'une déclaration personnelle. Il ne s'oublie pas non plus en retraçant la biographie de Patin : on peut lui appliquer à lui-même la louange qu'il donne à son devancier, d'avoir fui la politique et de n'avoir voulu être « qu'un savant et un lettré; » on peut penser aussi qu'il plaide *pro domo sua* dans la jolie page où il rappelle les honneurs accumulés sur la tête du docte humaniste, et où il proclame que, s'il est beau de voir les âmes héroïques aux prises avec la mauvaise fortune, il n'est pas inutile, pour l'exemple, que, de temps en temps, les faveurs du sort aillent aux gens de vie simple et de sérieux labeur. Il légitimait ainsi toutes les distinctions qu'il avait déjà reçues, toutes celles qu'il devait recevoir par la suite, et qui d'ailleurs furent pour lui des occasions de travail plus que des satisfactions de vanité : nul n'a mieux appliqué le principe des anciens, que tout honneur est une charge, *nemo honoratus nisi oneratus*. Bref, dans ce discours de réception, si M. Boissier dépeint très bien celui qu'il remplace, il se dépeint encore mieux lui-même, et c'est ce qui en fait pour nous le principal intérêt.

L'Académie, disait Voltaire, est une maîtresse contre laquelle les gens de lettres font des chansons jusqu'à ce qu'ils la possèdent, et qu'ils négligent dès qu'ils ont obtenu ses faveurs : M. Boissier, qui ne l'avait pas chansonnée avant, ne la délaissa point après. Il fut un académicien exemplaire par le zèle, la ponctualité, la fierté, la joie même, qu'il apporta à cette tâche. Les anciens élèves de l'École normale n'ont pas oublié avec quel air de robuste allégresse il leur racontait chaque semaine les choses académiques. Toutes les séances, jusqu'à celles du Dictionnaire, lui paraissaient amusantes : il prétendit même publiquement qu'elles étaient amusantes pour tout le monde, que Labiche, par exemple, y prenait le plus vif intérêt. Sa réponse au discours de réception de M. Ernest Lavisse, à laquelle nous empruntons cette réflexion, contient des passages fort remarquables, de lumineuses analyses des ouvrages de M. Lavisse sur l'histoire d'Allemagne, notamment, à propos de la *Jeunesse du Grand Frédéric*, un portrait du Roi-Sergent étincelant de vie et de couleur. Cette harangue le cède pourtant à celle qu'il prononça l'année suivante, en 1894, en recevant Challemel-Lacour, successeur de Renan. Challemel, sous prétexte de franchise, avait rudement traité Renan : classique au goût étroit, philosophe carté-

sien, démocrate doctrinaire, il avait foudroyé du haut de son triple dogmatisme l'ondoyant et délicieux auteur des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. M. Boissier, très doucement, mais très fermement, remit les choses au point. Il rappela qu'il avait quelque droit de croire qu'il connaissait Renan, l'ayant vu à l'œuvre si longtemps et de si près, dans deux Académies et au Collège de France. Il protesta contre la légende qui s'obstinait à en faire seulement le plus frivole des artistes et le plus exquis des amuseurs, et déclara tout net qu'on ne pouvait le comprendre si l'on faisait abstraction de ses travaux scientifiques : « Renan est toujours parti de la science, et y est toujours revenu. » Il reconnut que, sans doute, il y avait eu duel parfois chez Renan entre le littérateur et le savant, mais il montra que le premier devait à l'autre ce substratum solide que les nuages de la fantaisie ne peuvent voiler qu'aux yeux des observateurs peu perspicaces. Surtout (et ici nous le retrouvons bien, avec son horreur de toute partialité), il rendit hommage à Renan pour le respect avec lequel ce libre penseur avait parlé du christianisme, et essaya d'en tirer une leçon à l'adresse des deux partis qui se disputaient la direction de la société française. « Ne pouvant se supprimer l'un l'autre, dit-il, il faut bien qu'ils finissent par se supporter. A ces querelles sans résultat et sans terme, je ne vois d'autre remède que la tolérance et la liberté. » Il y avait quelque mérite à prêcher ainsi la paix morale dans un monde si divisé, ainsi qu'à porter un jugement si mesuré sur Renan au lendemain de sa mort. On a écrit sur le petit Breton de Tréguier des pages plus délicates, plus poétiques : il n'y a guère de portrait où soient mieux mis en lumière les côtés sérieux de l'historien.

Un an après avoir prononcé ce beau discours, à la mort de Camille Doucet, M. Boissier devint secrétaire perpétuel de l'Académie, et se trouva ainsi doublement le successeur de Patin. Il inaugura, dans la rédaction des rapports annuels sur les prix littéraires, une méthode nouvelle. Les prix s'étaient tellement multipliés, qu'à vouloir les mentionner tous on risquait de tomber dans une sécheresse de palmarès. M. Boissier se résolut aux coupes nécessaires. Il sabra la foule des romans honorés du prix Montyon : leurs auteurs durent verser quelques larmes; mais cela lui permit de donner une idée plus complète des ouvrages vraiment importans que l'Académie avait couron-

nés, et de transformer le rapport, selon ses propres expressions, en « un tableau, fort incomplet, sans doute, mais utile à connaître, du mouvement littéraire pendant la dernière année. » A la tâche ainsi comprise, il apporta de remarquables qualités de critique, et d'abord une lucidité et une rapidité d'analyse qu'il est difficile de surpasser. Sacrifiant les détails superflus, dégageant l'idée essentielle, la condensant dans une formule aussi sobre que saisissante, il arrivait à donner en une page, en quelques phrases, la substance de tout un livre, — et, très souvent, d'un livre tout nouveau pour lui, éloigné de sa compétence spéciale. Histoire, poésie, voyages, philosophie, critique dramatique, littérature étrangère, il parlait également de tout, aidé sans doute par les rapporteurs spéciaux, mais pourtant se réservant le dernier travail d'assimilation et de mise au point. A cette souplesse d'esprit, il joignait enfin une rare modération de jugement, rendant justice à des écrivains très différens de lui. Ce soin du rapport annuel, dont il avouait volontiers la lourdeur, et qu'il assuma, on peut le dire, jusqu'à la veille de sa mort, ne suffisait pas à ses yeux pour acquitter ses devoirs de secrétaire perpétuel. Il avait commencé, et mené jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, des recherches sur l'histoire de sa Compagnie. Il y voyait, entre autres avantages, celui de rattacher l'Institut à sa double origine, monarchique et révolutionnaire. Quand il présida la séance des cinq Académies en 1892, il remarqua que l'Institut avait pour fondateurs aussi bien Condorcet et Lakanal que Richelieu et Colbert : c'était plus qu'une boutade piquante; c'était, chez cet homme de tradition, un désir légitime de ne rien abdiquer des origines complexes, et parfois contradictoires, d'où procèdent les choses d'aujourd'hui.

A l'Académie des Inscriptions, où il entra en 1886 en remplacement de l'épigraphiste Léon Renier, son rôle fut moins marqué, sans être effacé pourtant. Il y représenta dignement l'alliance de la culture littéraire et de l'érudition, en face de confrères qui, pour la plupart, étaient plus étroitement spécialisés que lui, mais qui faisaient autant de cas de sa rectitude de jugement que de son talent d'écrivain. Il y fut souvent aussi, dans mainte question d'histoire ou de philologie, le défenseur des opinions accréditées. Lorsque tel de ses confrères, archéologue éminent et novateur audacieux, venait apporter une interprétation inédite d'un texte classique ou d'un mythe ancien,

M. Boissier défendait les positions traditionnelles contre l'hypercritique de son jeune adversaire : « Vous m'amusez beaucoup, » lui disait-il en riant, et la lutte courtoise, si elle ne décidait rien, faisait admirer du moins la verdeur juvénile du vie latiniste.

Ce n'est pas tout. M. Boissier fut, durant de longues années, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, et cela dans la période où furent décidées les transformations les plus nombreuses et les plus graves de notre éducation nationale. Si l'on songe en outre que, même avant 1870, il avait été associé aux tentatives faites pour moderniser l'enseignement des lycées, vivifier celui des Facultés, et créer celui de l'École des Hautes Études, on peut dire qu'aucune des réformes qui eurent lieu, depuis Duruy jusqu'à M. Leygues, en passant par Jules Simon, Jules Ferry et M. Léon Bourgeois, ne se fit sans qu'il fût appelé à donner son avis. Cet avis ne fut pas toujours écouté, cela va sans dire, et il ne fut pas, ou du moins ne parut pas toujours le même. Jusque vers 1880, M. Boissier eut dans les questions pédagogiques une attitude de novateur, et ensuite une attitude de conservateur. Fut-ce réellement lui qui changea? Nous croyons plutôt que ce furent les circonstances. Il appuya d'abord les modifications qui lui semblaient indispensables pour adapter aux besoins de la société contemporaine le vieil édifice universitaire; quand elles furent accomplies, et qu'il vit que d'autres allaient plus loin encore, il refusa de les suivre. Ainsi, pour ce qui est de l'enseignement supérieur, il jugea qu'il ne devait pas rester ce qu'il était en 1850, une simple collection de causeries brillantes et vagues devant un public d'amateurs; il voulut qu'on fît de vraie science, devant de vrais élèves : de là son adhésion aux mesures de Duruy, d'Albert Dumont, de M. Liard; de là son rôle dans la fondation de l'École des Hautes Études et dans l'inspection des Facultés des lettres. Mais plus tard, il pensa qu'on oubliait un peu trop la formation générale de l'esprit pour une érudition de plus en plus technique : dans sa réponse à M. Lavisse, il eut quelques mots de regrets pour les anciens « cours de Facultés; » il s'opposa de tout son pouvoir, comme humaniste encore plus que comme normalien, à la suppression de l'École normale, et aux autres décisions animées du même esprit. Pareillement, en ce qui concerne les lycées, il commença par approuver qu'on en chassât les exercices démodés et pure-

ment formels, qu'on donnât plus de place aux lettres françaises et étrangères, à l'histoire, aux sciences, que l'antiquité elle-même y fût étudiée d'une manière moins exclusivement littéraire. Mais l'enseignement « moderne » l'inquiéta, et la réforme de 1902 le désola : il craignit qu'une éducation toute scientifique, hâtivement spécialisée, strictement utilitaire, ne fût le commencement de la barbarie. Il n'est donc possible de le ranger, en matière pédagogique, ni parmi les réactionnaires obstinés ni parmi les révolutionnaires systématiques : il fut là, comme en beaucoup d'autres choses, un homme de juste milieu. Son action ne fut pas, au surplus, aussi prépondérante dans ces grands débats que celle de Duruy, de Jules Simon, de Gréard ou de M. Lavisse : il y eut cependant une part réelle, sinon capitale, et l'on ne pourra faire l'histoire de l'instruction publique au XIXe siècle sans mentionner ses interventions diverses et inégalement heureuses.

Ce n'est pas tout encore. Dans la dernière période de sa vie, on ne saurait nommer toutes les sociétés dont il fut membre ou président, mais il en est une qu'il ne nous pardonnerait pas d'omettre, c'est l'Association des anciens élèves de l'École normale, qu'il dirigea de 1883 à 1906. Il trouva là l'occasion de faire beaucoup de bien, avec un empressement infatigable et une discrétion élégante, l'occasion aussi de dire, dans ses discours annuels, beaucoup de bonnes choses. Il y saluait au passage les grands morts qu'il avait connus, Taine, Duruy, Pasteur, Jules Simon, Henri Wallon, dessinant à grands traits de fort curieuses silhouettes. Surtout il s'attachait à entretenir chez ses camarades les qualités moyennes et solides qu'il regardait comme les vertus professionnelles de l'universitaire : le dévouement aux obligations de métier, le culte de la science et du travail, la tolérance large et loyale. Il fut même éloquent pour prêcher ces sentimens dans les années troublées de la fin du XIXe siècle. En 1899, félicitant les historiens de se transporter dans la vie antique, il ajoutait : « On reproche à ce genre d'excursions de nous arracher à la vie présente. Rien n'est plus vrai, mais c'est précisément le mérite que je leur trouve et ce qui me les fait aimer. Heureux ceux qui, dans la triste époque où nous vivons, ont pu se dégager des médiocrités qui nous entourent, qui se sont fait, dans les pays enchanteurs de l'antiquité, à quelques pas du Parthénon et du Colisée, ou dans les régions sereines de

la science pure, un coin de terre bénie, où n'arrive pas le bruit de luttes stériles, et qui poursuivent, dans le silence et la paix, l'étude des grandes questions qu'ils ont entrepris de résoudre! Plus tard, quand le temps aura remis tout à son point, il se trouvera que ces gens qui ne paraissaient occupés que de curiosités vaines, qu'on appelait des rêveurs et des inutiles, seront ceux en somme qui auront le mieux fait les affaires de l'humanité. » Belles et graves paroles, qui expriment fortement la conception de la vie de M. Boissier. Dédaigneux des agitations oiseuses et des intrigues mesquines, il s'est maintenu éloigné de la politique; il n'a voulu être qu'un professeur, un érudit et un lettré, et n'a jamais pensé que ce fût là s'amoindrir.

Il ne s'est pas trompé. Cette façon de comprendre l'existence, qui paraît bien lui avoir donné tout le bonheur auquel il pouvait aspirer, assure à son souvenir une estime durable. Il a servi à sa manière les intérêts intellectuels de son pays : son œuvre n'est-elle pas la meilleure expression de l'esprit français se retrouvant dans l'antiquité latine, et en traçant l'image la plus vraie et la plus vivante? Son nom représentera une date dans l'histoire de la culture littéraire en France, le moment précis où le vieil humanisme classique, mis en présence de l'érudition allemande, en a pris tout ce qu'il pouvait s'assimiler sans perdre ses dons natifs. Avec lui, enfin, meurt quelque chose de notre patrimoine, quelque chose qu'il sied de saluer avec beaucoup de respect et un peu de mélancolie, parce que sans doute on ne la reverra plus : il y aura, il y a déjà des savans plus érudits et des lettrés plus originaux; mais se trouvera-t-il beaucoup d'hommes chez qui les qualités littéraires et scientifiques s'unissent en un équilibre si harmonieux, si conforme aux traditions de notre race?

René Pichon.

CIEL ROUGE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

VII

La tête en feu, et les membres glacés, Laurence s'abattit sur son lit. Elle y resta jusqu'au matin à souffrir d'une seule idée, sèche, tenace, torturante : c'était elle, c'était la lettre qu'elle avait écrite qui était cause de tout ! Elle s'accabla de reproches. Pour une âme délicate, il n'y a pas de peine plus écrasante que de se dire : « Sans tel ou tel de mes actes, un malheur ne serait pas arrivé. » Elle voyait les deux adversaires précipités par son imprudence l'un contre l'autre ; elle les voyait acharnés et de force inégale. L'un lui avait paru si frêle auprès du chêne qu'était l'autre ! Ah ! si, du moins, elle pouvait réparer !... Oui, elle évitera ce duel ; par tous les moyens elle l'empêchera, le rendra impossible. Et la voilà, fébrile, à imaginer les pauvres ressources dont dispose une femme. Ce n'était pas sur David qu'elle essayerait d'agir ; de ce côté elle jugeait les tentatives inutiles : le qualificatif de lâche qui lui avait été infligé le plaçait dans la nécessité de répondre en bravoure. Mais ce que l'honneur défendait à celui-ci, Ivan pouvait l'accorder ; s'il y consentait, l'affaire était parfaitement arrangeable. Personne ne savait rien de ce qui s'était passé ; personne n'en saurait rien... Le tout était

(1) *Published, July fifteenth, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* Fasquelle.

(2) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er juillet.

d'agir avant qu'il se rendît au quartier. Ensuite, il aurait vu ses camarades, choisi ses témoins : sa vanité serait engagée. Elle regarda sa montre : il n'était que deux heures. Elle se dit : « Au petit jour, j'irai le trouver, je m'expliquerai, il faudra bien qu'il m'entende. Je lui ferai peur du scandale. Au besoin, je m'humilierai, je promettrai une vie entière d'expiation. » D'avance elle acceptait le martyre, pourvu que David fût sauf. Dans sa hâte de se mettre à l'œuvre, elle cherchait, parmi les ténèbres, à surprendre le premier indice de l'aurore. La lenteur du temps l'usait, la faisait souffrir comme si c'eût été un phénomène particulier à cette nuit-là, une méchanceté du sort à son adresse. A force de batailler avec les mêmes idées, de s'exténuer aux mêmes paroles, elle finit par s'endormir. Mais, dans les crises de l'âme, le sommeil est parfois plus fertile que la veille en ingénieux tourmens. Sur la route cahotante du cauchemar, quelles échappées ?... Laurence vit la chère poitrine transpercée, le visage livide, deux filets rouges au coin de la bouche. Du sang, du sang partout !... Oh ! délivrance d'ouvrir les yeux et de s'écrier : « C'est faux ! Il vit !... »

D'un élan, elle fut à la fenêtre : le jour y frappait en plein. Un bruit de sabots, sur le pavé de la cour, l'avertit que le pansage des chevaux était commencé. Elle n'avait que le temps !

M. de Kermor achevait de boutonner son dolman lorsqu'un coup fut frappé à sa porte.

— Entrez.

Il se retourna. Sa femme était devant lui, plus blanche que le peignoir dont elle était enveloppée, plus défigurée que si elle s'était levée de son tombeau.

Il fixa sur elle des yeux creusés par l'insomnie.

— Que me voulez-vous ?

— J'ai besoin de vous parler, fit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre ferme.

Sans dissimuler l'ennui que lui causait cette démarche, Ivan désigna une chaise.

— J'attends.

Elle allait commencer par une des phrases qu'elle avait maintes fois ressassées, quand ses regards furent attirés par le miroitement d'une panoplie sur le mur. Il lui sembla qu'une lame la traversait ; elle ne trouva plus ses mots.

Impatienté, M. de Kermor railla :

— C'est tout cela que vous avez à me dire ?

Les mains de Laurence montaient et descendaient sur son visage, comme pour en tâter la pâleur.

— Oh ! pas de plaisanterie. C'est, je vous assure, une chose grave que de se débattre contre une fausse accusation.

Il l'arrêta.

— Nous n'allons pas, j'imagine, revenir sur les événemens de cette nuit ?...

— Si ! il faut que vous m'écoutiez, Ivan. L'autre jour, quand j'ai crié mon innocence, vous m'avez jugée sincère. Pourquoi refuseriez-vous aujourd'hui de me croire ? De nouveau, je vous jure qu'entre M. Mériel et moi, il n'y a rien..., rien qu'un mari ne puisse excuser, sinon admettre.

Ivan toisa sa femme avec une indicible expression de méchanceté.

— Vraiment !... Est-ce que vous me prenez pour un imbécile ?

Et il voulut s'en aller.

Mais elle l'arrêta. S'il échappait avant de l'avoir entendue, tout deviendrait irréparable. Elle se fit humble, repentante :

— Eh bien ! oui, je suis coupable, j'en conviens ; mais pas comme vous le supposez, pas comme mon inconséquence a pu le laisser croire. Vous m'aviez annoncé que nous allions partir. J'y étais résignée. Auparavant j'ai voulu dire adieu à un ami. Je lui ai écrit de venir. Son seul tort a été de répondre à mon appel. L'abandon d'une seconde, que vous avez surpris, était le premier, le dernier, entre lui et moi. Je ne vous ai pas trahi ; j'ai seulement enfreint vos ordres ! Ne me punissez pas de cela comme d'un crime. Ne vous vengez pas !

Elle était au bout de son effort ; sa voix se brisa.

Pendant qu'il l'écoutait, M. de Kermor avait senti un doute naître et croître dans son esprit. Était-ce possible qu'avec un accent, des paroles, un visage resplendissans d'honnêteté, cette femme mentît comme une simple gourgandine ? Il l'étudia attentivement.

— Je me demande pourquoi vous me racontez tout cela.

Jugeant l'instant favorable, Laurence s'agenouilla devant lui.

— Pour que vous cessiez de me mépriser ! Pour que finisse l'affreux malentendu dont j'agonise depuis hier ! Pour que vous me pardonniez !

Elle était si manifestement sincère qu'il fut gêné de la voir à ses pieds.

— Relevez-vous. C'est votre conduite à venir qui décidera de la mienne. Pour le moment, le temps presse ; il faut que je sois avant une demi-heure au camp de Satory.

Qu'avait-elle gagné? Oublieuse de toute prudence, elle dévoila sa seule, son unique pensée :

— Ce duel n'aurá pas lieu, n'est-ce pas?

Persuadé qu'elle venait de se jouer de lui, l'homme vindicatif reparut.

— Ainsi vos larmes, vos protestations, vos repentirs n'avaient pour but que de me faire épargner votre amant!...

— Vous savez bien, s'écria-t-elle, que je n'ai pas d'amant.

Mais il haussa les épaules et prit le bouton de la porte.

Elle cria follement :

— Vous voulez le tuer?

— Laissez-moi sortir.

— Non! Vous ne ferez pas cela. Ce serait une atrocité. Il est jeune, il est innocent. Je l'aime... Vous auriez sur la conscience un crime abominable.

La peur égarait Laurence. S'exprimer ainsi, n'était-ce pas exciter le ressentiment de M. de Kermor? Il le lui fit bien voir. Le poison, lentement inoculé par les rebuts, les froideurs, les prétextes, tout ce qui ulcère l'âme d'un mari dédaigné, opéra en lui. Sa femme lui apparut clairement, non pas telle qu'il s'était plu à l'imaginer, impassible et de sens glacés, mais chaude, emportée, flambante. Et tout cela pour un autre!... Ah! sur quelles pointes aiguës roula cette chair jalouse!...

— Vous ne voyez donc pas que chacune de vos supplications, de vos larmes, de vos prières est une offense de plus que vous me faites?...

— Je ne vous ai pas offensé!...

— Peu m'importe de savoir jusqu'à quel degré vous avez été adultère. Ce que je tiens pour indubitable, vous-même l'avez dit, c'est que vous adorez l'homme avec qui je vais me battre. Vous l'aimez à en perdre l'esprit, vous ne pensez qu'à lui. Eh bien! c'est à cause de cela que je veux sa mort. Oui, je le tuerai. Je le hais. Je le hais, entendez-vous. Je le hais!

Sentant combien sa douleur l'avait rendue maladroite, Laurence changea de tactique. Toute répugnance surmontée, elle

s'empara des mains de son mari, rapprocha son front de ce front plein de noirs projets.

— De grâce, renoncez à vous battre! Qui vous dit que ce ne soit pas pour vous que je tremble? Quand deux hommes risquent de se tuer, est-ce que je sais moi-même auquel je pense? Croyez-vous que je me dise : « Celui-ci, pas celui-là. » Ah! comme vous me méconnaîtriez! Ce qui me fait mourir d'angoisse, c'est l'idée que du sang soit répandu à cause de moi. S'il vous reste le souvenir de notre passé d'union, faites que cela ne soit pas!... Montrez-vous bon, généreux!... Il n'y a rien d'irréparable entre nous. Avec le temps vous me pardonnerez. Ayez, dès aujourd'hui, un élan de miséricorde. Ma vie sera toute de repentir et de dévouement. Je vous aimerai, Ivan!... Si vous saviez comme je vous aimerai!

A cet instant, sa bonne foi était parfaite; elle n'était que zèle et qu'abnégation.

Peut-être y eut-il une minute où l'homme désaccoutumé de caresses se sentit ému? Peut-être subit-il l'attrait de ce corps plus approché du sien que jamais il ne l'avait été de plein gré? En tout cas, sa faiblesse fut courte.

Il se ressaisit et se détourna comme d'un importun qu'on ne veut pas exaucer.

Laurence ne perdit pas courage. Ce qu'elle avait déjà dit, elle recommença de le dire. Elle eut de nouvelles larmes... Elle eut des protestations éloquentes. Mais sa vaillance buta contre une insensibilité de pierre.

— En voilà assez! Il est l'heure que je parte.

L'abîme se rouvrait!

Alors de douce, elle devint menaçante. Les yeux remplis d'éclairs, elle défia :

— Prenez garde!... Vous ne savez pas jusqu'où votre cruauté peut me pousser!

Puis, anéantie par cette audace qui outrepassait son caractère, elle fondit en larmes.

Ivan dédaigna de répondre.

Il prit sur la cheminée sa cravache et ses gants; il enfonça jusqu'aux yeux son képi dont la visière lui fit un masque, et ses éperons sonnèrent sur les dalles du vestibule.

La pauvre femme resta un moment sans souffle dans l'attente d'un retour, d'une pitié... Le galop du cheval sur l'avenue

emporta son dernier espoir. Elle promena un regard éperdu parmi les objets qui venaient d'être témoins indifférens de son malheur. Au mur, la panoplie dardait ses rayons acérés. Poursuivie de visions atroces, elle s'enfuit de cette chambre.

Plus tranquille dans la sienne, elle supputa les chances qui lui restaient. Allait-elle assister passive au cours des événemens? Non, mille fois non!... La nécessité d'agir la secouait, la pressait, l'obligeait à prendre un parti. Lequel? S'adresser aux témoins : n'était-ce pas leur rôle, à eux, d'empêcher les rencontres iniques? Elle leur dirait : « Il n'y a qu'un prétexte. » Elle leur prouverait que les deux hommes allaient se battre par erreur, sur un malentendu, pour rien! Cela ne peut pas être permis qu'on s'entr'égorge pour rien!... Déjà elle était debout, prête à courir... Mais où? Ces témoins, elle ne les connaissait pas. Elle ignorait même leur nom. Et d'ailleurs de quoi irait-elle se mêler? On ne l'écouterait pas; on l'évincerait. Eh bien! elle attendrait l'heure fatale; elle irait faire esclandre, séparer les combattans sur le terrain!.. Insensée!... Est-ce que l'homme de tenue qu'était M. de Kermor ne trouverait pas moyen de paralyser une intervention scandaleuse? Reculerait-il même devant la précaution de la mettre au secret?.. Le sentiment de son impuissance ne lui laissa plus que l'envie de mourir.

Mourir!... Est-ce donc si facile quand on n'a que le chagrin pour bourreau? Ah! combien elle eût accepté d'être tout de suite délivrée de la vie qui fait tant de mal. Que d'années affreuses elle pressentait!... Pourtant, les ressources de son énergie n'étaient pas épuisées. Tant qu'il y aurait quelque essai à tenter, son âme, véritablement trempée pour la lutte, ne languirait pas inactive. Puisqu'elle avait échoué auprès d'un des adversaires, pourquoi, après tout, n'irait-elle pas trouver l'autre? Ce qui s'était brisé contre la dure cuirasse d'Ivan, pourquoi ne le tenterait-elle pas sur le tendre David? Lui, qui ne pouvait voir un souci sur son front, comment résisterait-il aux sanglots? Est-ce que, pour l'amour d'elle, il n'était pas capable de renoncer à un vain respect humain? Elle entrevit le salut... Mais au nom de quoi dicter un pareil sacrifice? Comment dire : « Immolez-moi votre honneur; consentez à passer pour un lâche; » si, aussitôt, on n'ajoute pas : « Et toute cette honte, venez l'oublier sur mon cœur.

Hélas!... la montagne des impossibilités était là toujours, écrasante, infranchissable... Comment promettre ce qu'on n'est

pas en état de donner?... « Oh ! Dieu! Ne viendrez-vous pas à mon aide? » Et ses regards autour d'elle cherchèrent quelque surnaturel secours.

Doucement, la porte s'ouvrit. Sur le seuil, en chemise et jupon s'avançait Odette.

— C'est moi, maman; je viens te dire bonjour, puisque tu m'oublies.

Ce n'était pas la première fois que Laurence laissait ainsi passer l'heure d'aller embrasser sa fille.

Ce matin-là, l'enfant avait une raison particulière pour ne pas attendre davantage : elle avait fait un rêve, un mauvais rêve. Pendant son premier sommeil, elle avait cru entendre des pas, des chuchotemens, des bruits sourds. Les fantômes dont son imagination était pleine s'étaient mis en branle; elle les avait vus assaillir sa mère, lui faire violence, l'emmener. C'était toute sa terreur à cette mignonne, qu'on ne lui enlevât sa mère. Elle avait dans le cœur une telle adoration! Sa mère était pour elle l'univers, le ciel, le plaisir, le bonheur, tout. Sûre qu'il y avait des voleurs autour de la maison, elle appela Francine et lui ordonna d'aller voir. La vieille bonne, par la fenêtre, vit un homme qui rasait la muraille. Elle allait donner l'éveil, lorsque (en croyait-elle ses yeux?) M[me] de Kermor rejoignit cet homme et se perdit avec lui dans les ténèbres. Bouleversée par cette découverte, elle dit à l'enfant : — Dormez, dormez, mon bijou; il n'y a pas de voleurs. — Puis, elle se remit à épier. Son instinct de chien de garde lui hérissait la peau. Elle grommelait: « Si Monsieur venait à rentrer! » Plus de dix fois, elle fut sur le point de descendre, d'avertir le couple, de lui crier: « Gare! » — Comment M. de Kermor avait-il ouvert la porte sans qu'elle eût l'alerte? C'est ce qu'elle ne devait jamais réussir à s'expliquer. Des éclats de voix du côté de la tonnelle lui révélèrent qu'il était là et que la fatalité accomplissait un de ses coups. Ce fut alors que, pour la seconde fois, Odette grelottante balbutia : — J'ai peur. — Sa bonne Francine l'avait bien rassurée et maternellement rendormie avec des chansons; mais, au matin, la petite retrouvait son cœur lourd et sa tête remplie de songes confus. A peine levée, elle réclama : — Je veux voir maman. — Votre maman n'a pas encore sonné. — Eh bien! j'irai chez elle. — Et elle s'échappa avant qu'on eût le temps de lui passer une robe.

A l'aspect creusé, défait, méconnaissable du visage chéri, elle eut l'intuition que son cauchemar n'était pas tout à fait un cauchemar...

Cette nuit, quelque chose de terrible avait dû s'accomplir.

— C'est toi! fit Laurence, comme quelqu'un qui revient de très loin.

— Oh! maman!.... Qu'est-ce que tu as? Serais-tu malade?

— Non.

— Alors, c'est le chagrin qui te rend ainsi?

— Oui; c'est le chagrin.

Odette n'avait jamais vu pleurer sa mère. Elle était au doux âge où l'on s'imagine que les larmes sont propres à l'enfance, comme la rougeole ou la gourme. L'innocente avait cette illusion!... Elle éprouva une stupeur. Voir faibles, comme soi, ceux qu'on croyait robustes! Alors, où s'appuyer?

Tout de suite, elle accusa.

— C'est papa, je parie, qui t'a fait de la peine?

Depuis la scène du parc, l'enfant n'avait pas manqué d'observer les mauvais rapports qui existaient entre ses parens. De là à en découvrir la cause, il n'y avait pas loin. N'avait-elle pas, dès la première heure, deviné l'antipathie de son père pour David et entendu l'interdiction? Elle en gardait une grosse peine muette. Que lui importait à présent l'endroit de ses courses au dehors puisqu'elles n'avaient plus le jeune homme pour but? Le jour où l'on avait décrété le voyage en Bretagne, elle s'était cachée pour pleurer. Et aujourd'hui qu'elle surprenait le chagrin de sa mère, comment lui eût-elle attribué une cause différente du sien?

Surexcitée par un esprit de coalition contre leur maître commun, elle demanda :

— Est-ce que nous ne reverrons pas David?

Toute son épouvante à la face, Laurence répondit :

— Je ne sais pas! Je ne peux pas savoir!

Le pressentiment d'un malheur planait.

— Qu'est-il arrivé?

— Rien; rien encore! Mais ce soir, avant de te coucher, il faudra bien prier.

L'enfant eut un cri. Ses lèvres étaient blêmes; ses dents claquaient.

Laurence fixa sur sa fille un regard bouleversé. Ce trouble!...

Cette pâleur !... Était-ce possible !... Il n'y avait pas à douter... Elle était devant une de ces aubes sentimentales qui illuminent les petites âmes blanches bien avant le lever du soleil d'amour.

Pendant une minute, elle ignora si ce qu'elle éprouvait était un surcroît d'angoisse ou un apaisement. Comment cela était-il arrivé ?... Comment ne s'en était-elle pas aperçue tout de suite ?... Ah ! si bien câlinement, comme autrefois, durant leurs promenades, elle avait passé un bras autour du cou d'Odette et qu'elles eussent devisé en amies, la petite n'eût pas manqué de laisser échapper son secret. Mais, depuis des semaines, distraite de ce qui n'était pas le grand tumulte de son âme, Laurence n'observait rien. Et voilà que subitement, comme en une seconde vue, elle se souvenait de mille détails : nervosités, coquetteries puériles, bouderies qui auraient dû l'avertir. Ah ! David ne gâtait pourtant pas la pauvrette !... Comme elle avait dû souffrir !... A l'idée que la frêle créature endurait un peu déjà de ce lourd mal d'amour qui fait si mal, Laurence oublia sa propre misère. Son cœur protesta contre la fatalité qui tour à tour fournit de nouvelles proies à la douleur. Elle prit à pleins bras sa fille, l'étreignit, la dorlota chaleureusement.

— Tu es ma toute chérie !... Aime-moi bien !... Ah ! vois-tu ; il faut nous aimer de toutes nos forces !...

Et son regard cherchait la tendresse aux douces prunelles enfantines.

Odette passionnément la tenait par le cou.

— Je t'adore. Mais, n'est-ce pas, tu me conduiras voir David?

Laurence tressaillit. Au fond de son âme toujours prête aux extrêmes, quelque chose de stoïque était en train de s'élaborer. Elle crut possible de conjurer le sort par un holocauste qui la mettrait elle-même sur le bûcher. Surpassant le sacrificateur biblique, elle poignarderait son propre cœur. A sa place toute saignante elle substituerait sa fille. Le don d'amour qui lui était interdit, elle le consommerait en cette autre elle-même. Elle trouverait le courage de dire :

« Ce que j'ai de plus précieux, je vous le donne. Odette vous aime ; l'avenir peut apparier vos sentimens aux siens. Dans dix ans, moi je serai vieille ; vous me remercierez d'avoir voulu être votre mère. C'est en mère que je vous adjure de ne pas exposer votre vie. » Comment pourrait-il refuser?

La pendule marquait neuf heures. Il restait juste le temps

d'être dehors avant le retour de M. de Kermor. Une fois encore, la mère prit au fond de ses entrailles l'énergie de ceux qui vont se tuer. Elle contempla les fines joues transparentes de son enfant, les prunelles aux reflets d'émeraude, les épaules où s'esquissait la rondeur future. Un soupir, presque un étouffement emplit sa gorge.

« Toi, du moins, fit-elle, tu seras heureuse! »

Puis, tout haut :

— Va me chercher Francine.

Sa résolution était en elle vraiment pareille à un suicide.

Dès l'abord, Francine vit que ses appréhensions s'étaient confirmées. Que n'eût-elle pas donné pour remédier à cette grande peine secrète?...

— Madame n'a pas l'air bien. Est-ce que Madame a besoin de quelque chose?

Laurence était trop absorbée pour percevoir ce qu'il y avait d'humble et touchant intérêt dans cet interrogatoire. Sa réponse rendit un son fêlé :

— Non, je n'ai rien. Donnez-moi seulement ce qu'il me faut pour sortir.

Après le drame de la nuit, cette course matinale acheva d'effrayer Francine. L'abnégation avec laquelle, depuis dix années, elle servait Mme de Kermor, lui créait une sorte de droit à se mêler aux secrets de la famille. Mue par un de ces élans du cœur qui ne calculent ni rang, ni distance, et que n'arrêterait même pas la prévision d'être rebutée, elle proposa :

— S'il y a une démarche que je puisse épargner à Madame, une commission... que sais-je? quelque circonstance où mon dévouement puisse être utile, Madame sait qu'elle peut compter sur moi.

Cette fois, l'attention de Laurence fut éveillée. Elle vit deux prunelles humides fixées sur elle et une vieille lippe qui tremblait. Elle comprit que la servante savait tout. Loin d'en être alarmée, elle eut un soulagement subit, un répit comme si quelqu'un la prenait par la main pour l'aider. Que pouvait cette pauvre fille? Bien peu; mais, aux heures où l'infortune nous accable, le plus obscur secours semble providentiel.

— Merci, ma bonne Francine. Je n'ai besoin, pour le moment, de rien. Plus tard, peut-être!... On ne peut pas savoir!...

Et en hâte, elle sortit comme sous l'impulsion du destin.

C'était un de ces matins mornes où l'été boude derrière un

impénétrable écran de brumes. Une lumière opaque tombait de la voûte des hêtres. Les allées solitaires s'allongeaient comme de sombres corridors. Les eaux sans éclat étaient pareilles à des miroirs déteints où rien jamais ne devait plus se refléter. Étaient-ce là ces jardins que Laurence avait vus resplendissans et voluptueux? Elle les traversa sans les reconnaître, avec la sensation de revoir, en décembre, un pays visité le jour de la Pentecôte!... Oh! Paradis perdu! De quel voile attristé tu couvres l'univers à nos regards!

Elle a franchi le portail de l'hôtel; elle traverse la cour encombrée des véhicules de toutes sortes qui la font ressembler à une auberge de province. Elle est sous la voûte. Pour la première fois, sous les regards qui l'interrogent, elle sent l'énormité de sa démarche. Elle, la femme pure, inattaquable, que vient-elle faire ici? Où va-t-elle à cette heure suspecte? Chez un jeune homme? Encore une minute et elle sera dans la chambre où il a passé la nuit, devant un lit défait, des vêtemens en désordre. Une sueur l'inonde. Elle prévoit les rencontres, sa réputation perdue, l'ironie insultante des gens de service. La honte lui rougit les pommettes. Elle a envie de fuir avant qu'on ait remarqué sa présence. Mais quand la mort menace, toute prudence n'est-elle pas une lâcheté? En un éclair, elle revoit le péril suprême et, instantanément, les suggestions de sagesse s'évanouissent. La furie de l'immolation rentre en elle : « Qu'importe, si je le sauve? »

Rassemblant toutes ses forces, elle s'adresse à un domestique.

— M. Mériel, s'il vous plaît?

— Voilà plus d'une heure que ce monsieur est sorti.

Il fallut le répéter deux fois. Les mots n'éveillaient plus dans le cerveau de Laurence d'idées précises. Sorti!... C'était la fin des fins, l'effondrement, le désastre. Le poids de son cœur immobilisa la malheureuse; les murs autour d'elle tournèrent, ouvrirent des gouffres. Elle était rivée au sol, croyant que jamais elle ne pourrait ni s'en aller, ni prononcer une parole.

Il fallut pourtant, ne fût-ce que par pudeur devant la face gouailleuse du valet, reprendre une contenance.

— M. Mériel a-t-il dit quand il serait de retour?

Non. Il avait demandé une voiture et s'était fait conduire à la gare. Mais ses affaires étaient restées sens dessus dessous dans sa chambre. Il reviendrait... il allait revenir...

Croyant surprendre une pitié dans cette insistance à promettre le retour, Mme de Kermor eut un regard qui laissa le drôle interdit. Puis tournant les talons, elle se retrouva sous le silence des vieux arbres.

L'air ayant ranimé ses esprits, elle essaya de raisonner : en somme, l'absence de David était à prévoir. N'était-il pas tenu de se mettre à la recherche des témoins? Témoins!... Cette expression technique du duel mit en fuite ses pauvres efforts de logique. Elle se mit à parler, en marchant, à la façon des folles qui mâchonnent des lambeaux de phrases. « Oh! n'avoir pu, ni d'un côté, ni de l'autre, empêcher que la fatalité ne se mît en route! Et maintenant comment l'arrêter? Chaque heure de cette journée ne consomme-t-elle pas l'irréparable? »

Seule la ressource d'écrire restait... Mais, une lettre, comment la faire parvenir? Comment avoir la réponse immédiate? Laurence prévoit, qu'aussitôt rentrée, elle sera l'objet d'une surveillance rigoureuse. Qui sait même de quelle séquestration M. de Kermor sera capable? Le braver?... Ne serait-ce pas le rendre plus redoutable à son adversaire? Oh! sentir des fers de tenailles contre ses tempes!...

Ainsi que souvent il arrive aux instans de détresse suprême, une idée de salut s'offrit : Francine avait proposé ses services. Oui; il y avait là un dévouement fidèle, à utiliser. Laurence retraversa le parc en hâte : son espoir la menait. Aussitôt rentrée, elle s'enferma, et s'assit devant son bureau. Une de ses mains soutenait son front, l'autre courait, courait sur le papier.

« Mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas attendue! Vous saviez bien que je viendrais. Pouvais-je ne pas venir?... Ce duel qui met votre existence en danger, je ne l'accepte pas, je m'insurge contre lui de tout mon être. Si un malheur arrivait, comment survivrais-je, moi qui l'aurais causé? Si vous m'aimez, David, ne vous battez pas avec mon mari. Il a l'habitude des armes; vous ne l'avez pas; sa main vous serait fatale. Sa main!... Je n'ai jamais pu la regarder sans trembler. Il vous hait; il vous croit mon amant; il veut vous tuer. Rien n'a pu le convaincre, rien n'a ému sa pitié. Vous, du moins, épargnez-moi! Je vous demande le sacrifice de votre orgueil, comme je vous demanderais votre vie, s'il me la fallait. Ne m'avez-vous

pas dit qu'elle était à moi, que j'en pouvais disposer? Eh bien! je vous supplie de m'obéir comme un enfant. Faites des excuses; offrez une réparation; trouvez un moyen, je ne sais lequel, moi, je ne suis qu'une pauvre femme ignorante de ce que les hommes ont inventé pour régler leurs prétendues affaires d'honneur. Au besoin, soyez malade; partez... Si cela m'était possible, je vous dirais : Partons; abandonnons devoir, pays, famille; vivons, l'un pour l'autre, la vie magnifique de ceux qui ont tout sacrifié à la passion. Je ne le puis pas!...

« Ces mots me font mal; mais vous savez quels liens me tiennent!... Alors, voici ce que je vous propose. Oh! de grâce, entendez-le tel que je vous l'offre, dans un sentiment d'amour dépassant l'amour. L'incomparable tendresse que vous m'avez vouée, donnez-la à Odette, ou du moins reportez sur elle ce que je n'en saurais accepter. Odette me ressemble, elle sera une Laurence, je vous le jure, plus parfaite, car je l'aurai préparée pour vous. Elle vous aime, avec son petit cœur encore informe et fragile, mais elle vous aime, j'en suis sûre : au soupçon qu'un danger vous menaçait, je l'ai vue presque s'évanouir. Si vos destinées, un jour, pouvaient n'en faire qu'une! Le bonheur qui pour moi aura été impossible, je le verrais s'accomplir, se prolonger, en deux êtres qui me sont plus chers que moi-même. Ma pensée, mon souffle, mes entrailles cesseraient d'être déchirées; je n'aurais plus de palpitations que pour un seul sentiment. Oh! David, si vous consentiez à m'exaucer, vous réaliseriez un problème divin. Vous sauveriez ce qui était destiné à périr, vous éterniseriez nos paroles d'un soir. Ne sentez-vous pas, qu'en vous donnant ma fille, je vous fais de moi-même le don le plus absolu? Ne me répondez pas tout de suite sur ce point, vous me répondriez mal. Plus tard, dans quelque temps, ce qui peut-être aujourd'hui vous paraît impossible deviendra simple et naturel comme les rides sur mon visage.

« Mais soyons aujourd'hui au présent qui cruellement nous harcèle. Écartez de moi l'affreuse peur! Promettez que ce duel ne sera pas... Et je vous bénirai tous les jours de ma vie, jusqu'à ma mort.

« LAURENCE. »

Lorsqu'elle eut étanché sur le papier les taches que ses larmes, en se mêlant à l'encre, y avaient faites, Mme de Kermor

ferma sa lettre. Elle y mit son cachet : au creux de la cire ses initiales grésillèrent. Elle sonna Francine. D'une voix brisée qui l'obligeait à s'arrêter entre chaque mot, elle lui donna ses instructions. La lettre devait être portée à son adresse et remise à la personne même dont le nom était écrit sur l'enveloppe.

— Vous retournerez à l'hôtel deux fois, trois fois, autant de fois que cela sera nécessaire pour rapporter une réponse... Surtout, ne remettez la réponse qu'à moi seule...

— Compris ! fit la vieille en avançant la mâchoire, comme si déjà elle s'apprêtait à mordre quiconque voudrait l'approcher.

Et, avec l'instinct de toutes les femmes qui ont quelque chose à cacher, elle prit la lettre et la glissa dans l'intérieur de son corsage. Sa sèche poitrine de vieille fille n'avait jamais battu d'une pareille émotion.

M. de Kermor était rentré. Il quittait ses témoins, deux officiers de son grade, informés, à sa manière, des causes et des conditions de la rencontre : une dispute politique, au cours de laquelle le jeune écrivain l'avait insulté. Il exigeait une réparation rigoureuse. On se battrait à l'épée, jusqu'à ce qu'un des adversaires fût hors de combat. Cela aurait lieu le lendemain de grand matin, à l'heure de la manœuvre, pour laquelle on obtiendrait une dispense. Toutes ces choses, bien réglées, le laissèrent plus rassis. Il était de ces hommes que l'exercice de leur activité physique détourne des tourmens intérieurs. Il n'éprouvait rien, dont il ne fût aussitôt distrait par une occupation matérielle. Pour ces sortes de caractères, le supplice par excellence est l'expectative des événemens dans l'immobilité. Ce supplice, il l'avait éprouvé après la première explication avec sa femme, lorsque, ayant cru la vaincre, il l'avait sentie indomptable, évadée, souveraine dans le royaume secret qu'a chaque créature au fond de sa conscience. C'est alors, qu'ivre de despotisme, il inventa de la transplanter en Bretagne. Laurence avait accueilli l'annonce du départ avec la stupeur de quelqu'un qui se sent pris et garrotté. Quelles que fussent les suspicions d'Ivan contre elle, il ne la croyait pas d'audace à lui désobéir formellement; d'ailleurs, il la surveillait. Sa surprise égala sa fureur, lorsqu'il la vit dans les bras de l'homme qu'elle prétendait aimer en frère. Il faillit étouffer. Remis du premier choc, il éprouva une sorte de plaisir sauvage à tenir enfin la

vérité. A la réflexion, il conçut bien quelques doutes sur la culpabilité charnelle, mais sa mortification n'en restait pas moins vive. Et maintenant, il avait un rictus à la lèvre, en pensant aux représailles du lendemain. « Ce clampin, ce morveux, aura, pour s'être introduit chez moi, la leçon qu'il mérite : deux pouces de lame dans l'épaule. »

De toute la journée, Laurence ne quitta pas sa chambre. Aux coups, dont le domestique heurta sa porte pour l'avertir que les repas étaient servis, elle prétexta d'un malaise qui l'empêchait de descendre.

A la suite du déjeuner, où la mine plus que jamais rébarbative de son père lui avait coupé l'appétit, Odette, sur la pointe des pieds, vint prendre des nouvelles.

Laurence lui répondit, la face tournée au mur :

— Cela ne sera rien... mais j'essaye de me reposer. Laisse-moi, laisse-moi...

Jamais pourtant la petite n'avait eu plus besoin de sa mère. Mille inquiétudes la rongeaient. Son débile cerveau pressentait des rapports entre ce malaise et la disparition de David. Éperdue d'inquiétude, et retenant son souffle, elle resta indéfiniment à la porte dont on lui défendait l'entrée.

C'est ainsi que la trouva Francine en revenant de sa mission.

— Mon Dieu !... qu'est-ce que vous faites là !...

L'enfant répondit avec égarement :

— J'ai peur que maman ne soit malade.

— Malade ?... Pourquoi ?...

— Elle m'a renvoyée !... Voilà plus de deux heures qu'elle n'a pas fait un mouvement.

— Ne vous tourmentez pas, votre maman n'a qu'une migraine. Demain, il n'y paraîtra plus.

— Demain !... répéta Odette frissonnante !... Demain !...

N'était-ce pas pour ce mystérieux demain qu'on lui avait recommandé de prier ?

Précipitamment Francine courut au lit de sa maîtresse et lui remit l'enveloppe secrète. Voici ce qu'elle contenait :

« Vous ne pouvez pas, ma bien-aimée, vouloir que je me déconsidère, que je cesse d'être un homme d'honneur. Si je restais sous l'insulte dont votre mari m'a souffleté, je serais

indigne de vous; je mériterais votre mépris, comme le sien. Je me battrai donc, et vous m'approuverez de vous avoir désobéi. Je me battrai, non seulement pour laver un outrage, mais avec l'orgueilleux espoir, en jouant ma vie contre l'homme qui vous possède, de gagner. Pardonnez-moi d'être téméraire... Qui ne le serait se sachant aimé de vous?... Ce n'est pas tout; il faut que ma confession soit complète. Je me battrai avec un cœur plein de haine. N'est-ce pas vous, très chère, qui, par vos confidences, avez déchaîné en moi une indomptable jalousie?... Maintenant que ma vengeance est dans mes mains, je suis calme, presque heureux. Je me sens fort. J'ai confiance. Ne prononçons que des paroles de paix et de tendresse. Quoi qu'il arrive, soyez bien courageuse. Que je vive ou que je meure, considérez-moi comme uniquement à vous dans une attente éternelle.

« DAVID.

« *P.-S.* — Quant à la proposition sublime et folle que vous me faites, je ne veux même pas l'examiner. Je n'aime et ne pourrai jamais aimer que vous. »

VIII

Les précautions prises par M. de Kermor avaient parfaitement réussi. Laurence ne se doutait pas que ce fût pour ce matin-là. A partir de l'instant où la réponse de David lui avait démontré sa totale impuissance, la malheureuse femme était tombée dans une torpeur voisine du néant. Elle ne s'était aperçue, ni de la disparition du jour, ni des heures de la nuit. La sensation rythmique du temps n'existait plus pour elle. A l'aube, une teinte soufre raya ses persiennes. Elle ouvrit sa fenêtre, et dans un grand ciel pâle, vit le soleil qui rougeoyait. Une sueur lui perla aux tempes. Elle pensa : « Ce jour qui commence et dont je ne sais rien ! »

Pourtant des bruits s'éveillaient du haut en bas de la maison. L'escalier eut un craquement, puis un autre... M. de Kermor descendait. On eût dit qu'il évitait de faire du bruit. Elle regarda sa pendule. C'était l'heure où tous les jours il se mettait en route pour le quartier. Machinalement, afin d'user ses nerfs, elle s'habilla. Ses jambes étaient faibles. Elle fit sa toilette, par une sorte de routine des membres, agissant à l'insu de la pensée.

Quand ce fut fini, un malaise la saisit, comme à l'arrêt insolite d'un train. Qu'allait-elle faire, maintenant? Elle entendit le silence de la maison autour d'elle : un silence effarant. Odette dormait; Francine dormait. Tout le monde dormait donc?... Comme on est seul parfois!... Elle n'osait pas prier. La crainte de prononcer des paroles qui auraient attiré la colère de Dieu la retenait.

Elle n'entend pas la porte d'entrée qui se referme, ni un pas pesant qui monte l'escalier. Soudain, le grincement tout proche d'une clé la fait tressaillir. Elle se redresse. M. de Kermor est entré. Sa figure est exsangue, il a le regard caverneux.

En une seconde, elle est debout et le dévisage, avec tout ce que des yeux humains peuvent contenir d'anxiété.

Il dit, la voix sombre :

— Nous nous sommes battus.

Elle n'a pas une hésitation. Livide et glacée, elle pousse un cri d'horreur.

— Mort!... Vous l'avez tué!

Et comme si elle-même avait reçu le coup fatal, les bras en avant, elle s'abat face au parquet.

Le duel avait tourné tout autrement que cet homme, sûr de lui, ne l'avait prévu. Son intention bien nette était de blesser David, de lui infliger une dure leçon, de l'écarter à jamais du chemin de Laurence; mais, quoiqu'il en eût vociféré aux heures de rage, il ne songeait réellement ni à le tuer, ni à risquer sa propre vie. Le terrain choisi était une clairière perdue au milieu des bois de Ville-d'Avray. David y fut le premier avec ses témoins: son vieux protecteur le baron Varennes et un autre ami. Ces messieurs, pas plus que les témoins du capitaine, n'avaient cru au motif énoncé de la rencontre. Tous avaient conclu à une querelle d'ordre intime qui ne pouvait être arrangée. En conséquence, ils s'étaient mis d'accord pour que l'affaire fût tenue secrète et vidée au plus tôt.

Le baron, que la fougue et l'inexpérience de son jeune client alarmait, n'avait pas cessé de lui répéter.

— Du calme, mon enfant, du calme! Et contentez-vous de parer.

Dès les premières passes, M. de Kermor avait eu l'étonnement de trouver devant lui un adversaire sans grande habileté,

mais brave, impétueux et visiblement résolu aux extrêmes. Très maître de ses coups, il le contraignit à épuiser les ressources d'un art qui devait être assez restreint. Ses parades, à lui, étaient nettes et rapides ; il cherchait des yeux l'endroit où il enfoncerait le fer.

— Halte ! cria le baron.

Le sang de David venait d'apparaître au sommet de l'épaule droite. Les médecins accoururent ; mais le blessé déclara qu'il entendait continuer.

Décidé à répéter le même coup d'une façon plus décisive, M. de Kermor visait au point rougi. Le jeune homme ripostait avec ardeur ; mais à mesure que se prolongeait la lutte, son infériorité s'accusait. Enragé par l'idée que sa blessure allait le mettre hors de combat, il perdit toute prudence. Son existence ne compta plus. Ce qu'il voulait, c'était tuer le mari de Laurence, ou mourir. Il le chargea d'une attaque si violente, qu'il aurait pu lui traverser la gorge. Ce fut lui qui s'enferra. L'épée l'atteignit en pleine poitrine. Un nuage lui cacha le ciel. Sa main lâcha l'arme qui alla tomber en décrivant une courbe d'étoile filante. Un instant, il vacilla, comme un jeune arbre dont on a coupé les racines, puis il se coucha, pour mourir, sur la terre dont il avait tant espéré.

— Plaie pénétrante du cœur entraînant la mort instantanée, déclara le chirurgien.

Si peu sensible qu'on soit, c'est une chose atroce que d'avoir jeté bas son semblable, inanimé, sur le sol. M. de Kermor fut consterné. Pour la première fois de sa vie, il douta du droit qu'on a de se faire justice. « Un innocent, peut-être ? » pensa-t-il. Puis, l'excuse aussitôt se présenta. « N'était-ce pas moi qu'il voulait supprimer ? » Et se sentant plus qu'à demi absous par cette réflexion, il rentra chez lui, raffermi déjà.

Il s'attendait, certes, à ce que l'annonce du malheur frappât Laurence, mais pas à cette profondeur. Le premier moment passé, il comptait reprendre l'ascendant sur elle et lui offrir, ainsi que sur le terrain deux loyaux adversaires, une réconciliation honorable.

De loin Francine avait perçu la clameur de mort. Elle accourut. En voyant sa maîtresse à terre, sans mouvement, elle crut qu'on venait de l'assassiner. Un rugissement de bête furieuse retentit.

M. de Kermor commanda le silence, puis d'un ordre ferme :

— Madame s'est évanouie. Aidez-moi à la relever.

Tous deux la portèrent sur son lit. Quand Francine eut constaté l'absence de blessure, elle eut une idée simpliste : « Sans doute, Madame allait rejoindre son amant, lorsque Monsieur est survenu. Pauvre femme !... »

Puis, avec l'incontestable autorité que confère toute maladie dans la maison à une ancienne servante, elle pria :

— Si Monsieur veut bien me laisser seule avec Madame, je saurai la soigner. J'ai l'habitude.

Ivan était indécis. S'il s'éloignait, quelle excentrique manifestation pouvait se produire? Quelles confidences? N'importait-il pas, avant tout, d'empêcher que le secret, jusque-là bien gardé, fût compromis? C'était assez que ce duel, par son issue tragique, fût destiné à un retentissement, sans qu'on en publiât la cause. Que faire?... D'abord avertir son beau-père, autant que lui intéressé à éviter un éclat. En attendant l'arrivée de ce secours, le mieux était encore de laisser Laurence entre des mains dévouées.

Il ne se retira toutefois qu'après avoir fait ses recommandations :

— Je vous confie Madame. Soignez-la, gardez-la. Et si elle s'avisait de vouloir sortir, ne la laissez pas faire.

Francine, occupée à imbiber d'eau de Cologne les tempes de la malade, s'abstint de répondre.

— M'avez-vous compris?

— Oui, monsieur.

Ivan crut utile d'insister.

— Ce que je vous dis là est dans l'intérêt même de votre maîtresse. Si elle s'absentait d'ici, il en résulterait des choses graves pour elle et pour Odette.

— Bien, monsieur.

— D'ailleurs, j'y veillerai.

Il donna un regard encore au visage, tout blanc, posé sur la blancheur des oreillers et poussa un soupir, en homme que le destin excède. Puis, il quitta la chambre.

Quelques instans plus tard, des gémissemens d'angoisse transpercèrent les murailles.

Ivan prêta l'oreille. Parmi les sanglots, il distingua des mots entrecoupés : « Le revoir... adieu... mourir... » La voix de la

servante était plus distincte. Cette honnête fille, ayant démêlé la vérité, accomplissait consciencieusement son devoir. Elle gourmandait sa maîtresse, la défendait contre elle-même, s'opposait à ce qu'elle sortît.

Un cri domina tout :

— J'irai...

Et des pas se précipitèrent.

Ce que M. de Kermor redoutait par-dessus tout, allait-il se produire? Une porte s'ouvrit... C'était l'instant... Il s'élança sur le palier, y rencontra Laurence. Elle était décomposée. Des plaques fiévreuses marbraient ses joues. Un manteau l'enveloppait tout entière. Son chapeau, dont elle avait arraché la guirlande, était recouvert d'un voile noir.

— Où allez-vous? cria-t-il.

Elle fit un pas en avant, comme si elle ne l'avait pas entendu.

Il répéta :

— Où allez-vous?

Et il lui abattit sa main crispée sur le poignet.

Elle eut un cri. Quel cri!...

Ivan ne lâcha prise qu'après l'avoir fait réintégrer; puis il se mit en travers de la porte.

— Vous ne sortirez pas; vous ne bougerez pas d'ici.

Elle heurta les murs.

— Je veux le voir. Je veux...

S'imaginant qu'elle conservait l'espoir de retrouver le jeune homme vivant, son bourreau eut le triste courage de la détromper.

— Tout est inutile. On l'a rapporté mort.

Blême d'horreur, elle recula.

— Assassin! comment osez-vous me parler?

Il eut une riposte haineuse :

— Vous me préféreriez assassiné?

Laurence détourna le regard. A l'autre bout de la chambre une fenêtre ouverte montrait l'espace libre, le ciel lointain traversé de nuages. D'un élan brusque elle y vola.

— Si vous m'emprisonnez, c'est par ici que j'échapperai.

Et l'air de sa figure était tel, qu'on ne pouvait douter qu'elle n'exécutât sa menace.

En d'autres circonstances, M. de Kermor aurait usé de vio-

lence; il eût verrouillé sa femme, il l'eût, au besoin, ligottée; mais la sanglante aventure d'où il sortait le rendait plus sage. Il essaya de faire entendre raison.

— Écoutez-moi, Laurence; vous sortirez ensuite si je ne vous ai pas convaincue.

— Alors, dépêchez-vous!...

— Je dois vous préserver de commettre une folie.

— Quelle folie?

— Ne m'avez-vous pas dit où vous vouliez aller? Songez à ce qu'on dira!

Elle eut un rire de démente.

— Quand l'homme que j'aime ne respire plus; quand sa mort me jette dans un désespoir tel que je n'ai plus de larmes, vous croyez que c'est à ma réputation que je pense?... Allons, ôtez-vous de mon chemin.

L'envie de faire sentir sa force à cette rebelle bouillonnait dans les veines du mari; mais les motifs qu'il avait de la ménager l'emportèrent. Il se contint.

— Non! Je ne vous laisserai pas commettre une insanité sans vous en faire apercevoir les conséquences. Si vous vous conduisez de telle sorte qu'on vous soupçonne d'être la maîtresse de mon rival, ne comptez de ma part sur aucune miséricorde.

— Prétendriez-vous donc me l'offrir? s'écria-t-elle.

L'orgueil d'Ivan l'abusa sur le sens de cette réplique. Il crut à un appel envers sa générosité. Se haussant au rôle de dictateur:

— Oui. Quelque coupable que vous ayez pu être, si vous restez dans un effacement absolu; si vous vous repentez, ainsi qu'hier vous en marquiez l'intention, je ne me montrerai pas impitoyable. A condition que rien ne soit ébruité de cette affaire, je consentirai à ce que l'état de nos relations reste le même.

Laurence était tellement suffoquée par ce qu'elle entendait qu'aucune parole ne put sortir de son gosier.

Il poursuivit:

— Nous devions, demain, partir ensemble pour la Bretagne. Précédez-moi. Je vous rejoindrai dès que j'aurai suffi aux formalités pénibles qui m'incombent. Avec le temps, je m'efforcerai d'oublier, de pardonner.

A la fin, l'indignation éclata:

— Pardonner !... C'est vous qui m'offrez le pardon !... Vous dont les mains sont sanglantes !... Mon Dieu, où donc est votre justice ?

Ivan, à son tour, n'en revenait pas.

— Le fait, que j'aie eu la main malheureuse, ne change rien à vos torts, j'imagine !...

S'exaltant, elle lui jeta toute sa haine.

— Même si j'étais coupable, je cracherais sur votre pardon, car je vous crains, je vous déteste, je vous méprise. Mais, sachez que vous avez commis le plus injuste, le plus lâche, le plus abominable des crimes. Vous avez tué un innocent. Vous n'avez pas eu pitié de mes larmes quand il en était temps. Vous avez ri de mes protestations. Aujourd'hui, c'est moi qui ne pardonne pas. Je ne pardonnerai jamais... Je vous exècre. Votre vue seule me fait horreur... horreur...

Et dans un paroxysme d'exaspération, elle essaya de se frayer un passage.

Ivan, de nouveau, s'y opposa. Il ne pouvait se défendre de la croire sincère. Une coupable n'aurait pas eu de ces accens. Si outrageante que fût l'aversion qu'elle lui témoignait, il ne voulait pas perdre sa femme pour toujours. Il l'avait aimée. Était-il si loin de l'aimer encore ? Ne l'aimait-il pas davantage, à mesure qu'il la découvrait si belle d'audace et toute brûlante d'une ardeur inconnue ?

Par quel moyen la retenir ?

— Je vous préviens que si vous sortez d'ici, vous n'y rentrerez pas.

Elle eut un défi superbe.

— J'y compte bien. Mon seul souhait est de ne vous revoir jamais !

— Vous serez une femme déshonorée, une femme perdue.

— Que m'importe !

— Et Odette ?...

Ce nom arrêta Laurence comme si un projectile l'eût atteinte.

— Odette !... Eh bien, elle est à moi. Je la garde, je l'emmène.

Impassible, M. de Kermor répondit :

— Odette ne me quittera pas.

Puisqu'elle venait de toucher le fond du malheur, Laurence croyait n'avoir plus rien à redouter sur terre. Elle trembla

cependant. Est-ce que cet homme, qui avait tué David, allait aussi lui prendre Odette?... Non, de telles monstruosités ne sont pas possibles. Qu'avait-elle fait pour qu'on la privât de sa fille? Est-ce qu'il pourrait se trouver un juge pour lui enlever son enfant, son unique enfant, que depuis dix années elle couvait d'adoration? D'ailleurs, Odette n'aimait qu'elle, ne pouvait vivre qu'auprès d'elle. Odette lui appartenait par ce droit de nature qu'aucune loi ne peut prescrire. Odette était un morceau palpitant de sa chair, un organe de sa vie, la seule raison qu'elle eût d'exister... à présent. Tout cela était contenu dans ce cri de ses entrailles.

— Rien ne pourra me séparer de ma fille!

— Vous vous trompez, reprit inébranlablement l'homme qui était certain d'avoir pour lui le droit, l'opinion et la force au besoin. Quoi qu'il arrive, je resterai chez moi, gardien de mon enfant. Libre à vous de n'en pas sortir.

Laurence oscilla comme lorsqu'on entend des appels de côtés opposés. Tout près, ce timbre dur qui ordonnait, menaçait, frappait sur elle à coups redoublés; là-bas, une voix douce, attirante, la voix qu'ont les chers disparus pour héler de loin ceux qui les pleurent. Elle palpa contre sa poitrine la lettre qui, depuis la veille, y tiédissait. Les mots ultimes, tracés par l'amant, s'imprimèrent sur sa chair d'amante : « A vous dans l'attente éternelle. » Et elle n'irait pas le retrouver?

Toute son énergie revenue, elle ordonna :

— Laissez-moi passer. Pour aujourd'hui, je vous cède Odette. Nous verrons après.

Ivan sentit devant lui une force contre laquelle il ne pouvait plus rien. Il s'écarta.

Et Laurence reprit sa course irrésistible.

IX

La chambre où l'on avait rapporté David était dans un désordre extrême. Lorsque Mme de Kermor y pénétra, elle ne vit ni les vêtemens dispersés, ni les cuvettes, ni les linges sanglans; elle ne vit pas davantage les amis occupés aux funèbres besognes, elle ne vit que lui, son ami, mort. Sur le drap blanc, il gisait pâle et beau. Il avait les paupières fermées; ses cheveux abondans lui entouraient le front d'ombre; par l'entre-bâillement de

la chemise soyeuse, son cou luisait comme un marbre poli. Elle se jeta par terre et s'appuya au lit pour le regarder de plus près. Le voile qui recouvrait son chapeau se répandit sur l'oreiller et enveloppa leurs deux têtes. Elle ne pleurait pas. Ses yeux secs et brûlans lui faisaient mal à force d'aridité : ils erraient sur les cils, sur les joues, sur la bouche immobiles, cherchant à découvrir un signe, quelque chose qui dise : « C'est moi. » Mais le visage de David était parvenu au silence éternel. Elle s'empara d'une des mains jointes et voulut la porter à ses lèvres : la main résista. Alors seulement elle eut la compréhension évidente de la mort et dans une explosion désespérée se jeta sur le cadavre.

Devant ce fantôme de veuve anonyme, chacun, par un sentiment de discrétion, avait gagné la pièce voisine. Seul, le baron Varennes, ayant reconnu Mme de Kermor, s'approcha d'elle. La vérité se faisait jour dans son esprit. Il se souvenait du soir où il avait présenté le jeune homme, rue de Tilsitt... Ainsi, c'était lui, lui, avec sa manie de s'immiscer dans la destinée des autres, qui avait causé ce tragique événement! Et, le cœur lourd, il prit place à côté de la femme en pleurs.

Après un certain temps, il tenta de la relever.

— Non, non, fit-elle, je ne bougerai pas d'ici.

Le vieil homme ne trouva que les phrases bêtes et navrantes que suggèrent les malheurs définitifs.

— Si jeune!... Avec de tels dons!... Quelle catastrophe!

— Pourquoi l'avoir laissé se battre? lui reprocha durement Laurence.

A voix basse, il expliqua que David n'avait rien voulu écouter.

— Le brave enfant!... Si vous l'aviez vu!... On le devinait décidé à mourir ou à...

Elle l'arrêta ; ces détails, où transpirait sa responsabilité, lui faisaient trop de mal. Avoir soufflé l'homicide dans le cœur de deux hommes!... Être la cause unique de leur lutte!... Elle mordit son mouchoir, afin de comprimer les hoquets qui lui secouaient la poitrine. Soudain, un cri lui échappa. Elle venait d'apercevoir une chemise lacérée, tachée de rouge, les bras jetés en travers d'une chaise.

— Du sang!... Son sang!...

Oh! ce sang versé pour elle, comment le racheter? Par in-

stant son désespoir se taisait, avait une accalmie, comme ces vents de tempête qui s'interrompent pour se déchaîner de nouveau avec une pire violence. Le regret de n'avoir pas accordé au cher être les délices de l'amour l'emplissait d'amertume. Elle ne pouvait se consoler de lui avoir refusé ce consentement, qui, à l'heure des séparations, amoindrit le regret de celui qui reste, par la certitude d'avoir donné le plus de bonheur possible à celui qui n'est plus. Elle maudissait la vertu ; elle avait la contrition du péché non commis. De quelque côté que se tournât son esprit en détresse, elle ne trouvait que faute, remords et désolation.

Vers le soir, une religieuse vint s'installer auprès du défunt. La régularité sourde de ses pas, l'égrénement du rosaire, la bonne odeur fraîche de la cornette imprégnèrent la chambre d'effluves surnaturels. Avec l'habitude de mettre de l'ordre partout, elle commença de ranger les vêtemens et les objets qui avaient servi à la dernière toilette. Elle ferma les persiennes, alluma deux cierges et dressa sur la table un crucifix d'argent qu'elle avait apporté. Elle ne s'arrêta qu'après avoir répandu autour d'elle cette atmosphère de paix et de silence qui prépare les morts à la nuit du cercueil.

Muette et penchée, pareille à une statue sur un tombeau, Laurence assistait à l'accomplissement de ces rites ; elle enregistrait chaque détail, le gravait au centre de son âme, l'y fixait comme un cilice déchirant.

Un cercle violet s'était creusé autour de ses paupières ; une mèche de ses cheveux, détrempée par les larmes, adhérait à sa joue. Sa beauté semblait avoir perdu toute matérialité et n'être plus qu'une allégorie de la douleur imaginée par quelque artiste.

Tout habituée que fût la religieuse au spectacle des misères humaines, celle de Laurence lui inspira une grande pitié charitable. Elle inclina les ailes blanches de sa coiffe sur l'épaule de cette sœur inconnue, et de la voix dont on parle aux blessés, chuchota :

— Vous souffrez, madame !...

Laurence posa sur elle un regard vide qui revenait de loin et soupira :

— Je voudrais mourir.

— Du courage ! la vie est courte.

Cette simple fille de Dieu avait trouvé la seule parole qui pût soulager une âme si malade. Réconfortée par l'idée de la délivrance à venir, Laurence la remercia.

A cette même heure, M. Bertal, averti par la dépêche de son gendre, arrivait à Versailles. Il tremblait d'y apprendre des nouvelles par lesquelles l'ordre bien organisé de sa vie pût être troublé. A la porte restée ouverte, à la figure des domestiques, à tout le désarroi de la maison, il comprit qu'une rafale s'était abattue là. Sans s'être fait annoncer, il entra droit au salon.

Depuis le matin, Ivan n'avait pas bougé de cette pièce. Rivé au dossier d'un fauteuil, il regardait fixement devant lui sa carrière brisée, sa vie détruite. L'ordre des arrêts de rigueur envoyé par son colonel, celui d'avoir à se tenir à la disposition du parquet entretenaient les fureurs de son âme. Et sa femme était en train de faire savoir au monde qu'elle avait un amant... C'en était trop!

L'apparition de son beau-père provoqua une explosion. C'était enfin quelqu'un à qui s'en prendre.

— Eh bien! votre fille en fait de belles!

Calme et froid en apparence, le père s'informa :

— Que se passe-t-il?

Ivan redit la scène nocturne du jardin et le duel qui s'en était suivi.

La mort du jeune Mériel affecta vivement M. Bertal; il songea au charmant visage qui ornait si joliment son salon, à cette gloire naissante, aux belles œuvres futures anéanties. Puis, lançant un coup d'œil oblique au meurtrier :

— Et Laurence, où est-elle?

— Chez son amant.

Toute brutalité de langage choquait M. Bertal. Il eut un recul.

— Expliquez-vous.

Alors d'un trait, sans altérer la vérité des faits, mais en les interprétant à son avantage, Ivan raconta ce qui s'était passé entre lui et sa femme. Il dit comment, magnanime, il avait offert le pardon, et de quelle âme farouche Laurence l'avait repoussé.

— Rien n'a pu l'arrêter : ni le souci de sa réputation, ni mes menaces, ni même sa fille. Le délire de la perdition était en elle.

Mais, plus il chargeait la malheureuse, plus grandissait pour elle la pitié de son père.

— Pauvre Laurence ! Quel martyre elle a enduré !

Ce n'était pas cela qu'attendait M. de Kermor. Persuadé que son beau-père serait, pour le moins, aussi exaspéré que lui, il le regardait stupéfait.

— Vous avez une singulière indulgence.

— Et vous! après ce qui est arrivé, n'en auriez-vous aucune?

Ivan se targua du pardon qu'il avait offert avant que sa disgrâce conjugale fût divulguée.

— Mais, à présent...

— Enfin, où voulez-vous en venir?

— Je ne connais plus Laurence. Sa désertion publique a rendu tout impossible entre nous.

M. Bertal se fit l'avocat de l'absente :

— Ne voyez-vous donc pas que toute la conduite de ma fille crie son innocence! Si elle avait eu un amant, vous seriez, comme les autres maris, bien tranquille à l'ignorer. C'est sa droiture, c'est sa sincérité qui ont amené les catastrophes.

Quoiqu'il eût été sur le point de partager cette opinion, Ivan ne voulut point démordre.

— Est-ce qu'une femme honnête se serait ainsi compromise ?

M. Bertal eut le haussement d'épaules qu'on oppose aux absurdités.

— Votre rigueur l'aura rendue folle. Quoi qu'il en soit, je vais la chercher et je la ramène.

Ivan ne répondit pas. Les jointures de ses doigts craquèrent.

— Vous la recevrez?... C'est dit?...

Péniblement, il articula :

— Je n'ai pas le droit de fermer la porte à ma femme sans me constituer des torts graves. Qu'elle rentre donc... si vous l'obtenez; mais ce soir, tout de suite. Si elle passait la nuit hors d'ici, demain, j'aurais changé d'avis, car la situation se serait retournée à mon avantage.

— J'y vais, fit M. Bertal.

Le soir avait la même couleur que le jour dans la chambre aux volets fermés, où vacillait la lueur des cierges. Le corps

immobile reposait maintenant sur une jonchée de roses blanches. Les traits du jeune homme avaient reçu de la mort l'expression du calme surhumain; ses doigts se distinguaient à peine des pétales.

Près du lit, les deux mêmes femmes étaient prosternées. La religieuse, les mains jointes, conversait avec Dieu; Laurence, courbée dans l'attitude d'un arbre que bat l'orage, s'adressait à David. Dans une sorte de délire amoureux, elle lui chuchotait : « Maintenant, je vous appartiens. Libérée, je suis à vous pour toujours comme vous me l'avez demandé. Ce que je n'avais pas osé quand il s'agissait de courir au bonheur, je l'ai sans hésitation accompli dans le sacrifice. La joie ne convient pas à ma nature; son éclat, sa fragilité m'épouvantent. C'est de véhémence douloureuse que mon âme est altérée. Les tourmens de l'enfer n'inspirèrent-ils pas à Dante des accens plus divins que le chant des élus? Quand vous m'appeliez pour des baisers, des caresses. quelque chose en moi répondait : « Ce « n'est pas assez... Ce n'est pas l'infini... Ce n'est pas tout. » Mais dès que vos lèvres ont été closes, tout mon être a crié : « Me voici. » J'ai de m'étendre à vos côtés, sur ce lit funèbre, un désir que je n'ai pas eu quand vos bras se tendaient brûlans pour m'attirer... Oh!... sortir de cette vie où vous n'êtes plus. Mourir!... Que ce serait simple et facile! Nous serions pareils, évoluant en quelque espace léger. Pourtant, me voici encore ici-bas!... Je vais vivre abattue et courbée comme ces vieillards qui ont l'air toujours de creuser une tombe. « La vie est courte, » a dit la sœur qui prie à mon côté : la mienne le sera plus encore qu'elle ne croit! Le temps de soustraire Odette à votre meurtrier, de l'élever comme je l'eusse élevée pour vous... Elle ignorera de quelle ambition superbe son avenir fut un instant l'objet; elle ne saura pas à quel idéal projet je l'avais associée. Mais moi, je verrai toujours en elle la fiancée que je vous destinais. Elle vous pleurera comme on pleure à son âge, quelques jours, puis, elle s'envolera pour son propre destin... Alors!... C'est alors, cher aimé, que je serai vraiment libre de vous rejoindre. Patientez dans l'attente éternelle comme vous l'avez écrit, dans cette attente où il n'y a ni jours ni années... C'est pour moi seule que le temps aura sa pesanteur. J'aurai horreur de tout ce que nous avons tant aimé ensemble et que vous ne verrez plus : la lumière, les fleurs, les jardins. Je ne regarderai

plus ni palais, ni statues ; je ne verrai dans les eaux que les aspects mouvans de votre visage. Je fermerai les yeux à l'univers et vous seul serez devant moi... »

Ce colloque, entre les deux êtres muets qui s'inspiraient l'un à l'autre l'inexprimable, fut interrompu par l'entrée de M. Bertal.

Celui-ci, économe de ses nerfs, évitait habituellement les spectacles pénibles. Il lui suffisait de percevoir les tristesses de la vie à travers les arts : la mélancolie d'un crépuscule de Corot le touchait plus que des larmes humaines ; les chairs livides d'un Christ au tombeau peint par Henner épuisaient l'effort de sa sensibilité.

La vue du jeune homme, hier encore rempli de force et de talent qui gisait parmi des fleurs coupées, le brisa d'émotion. Il s'agenouilla près de sa fille. « Comme elle l'aimait ! » pensa-t-il en entendant les sanglots de cette poitrine rompue. Et immobile, la tête enfoncée entre les épaules, il les contempla alternativement sans oser s'immiscer dans le mystère de leur intimité.

Pourtant l'heure pressait. Il ne fallait pas laisser se consommer l'irréparable. M. Bertal sentait à chaque minute croître la nécessité d'enlever Laurence à ce chevet. Il se releva et lui posant sur le bras une main compatissante, il la fit retourner. Elle tressaillit. Ses traits s'étaient comme installés dans le désespoir ; on sentait qu'ils n'auraient jamais plus d'autre expression que celle-là.

— Laurence !...

— Mon père !...

Il l'attira contre sa poitrine.

— Ma pauvre fille !...

Chaque mouvement réveillait en elle une douleur.

— Oh !... Je souffre !

— Je te plains ! Je te plains de tout mon cœur !

Mais un autre devoir, plus urgent que la pitié, incombait.

— Viens, lui dit-il, en essayant de l'entraîner.

Elle fit une résistance... Même de quelques pas, elle ne quitterait pas David.

Un scrupule, pourtant, empêchait M. Bertal de dire là ce qu'il avait à dire. Comment, si près du défunt, plaider contre lui ? Comment proférer devant sa poitrine trouée : « Assez de pleurs. Retourne chez celui qui l'a couché sur ce linceul. » Le masque des morts est si sévère !

Subitement, à la façon des indécis qui se résolvent, il débita très vite :

— Du courage, ma fille. Fais ici tes adieux et retourne dans ta maison.

Elle le regarda bien en face. Une expression sauvage défigura son beau visage.

— C'est Ivan qui vous envoie?...

— Viens!... répéta M. Bertal; la nuit passée, il serait trop tard.

La main serrée à celle de David, en signe d'inébranlable alliance, elle protesta :

— Moi!... retourner chez son meurtrier!...

— Chez le père d'Odette.

On eût dit que le nom de sa fille avait perdu sur elle toute puissance. Elle réitéra :

— Comment pouvez-vous croire que je ferais cela?

Décidément la chose serait plus difficile que M. Bertal ne l'avait imaginé.

D'une voix basse, comme s'il avait honte de ses paroles, il balbutia :

— Je comprends... C'est cruel, atroce... Mais songe à demain... Demain, que te restera-t-il?

Et son geste achevant sa pensée, il indiquait celui qui, dans quelques heures, ne serait plus là.

Avec l'énergie d'une âme qui s'est juré un pacte indiscutable, Laurence reprit :

— Quand je ne l'aurai plus, lui, croyez, mon père, qu'il me restera assez de mémoire pour me défendre de commettre une lâcheté. Je ne retournerai jamais, entendez-vous bien, jamais, vivre avec l'assassin de David.

— Pauvre fille! Où iras-tu ?

— Chez vous, si vous voulez bien ne pas me repousser.

— Mais Odette?

— J'aurai Odette avec moi.

— Es-tu sûre de pouvoir la reprendre?

— Qu'est-ce qui peut vous en faire douter?

— La loi, la force, tout ce dont un mari dispose contre sa femme en fuite.

Tout son être se cabra :

— Vous ne croyez pas, j'espère bien, les accusations de mon mari contre moi!...

Si M. Bertal avait pu concevoir des doutes sur sa fille, ils furent à l'instant dissipés. Tant de franchise ne pouvait venir que d'une conscience honnête. Hélas! cette persuasion ne changeait rien aux difficultés de l'avenir. Il essaya encore quelques instances...

— Assez discuté! fit-elle suppliante. Si vous m'aimez, père, ne luttez pas contre ma décision. Tout serait inutile, tout.

M. Bertal comprit qu'il n'y avait rien de plus à tenter. D'ailleurs, au fond, tenait-il tant que cela au rétablissement du ménage? Une mésintelligence régnait depuis longtemps entre lui et son gendre. Cela remontait au premier acte violent par lequel Ivan avait affirmé son caractère, à cette date lointaine où il avait brusquement emmené Laurence hors de Paris. De pareils griefs sont parfois la meilleure chance qu'aient les enfans de rencontrer, dans leurs démêlés conjugaux, l'appui paternel. Sans bien s'en rendre compte, ce fut plutôt à leur suggestion, qu'aux prières de sa fille, que céda M. Bertal.

A genoux, la face collée au drap, Laurence avait repris son attitude d'adoration.

Il se pencha vers elle; et tout bas, comme pour ne pas déranger un grave tête-à-tête, il lui glissa :

— A demain. Je t'attendrai chez moi.

— Merci, mon père.

Plus calme d'avoir engagé sa foi suprême, ses ressentimens désormais rejetés hors du cœur, elle ne pensa plus qu'à David. La veillée s'écoula dans une sorte d'hallucination où les moindres détails de leur courte passion revivaient. Au pinacle de la douleur, elle connut une sorte d'extase.

Miraculeuse ivresse de ceux qui ont tout ôté d'eux-mêmes, tout abdiqué, tout perdu, ne surpassez-vous pas la part des amans heureux?

CLAUDE FERVAL.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA
PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS

LES DEUX CANDIDATS

La *Nominating convention* du parti républicain, réunie à Chicago le 14 juin dernier, a choisi comme candidat à la présidence de la République M. William Howard Taft, ministre de la Guerre. La Convention du parti démocrate, réunie à Denver vingt jours plus tard, a désigné à son tour M. William Jennings Bryan. Les deux grands partis américains ont donc accompli l'un et l'autre la tâche qui leur incombe dans cette désignation du chef de l'État qui, tous les quatre ans, déchaîne sur le territoire de l'Union de si ardentes compétitions.

Au mois de novembre, on procédera, dans les différens États à la nomination des électeurs présidentiels. Quelques semaines après, ces électeurs émettront leur vote par écrit. Les plis cachetés seront ouverts par le vice-président de la République, président de droit du Sénat, en présence des deux assemblées. Avant d'ailleurs que M. Charles Warren Fairbanks se livre à ce dépouillement, on sera fixé : car dès que les électeurs de chaque État sont nommés, comme on connaît leur opinion, le vote est acquis. Le premier acte est terminé. Le rideau, dans quatre mois, se lèvera sur le second.

*
* *

M. William Howard Taft aura cinquante et un ans le 15 septembre prochain. C'est un colosse aux vastes épaules, haut sur jambes, large de torse, — il pèse 135 kilos, — les yeux bleu clair, la moustache, d'un blond pâle, fournie et tombante, à la façon dont on a coutume de représenter celle des chefs gaulois, nos aïeux. Les cheveux, du même ton, mais estompés de blancheur, sont partagés par une raie au milieu du front. L'expression dominante est de calme et de sérénité, de volonté aussi. Rien d'apprêté. M. Taft est simple et tranquille. Le doute doit l'agiter rarement. Il voit la vie en ligne droite. Et de fait, sa carrière, dans son développement régulier, bien que brillant, lui enseigne qu'au mérite tout vient à son heure.

Au sortir de l'école, il prit ses grades, à l'université de Yale, puis à l'école de droit. Il fit d'abord du journalisme, — du journalisme judiciaire, à 150, puis à 500 francs par mois. Son but était la magistrature. Il y entra, comme substitut, en 1881, sans se déraciner : né à Cincinnati, c'est dans l'Ohio qu'il débuta. « Mes fonctions, disait-il plus tard, m'apprirent la nécessité de chercher les faits et la manière de les trouver. Elles m'habituèrent à la poursuite de la vérité et des témoignages sincères. L'éducation, que je reçus alors, a eu, depuis, pour moi la plus grande importance. La vérité! voilà ce dont le monde a toujours besoin. »

En 1882, on le retrouve percepteur du premier district de l'Ohio. C'est le président Arthur qui lui avait confié cet emploi. Le jeune Taft s'en détacha vite et revint au droit. En 1887, M. Joseph Benson Foraker, l'ennemi acharné, aujourd'hui, de M. Roosevelt, élu en 1885 gouverneur de l'Ohio, nomma M. Taft juge à la cour supérieure de Cincinnati. En 1890, nouvel avancement, dû au président Harrison : il devient *solicitor general* des États-Unis, adjoint par conséquent de l'*attorney general*. En 1892, il est nommé juge du sixième circuit, c'est-à-dire juge fédéral pour les districts de Nord Ohio, Sud Ohio, Est Michigan, Ouest Michigan, Est Kentucky, Est Tennessee, Moyen Tennessee et Ouest Tennessee. Quatre ans plus tard, il ajoute à ces fonctions celles de professeur et de doyen de la faculté de droit de l'université de Cincinnati, qu'il remplit pendant quatre années encore. Voilà donc dix-neuf ans d'activité, toujours dans le

même sillon : belle carrière provinciale de juriste et de magistrat, menée sans heurts et, semble-t-il, sans ambitions. En 1900, M. Taft, sûr d'entrer un jour à la Cour suprême, pouvait dire : *Hoc erat in votis*. Mais cet homme de quarante-deux ans, en pleine maturité physique et intellectuelle, était appelé à d'autres destins. Les Américains, à qui on a reproché souvent le médiocre recrutement de leur personnel politique, se sont piqués au jeu. Depuis quelques années, ils s'attachent à pourvoir les fonctions au mieux de l'intérêt public, avec un clairvoyant souci des qualités d'esprit et de caractère. Je pourrais multiplier les exemples : j'en citerai deux seulement, Elihu Root et William Taft.

Le 1er mai 1898, l'escadre de l'amiral Dewey anéantit, dans la baie de Manille, la flotte espagnole. La promptitude de ce succès désempara le cabinet de Washington. Il se trouvait avec une conquête sur les bras : qu'en faire ? On avait commencé par rappeler de Hong-Kong Aguinaldo, le chef de l'insurrection (mai 1898). Mais, quelques mois plus tard, tout était rompu et les Américains prenaient à leur charge la succession des Espagnols, y compris l'insurrection à réduire. Le premier besoin pour les nouveaux venus était de se renseigner. Le 20 janvier 1899, le président Mac Kinley nomma une commission d'enquête que présidait M. Schurman. La commission enquêta avec conscience et succès. Enquêter pourtant ne suffisait pas. Il fallait organiser et, après avoir taillé, recoudre. Au début de 1900, une seconde commission fut constituée à cette fin. M. Taft en était président. Après vingt ans passés à Cincinnati, après vingt ans de travaux juridiques et d'activité scientifique, le magistrat était jeté en pleine lutte, lutte militaire, lutte politique, lutte religieuse, sur un terrain aussi neuf pour lui que pour tous ses compatriotes.

Il faut lire les huit volumes de rapports, qui sont l'œuvre de ce débutant, pour mesurer sa finesse, son bon sens, son énergie Comme directions générales, M. Taft n'avait rien ou peu de chose, — la proclamation de la commission Schurman de 1899, qui disait : « La suprématie des États-Unis doit être et sera renforcée de tous côtés dans l'archipel... La plus ample liberté de *self government* sera accordée aux Philippins, du moins toute la liberté conciliable avec le maintien d'une administration sage, juste, stable, effective et économique... Les droits civils des Philippins seront garantis et protégés ; la liberté religieuse sera

assurée... Le but du gouvernement est le bonheur et le progrès des Philippins. » Des mots, — d'où le bien ou le mal pouvaient également sortir. Grâce à M. Taft, le bien l'emporta. Nommé gouverneur civil le 1er septembre 1901, il put, pendant quatre années, traduire en actes les conclusions critiques qu'il avait d'abord élaborées. Il put avoir sa politique et la faire. Le succès l'a justifiée.

Dans un discours prononcé en 1903, M. Taft a résumé son programme en une ligne : « Les Philippines aux Philippins. » Non pas certes la remise immédiate des îles aux indigènes, synonyme d'anarchie, mais l'administration par les États-Unis, en vue des indigènes et avec leur concours : une sorte de protectorat, sans le mot. Former ce plan, en pleine guerre, était d'une belle audace; le mener à terme en deux ans n'était pas moins honorable. M. Taft y réussit d'abord par la force, par la douceur ensuite. L'humanitarisme pacifiste est rarement créateur d'ordre. M. Taft, gouverneur français au temps du « bloc, » aurait-il pacifié les Philippines? C'est douteux. On lui aurait bien vite rappelé les « droits de l'homme, » s'il avait prétendu traiter comme des brigands les insurgés capturés et les mettre sous clef pour leur épargner la récidive. M. Taft fit cela et on le laissa faire. Comme on l'a dit (1), cette méthode n'avait rien à voir avec l'*habeas corpus;* mais les Philippins eux-mêmes en ont bénéficié, car, à la fin de 1903, l'ordre régnait. Les rebelles de la veille avaient été remis en liberté et ne bougeaient plus. On avait en même temps expulsé avec rigueur tous les citoyens américains suspects. L'archipel était pacifié et les Philippins mûrs pour l'apprentissage, — prudent et contrôlé, — du *self government.*

M. Taft, en effet, rude dans la répression, n'oubliait pas ses promesses. Couvert par M. Roosevelt, qui laissait le Congrès crier et les démocrates se déchaîner, il travaillait pour l'avenir. Ici encore sa politique fut d'un parfait réalisme, sans hâte téméraire, sans illusions. « Il n'y a pas d'espoir, écrivait-il dans l'*Outlook*, de voir les Philippins chrétiens capables de se gouverner eux-mêmes avant deux générations. Dix pour cent parlent l'espagnol. Le reste est d'une ignorance absolue, superstitieuse, facile à mener et à duper... Il serait périlleux de fixer d'avance la date où la pleine indépendance pourra être accordée. » En

(1) René Pinon, *la Lutte pour le Pacifique.*

attendant, on dosera aux indigènes la liberté ; on les admettra dans les municipalités, dans les cours de justice, même dans la commission exécutive que préside le gouverneur et qui participe à son pouvoir. Au besoin même, on essaiera d'une assemblée, avec des conditions de capacité et de cens à la base du droit électoral. Ces élections ont eu lieu en juillet 1907 et M. Taft est allé, le 15 octobre suivant, présider l'ouverture de la session. Les Philippines, à ce moment, étaient encore de sa compétence, mais non plus au même titre. En 1904, il avait en effet quitté Manille pour devenir ministre de la Guerre : or l'administration de l'archipel est rattachée au *War department*. De toutes ses attributions, c'était peut-être, pour lui, la préférée : « C'est là qu'est mon cœur, » me disait-il en février dernier, en me parlant de ces Philippins pour qui il fut messager de paix et qui, en leur jargon, l'appellent toujours *Sancto Taft*.

A la Guerre, M. Taft n'avait pas à innover : car il avait été précédé par un homme de premier plan, M. Root, qui avait tracé la route à suivre. M. Roosevelt avait arraché le grand avocat à ses dossiers au lendemain de la guerre espagnole. Il lui avait dit :

— J'ai besoin de vous pour réorganiser l'armée.

M. Root s'était mis à l'œuvre. Et, en moins de cinq ans, il avait créé les cadres indispensables, notamment cet état-major général, que la marine américaine, en ce moment même, se plaint amèrement de ne point posséder. M. Taft continua. Au cours d'un séjour de quelques semaines à Washington, je n'ai entendu dire que du bien de son administration. Pendant ses quatre ans de Philippines, il s'était habitué d'ailleurs à collaborer avec les militaires et cette collaboration n'a pas cessé d'être cordiale. Quand, au sortir du bureau, le ministre se promenait à cheval, c'est d'ordinaire avec son chef d'état-major, le général J. Franklin Bell, qu'on le rencontrait. Aussi bien, l'administration militaire, depuis 1904, n'a pas exclusivement absorbé M. Taft. Le ministère de la Guerre américain a une compétence plus vaste que le nôtre ; on a vu qu'il s'occupait des colonies ; il s'occupe également de diverses questions qui ressortissent chez nous aux Travaux publics. De plus, grand ami du président, rompu aux besognes délicates, M. Taft a été le Maître Jacques de la politique américaine. On s'est servi de lui comme « colonial » et aussi comme négociateur. On l'a envoyé partout où surgissaient des difficultés, à Rome, à Panama, à

Cuba, à Tokio. On lui a confié l'intérim des Affaires étrangères pendant l'absence de M. Hay, puis de M. Root. Le voici candidat à la présidence. Il aura passé par tous les échelons, occupé toutes les fonctions, connu tous les points de vue, avant, — s'il est élu, — de concentrer en ses mains les formidables pouvoirs dont l'hôte de la Maison Blanche est le détenteur légal.

C'est encore aux Philippines qu'il doit d'être devenu diplomate ou plutôt, car on naît tel, d'avoir pu prouver qu'il l'était. La conquête et la pacification n'étaient point, si malaisées qu'elles fussent, les tâches les plus difficiles qu'imposassent les circonstances à l'activité du gouverneur. Convertis au catholicisme par les missionnaires espagnols, les Philippins étaient, en réalité, devenus les sujets des moines. Ceux-ci détenaient non seulement l'autorité, mais encore la propriété ; et quels que fussent les services historiques rendus par eux à l'archipel, — services que M. Taft est le premier à reconnaître, — il arrivait qu'ils abusassent de leur pouvoir et provoquassent des colères, dont l'insurrection de 1896 a été la manifestation. Les Américains devaient compter avec eux et, en se substituant aux Espagnols, résoudre, suivant le droit de l'Union, des questions qui ne se posaient pas sous le régime antérieur. Il était indispensable, dans l'intérêt de l'ordre public, d'éliminer la plupart des moines espagnols, et impossible de les remplacer, faute de recrutement et de préparation, par des Philippins ou des Américains. Pour trancher le litige, un seul pouvoir était compétent, le Saint-Siège. Les États-Unis, pays de séparation, ne pensèrent point que la laïcité leur interdît de négocier avec la Curie. Et M. Taft partit pour Rome (mai 1902).

On aime à se figurer la rencontre de ce Yankee massif et net avec les prélats romains aux subtilités infinies. On s'entendit, en tout cas, le mieux du monde. Le gouverneur des Philippines avait avec lui un collaborateur excellent, Mgr O'Gorman, évêque de Sioux-Falls, ami d'enfance de Mgr Ireland, l'un des plus remarquables d'entre les prélats catholiques qu'il m'a été donné de connaître outre-mer. Léon XIII, qui vivait encore, fit, selon sa coutume, ce qui dépendait de lui pour ménager l'accord avec le pouvoir civil. Il comprit la nécessité politique dont les Américains s'inspiraient. Il consentit au rachat par l'État des terres monastiques, au remplacement des moines espagnols, là où il serait nécessaire, par des religieux d'autre nationalité.

M. Taft avait gagné la première manche. Il perdit la seconde, une fois rentré à Manille, avec Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans et délégué apostolique, qui ne put s'accorder avec lui. La « belle » lui resta. Car, Mgr Guidi ayant succédé à Mgr Chapelle, l'entente finit par s'établir : rachat des terres pour 35 millions de francs, disparition progressive des congréganistes espagnols. Pour un début, et un début au Vatican, le négociateur américain n'avait rien à regretter : il avait conquis ses éperons.

Depuis lors, M. Taft a eu d'autres occasions de faire de la diplomatie. En octobre 1904, M. Roosevelt l'a envoyé à Panama pour rassurer la nouvelle république sur les intentions des États-Unis. En septembre 1906, il l'a envoyé à Cuba, pour y présider au rétablissement de l'ordre. N'ayant pas réussi à mettre d'accord le président Palma et ses adversaires, M. Taft a proclamé un gouvernement provisoire, qui, depuis lors, a fonctionné sans trouble. Déjà au mois d'avril 1905, M. Roosevelt, partant pour une tournée de chasses au moment des incidens de Saint-Domingue, avait confié à M. Taft l'intérim du secrétariat d'État, dont le titulaire était alors le regretté John Hay, et il avait dit :

— J'ai laissé Taft solidement assis sur le couvercle, gardant le *statu quo* à Saint-Domingue et maintenant partout ailleurs les choses dans la bonne voie. Quant à moi, je m'en vais me reposer sous le ciel bleu de Dieu.

A Cuba, M. Taft tint « le couvercle » aussi solidement qu'à Saint-Domingue et, opportuniste comme à Manille, il déclara qu'il continuerait aussi longtemps qu'il le faudrait « pour restaurer l'ordre, la paix et la confiance, et pour faire les élections. » En trois semaines, il avait organisé un état de choses transitoire, « une paix de sa fabrication, » qui a duré et dont la direction a été confiée, depuis, à M. Charles E. Magoon. En avril 1907, M. Taft disait : « Après qu'un recensement aura été fait, des élections municipales et probablement provinciales auront lieu. Ces élections permettront d'expérimenter les nouvelles lois électorales. Les élections générales pour un président, un vice-président et les membres du Congrès se feront plus tard. » La méthode, comme on voit, restait la même, et, pour résoudre les questions, M. Taft commençait par les sérier.

A-t-il résolu la question japonaise? Il serait téméraire de l'affirmer. Du moins, il a contribué à l'apaiser. M. Taft est allé

trois fois au Japon et ses propos respirent la sympathie pour le peuple japonais. Ses premiers voyages, en 1903 et 1905, furent des voyages de tourisme. C'est au cours du second que se scellèrent les fiançailles de miss Alice Roosevelt avec M. Nicolas Longworth. Le secrétaire de la Guerre et Mme Taft chaperonnaient une joyeuse caravane d'officiers, de parlementaires et de jeunes filles. Tokio, Séoul, les Philippines furent les principales étapes de cette tournée, au cours de laquelle le sultan de Jolo sollicita la main de la « princesse Alice. » Le dernier voyage de M. Taft eut lieu à une heure de crise, ou du moins de difficultés. Depuis l'automne de 1906, la question des écoles d'abord, ensuite celle de l'immigration avaient donné lieu, entre Washington et Tokio, à des négociations qui, pour rester courtoises, n'en étaient pas moins délicates. La décision du président d'envoyer dans le Pacifique toute l'escadre de l'Atlantique avait provoqué quelque émotion. M. Taft, qui était, à l'automne de 1907, retourné aux Philippines, décida, de concert avec M. Roosevelt, d'aller rendre visite ensuite à ses amis japonais. « Je connais, me disait-il à son retour, presque tous les hommes d'État qui entourent le mikado. Je suis sûr de leurs sentimens pacifiques : ils sont, autant que nous, résolus à ne pas permettre la naissance d'un conflit entre les deux pays. »

Ce solide optimisme, qui, si justifié soit-il par les sentimens réciproques, ne tient peut-être pas des faits un compte suffisant, anima les discours de M. Taft à ses hôtes : « Il n'y a eu, disait-il, qu'un tout petit nuage sur notre amitié de cinquante ans. Mais le plus grand tremblement de terre du siècle lui-même ne pourrait ébranler cette amitié. Les événemens de San Francisco peuvent recevoir et recevront de la diplomatie une solution honorable. Une guerre entre les États-Unis et le Japon serait un attentat contre la civilisation. Aucun des deux peuples ne la désire. Les deux gouvernemens feront l'impossible pour l'empêcher. » Respectueusement salué par la foule, abondamment photographié et questionné par les reporters, courtoisement accueilli par les ministres et, à deux reprises, par le mikado, M. Taft ne négocia, ni ne traita. Mais il prépara les esprits à des négociations amicales et, par la détente, les achemina à l'entente. Il revint par Shanghaï, Pétersbourg et Berlin, regrettant que les devoirs de sa charge ne lui laissassent point le temps de faire, comme il le souhaitait, un séjour à Paris.

En s'embarquant à Hambourg pour New York, le ministre de la Guerre « et de la paix, » comme il aimait à se qualifier, n'allait pas vers une vie de loisir. A diverses reprises déjà, M. Roosevelt avait annoncé sa résolution de ne pas être candidat pour un troisième terme. Au début de décembre 1907, le président disait à un de ses amis : « Je ne puis rester au delà de ma période présidentielle actuelle. Je suis reconnaissant au peuple américain de ses sentimens. Mais un autre que moi doit poursuivre ma tâche. » Cet autre, que M. Roosevelt ne nommait pas, c'était M. Taft, le collaborateur fidèle, expérimenté, actif, que, depuis le début de son mandat, il avait utilisé sur tant de terrains divers. Ainsi se développait la carrière du magistrat de Cincinnati, devenu gouverneur et ministre. Après son tour du monde, la campagne présidentielle l'attendait. Il faut avoir vécu aux États-Unis pour concevoir ce qu'une candidature de cette sorte impose, à qui l'accepte, de soucis et de fatigues. Nos candidats français se plaignent d'avoir à visiter les communes de leur circonscription. Ici, la circonscription, c'est le territoire de l'Union, avec ses 9 millions de kilomètres carrés et ses 80 millions d'habitans. La campagne, c'est huit mois de chemin de fer, huit mois de discours. J'ai, à deux reprises, rencontré M. Taft dans l'exercice de sa fonction de candidat. La première fois c'était à Boston, à l'Union Club. Il était arrivé dans la nuit; il avait exposé son programme le matin; et, à une heure, il repartait pour Springfield où il devait, de nouveau, parler. La seconde fois, c'était au ministère de la Guerre où, le plus sérieusement du monde, il serrait la main à une bande d'écoliers qui, de passage à Washington, avaient désiré le connaître. M. Taft est robuste. Ses traits révélaient pourtant quelque fatigue. Regrettait-il alors d'avoir, quatre ans auparavant, refusé le poste tranquille et honoré de juge à la Cour suprême?

Pendant la première partie de la campagne, c'est aux hommes de son parti que M. Taft a eu surtout affaire. La grande majorité des républicains reconnaissaient ses mérites, mais en janvier, beaucoup doutaient de son succès.

— Ce serait le meilleur des présidens, me disait ironiquement un de mes amis : et c'est cela qui m'inquiète pour lui.

M. Taft avait des adversaires de deux sortes. Les uns, qui sont la droite du parti républicain, lui reprochaient d'être « l'homme de Roosevelt. » On sait les haines que le président

sortant a provoquées dans les milieux financiers de New-York. Les chefs des trusts s'offusquaient de voir qu'en soutenant publiquement la candidature de M. Taft, M. Roosevelt prétendait se survivre à lui-même et désigner son successeur. Comme je demandais un jour au ministre de la Guerre quelle serait sa politique financière, il me répondit : « Je suis d'accord sur tout avec le président. Si je suis élu, ma politique sera absolument la même que la sienne. J'approuve cette politique comme homme. Je l'approuverais aussi comme président. » En janvier, on lui reprochait ce langage. Quelques semaines plus tard, je constatai que les sentimens des financiers à l'égard de M. Taft s'étaient modifiés. Ils affectaient de rendre hommage à sa modération, à ses qualités juridiques, à son tempérament de magistrat. Le « juge » Taft leur inspirait confiance. Certains disaient carrément : « Nous sommes sûrs de lui. » Les financiers d'outre-mer aiment à parler ainsi. Ils étaient sûrs aussi de M. Roosevelt... M. Roosevelt leur a échappé. Il est probable que, si M. Taft est élu, tout en donnant à son action une forme plus apaisée que son prédécesseur, il s'inspirera des mêmes idées que lui. Quelque part que Wall-Street ait prise au prodigieux essor des États-Unis, il n'en existe pas moins actuellement en Amérique un désaccord frappant entre le caractère des affaires et la législation qui les régit. Les affaires sont « nationales, » les lois sont « particulières. » Comme le ministre du Commerce, M. Oscar Straus, l'a souvent expliqué dans ses discours et dans ses rapports, il est nécessaire de contrôler dans une forme nationale, c'est-à-dire par des lois fédérales, les sociétés dont l'activité et l'extension sont également fédérales. A cet égard, M. Taft est d'accord avec M. Roosevelt; et la majorité de l'opinion approuve le sentiment que le ministre de la Guerre exprimait dès 1895 devant l'association américaine du barreau de Détroit.

Aux adversaires de droite s'ajoutaient les adversaires de gauche. Au cours de sa carrière judiciaire, M. Taft a rendu des arrêts qu'on lui reproche. Ces arrêts ont eu pour résultat de prévenir les abus du droit de grève, de coalition, de boycott. Cette question est une de celles sur lesquelles le ministre de la Guerre a été le plus fréquemment appelé à s'expliquer. « Les ouvriers, disait-il récemment à un de nos compatriotes, M. Philippe Millet, ont le droit incontestable de refuser leur travail et de se coaliser pour la défense de leurs intérêts, mais il ne s'en-

suit pas que toute coalition soit légitime. Si une grève se fait en vue d'un but illégal ou par des moyens illégaux, elle est condamnable. Tel est le cas, lorsque des employés d'une Compagnie de chemin de fer veulent imposer leur boycott aux autres compagnies, lorsqu'ils violent les lois du commerce fédéral, ou même simplement lorsqu'ils emploient la violence matérielle. Il en est du droit de coalition comme des autres. Prenez celui de propriété ; mon argent est bien à moi, et pourtant si je m'en sers en vue d'une fin illégale, par exemple pour corrompre un fonctionnaire de l'État, je tombe sous le coup de la loi. Il n'y a pas de droit illimité, ni pour les patrons, ni pour les ouvriers. Voilà pourquoi, tout en reconnaissant que chaque homme a le droit de disposer de son travail comme il l'entend, je ne suis pas disposé à permettre qu'il en abuse. Une coalition est légitime ; une conspiration ne l'est pas. »

Sur ce point encore, M. Taft et M. Roosevelt tiennent un langage identique. « Je suis favorable aux ouvriers, me déclarait le président. Je fais mon possible en leur faveur. Mais pour que des réformes soient possibles, il faut d'abord que l'ordre soit assuré. Ordre et réformes ; pas de réformes sans ordre. » L'idée d'autorité est forte aux États-Unis. Et le socialisme anarchique de notre Confédération générale du travail y trouverait, en face de lui, l'énergique résistance des pouvoirs publics. Nulle crainte des réformes, mais un vif attachement à ce qui est la base des sociétés, au respect de la loi, voilà, pour M. Taft, comme pour beaucoup de ses amis, la règle de la politique. Certains meneurs ouvriers dénoncent cette règle comme un principe de réaction. Mais la masse ne s'en émeut point. Comme me le disait le sénateur Lodge, les Américains n'ont pas de goût pour le collectivisme et moins encore pour le désordre : ils sont, — ou ils deviennent, — traditionalistes et individualistes : deux vertus qu'on peut souhaiter à toutes les démocraties.

Malgré l'opposition des extrêmes, malgré la multiplicité des candidatures destinées à disperser les voix, M. Taft l'a triomphalement emporté à la Convention de Chicago. Il a donné sa démission de ministre de la Guerre, et, remplacé par le général Luke Wright, qui fut déjà son successeur aux Philippines, il s'est aussitôt consacré à la préparation de la campagne. La « plateforme » qu'il a acceptée n'implique aucun changement essen-

tiel : c'est le programme de M. Roosevelt. Revision des tarifs douaniers, sous réserve toutefois du principe protectionniste qui est maintenu ; amélioration du système militaire dans le sens du bill Aldrich-Vreeland récemment adopté par le Congrès ; législation des chemins de fer autorisant les combinaisons raisonnables sans comporter de risques de poursuites judiciaires ; augmentation de la marine ; application des lois contre les trusts aussi bien aux syndicats ouvriers qu'aux syndicats capitalistes ; affirmation de confiance dans les tribunaux fédéraux, tels en sont les principaux articles. « Je ne tiendrai pas compte, écrivait récemment M. Taft, dans le *Morning Post*, des critiques de ceux qui m'accusent de manquer d'originalité. » Rarement, la continuité politique aura été mieux assurée. La « manière » cependant pourra n'être pas la même.

En apprenant la désignation de M. Taft par la Convention de Chicago, M. Roosevelt a dit : « Le pays doit être félicité de ce choix. Je connais intimement M. Taft depuis de nombreuses années. J'ai la plus profonde estime pour lui. Nous avons toujours visé le même but, toujours eu le même idéal. Je ne crois pas qu'on trouve dans tout le pays un homme mieux qualifié pour occuper le poste de président. Il est non seulement courageux et désintéressé, mais il a, au plus haut degré, la connaissance des besoins de la nation et il jouit de l'estime de tous les citoyens. Il serait, au même degré que Lincoln, un président pour démocrates et cependant, à l'encontre de Lincoln, aucun soupçon de tendance démagogique, de penchant à faire appel à la haine des classes ne saurait l'effleurer. »

Quiconque a suivi l'honorable carrière de M. William Taft estimera qu'il mérite les éloges que M. Roosevelt lui prodigue avec une si chaleureuse sympathie. Du caractère et de la probité, de la santé morale et physique, une large expérience, une information personnelle et vaste, l'habitude des affaires et la pratique du pouvoir, le candidat républicain a tout cela. Et son parti, en le désignant, n'a fait que lui rendre justice.



M. William Jennings Bryan, choisi comme candidat démocrate par la Convention de Denver, ne ressemble pas à M. Taft. Les deux hommes sont différens, les deux carrières aussi. M. Taft est un fonctionnaire ; jamais il n'a occupé de fonctions électives,

M. Bryan est un politicien ; il a été député ; il est, par-dessus tout, orateur de réunion publique, orateur entraînant, vibrant, puissant par la voix, l'action, le geste plus que par la dialectique, insouciant de toute objection qu'il n'a pas prévue, meneur de foules, séduisant pour les uns, décevant pour les autres, suivant qu'on aime ou qu'on n'aime pas ce genre d'esprit et ce genre d'éloquence.

Il est plus jeune que M. Taft de trois ans, étant né le 15 mars 1860. C'est à l'Union College of Law de Chicago qu'il a pris ses grades de droit. C'est à Jacksonville (Illinois) qu'il a débuté au barreau. Il ne s'y attarda pas d'ailleurs, et quelques années plus tard, on le retrouvait à Lincoln, dans le Nebraska. En 1890, cet État l'envoyait à la Chambre des représentans, à Washington : il avait trente ans. Six ans après, à trente-six ans, la Convention démocrate, réunie à Indianapolis, le désignait comme candidat démocrate à la présidence contre M. Mac Kinley, candidat des républicains. Il fut battu. En 1900, nouvelle candidature, nouvel échec. En 1904, les démocrates se détournèrent de M. Bryan et donnèrent leurs voix à M. Parker. Ils reviennent en 1908 à leur candidat d'il y a douze ans, et ils retrouvent en lui, sinon les mêmes idées, du moins un talent égal et une ardeur inlassée.

Le début de M. Bryan fut un coup d'éclat, sinon un coup de maître. En ce temps-là, l'Ouest des États-Unis, surtout agricole, manquait de capitaux et de bras. Il réclamait l'abaissement des tarifs, tandis que l'Est, industriel, exigeait une protection douanière. Des difficultés monétaires s'ajoutaient à la crise économique. M. Bryan crut trouver le remède qui ferait, en même temps que le bonheur des agriculteurs de l'Ouest, le succès des démocrates. Il réclama la libre frappe de l'argent. Les producteurs de ce métal et les gens de l'Ouest l'acclamèrent comme un sauveur. « Laisserons-nous, s'écriait-il, crucifier les États-Unis sur une croix d'or ? » L'or, pour M. Bryan, était la monnaie des ploutocrates ; l'argent, au contraire, était démocratique. Il fallait le réhabiliter, affirmer ainsi l'indépendance de l'Union à l'égard du reste du monde, vivre heureux chez soi avec le *free coinage*. Cette campagne, habile politiquement, présentait des dangers financiers que nul ne devait méconnaître. Comme me le disait un des hommes d'affaires les plus considérables de New-York, si elle eût abouti, la fortune américaine

aurait pris une valeur artificielle et changeante. Les capitaux étrangers se seraient écartés des États-Unis. C'eût été, à bref délai, une catastrophe générale. Soutenu par les gens de Wall Street, M. Mac Kinley fit triompher l'étalon d'or. L'argent succomba, M. Bryan aussi.

Sa défaite lui fit des loisirs, qu'il consacra à voyager. Il connaissait à fond les États-Unis et il n'est pas une de leurs villes, grandes ou petites, qu'il n'ait, paraît-il, visitée. Il résolut de voir le monde. Il alla tour à tour au Japon, en Corée, en Chine, aux Philippines, aux Indes, en Égypte, en Palestine, en Grèce, en Turquie, en Russie. On aperçut sa belle tête chauve de clergyman aux premières séances de la Douma. On le vit, après tant d'autres, faire un pèlerinage chez Tolstoï. Il assista à Drontheim au couronnement d'Haakon VII. Il visita l'Allemagne et l'Angleterre, prononçant des harangues pacifistes. Il vint à Paris. Mais c'était l'été et il n'assista qu'à une fin de session. Il fit une pointe en Espagne, reprit le bateau, rentra à New-York. Ses amis l'attendaient (30 août 1906) et lui firent une ovation, comme savent en faire des gens de l'Ouest, qui n'ont pas reculé devant quatre jours de chemin de fer. Les femmes lui jetaient des fleurs. Les hommes prenaient d'assaut sa voiture et se disputaient ses *shakehands*. Un meeting à Madison square lui fournissait, le soir même, l'occasion de s'expliquer. Quelle influence sa tournée mondiale avait-elle eue sur ses idées? Que pensait-il, après avoir vu, selon sa propre expression, onze pays et dix capitales, des affaires américaines?

Après ses deux échecs de 1896 et de 1900, M. Bryan n'avait pas perdu courage. Et, dans un manifeste de janvier 1904, il avait encore soutenu la frappe libre de l'argent. Cette obstination avait eu pour effet de faire écarter sa candidature par la Convention démocrate de Saint-Louis. Le juge Parker, la veille inconnu, lui avait été préféré. M. Bryan avait obtenu cependant qu'on ne parlât pas, dans la « plate-forme, » de la question monétaire. Ce silence lui sauvait la mise. Mais il avait compté sans M. Parker qui, en apprenant sa désignation, s'empressa de télégraphier qu'il était hostile au *free coinage*. La Convention, par 774 voix contre 171, lui répondit : « Les opinions que vous exposez dans votre télégramme ne sont nullement faites pour empêcher celui qui les soutient d'être désigné comme candidat. » C'était, en termes clairs, notifier à M. Bryan que la « planche » de la frappe

libre était définitivement abandonnée. Le grand tribun, quand le débat s'engagea sur l'adoption de ce texte, était au lit. La vie qu'on mène dans les *Nominating conventions* n'a rien à voir avec l'hygiène. Il avait pris une pneumonie. Dès qu'il sut de quoi il retournait, il bondit de son hôtel et, secoué de fièvre, il escalada la tribune pour protester. Son éloquence fut inutile. L'ordre du jour fut adopté et le télégramme partit. Le monométallisme l'emportait, M. Bryan restait seul.

Cet incident eut, semble-t-il, son importance. Car, depuis lors, M. Bryan n'a plus reparlé de la frappe libre ou, s'il en a reparlé, ce fut pour la « débarquer. » Sans doute, en 1904, il ne se priva pas, dans sa revue le *Commoner*, de dénoncer « les méthodes dissimulées et tortueuses » de ses amis. Il soutint néanmoins M. Parker en disant : « Malgré les fautes commises, le ticket démocrate représente la cause de la paix, de la raison, de l'arbitrage, contre la guerre, la force, la conquête, l'impérialisme incarnés en M. Roosevelt. » Au mois d'octobre, M. Parker lui exprima sa reconnaissance pour son dévoué concours, concours inutile d'ailleurs, car M. Roosevelt fut élu à une grande majorité. Et M. Bryan put s'offrir la satisfaction d'expliquer ce succès en disant à son parti : « Voilà où vous a conduits votre retour au conservatisme ! » Il ajoutait qu'il restait, plus que jamais, fidèle à ses idées, qu'il allait renouer son alliance avec les « populistes, » c'est-à-dire avec les élémens démocrates les plus avancés et qu'il ferait de la guerre aux trusts l'article capital de son programme.

Deux ans passèrent. Au mois de juin 1906, M. Bryan se trouvait à Berlin. Interrogé par un rédacteur du *Lokal Anzeiger*, il lui répondit : « Dans la prochaine campagne électorale, la grosse question sera celle des corporations et des trusts. Le peuple demande qu'on intervienne contre eux et que, par la voie légale, on mette un frein à leur puissance. Mes opinions, à cet égard, sont connues. Je suis avec l'opinion publique. Le bimétallisme ne jouera aucun rôle dans la prochaine élection présidentielle. Bien que ma conviction n'ait pas varié, la situation monétaire du monde a changé depuis 1896. Déjà, aux élections de 1900, la question de l'argent était secondaire. Elle le fut plus encore en 1904, bien qu'à ce moment M. Parker n'ait pas eu à se féliciter d'avoir si énergiquement défendu l'étalon d'or. »

Quelques semaines plus tard, dans son triomphal discours de Madison square, il n'essaya même pas de soutenir son ancienne chimère. Impôt sur le revenu, expropriation et exploitation par l'État des grandes lignes nationales de chemins de fer, arbitrage obligatoire dans tous les conflits économiques, revision du tarif douanier, guerre aux trusts et aux ploutocrates, abandon des Philippines, tels étaient les principaux articles de ce programme modifié. Il y joignait une attaque contre le Sénat « forteresse des pirates de l'argent, » un vœu en faveur de l'arbitrage international, une charge à fond contre les grosses fortunes. Il concluait qu'il rapportait de l'ancien monde un message de paix et que le sentiment pacifiste avait fait en Europe des progrès considérables.

Allégée du poids mort du bimétallisme, comment se présente la candidature de M. Bryan? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué que les programmes des deux grands partis américains diffèrent de moins en moins l'un de l'autre. Jamais cette identité croissante n'a été plus visible qu'à présent. Écoutez M. Bryan. Il déclare que l'article essentiel de son programme, c'est la lutte contre les trusts et leurs abus. Mais, du fait de M. Roosevelt, voilà des mois que le parti républicain a placé cette lutte au premier rang de ses préoccupations. Il en est de même pour la plupart des autres articles. Or, les républicains, qui, depuis plusieurs années, tiennent le pouvoir, sont les *beati possidentes*. Ils peuvent dire aux électeurs : « Pourquoi nous préférer les démocrates, puisque nous faisons comme eux? » Il n'est pas jusqu'aux principes constitutifs des deux partis qui ne soient, dans cette controverse, en faveur des républicains. Quoi qu'on pense du fond du problème, il est clair que, pour agir utilement contre les trusts, il faut étendre et fortifier la législation fédérale, l'autorité fédérale. Or les démocrates, traditionnels défenseurs des droits des États, seront gênés, lorsqu'il s'agira d'approuver cette extension. Les républicains, au contraire, sont à leur aise pour l'accepter, puisqu'ils ont toujours soutenu la nécessité d'un pouvoir central bien armé. Quant à la politique militaire et à la politique extérieure, il suffit d'avoir passé quelques semaines aux États-Unis pour constater que M. Roosevelt a la majorité avec lui.

Manœuvrier supérieur, rompu à toutes les parades, M. Bryan a prévu le danger et pris l'offensive. A l'assemblée des démo-

crates du Nebraska, le 6 avril dernier, il a dénoncé avec vigueur la contrefaçon que les républicains présentent du programme démocratique :

— Les républicains, a-t-il dit, admettent le renforcement des lois contre les trusts. Mais ils ne fournissent pas le moyen de l'obtenir.

» Ils reconnaissent que la réforme du tarif est nécessaire. Mais ils tenaient le même langage naguère. Et cela n'a pas empêché le vote du tarif exorbitant actuellement existant.

» Pour la législation des chemins de fer, pour les relations entre le capital et le travail, même imprécision des solutions.

» Pour la crise financière elle-même, qui apporte un si éclatant démenti à la prétendue « prospérité républicaine, » qu'ont-ils fait?

» Ils ont laissé s'enfuir les financiers coupables et n'ont trouvé qu'un remède : faire soutenir le marché par le trésor public. Ils n'ont ni mis un frein à la spéculation, ni protégé les déposans.

» En applaudissant aux messages du président, ils se sont condamnés eux-mêmes : car tous les abus dénoncés par M. Roosevelt ont leur source dans la législation votée par les républicains ou encore dans l'absence, à eux imputable, de toute législation. »

Depuis que la Convention républicaine s'est réunie à Chicago, M. Bryan a accentué ses critiques. Dans un article du *Commoner*, intitulé : *En pleine retraite*, il a montré que la Convention ne va même pas aussi loin que M. Roosevelt, soit à propos des chemins de fer, soit à propos des impôts, soit à propos de la législation sociale. Sa thèse, c'est que jamais les républicains n'agiront contre les trusts sincèrement et efficacement. Comme M. Bourke Cockran, député démocrate de New York, il dirait volontiers que toutes les grandes réformes sont l'œuvre des démocrates et que les républicains sont mal venus à prétendre se charger d'une besogne qui ne répond ni à leur programme, ni à leur tempérament, ni à leurs habitudes. Très habilement, il utilise d'ailleurs les divisions que la politique du président sortant a provoquées dans les rangs républicains. « Nous avons été battus en 1896, s'écriait-il à Lincoln, parce que nous étions divisés. Aujourd'hui, le seul parti divisé, c'est celui que nous combattons. Nous le battrons comme il nous a battus. »

C'est là le secret de l'avenir. On peut noter cependant que le

vote émis par la Convention de Chicago et les débats de cette assemblée n'indiquent pas que le parti républicain soit aussi déchiré que le prétendent les démocrates. Des divisions d'ailleurs, il y en a partout. Beaucoup de démocrates riches n'aiment pas M. Bryan et résument leurs griefs contre lui en disant : « C'est un démagogue. » Sa campagne pour la frappe libre, bien qu'elle appartienne au passé, lui a fait grand tort. D'autre part, il exprime souvent des idées qui choquent. Quand il propose de réduire les trusts par une abolition des tarifs douaniers; quand il soutient que, pour les États-Unis, le meilleur moyen de se faire respecter, c'est de n'avoir pas de marine; quand il se défend d'être socialiste et envisage pourtant le rachat des chemins de fer, il éveille des inquiétudes que ses adversaires ne sont pas seuls à ressentir. Il a pour lui son prestige, son éloquence, sa popularité. Mais il paie en même temps la rançon de ses qualités et de ses défauts. Il a des admirateurs, mais il a aussi des détracteurs. Il a su reconquérir une situation que beaucoup croyaient à jamais compromise. Le conduira-t-elle à la Maison Blanche? Ceux qui l'affirment n'en savent rien et n'en peuvent rien savoir.

Dès maintenant, la campagne est commencée. Elle battra son plein au début de septembre. Les comités, partout formés, vont répandre à profusion les brochures de propagande. Les journaux vont quotidiennement soutenir les deux candidats. Les réunions publiques se succéderont. Les « parades, » énormes processions qui comptent parfois 60 000 personnes, parcourront les rues des grandes villes. On donnera et on prendra la cote, car le pari au candidat passionne plus encore que le pari aux courses. On se disputera avec une ardeur particulière les États douteux. On dépensera de l'argent, beaucoup d'argent. On s'enfiévrera de dialectique et de pronostics. Des deux parts, on déploiera le maximum d'effort et d'adresse, jusqu'au jour où le verdict souverain des électeurs aura donné, pour quatre ans, un chef à cette démocratie, la plus fortement organisée qui soit au monde pour la lutte électorale.

ANDRÉ TARDIEU.

L'AUTOBIOGRAPHIE

D'UN

SANS-CULOTTE ALLEMAND

Magister F. Ch. Laukhards Leben und Schicksale, von ihm selbst beschrieben, nouvelle édition, publiée avec une introduction, un épilogue, et un portrait de Laukhard, par le Dr Victor Petersen, 2 vol. in-18, Stuttgart, 1908.

Parmi les innombrables « types » humains que la Révolution française a brusquement fait sortir de terre, sauf à prendre sur soi d'en supprimer une bonne part presque au lendemain de leur apparition; parmi cette foule pittoresque d'excentriques et d'aventuriers de tout âge, de tout pays, et de toute condition sociale, qui ont été appelés à jouer un rôle, essentiel ou simplement épisodique, dans le plus merveilleux mélodrame que le cours entier de l'histoire ait à nous offrir, je ne crois pas avoir jamais rencontré une figure à la fois aussi imprévue et aussi « représentative » que celle de ce Frédéric-Christian Laukhard, professeur d'université devenu soldat, dont un érudit allemand vient de nous restituer les singuliers *Souvenirs*. Et jamais non plus, aucun de ces comparses de la Révolution ne s'est révélé à nous avec autant de franchise ingénue et cynique, — encouragé par l'exemple de Rousseau à ne nous rien cacher de ses pensées ni de ses actions : sans compter qu'à la sincérité absolue du récit s'ajoute encore, chez celui-là, un remarquable talent de conteur et de portraitiste, qui fait pour nous, de son autobiographie, le plus savoureux des romans d'aventures, en même temps qu'un très sûr et très précieux témoignage historique.

C'est en 1792 et en 1795, à deux reprises successives, que Laukhard a publié d'abord, chez un éditeur de Halle, la relation détaillée des faits les plus notables de son extravagante carrière. La première partie de ses *Souvenirs*, toute consacrée à la description de son enfance et de ses longs séjours dans une demi-douzaine d'universités allemandes, a obtenu un certain succès de curiosité, justifié non seulement par le mérite propre du livre, mais aussi par le renom qu'avait momentanément procuré, à l'auteur, le bizarre coup de tête qui, un beau jour, quelques années auparavant, avait transformé ce savant professeur en un simple soldat de l'armée prussienne; tandis que la seconde partie, — traitant des campagnes où l'ex-professeur avait pris part, tour à tour, dans l'armée de la coalition allemande contre la France, dans l'armée française des Sans-Culottes, et puis encore dans l'armée, également française, des émigrés royalistes, — a passé presque inaperçue, au milieu de l'indifférence du public allemand de 1795 pour toute autre chose que ses soucis et ses craintes de l'heure présente. Après quoi ces volumes sont restés ignorés pendant plus d'un siècle, sans que, toutefois, les principaux *Dictionnaires de la Conversation* aient cessé d'accorder une brève mention à l'étrange personnage qui les avait écrits. Et l'on ne saurait trop remercier M. Victor Petersen de les avoir enfin tirés de l'oubli, en une édition abrégée et parfaitement mise au point, avec une intéressantes notice biographique, et, plus intéressant encore, un portrait gravé de l'auteur, où le grand front fuyant, la courbe aiguë du nez, l'expression ironique et sensuelle des lèvres, et tout l'ensemble saisissant de la physionomie, confirment à souhait l'image que les « confessions » de Laukhard nous fournissent de l'esprit et du caractère de ce savant, spirituel, et amusant coquin. C'est d'après cette réédition que je vais essayer d'analyser rapidement l'autobiographie de Laukhard, en m'arrêtant surtout aux passages qui concernent de plus près l'histoire de la Révolution: mais au reste il n'y a pas, d'un bout à l'autre des deux volumes que vient de nous donner M. Petersen, un seul chapitre qui n'abonde en anecdotes piquantes, en réflexions originales et souvent ingénieuses, en révélations « suggestives » sur l'une des âmes les plus complexes et les plus disparates qui, jamais, se soient étalées devant nous dans leur nudité.

I

Frédéric-Christian Laukhard est né, en 1758, dans une petite ville du Bas-Palatinat, Wendelsheim, où son père était pasteur luthérien. Mais cette profession, que le père de notre héros a d'ailleurs poursuivie jusqu'à sa mort au grand contentement de ses paroissiens, ne l'empêchait point de ne pas croire en Dieu, ni d'instruire ses fils à ne pas y croire, — tout en les destinant au sacerdoce, et en n'admettant pas même qu'ils pussent se choisir un autre métier que le sien.

Mon cher et excellent père, — nous raconte Laukhard, — différait sensiblement, sans chercher à en tirer gloire, de la plupart de messieurs les pasteurs protestans du Palatinat. Dans sa jeunesse, il s'était activement livré à l'étude, et avait surtout pratiqué avec enthousiasme les écrits de Wolff. Il m'a souvent avoué que les principes de la métaphysique de ce maître l'avaient amené, de bonne heure, à perdre toute foi dans les dogmes principaux de la théologie luthérienne. Plus tard, continuant à étudier et à réfléchir, contrairement à l'habitude du plus grand nombre de ses confrères, il avait soumis à l'examen tous les articles de son catéchisme, et les avait tous rejetés, comme inconciliables avec ses croyances philosophiques. Et enfin il était tombé sur les ouvrages du très hérétique Spinoza, qui avaient fait de lui un zélé panthéiste.

Cet « excellent » prêtre, à qui son fils reproche seulement d'avoir montré toujours beaucoup trop de tolérance à l'égard des catholiques, joignait à son incrédulité religieuse la passion de l'alchimie : si bien que, n'ayant pas le loisir de s'occuper avec suite de l'éducation de ses enfans, il s'était remis de ce soin à l'une de ses sœurs, bonne vieille demoiselle un peu sotte, qui, ayant elle-même un goût immodéré pour la boisson, a accoutumé son neveu, dès l'âge de dix ans, à s'enivrer de vin et d'eau-de-vie, — cependant qu'un garçon meunier et une jeune servante entreprenaient de l'initier à d'autres plaisirs, plus déplacés encore dans l'apprentissage moral d'un futur pasteur. Mais cette dépravation précoce, qui allait faire de Laukhard, pour tout le reste de sa vie, un mélange d'ivrogne et de coureur de filles, s'était, depuis l'enfance, accompagnée chez lui d'un très ardent désir de savoir, le poussant à dévorer tous les livres que le hasard lui jetait sous la main. Aussi ne tarda-t-il pas à profiter des leçons que, de temps à autre, il recevait de son père : leçons

qui portaient sur les sujets les plus variés, à l'unique exception du catéchisme, que le pasteur Laukhard non seulement s'interdisait d'enseigner, pour son compte, à son jeune élève, mais qu'il lui défendait d'étudier au collège voisin où il l'avait envoyé.

Frédéric Laukhard avait environ dix-huit ans lorsque, ayant achevé brillamment ses « humanités, » il est entré à cette université de Giessen qui a été la première des grandes écoles où devait s'écouler toute sa jeunesse. Malgré son ignorance du catéchisme, et une incrédulité beaucoup plus radicale, comme aussi plus bruyante et plus intolérante que celle même de son digne père, c'est dans la section de théologie qu'il s'est fait inscrire à Giessen, ainsi que, plus tard, à Heidelberg, à Iéna et à Halle : toujours estimé de ses maîtres pour son intelligence et la remarquable qualité de ses « dissertations, » tandis que ses camarades s'accordaient à admirer son expérience consommée de buveur, de joueur, d'organisateur de farces méchantes contre les bourgeois. Parfois, en vérité, il essayait d'abandonner cette vie universitaire pour aller remplir un emploi de pasteur, que les démarches assidues de son père avaient réussi à lui procurer; mais bientôt son ivrognerie, ses exploits galans, et l'intempérance trop ouverte de son « voltairianisme » le chassaient de la place péniblement acquise; sur quoi le jeune théologien s'empressait de retourner à sa chère existence d'étudiant, qu'il finit même, un jour, par échanger contre celle de professeur d'université, après avoir subi, avec un éclat mémorable, les épreuves de la « maîtrise en philosophie. »

A l'université de Halle, qui était alors l'une des plus peuplées et des plus renommées de toute l'Allemagne, le « maître » Laukhard occupait, dans les premiers mois de l'année 1783, une situation que maints de ses condisciples de naguère pouvaient justement lui envier. Ses cours d'hébreu, de grec, et d'histoire de l'Église lui attiraient un bon nombre d'élèves payans; ses travaux littéraires commençaient à répandre son nom dans le grand public; et l'un des personnages les plus en vue de la vieille cité universitaire, le docteur Semler, l'honorait expressément de son amitié. Ce docteur, — et pasteur, — Semler était lui-même, du reste, un exemple curieux de l'état d'anarchie où se trouvait plongée la théologie protestante de la seconde

moitié du XVIII[e] siècle, sous l'influence de notre mouvement encyclopédiste : infiniment érudit, plus versé que personne de son temps dans toutes les matières de la philologie orientale et de l'exégèse, il enseignait une espèce de déisme chrétien, qui, tout en exaltant les principes moraux de l'Évangile, faisait profession de n'admettre, dans la religion, aucun élément de surnaturel; avec cela un fort brave homme, modèle de désintéressement et de charité, et toujours prêt à excuser les « frasques » de son jeune ami en considération des sarcasmes, plus ou moins spirituels, dont celui-ci ne se lassait point d'accabler le catéchisme luthérien et ses défenseurs.

Mais ni ses conseils, ni le spectacle de ses propres vertus ne parvenaient, décidément, à prévaloir contre les habitudes, très peu « magistrales, » que Laukhard avait rapportées de ses longues années de séjour dans les cabarets, tripots, et autres mauvais lieux de Giessen et d'Heidelberg, — et puis aussi de Francfort, de Mayence, et de Strasbourg, où j'ai oublié d'ajouter que l'apprenti-théologien, en compagnie d'un gentilhomme bavarois et d'un jésuite défroqué, avait jadis promené sa double soif de vin et de « libre pensée. » Tantôt les graves professeurs de l'université de Halle avaient le chagrin d'apprendre que leur nouveau collègue venait d'être ramassé, ivre-mort, dans une rue d'Iéna ; ou bien le bruit courait que « maître » Laukhard s'était vu refuser, par le censeur de l'université, la permission de publier un roman où étaient outrageusement diffamés de notables et respectables habitans de la ville. Pour échapper aux remontrances paternelles du docteur Semler, Laukhard, que ce savant homme avait d'abord recueilli dans sa maison, était allé se loger dans une auberge des plus mal famées; et les parens de plusieurs de ses élèves avaient, tout de suite, interdit à leurs enfans de continuer à prendre des leçons chez lui, ou même de continuer à suivre les cours publics d'un professeur qui semblait avoir pris à tâche de les scandaliser. Enfin c'était comme si son ancienne adresse même à éviter le remboursement de ses dettes se fût, à la longue, fatiguée et usée : car, de jour en jour, ses supérieurs hiérarchiques et son brave homme de père recevaient, en plus grande abondance, les réclamations irritées de ses créanciers. De telle façon que sa carrière professorale non seulement lui devenait sans cesse plus pénible, mais menaçait d'aboutir, très vite, à une catastrophe; par où nous pouvons nous expli-

quer, au moins en partie, l'étrange et soudaine idée qui lui vint, sur la fin de l'année 1783, de renoncer pour toujours à cette carrière, et, moyennant une modeste prime de huit louis d'or, de s'engager, comme soldat, dans l'armée prussienne.

En vain ses collègues d'hier, ses parens, et même ses nouveaux chefs tâchèrent à le dissuader d'une résolution aussi singulière : le bruit de cette nouvelle équipée du joyeux « maître » Laukhard avait procuré à celui-ci un regain de popularité qui, sans doute, plus encore que tous les autres motifs, le décida à persister dans sa folle entreprise. Et peut-être, en somme, l'ex-professeur n'eut-il pas trop à regretter son changement de vie : car ses officiers le laissaient libre de la plus grande partie de son temps, ses créanciers n'avaient plus, désormais, aucune prise sur lui, et le jeune soldat, délivré de toutes ses préoccupations de la veille, pouvait maintenant tout à son aise, comme autrefois, partager ses loisirs entre la boisson et l'étude. En échange de ses cours de l'université, d'autres leçons lui apportaient de quoi suppléer à l'insuffisance de sa solde quotidienne ; les éditeurs lui commandaient de petits travaux qui continuaient à étendre sa réputation d'écrivain ; et, de toutes parts, lui arrivaient de précieux témoignages de curiosité et de sympathie. Quelquefois, seulement, il avait à s'éloigner de Halle, pour prendre part à des manœuvres : mais ces rares « corvées » ne lui déplaisaient point, étant pour lui une occasion d'approcher toute sorte de grands personnages à qui il ne manquait jamais de soutirer un thaler ou deux, en même temps qu'il s'amusait à observer leurs vices ou leurs ridicules. En 1790, une querelle ayant éclaté entre la Prusse et l'Autriche, son régiment reçut l'ordre de se rendre en Silésie : mais la paix se trouva conclue presque immédiatement, et le principal résultat de cette première campagne fut, pour Laukhard, de lui permettre d'explorer, longuement et complaisamment, tous les lieux de plaisir de Berlin, sur lesquels ses *Souvenirs* nous offrent une foule de descriptions et d'anecdotes des plus divertissantes, dans la naïve effronterie de leur réalisme. C'est aussi à Berlin que notre aventurier fit la connaissance du duc Frédéric de Brunswick, qui, ayant été informé de son histoire, lui demanda de lui communiquer quelques passages de son Journal intime : sur quoi Laukhard écrivit, en français, un *Extrait du Journal d'un mousquetaire*

prussien pendant la campagne de 1790, en y joignant une belle ode latine composée tout exprès à la gloire du jeune prince; et peut-être le « pourboire » que lui valut ce savant hommage ne fut-il pas sans contribuer à une « maladie assez grave » qui, quelques jours après, faillit empêcher Laukhard de repartir de Berlin avec son régiment.

Revenu à Halle, il réussit à se lier d'une étroite amitié avec un ancien moine franciscain nommé Bispink, qui, ayant été chargé naguère d'enseigner la philosophie dans un des couvens de son ordre, avait cru s'apercevoir de la fausseté des notions qu'il exposait à ses élèves, et, du même coup, s'était transformé en un féroce ennemi de tout dogme chrétien. Échappé de son couvent, il était venu ouvrir, à Halle, un commerce de librairie dont la spécialité était, surtout, la publication et la vente d'ouvrages anti-religieux : mais probablement la pornographie n'était pas, non plus, pour déplaire à l'ex-franciscain, car ce fut lui qui, en 1791, commanda à son ami Laukhard la première série de ses *Souvenirs*, employée principalement au récit de ses exploits amoureux aussi bien dans sa bourgade natale que dans les diverses cités universitaires où il avait vécu. L'ouvrage, comme je l'ai dit déjà, parut, avec un succès remarquable, en 1792, — vers le même temps où l'auteur se voyait obligé de quitter définitivement sa tranquille et commode garnison de Halle, pour commencer, sur le champ de bataille de Valmy et devant la place forte de Landau, la seconde série de ses aventures.

II

Parti de Halle le 15 juin, le régiment de Laukhard arriva, le 9 juillet, à Coblence, où s'était amassée la foule bruyante et oisive des émigrés français. Le général prussien avait défendu à ses hommes de fréquenter ces étrangers, par crainte que ceux-ci ne les décidassent à déserter pour passer dans leurs troupes, comme y avaient passé, déjà, nombre de soldats d'autres régimens : mais Laukhard, dès le premier jour, se fit un devoir de ne point tenir compte de cette prescription, trop heureux de pouvoir étaler tout ensemble, dans les cafés élégans que remplissaient les émigrés, sa connaissance de la langue française et sa lucrative maîtrise à tous les jeux de cartes. Sous les descriptions qu'il nous fait de la pourriture morale produite, à Coblence et

dans les environs, par le séjour des émigrés, nous devinons qu'il n'a pas manqué de retirer lui-même, de ce séjour, un très vif plaisir et quelque profit. Aussi bien ne nous cache-t-il pas que c'est expressément de la bouche des « demoiselles » de Coblence qu'il a appris ce qu'il nous révèle de leur dépravation. Et son accent de vertueuse amertume ne nous empêche pas de comprendre qu'il aurait, bien volontiers, prolongé indéfiniment son étude de la vantardise, de la prodigalité, et de l'infatigable « galanterie » des émigrés, au lieu de se remettre en marche, avec l'armée coalisée, vers Trèves, le Luxembourg, et la frontière de France.

Jamais, dit-il, je n'oublierai le jour où, pour la première fois, nous avons posé le pied sur le sol français. Le matin, au sortir du campement, le temps était doux et bon ; mais, après une marche de deux milles, nous dûmes faire halte, pour laisser passer la cavalerie et l'artillerie; et, pendant cet arrêt, une pluie effroyable s'abattit sur nous, froide et pénétrante, qui nous permettait à peine d'avancer. Enfin, nous rompîmes les rangs, de nouveau, et nous postâmes auprès d'un village appelé Brehain-la-Ville, à un bon mille déjà de la frontière allemande.

La pluie continuait de tomber, sans un moment d'interruption; et comme le mauvais état de la route avait contraint les fourgons de bagages à ralentir leur marche, nous nous trouvâmes condamnés à une longue station en plein air, sous l'averse qui nous mouillait jusqu'aux os. C'est là qu'il aurait fallu entendre les jurons des officiers et soldats!

Au bout d'une heure environ, on nous commanda d'aller chercher du bois et de la paille au village voisin, pendant que d'autres s'occuperaient de rapporter du fourrage pour les chevaux. Ce dernier travail s'accomplit naturellement, comme il se pratique toujours en pays ennemi : nos hommes coupèrent, arrachèrent tout le blé des champs; quelques instans leur suffirent pour transformer en un désert une plaine dont huit ou dix villages s'étaient attendus à tirer leur nourriture durant toute une année. Et plus horribles encore furent les scènes qui se passèrent dans les villages. Le plus proche de notre campement était le susdit Brehain, un beau grand bourg où avait, naguère, résidé un « bailli du Roi. » C'est là que je me rendis en courant, pour me réchauffer, avec beaucoup d'autres soldats, sous prétexte de nous approvisionner de bois et de paille. Mais, avant de s'occuper de cet approvisionnement, la plupart de mes compagnons explorèrent les maisons, et en emportèrent tout ce qu'ils pouvaient y découvrir de facile à prendre : du linge, des vêtemens, des vivres, et bien d'autres choses, soit pour s'en servir eux-mêmes ou pour les revendre.

Les hommes de ces villages s'étaient tous éloignés, en ne laissant que leurs femmes, peut-être parce qu'ils croyaient que celles-ci auraient plus de chances d'émouvoir la compassion des envahisseurs. Mais le rude soldat n'a pas beaucoup d'égards pour le beau sexe, d'une façon générale, et surtout en pays ennemi...

Enfin, à la nuit tombante, nous vîmes arriver nos bagages. Précipitamment nous dressâmes nos tentes, et nous étendîmes sur des lits de paille, affreusement trempés et tout couverts de boue. La nuit, les soldats désignés pour monter la garde autour du camp abandonnèrent leurs postes pour aller, de nouveau, piller les villages voisins.

Le 20 août, le duc de Brunswick, qui commandait l'armée d'invasion avec le roi de Prusse, s'approcha des remparts de la place de Longwy, en compagnie d'une petite escorte, et somma la garnison de se rendre sans combat. Le commandant de la place hésitait d'abord à lui obéir, connaissant la solidité des vieux murs de Vauban, et croyant pouvoir compter sur des secours prochains. Mais les bourgeois de Longwy, au premier coup de feu qu'ils entendirent, l'obligèrent à capituler, dans leur désir de conserver leurs maisons intactes : et ainsi le premier fait d'armes de Laukhard fut son entrée victorieuse dans cette petite cité lorraine. Cependant notre conteur-philosophe estime que la prise de Longwy et celle de Verdun « ont eu les conséquences les plus désastreuses pour l'armée allemande : car si les Français s'étaient montrés plus résistans, et avaient donné plus de travail à leurs adversaires, ceux-ci n'auraient point avancé sur le sol ennemi aussi loin qu'ils l'ont fait, ou bien, en tout cas, auraient pris plus de précautions pour assurer leur défense. »

A Longwy, du moins, Laukhard eut l'occasion de s'assurer lui-même contre les privations à venir. Le duc de Brunswick, en effet, « ayant trouvé les magasins de la place parfaitement approvisionnés, » fit distribuer à ses hommes de solides rations « de tabac, d'eau-de-vie, de lard, de viande salée, etc. » Mais les rations auraient été beaucoup plus abondantes si les officiers chargés de les répartir ne s'étaient pas avisés de garder pour eux toute sorte d'objets, ou de les revendre à des brocanteurs ; et Laukhard se plaint fort, en particulier, de n'avoir pas reçu une seule des nombreuses paires de bas que « l'excellent duc » avait ordonné de distribuer aux soldats.

Après un repos d'une dizaine de jours à Longwy, l'armée allemande vint assiéger Verdun, où les habitans, de même que ceux de Longwy, ne tardèrent pas à capituler, malgré l'héroïque opposition du commandant Beaurepaire. Là encore, les magasins étaient largement pourvus ; et Laukhard, instruit par son expérience de Longwy, où des scrupules de probité et de discipline l'avaient retenu de s'attribuer, soi-même, toute sa

part de butin, ne se fit pas faute d'emporter tout ce qui lui tombait sous les doigts. « Souvent, nous dit-il, j'ai régalé de vin et d'eau-de-vie mes compagnons de tente; et, un jour, je me suis emparé d'un magnifique manteau d'officier, tout neuf, que j'ai vendu à un lieutenant pour quatorze thalers, bien que les galons d'or, à eux seuls, valussent davantage. Si je ne prends pas l'objet, un autre le prendra : ce raisonnement était, désormais, devenu pour moi une règle de conduite à peu près constante. »

Sous une pluie lugubre, les troupes prussiennes sortirent de Verdun, pour marcher à la rencontre de l'ennemi. On avait dû laisser derrière soi une partie des vivres, faute de chevaux et de fourgons pour les transporter; et la marche était si lente sur les routes boueuses, que Laukhard, avec sa franchise ordinaire, reconnaît que c'est seulement sa fatigue et son manque de forces qui l'ont empêché de « passer du côté des Français, » dès ce moment-là. Le tableau qu'il nous fait de cette marche de son armée, jusqu'au jour de la bataille de Valmy, ne ressemble guère à celui que nous en a laissé l'auteur de *Werther* et de *Faust*, qui prenait part à la même campagne dans l'entourage immédiat du roi de Prusse et d'autres princes allemands : mais tous deux ont un accent de vérité qui nous force à tenir également compte de leur témoignage; et tandis que Gœthe, avec une élégance et une justesse d'expression merveilleuses, nous décrit les apprêts du combat tels qu'il les voyait de la tente des chefs, il ne nous déplaît pas que Laukhard vienne nous révéler le point de vue des soldats, nous les représentant affamés et fourbus, toujours prompts à s'irriter des ordres de leurs officiers, et ne sachant pas trop s'ils doivent détester ou admirer les « patriotes » qu'ils vont avoir à combattre, mais conservant, sous tout cela, une vénération superstitieuse à l'égard de ce roi et de ces princes que quelques-uns d'entre eux croient, très sérieusement, être invulnérables, — ce qui est, au reste, l'une des croyances que leur compagnon et historien Laukhard a le plus de peine à leur pardonner, en sa double qualité d'ancien professeur et de « philosophe. »

Quant au détail des opérations militaires de Valmy, Laukhard ne nous en apprend presque rien, son régiment n'ayant eu, pour ainsi dire, qu'à recevoir, de très loin, quelques coups de canon égarés. Lui-même, cependant, malgré son mépris pour les folles idées des autres soldats, ne nous cache pas qu'il s'est

« grandement réjoui » de voir avec quel courage le roi de Prusse, escorté de cinq ou six généraux, s'est placé dans un endroit des plus exposés, où les boulets ennemis s'abattaient sans cesse. Mais il est tout prêt à affirmer, d'autre part, que Dumouriez, « s'il avait voulu, aurait pu causer bien plus de dommages à l'armée allemande; » et il ajoute que telle était, aussi, l'opinion du roi de Prusse et du duc de Brunswick. Le fait est que, après « une canonnade réciproque d'environ quatre heures, » les vaincus commencèrent tranquillement leur retraite, pour la poursuivre durant de mortelles journées sous le vent et la pluie, affamés, épuisés, découragés, et avec la crainte constante d'être rejoints par ces terribles « Patriotes qu'ils n'étaient pas du tout impatiens de revoir. »

Je ne puis malheureusement songer à raconter ici, d'après les *Souvenirs* de Laukhard, les circonstances de cette retraite, non plus qu'à résumer les chapitres où notre personnage nous décrit son nouveau séjour à Longwy, son entrée dans Francfort repris aux Français, et toute la série de ses aventures pendant les mémorables hiver et printemps de 1793. Tout au plus vais-je tâcher d'extraire rapidement, de ces chapitres, deux ou trois petits traits caractéristiques.

A Francfort, le premier soin des habitans, après le départ de l'armée républicaine, avait été d'affirmer leur joie en effaçant toute trace de la récente domination française. « Dans les cafés, les marqueurs de billards, qui toujours jusqu'alors s'étaient servis de termes français, se mirent tout à coup à marquer en allemand; les *mamselles* résolurent de s'intituler *jeunes dames;* les mots *toilette*, *pique*, *cœur*, *carreau*, furent remplacés par des mots allemands, souvent improvisés... Les journalistes s'accordèrent unanimement à déclarer que c'était, seule, la peur de la guillotine qui les avait forcés à étouffer l'expression de leur patriotisme, en traitant de héros Custine et ses hommes. » Dans les villages des environs de Mayence, d'autre part, les paysans avouaient qu'ils avaient accueilli les envahisseurs avec enthousiasme : mais c'est parce qu'ils s'imaginaient que les Français, étant catholiques comme eux, venaient, sur l'ordre du Pape, pour contraindre les protestans à se convertir.

Lorsque arriva la nouvelle de l'exécution de Louis XVI, Laukhard, dans un cabaret de Hœchst, crut devoir en profiter pour

adresser à ses compagnons un long et pompeux discours où il comparait les procès des trois souverains qui avaient été mis à mort par leurs sujets, Agis de Lacédémone, Charles Ier d'Angleterre, et Louis Capet, en concluant à l'entière légitimité de la condamnation de ce dernier; et son discours était si savant, avec une éloquence si imprévue chez un soldat ivre, que l'orateur eut à le répéter, le lendemain, devant un groupe d'officiers, — ce qui lui procura un nouveau « pourboire, » accompagné, simplement, d'une exhortation à tempérer la ferveur expansive de son « libéralisme. »

Le 14 avril, le régiment vint collaborer au siège de Mayence. De l'endroit où ils étaient postés, Laukhard et ses camarades avaient souvent l'occasion de causer avec des soldats français, à travers un canal qui les séparait; et ses *Souvenirs* nous fournissent un échantillon des étonnans dialogues qui s'engageaient là. « Écoute un peu, patriote du diable, — commençait, par exemple, un soldat prussien, — est-ce que tu vas bientôt monter à la guillotine? — Et toi, maudit valet des tyrans, dis, est-ce que ton caporal va bientôt te rendre boiteux, à force de schlague? — Chiens que vous êtes, vous avez assassiné votre roi; et il faudra que, pour votre peine, vous alliez tous en enfer! — C'est-à-dire que, si vous n'étiez pas des idiots, vous infligeriez le même sort à tous les tyrans! Et cette conduite ferait de vous des hommes, tandis que vous n'êtes que des animaux en servage, et méritez bien tous les coups de fouet que vous recevez! »

Mais, ainsi que Laukhard nous le dit lui-même, les événemens, durant toute cette première partie de la campagne contre la France, l'ont condamné à ne jouer qu'un rôle de témoin ou de figurant; et ce n'est que vers la fin de septembre 1793 que sa situation a brusquement changé, rendant désormais son rôle personnel assez considérable pour lui permettre de modifier le ton de son récit, où il va pouvoir, nous annonce-t-il, « recommencer à parler surtout de ses propres actions. »

III

Le régiment dont il faisait partie était en train, depuis le 18 septembre, d'assiéger l'importante place forte de Landau, en Alsace. On savait que cette ville, au contraire de Longwy et de

Verdun, serait très difficile à prendre d'assaut : mais on espérait que le manque de vivres, tôt ou tard, obligerait les habitans à capituler. Et comme Laukhard, dans ses bavardages de cabaret, s'était vanté d'avoir eu jadis pour condisciple le représentant du peuple Dentzel, qui défendait Landau avec le général Laubadère, et d'être même un peu son parent, ses chefs résolurent de l'envoyer dans la place, sous prétexte de désertion, pour essayer de persuader, — ou, au besoin, de corrompre, — son cousin et ami. Tour à tour le colonel prince de Hohenlohe et le prince Louis de Prusse en personne entamèrent, avec notre homme, de longues et habiles conversations, le prenant à la fois par sa vanité, par son « pacifisme » philosophique, et par son amour des « pourboires : » si bien que l'ex-professeur, qui, du reste, était fatigué de sa vie de soldat, finit par accepter cette singulière et dangereuse mission.

Une nuit, trois dragons français en patrouille le recueillirent devant l'une des portes de Landau, et le conduisirent en présence du général Laubadère, à qui il déclara que ses principes républicains et son horreur de la tyrannie l'avaient contraint à abandonner l'armée prussienne. Le général le régala d'un verre de vin, lui demanda, sur la situation des troupes assiégeantes, divers renseignemens que Laukhard s'empressa de lui fournir avec sa franchise ordinaire, — déjà prêt à oublier les « pourboires » prussiens qui gonflaient ses poches ; — puis, après avoir vidé encore une bouteille de vin en l'honneur (et aux frais) de la République, le soi-disant déserteur fut amené au représentant, qu'il trouva attablé en compagnie d'une jeune et gentille demoiselle.

Cette aimable personne eut d'abord à me servir un verre de liqueur. Après quoi notre entretien roula sur les Prussiens, les universités de Halle, Iéna, et Giessen, le théologien « libre penseur » Bahrdt, dont Dentzel avait été, comme moi, l'admirateur passionné, la Révolution française, le siège, et cent autres sujets sérieux ou plaisans. Sur ces entrefaites, le général Laubadère vint nous rejoindre ; et Dentzel lui cria, dès qu'il l'aperçut : « Tenez, général, voici mon compatriote Laukhard, un *sacré gaillard* que je suis ravi d'avoir retrouvé ! Nous allons faire de lui un parfait citoyen ! »

Ce bon accueil du représentant eut, tout de suite, pour effet de me remettre en train, et le vin que j'avais bu me rendit si bavard que mes nouveaux compagnons se montrèrent enchantés de moi... Je restai à dîner chez Dentzel, où j'eus le plaisir de faire connaissance avec le général Delmas, un jeune homme plein de feu. La citoyenne Lutz, qui mangeait

avec nous, était la fille d'un riche boucher de Landau. Elle demeurait chez Dentzel, et l'aidait à passer le temps durant l'absence de sa femme, qu'il avait laissée à Paris; mais je dois dire qu'elle n'était ni dure, ni d'un accès difficile, pour d'autres encore que son amant attitré. Celui-ci échangeait avec elle des plaisanteries très lestes, accompagnées de gros mots, à la façon du Palatinat. Nous parlions, naturellement, en français, car les deux généraux ne comprenaient pas un mot d'allemand. Et comme j'émettais souvent les anciennes expressions de « monsieur » et de « mademoiselle, » mes hôtes m'en réprimandèrent amicalement, m'avertissant que j'eusse désormais à appeler tout le monde « citoyen » et « citoyenne, » ainsi qu'à tutoyer tout le monde, y compris la Lutz, qui, de son côté, s'était mise aussitôt à me tutoyer.

Jamais je n'ai eu plus vivement conscience de ma dignité d'homme libre qu'à cette table où, humble soldat prussien, je me voyais assis entre un représentant de la puissante nation française et deux généraux de division... Dentzel m'invita à revenir bientôt, et, au moment où je prenais congé de lui, me promit de s'occuper de moi de toute manière. Je ne me doutais pas que cette réception amicale allait me conduire jusque sur les degrés de la guillotine.

Le fait est que les dispositions de Dentzel à l'égard du nouveau « citoyen » s'altérèrent absolument dès que celui-ci, deux ou trois jours plus tard, s'enhardit à lui avouer le véritable objet de sa désertion, et poussa même l'imprudence jusqu'à lui remettre un écrit du prince royal de Prusse, autorisant le soldat Laukhard à traiter et à négocier en son nom. Dentzel, qui, décidément, prenait au sérieux ses fonctions de représentant du peuple, ne parut pas tenté un seul instant par la perspective des avantages qu'on lui proposait : et ce ne fut qu'en souvenir de son ancienne amitié qu'il consentit à ne parler à personne des révélations de Laukhard, tout en menaçant le faux déserteur de divulguer l'écrit du prince de Prusse si jamais il risquait la moindre démarche pour servir, en quoi que ce fût, les intérêts de l'ennemi. Depuis lors, le pauvre Laukhard vécut dans une angoisse et une terreur perpétuelles; et l'on imagine sans peine l'émotion qu'il dut ressentir lorsque, certain soir après, il reçut l'ordre de comparaître devant le général Laubadère, qui, le même jour, venait de décréter l'arrestation du représentant.

Par miracle, ce dernier se faisait, de l'honneur et du devoir « civiques, » une notion infiniment plus haute que celle qu'en avait son ancien condisciple en théologie. Emprisonné comme suspect d'avoir entretenu des relations avec les assiégeans, il s'interdit, jusqu'au bout, de mentionner son aventure avec Lau-

khard, dont le récit, tout en perdant ce dernier, aurait amplement suffi à le justifier lui-même. Et non seulement Laukhard n'eut pas à souffrir de cette arrestation de Dentzel : il a l'inconscience de nous rapporter que, pendant que son bienfaiteur attendait de passer en jugement, il réussit même, pour son compte, à s'insinuer dans les bonnes grâces du général Laubadère, — sans doute en continuant à le renseigner sur ce qu'il pouvait avoir connu des secrets de l'armée allemande.

Il y a d'ailleurs un passage de ses souvenirs qui nous fait voir, de la manière la plus significative, le bizarre mélange de sentimens contradictoires qu'avaient créé, dans cette âme de « drôle, » une sympathie instinctive pour les idées républicaines, une peur affolée d'être pris en faute, et la persistance d'un certain respect pour la discipline militaire, sinon pour une forme plus élevée de l'obligation morale. Un jour, pendant les dernières semaines du siège de Landau, les officiers français, aussi confians dans son « civisme » que l'avaient été naguère ses chefs allemands dans son loyalisme, lui ont demandé s'il n'accepterait pas de sortir de la place, pour tâcher d'informer de leur situation le commandant d'une armée de renfort. Le projet n'a pas abouti : mais Laukhard reconnaît qu'il a consenti très volontiers à se charger de cette nouvelle mission. Voici en quels termes il nous explique la conduite qu'il comptait tenir, si la chance lui avait permis d'échapper au voisinage, de plus en plus angoissant pour lui, de son trop honnête cousin le conventionnel :

Je puis affirmer solennellement au lecteur que j'avais, dans l'esprit, un double plan. En vérité, j'aurais tout essayé pour me glisser, sans être surpris, à travers les lignes prussiennes. Mais, au cas où ce bonheur ne m'aurait pas été donné, je me serais fait amener devant le général de Knobelsdorf, et lui aurais exposé l'insuccès de mes efforts pour obtenir la reddition de Landau. Et que si, au contraire, j'avais pu arriver librement jusqu'auprès des généraux français, je les aurais obligés envers moi en leur rendant compte, bien au juste, de l'état de la ville assiégée : ce qui m'aurait aidé à détruire d'avance tout soupçon pouvant être, ensuite, formé contre moi.

Cet « état de la ville assiégée, » dont Laukhard était prêt à rendre compte, suivant le cas, au général prussien ou au général français, il nous l'a décrit, dans son livre, avec une foule de détails instructifs qui font peut-être, des chapitres qu'ils rem-

plissent, la partie la plus précieuse de l'ouvrage entier, au point de vue proprement historique. Les péripéties de la rivalité haineuse du représentant Dentzel et du général Laubadère, la vie au jour le jour des assiégés, avec leur enthousiasme civique coupé parfois de brusques accès de découragement, l'état d'esprit des officiers et des soldats, leurs travaux et leurs plaisirs, la condition misérable de la nombreuse troupe des déserteurs, entassement hétéroclite des rebuts de toutes les nations, la décroissance continue des vivres et les scènes tragiques qui en résultaient : tout cela est évoqué sous nos yeux sans l'ombre d'exagération, ni, non plus, de réticence; et nous assistons d'heure en heure aux menus incidens d'un grand drame dont nous nous rappelons, d'autre part, que le dénouement va être d'une importance décisive pour le triomphe ou la défaite de l'idée révolutionnaire.

On sait ce qu'a été le dénouement du drame : le 28 décembre, la place de Landau s'est rouverte, débloquée par l'approche d'une armée de renfort; et l'armée allemande, après avoir vainement dépensé plus de trois mois à ce siège, a dû se retirer au delà du Rhin. Quant à « maître » Laukhard, la levée du siège lui a valu d'être transporté, en compagnie d'autres déserteurs, à Strasbourg, où notre homme s'est occupé aussitôt d'aller faire montre de ses opinions républicaines et anti-religieuses devant l'ex-capucin allemand Euloge Schneider, qui régnait alors sur toute l'Alsace. « Que désires-tu? — lui demanda ce personnage, attablé, lui aussi, en compagnie d'une « aimable mamselle. » — Je désire apprendre à connaître l'homme illustre qui, par le moyen de la philosophie, a écrasé la superstition; qui a renoncé à une profession inutile pour se mettre au service de l'humanité; et que l'Allemagne honore comme l'un de ses meilleurs poètes, et la France comme l'un de ses plus ardens républicains! — Ami, ce sont là des complimens. Je ne suis fier que d'une chose : de pouvoir servir la République! » Mais comme Laukhard lui déclarait, ensuite, qu'il venait de Halle, le capucin défroqué, oubliant sa modestie de la minute précédente, se fit longuement rapporter ce que disaient de lui les professeurs de cette ville, et de toutes les autres universités allemandes. Sa protection, d'ailleurs, ne procura pas d'autre avantage à son compatriote que de lui

permettre de circuler librement par les rues de Strasbourg : mais Laukhard n'en a pas moins conservé de lui un souvenir si excellent que, deux ans plus tard, revenu en Allemagne, il s'est obstinément refusé à tenir pour vraie aucune des accusations portées contre lui, — tout de même qu'il continuait à soupçonner une simple calomnie de la « réaction » dans le bruit public qui reprochait au « vaillant » Collot d'Herbois d'avoir été acteur.

C'est à Lyon, ou plutôt à « Commune-Affranchie, » qu'il eut l'occasion d'approcher ce dernier personnage, et même de travailler, quelque temps, sous ses ordres : car la tentation lui était venue, au sortir d'Alsace, de troquer la profession, trop peu lucrative, de déserteur allemand contre celle de soldat dans un bataillon de « l'Armée révolutionnaire. » L'échange avait été décidé dans un cabaret de Mâcon, où l'un des futurs compagnons d'armes de Laukhard l'avait enrôlé en lui faisant boire une bouteille de bourgogne « à la santé de la République. » Ce simple et rude héros lui avait dit : « Ainsi, tu te proposes d'aller à Lyon? Eh bien! si tu veux, nous partirons ensemble après-demain! Car un gaillard comme toi, f..., est fait tout exprès pour servir dans notre corps! Et maintenant, avale-moi ça! » L'ancien professeur avait « avalé ; » et, dès le lendemain, il avait revêtu le pittoresque uniforme des « sans-culottes. » Il nous raconte que, « sur le chemin entre Mâcon et Lyon, la petite troupe s'est arrêtée, au moins une demi-heure, dans tous les cabarets, où elle a bu sec, et n'a payé que très rarement. » Et il ajoute : « Ayant encore une bonne provision d'assignats, j'étais toujours enclin à payer; mais les autres m'engageaient à n'en rien faire, attendu que tout le pays d'alentour était infesté d'aristocrates et d'amis des curés, qui devaient être déjà trop heureux qu'un brave sans-culotte se contentât de boire leur vin, sans leur tordre le cou par-dessus le marché. »

A Commune-Affranchie, la charge principale du bataillon où servait Laukhard consistait à former une escorte d'honneur autour de la guillotine. En vain l'ex-professeur de l'université de Halle, « maître en philosophie » et écrivain estimé, avait-il fait mine de vouloir se soustraire à cette tâche imprévue. « Un véritable ami des hommes doit prendre plaisir à voir couler le sang des aristocrates! » lui avaient répondu ses chefs

aussi bien que ses camarades; et, en effet, lui-même avait fini par prendre, à ce spectacle, un certain plaisir. « Tout le monde, d'ailleurs, à Lyon, parlait de couper des têtes comme s'il s'agissait d'abattre des noix. Sans se donner la peine de faire aucune enquête, on estimait qu'il suffisait d'avoir été noble ou prêtre pour mériter d'être mis à mort. La guillotine ne pouvant pas opérer assez vite, on expédiait les condamnés à coups de fusil; et ceux qui ne mouraient pas sur-le-champ étaient achevés par les Sans-Culottes, au moyen du sabre et de la baïonnette. Mais toutes les exécutions accomplies à Lyon par la guillotine et la fusillade ne parvenaient pas, — il s'en fallait de beaucoup, — à satisfaire la fureur et le désir de vengeance de mes compagnons. Car ceux-ci avaient cru pouvoir compter sur le décret de la Convention aux termes duquel toute la ville devait être brûlée et livrée au pillage; et comme cet événement attendu ne se produisait pas, sans cesse leur indignation s'exprimait en murmures plus hauts. »

On conçoit aisément ce que dut être, et de quelle manière dut se traduire, la colère patriotique de ces justiciers lorsque, un mois environ après l'arrivée de Laukhard à Commune-Affranchie, ils apprirent que la Convention, bien loin de les autoriser à compléter l'anéantissement de la ville « aristocrate, » venait de décréter leur envoi à la frontière, pour y servir régulièrement. Du moins un très grand nombre d'entre eux se promirent-ils de rentrer « dans le civil, » le jour où aurait lieu cette incorporation; et, en attendant, ils s'offrirent encore un voyage tout semé de parties de plaisir. A Vienne, d'abord, les habitans de la ville, qui n'avaient point pris part à la révolte de Lyon, montrèrent peu de chaleur à les recevoir. « Les Sans-Culottes, campés dans une vaste prairie, sur la rive du Rhône, pestaient et juraient de toutes leurs forces, assurant qu'ils allaient massacrer tous ces maudits muscadins qui hésitaient à accueillir les braves vengeurs de la République. Leurs protestations étaient si bruyantes que le général Laporte fut forcé de se rendre auprès des bourgeois de Vienne, et de leur garantir que ses troupes, si on consentait à les loger, ne procéderaient à aucune exécution. Sur quoi les habitans se résignèrent à nous laisser entrer, et mirent à notre disposition un grand couvent vide. Mais leur retard avait exaspéré mes camarades, qui furent unanimes à déclarer qu'il était de leur devoir, f..., de procéder à

une enquête sur les opinions de ces b...-là! A cette fin, ils se répandirent aussitôt dans la ville, et explorèrent toutes les maisons, où, d'ailleurs, on les régala si largement de vin et d'eau-de-vie que la troupe entière était passablement dans les nuages quand elle se réunit au couvent, après cette active journée. Aussi entendis-je proclamer, depuis lors, que les habitans de la bonne ville de Vienne étaient d'honorables citoyens, d'excellens patriotes, et des b... de première qualité. »

Je regrette de ne pouvoir suivre notre sans-culotte dans les étapes successives de cette marche extraordinaire. A Grenoble, à Valence, à Montélimar, à Carpentras, partout les habitans épouvantés tâchaient à se conquérir une réputation de civisme, comme à Vienne, en gorgeant de boisson les « braves vengeurs de la République. » Et il en fut de même encore à Avignon, où Laukhard et sa troupe, logés au Palais des Papes, s'employèrent de leur mieux à détruire le peu qui restait des « merveilleuses peintures et des inscriptions célèbres que tous les récits de voyages avaient célébrées : » s'encourageant à cette tâche, qui paraît avoir un peu choqué l'ancien « humaniste, » par la pensée que « la suppression même des plus grands chefs-d'œuvre était un sacrifice nécessaire, si l'on voulait guérir radicalement les hommes des maux qu'avaient engendrés les tyrannies politique et religieuse. »

C'est à Avignon que Laukhard, sur le conseil d'un forgeron de ses amis, se retira de l'armée révolutionnaire pour s'inscrire, une fois de plus, sur la liste des déserteurs. A Lyon, dans un cabaret, une querelle qu'il eut avec le futur général Lassalle aboutit à un duel, qui valut à notre homme d'être grièvement blessé, mais lui permit ensuite, à Mâcon et à Dijon, de faire de longs et charmans séjours dans les hôpitaux, en qualité non seulement de malade, mais aussi d' « infirmier subalterne. » Il reconnaît que, parmi les diverses occupations que lui imposait ce métier nouveau, « l'administration des clystères et le transport des cadavres » lui déplaisaient à un très haut point; mais il était bien payé, bien logé et nourri, et avait le droit de prendre, « à la pharmacie de l'hôpital de Dijon, l'espèce et la quantité de tisane qu'il voulait, » — sans que j'aie besoin d'ajouter que le vieux vin de Bourgogne était, presque toujours, « l'espèce de tisane » dont il faisait choix. Il s'était lié avec les médecins, et avait même réussi à redevenir professeur : car des

officiers allemands, prisonniers de guerre à Dijon, lui avaient demandé de leur apprendre le français. Tout son récit de ces mois passés à Mâcon et à Dijon est rempli d'observations des plus précieuses pour l'histoire du régime de la Terreur en province. Mais lui-même allait avoir, bientôt, à découvrir les inconvéniens d'un régime dont la pratique, jusqu'alors, ne lui avait pas été moins agréable que les théories.

Pendant qu'il se régalait de « tisane, » à Dijon, l'idée extraordinaire lui avait passé en tête d'écrire au représentant Dentzel, pour lui demander un emploi à Paris. Dentzel se trouvait, à ce moment, en prison ; la lettre de son correspondant dijonnais, interceptée par le Comité de sûreté générale, eut pour résultat l'ordre d'emprisonner immédiatement le pauvre « infirmier subalterne. » Il y eut là, pour lui, de bien dures journées, et qui auraient sans doute été suivies d'un quart d'heure plus dur encore, — malgré l'indifférence acquise naguère, à Lyon, pour le spectacle de la guillotine, — si Dentzel n'avait pas héroïquement persisté à passer sous silence un certain détail de ses relations avec son co-accusé. Toujours est-il que, la crise de Thermidor ayant tout à coup relâché la rigueur de ses juges, Laukhard eut enfin l'immense satisfaction de se voir acquitté, sans autre dommage matériel que la perte simultanée de son emploi d'infirmier et de ses leçons.

Dans les derniers jours de décembre 1794, un décret de la Convention autorisa le renvoi de tous les déserteurs non-allemands; et Laukhard, s'étant aussitôt fabriqué un faux acte de baptême qui le représentait comme né dans la ville libre d'Altona, sortit de France avec plus d'empressement encore qu'il en avait mis à y pénétrer. Inutile de dire que les aventures ne lui manquèrent pas, sur tout son chemin jusqu'à la frontière, et puis dans les villes et villages de Suisse où il eut à passer; mais la plus étonnante de toutes ces aventures est, bien certainement, celle qui lui échut à Fribourg-en-Brisgau, où dans une auberge, la rencontre fortuite d'un « ci-devant, » le marquis d'Aulnoy, le décida à s'engager dans l' « armée des princes ! » — « Ce gentilhomme, qui racolait des recrues, avec l'argent anglais, pour le prince de Rohan, me promit dix louis d'or de prime, et, tout de suite, un rang de sous-officier, avec une solde de 24 kreutzers. La chose me plut fort; et, comme l'on peut toujours faire de moi

ce qu'on veut, ainsi que d'un enfant, je serrai la main du marquis, et me voilà devenu caporal chez les émigrés! »

Quelques jours après, un sergent conduisit le nouveau caporal à Ettenheim, où il fut présenté au prince et au vieux cardinal de Rohan. « Le prince était un type parfait de l'émigré banal : il sautait, chantonnait, et bavardait à tort et à travers. Son oncle le cardinal m'intéressa beaucoup plus. Il avait la figure d'un vieux viveur fatigué, avec une dignité de tenue et une voix élégamment modulée qui n'étaient pas sans m'inspirer un certain respect... »

Laukhard ne fit, au reste, qu'un très court passage dans cette armée extraordinaire, composée de plus d'officiers que de soldats, et où les hommes, « ramassis d'aventuriers allemands, hollandais, italiens, espagnols, polonais, et français, » n'avaient reçu de leurs chefs que « des pantalons de toile et des capotes, » en attendant que l'on décidât quel uniforme on allait leur donner. Un beau jour, après avoir obtenu de ses officiers le plus de « kreutzers » possible, — s'étant fait donner un thaler, par exemple, pour arracher de son habit une garniture de « boutons républicains, » — il profita d'une mission qu'on lui avait confiée pour décamper d'Ettenheim, avec le projet de ne plus s'arrêter nulle part jusqu'à son arrivée à Halle. Mais, à peine arrivé à la ville voisine, la vue d'une nouvelle troupe de soldats, et la perspective d'une nouvelle prime, eurent aussitôt raison de ses résolutions; et c'est ainsi que, avant de terminer la seconde série de ses *Souvenirs*, il nous apparait encore, momentanément, sous un uniforme de caporal de « l'armée de l'Empire, » discutant les plus hauts problèmes philosophiques avec son colonel, sans négliger de supputer le « pourboire » probable que lui rapportera cette discussion.

IV

De retour à Halle, vers le milieu de 1795, Laukhard s'est hâté de publier cette seconde partie de son autobiographie; et j'ai déjà dit combien l'accueil qu'elle a reçu a été différent du succès obtenu par la série précédente, trois ans auparavant. Mais M. Petersen a eu l'excellente idée de joindre, à sa réédition abrégée des « confessions » de l'aventurier allemand, un résumé des événemens ultérieurs de sa vie, ou plutôt de ceux de ces

événemens que Laukhard a racontés lui-même dans d'autres ouvrages, — car les journaux et mémoires du temps sont muets sur son compte. De ces événemens, le plus mémorable à la fois et le plus désastreux est le mariage de Laukhard, en septembre 1798, avec la fille d'un soldat : personne « accorte, laborieuse, et spirituelle, » mais trop imprégnée des « préjugés bourgeois » pour pouvoir s'accoutumer au caractère et aux procédés de son compagnon. Bientôt celui-ci se vit forcé de se séparer d'elle; et bientôt aussi il eut, définitivement, à s'enfuir de Halle, sous les persécutions de ses créanciers, pour aller traîner, pendant plus de vingt ans encore, jusqu'au mois d'avril 1822, une existence douloureuse de pasteur suppléant, de professeur sans élèves, mais surtout d'ivrogne et de va-nu-pieds.

Cet amour de la boisson, que jadis sa bonne tante lui avait transmis, a dû être, — nous le devinons à chaque page, dans ses *Souvenirs*, — la cause principale de toutes ses misères, l'empêchant de s'élever au-dessus du rang de simple soldat, comme il l'avait obligé à se démettre de ses fonctions de professeur d'université. A son ivrognerie s'est mêlée, de très bonne heure, chez lui, une fâcheuse absence de scrupules moraux qui nous gêne souvent pour lui accorder autant de sympathie que sembleraient lui en mériter son intelligence, son infatigable franchise, et le spectacle navrant de sa destinée : mais je ne crains pas d'affirmer qu'au demeurant, par-dessous tout cela, ce « drôle » a toujours été « le meilleur fils du monde, » prodigue, charitable, toujours prêt à partager l'argent qu'il a réussi à se procurer. Sa « libre pensée » même, pour choquante qu'elle soit, et son « jacobinisme » de sans-culotte reposent sur une confiance très généreuse, sinon très sagace, dans le pouvoir salutaire de la raison et de la liberté. En nous assurant que, « toujours, le premier venu a pu faire de lui ce qui lui plaisait, comme d'un enfant, » Laukhard nous révèle, d'un mot, le fond véritable de sa nature; et nous ne devons pas oublier non plus, pour l'apprécier justement, que ce perpétuel « enfant » se trouve avoir été, dans ses *Souvenirs*, l'un des plus amusans et vivans conteurs de toute la littérature de son pays.

T. DE WYZEWA.

LE TRAVAIL DE LA FEMME

ET

LES ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES

Quand on étudie les conditions actuelles du travail féminin, il est une considération que l'on doit sans cesse avoir devant les yeux. C'est que la femme, travaillant à domicile ou à l'atelier, est fille, épouse ou mère, et que, si elle n'est encore que jeune fille, elle doit être envisagée comme devant ou pouvant devenir un jour épouse et mère. Partant, la condition de la femme qui travaille a sur l'organisme social tout entier une répercussion physique et morale que l'on peut qualifier de formidable. Pour ceux donc, et ils sont encore heureusement nombreux, qui mettent la famille à la base même de la société, et qui ne comprennent pas une organisation quelconque de cette société sans une protection préalable et primordiale de la famille elle-même, il est logique de se poser la question suivante : dans le monde du travail, qui forme, en réalité, la majorité de la nation, quelle doit être la condition de celle qui est la pierre angulaire de la famille elle-même, c'est-à-dire de la femme, à travers les circonstances économiques nouvelles, créées par l'évolution industrielle et scientifique contemporaine?

Or la femme d'aujourd'hui qui travaille soit de façon manuelle, soit de façon intellectuelle, soit des deux à la fois, pour gagner sa vie, qu'elle soit ouvrière, employée, ou adonnée à une carrière libérale, ne peut être située dans la société que si on

la considère comme se mouvant à la fois dans sa famille et dans sa profession. Aussi importe-t-il, quand on parle de celle-ci, de ne jamais oublier celle-là.

Dans l'étude qui va suivre nous examinerons d'abord, d'un point de vue tout à fait général, la femme qui travaille, c'est-à-dire la femme dans sa profession; puis, par une conséquence naturelle, nous en conclurons à la nécessité d'organiser cette profession pour y placer la femme dans les conditions les plus propres, au point de vue moral et physique, à lui assurer la possibilité de remplir la mission à laquelle elle est destinée.

I

Un fait qui, tout d'abord, frappe l'observateur est le nombre de plus en plus considérable des femmes qui travaillent pour gagner leur vie.

Les uns s'en réjouissent et les autres s'en lamentent. Les premiers y voient l'aurore de l'émancipation féminine. Si la femme, disent-ils, travaille au point de subvenir toute seule à sa subsistance, sans le secours de l'homme, elle se libère vis-à-vis de ce dernier; elle tend au jour où, définitivement, elle n'aura plus besoin de lui et où elle deviendra son égale, et un sursaut d'orgueil s'empare de ces émancipateurs d'une moitié du genre humain. D'autres, au contraire, voient dans ce même fait une nouvelle expression des injustices sociales, une sorte de régression vers la barbarie des premiers âges où la femme était réduite à la condition servile, ainsi qu'on le constate encore dans les sociétés non civilisées. Sans même aller si loin, et considérant surtout la mère de famille, ils déplorent une de ces grandes misères qui sont le lot de notre temps, si brillant sous d'autres aspects. La femme, disent-ils, ne doit plus travailler que pour les siens. Elle doit demeurer au foyer pour s'occuper du ménage et des soins moraux et physiques à donner aux enfans, occupations qui suffisent du reste à ses faibles forces. Sa santé n'appartient pas à l'entrepreneur anonyme qui la flétrira à jamais dans l'air empesté de l'usine. Elle doit la conserver tout entière pour son mari et ses enfans. La place de l'ouvrière, épouse et mère de famille, est au foyer. Mieux que cela; si l'ouvrière accepte de travailler à domicile au profit d'autrui, le temps nécessaire doit lui être laissé pour vaquer à ses occupa-

tions domestiques, et il devient de plus en plus urgent, dans les conditions sociales modernes, que la législation et les mœurs soient dirigées dans ce sens. Si la mère de famille nécessiteuse n'est, en effet, protégée ou secourue, ni pendant sa grossesse et ses couches, ni pendant l'éducation de ses enfans; si, forcée par l'insuffisance du salaire de son mari à travailler elle-même pour autrui, elle n'a de temps libre, ni pour son ménage, ni pour les soins domestiques, il en résultera deux conséquences : la première, que les jeunes filles renonceront à se marier par crainte d'une misère certaine; la seconde, que les femmes, une fois mariées, se refuseront à avoir des enfans. Cette dernière conséquence est d'autant plus inévitable qu'elle est encore précipitée par l'affaiblissement du sentiment religieux.

Que, pour les uns, le travail régulier de la femme, notamment de la mère de famille, soit la plupart du temps une fâcheuse nécessité; que, pour d'autres au contraire, le droit au travail soit pour la femme un précieux avantage, gage de son émancipation future, nous sommes en face d'un fait général, prenant chaque jour une extension nouvelle. Les femmes travaillent de plus en plus et y sont progressivement contraintes dans cette grande mêlée qui s'appelle la lutte pour l'existence. Aussi la question du travail de la femme, et des conditions dans lesquelles il doit s'effectuer, est-elle une des plus graves préoccupations de ceux qui ont souci de l'avenir physique et moral de la race.

C'est par une pente insensible, c'est par le cours naturel des choses que les femmes se précipitent aujourd'hui à la fabrique et recherchent toutes les professions rémunératrices, sans se rendre compte d'ailleurs des révolutions économiques qui s'accomplissent autour d'elles. Un nouveau et vaste champ d'activité, qu'elles ne pouvaient connaître dans les conditions économiques anciennes, s'ouvre devant elles. Comment résisteraient-elles à l'appât du salaire qui s'offre? Et la dureté de l'existence ne les contraint-elle pas à courir après lui? Aussi l'accroissement du nombre de femmes se livrant à une occupation productive est-il considérable par rapport à ce qu'il était il y a moins d'un demi-siècle, ou seulement d'un quart de siècle.

En France, sur une population active d'environ vingt millions de personnes, la statistique compte près de sept millions de femmes. Dans la généralité des pays d'Europe également, les femmes représentent en moyenne trente pour cent de la

population ayant une profession. Partout on constate un afflux de population féminine vers les fabriques, notamment dans les régions où l'agriculture ne fournit pas aux femmes une occupation rémunératrice.

La statistique, d'après le recensement de 1901, donne la proportion suivante des femmes par rapport aux hommes dans les diverses branches du travail :

Agriculture : 28 pour 100 ;
Commerce : 35 pour 100;
Professions domestiques : 77 pour 100;
Professions libérales : 33 pour 100.

Dans la fraction salariée ou ouvrière de la population industrielle des usines et des ateliers, on compte 927 705 femmes contre 2 350 819 hommes. Dans la population ouvrière travaillant à domicile, les femmes sont en majorité : 906 512 contre 679 568 hommes.

Dans les établissemens industriels, le groupe du vêtement, où l'on compte les couturières, blanchisseuses, modistes, lingères, etc., occupe cinq fois plus de femmes que d'hommes, soit 381 000. Dans l'industrie textile, soie, coton, laine, dentelles et broderies, il y a un peu plus de femmes que d'hommes, soit 331 000. Les autres industries renferment des agglomérations féminines infiniment moins nombreuses. Quant aux domestiques, plus de la moitié sont recrutés chez les femmes. L'agriculture prend chez les femmes un tiers de ses ouvriers; le commerce un quart environ de ses employés; et ces proportions restent sensiblement les mêmes chez les diverses nations européennes, soumises à des conditions économiques analogues.

Partout d'ailleurs, en raison des récentes inventions ou industries dues aux progrès de la science, s'ouvrent de nouvelles carrières à l'activité féminine, telles que les postes, les télégraphes, les téléphones, la sténo-dactylographie. Le développement de l'instruction a accru dans des proportions extraordinaires le nombre des femmes vouées à l'enseignement sous toutes ses formes : littéraire, scientifique, artistique.

Mais, pour en trouver les plus étonnans exemples, il faut aller aux États-Unis. Là, si le nombre des femmes possédant une profession manuelle est très faible relativement à l'Europe, en revanche celles qui sont adonnées à des carrières libérales sont proportionnellement bien plus nombreuses. On y compte,

en effet, parmi les femmes, près de dix mille médecins et de mille dentistes, plus de mille avocats et un certain nombre d'ingénieurs, d'architectes et de vétérinaires. Dans le commerce, le nombre des sténo-dactylographes femmes dépasse 10 000. Près de 30 000 femmes sont chargées de la tenue des livres, et plus de 1000 remplissent les fonctions de commis voyageurs. Dans le travail mécanique, on compte environ 6 000 barbiers femmes. Les divers États de l'Union ont une tendance de plus en plus marquée à employer des femmes dans l'administration; de même dans les services municipaux; ce qui s'explique dans un pays où la main-d'œuvre masculine fait défaut et où les hommes sont presque exclusivement adonnés aux affaires.

Pour prendre enfin quelques vues sur une partie du monde autre que l'Europe et l'Amérique, au Japon les femmes constituent les trois cinquièmes de la population ouvrière des fabriques. Dans les industries textiles la totalité de la main-d'œuvre est pour ainsi dire fournie par elles. Il serait trop long d'entrer dans le détail des raisons pour lesquelles une partie notable du travail industriel, au Japon, incline à tomber entre les mains des femmes, dont le coût de main-d'œuvre est d'ailleurs insignifiant. Ajoutons que la femme japonaise commence à s'adonner aux carrières libérales, à la littérature, au journalisme, et notamment à la médecine.

Ce coup d'œil forcément rapide sur le travail de la femme dans différens pays, et l'examen de ces quelques données statistiques, confirment le fait énoncé plus haut que le nombre des femmes appelées à travailler tend à augmenter de plus en plus.

II

Les conditions économiques de la société moderne créent pour les femmes la nécessité du travail, et par conséquent le droit au travail. Le fait est incontestable; mais il est plus malaisé de déterminer la façon dont il est licite à la femme de se livrer à ce travail qui lui devient indispensable pour vivre. Il faut examiner si, en raison de la faiblesse de son sexe, de sa situation effacée dans le gouvernement des affaires publiques, enfin pour des raisons variables suivant les métiers, les femmes peuvent travailler dans des conditions acceptables pour leur

santé morale et physique, telles que les fait ressortir le régime économique d'aujourd'hui.

Les hommes s'occupent avec infiniment d'ardeur depuis quelques années des lois de protection de leur propre travail, et ils sont arrivés, à cet égard, à des résultats positifs. Ils s'intéressent aussi, par intermittences, à la protection du travail des femmes; mais, comme ce sont eux qui légifèrent, l'adage: « Charité bien ordonnée commence par soi-même, » reste vrai ici comme partout. Au surplus, il ne faut pas s'abuser sur la toute-puissance des lois. Elles ne sont efficaces que lorsqu'elles interviennent comme sanction d'une opinion publique bien préparée. Or l'opinion publique est encore assez novice en ce qui concerne les conditions du travail féminin en France. On se désintéresse de ces questions, on les connaît mal. On se contente de se lamenter sur la condition inhumaine de l'ouvrière, de la mère de famille, qui gagne parfois un salaire inférieur à soixante centimes par jour. On essaie de quelques œuvres charitables, qui ne peuvent malheureusement atteindre qu'une faible minorité de travailleuses. Là, comme toujours en France, surgissent quelques beaux dévouemens, mais, de remèdes à un mal général on n'en offre point. Examinons donc comment il est possible d'amener l'opinion publique à s'intéresser à ces questions, en l'incitant à profiter des avantages considérables offerts déjà par les lois existantes, notamment par la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels. Qu'est-ce en effet que le syndicat, sinon l'organe par excellence de la protection du travail des ouvriers par les intéressés eux-mêmes, et un des moyens les plus pratiques à utiliser par eux pour améliorer les conditions de leur travail? Nous faisons, bien entendu, abstraction de toute déviation révolutionnaire dont sont affectés actuellement nombre de syndicats. Nous nous en tenons uniquement aux termes d'une loi votée et acceptée par tous, mise en vigueur depuis vingt-quatre ans, pour *la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles* de toutes les catégories de citoyens, loi dont chacun, patron ou ouvrier, a un droit égal à se servir.

En examinant les avantages que peuvent retirer de la loi de 1884 les femmes qui travaillent, au point de vue de l'amélioration de leur sort moral et matériel, nous supposerons acquises, afin de ne pas nous égarer trop loin, un certain nombre de notions indispensables. Chacun, soit par ses études,

soit par son expérience personnelle, ce qui vaut souvent mieux, possède déjà quelques données sur l'offre et la demande en ce qui concerne le travail féminin, sur les divers systèmes de travail, sur sa durée, sur la journée normale et légale, sur le travail supplémentaire, le travail de nuit, le travail à domicile, sur le repos quotidien et hebdomadaire, sur la rémunération du travail, sur la différence entre le salaire des deux sexes, sur les fluctuations du salaire, sur l'écart entre le salaire et les besoins de l'ouvrière, sur les causes de l'infériorité du gain du salaire féminin, sur la nature du travail intellectuel, industriel, agricole, qui peut être accompli par la femme. Chacun aussi a des opinions faites sur l'hygiène indispensable aux travailleuses, sur les accidens auxquels elles sont exposées, sur la nécessité pour elles d'éviter les milieux malsains. Nous n'insisterons pas non plus sur les dangers formidables que courent la femme et la jeune fille, au point de vue moral, dans les conditions actuelles du travail féminin.

On voit par cette simple énumération combien sont complexes les problèmes soulevés par la question du travail féminin, et combien les femmes ont besoin d'être soutenues dans la défense de leurs intérêts, souvent sacrifiés, hélas ! dans l'âpre lutte des appétits modernes. Nous en donnerons comme exemple l'hostilité des ouvriers eux-mêmes, qui fréquemment excluent les femmes de leurs syndicats par crainte de les voir amener avec elles un avilissement des salaires.

D'éminens écrivains dont on ne saurait trop louer l'ardeur et la compétence, des sociologues, des philanthropes nous découvrent chaque jour, en des tableaux navrans, les plaies du travail féminin. Puis, chacun prône son remède, ne s'appliquant guère d'ailleurs qu'à quelques cas isolés ou particuliers. Nombreuses en effet sont les œuvres d'assistance ou de prévoyance, destinées à améliorer le sort de l'ouvrière, à lui procurer, dans de bonnes conditions, le travail, le vivre et le couvert, depuis la maison de famille jusqu'au restaurant à bon marché, depuis l'atelier de chômage jusqu'à la société de secours mutuels. Mais on ne peut n'être frappé du caractère de dispersion et de divergence que présentent tous ces efforts isolés qui, dans certains cas, arrivent quelquefois à se nuire les uns aux autres. Aussi convient-il d'examiner s'il n'existe pas une institution propre à centraliser tous ces efforts sur certains points détermi-

nés, à les grouper en catégories définies et à les greffer ensuite sur les mères-souches que l'on appelle les associations professionnelles. Voyons notamment si, au lieu de chercher bien loin des plans compliqués de réformes sociales, il ne serait pas plus simple de profiter d'un instrument qu'on a sous la main et auquel nous avons déjà fait allusion, la loi sur les syndicats professionnels.

III

Avant d'examiner les divers rouages qu'on peut introduire dans le syndicat professionnel féminin et le parti qu'on peut en tirer, il ne sera pas mal à propos de relater, bien que l'histoire doive en être courte, ce qu'a déjà donné, au point de vue féminin, la loi du 21 mars 1884.

Depuis vingt-quatre ans, et malgré le défaut complet de préparation et d'éducation sociales des femmes en France, il a poussé un peu au hasard toute une série de syndicats à objets et à tendances diverses, les uns exclusivement féminins, les autres mélangés d'hommes et de femmes.

Au 1er janvier 1907, d'après le *Bulletin* de l'Office du travail, il existait 93 805 femmes syndiquées, dont 8 116 dans les syndicats patronaux, 79260 dans les syndicats ouvriers et 6 429 dans les syndicats mixtes, c'est-à-dire mélangés de patrons et d'ouvriers. La proportion de femmes syndiquées était de 2,5 pour 100 dans les syndicats patronaux, de 8,8 pour 100 dans les syndicats ouvriers, et de 20,9 pour 100 dans les syndicats mixtes.

Parmi les femmes syndiquées, moins de la moitié appartient à des syndicats exclusivement féminins. La majorité des femmes est répartie dans les syndicats d'hommes ; mais, généralement, elles n'y constituent, à côté de ceux-ci, qu'une infime minorité. Il faut en excepter les ouvrières des manufactures des tabacs qui sont souvent en majorité dans les syndicats de cette profession. L'organisation syndicale chez les cigarières est d'ailleurs plus avancée que dans n'importe quel autre métier féminin. Sur environ 15 000 ouvrières des diverses spécialités, réparties dans les vingt manufactures de l'État, plus de la moitié est syndiquée. Dans cette profession l'apprentissage dure plusieurs années ; aussi le fait d'un renvoi cause-t-il un grave préjudice à celle qui en est la victime. L'admission y est recherchée et l'ad-

ministration favorise à cet égard les filles des anciens ouvriers. Les conditions de sécurité et d'hygiène sont bonnes dans ces établissemens; le travail y est suffisamment rétribué. De nombreuses institutions d'assistance et de prévoyance sont ouvertes aux cigarières. C'est d'ailleurs la seule profession féminine où l'organisation syndicale embrasse l'ensemble de la profession, sur tout le territoire français; et encore les syndicats sont-ils mélangés d'hommes et de femmes.

Lorsque, dans d'autres professions, les femmes sont groupées soit dans des syndicats mixtes avec les hommes, soit dans les syndicats purement féminins, le fait demeure généralement local et l'ensemble de la profession reste étranger au mouvement. Il y a, en effet, en France près de 7 millions de femmes possédant un métier et il n'y a pas 100 000 syndiquées parmi elles.

Après l'industrie des tabacs on trouve surtout les femmes mélangées avec les hommes dans les syndicats de l'habillement et des fournitures militaires, des arsenaux, de la chaussure, des textiles, des gens de maison, de l'imprimerie, de la blanchisserie, de l'alimentation en gros, des chiffonniers. Jusqu'à quel point les intérêts spéciaux des femmes sont-ils protégés dans la plupart de ces syndicats à tendances parfois avancées et souvent affiliés aux bourses du travail? Nous ne saurions le dire. La question du travail féminin proprement dit y occupe une place la plupart du temps insignifiante, sinon nulle. C'est dans les syndicats exclusivement féminins qu'on s'occupe spécialement des conditions du travail qui sont, pour la femme, la conséquence des transformations économiques et sociales contemporaines; et il est naturel qu'il en soit ainsi. Mais le nombre de ces associations est encore restreint et les retards dans l'organisation de la plupart des professions féminines tient à des causes particulières dont les principales sont l'état de passivité et le manque d'initiative habituel de la femme.

On trouve bien, dans quelques régions, un certain nombre de syndicats des industries textiles, souvent d'ailleurs assez vaguement constitués, laine, coton, soie, recrutés parmi les ouvrières des manufactures : mais, si on considère l'ensemble du territoire de la France, et surtout, si on cherche les seules organisations syndicales un peu sérieuses qui existent dans la population purement féminine, c'est dans l'industrie du vêtement qu'on les rencontre. Ouvrières de l'aiguille, couturières,

modistes, plumassières, blanchisseuses, gantières ont déjà fourni quelques associations solides, qui ne visent que l'amélioration progressive et rationnelle du sort des professionnelles.

Moins étendus par le nombre, mais souvent plus fortement organisés et plus réguliers dans le paiement des cotisations, comme touchant de plus forts salaires, viennent ensuite, par ordre d'importance, les syndicats d'employées du commerce et de l'industrie, caissières, comptables, sténo-dactylographes. Citons enfin, parmi les syndicats purement féminins, ceux des fleuristes, gens de maison femmes, bonnes de restaurans, gardes-malades, et, dans les professions libérales, ceux des institutrices, des femmes de lettres, des artistes.

Malgré cette énumération, le nombre des associations féminines, sous la forme de syndicats professionnels, est encore restreint, et ne représente, en France, que des efforts isolés et dispersés. Le mouvement ne fait, en réalité, que se dessiner; il prendra certainement de l'extension et marchera parallèlement avec le mouvement syndical chez les hommes. Laissera-t-on englober les femmes dans le courant révolutionnaire qui caractérise trop souvent l'œuvre syndicale de ces derniers? Notre but est précisément d'orienter autrement les bonnes volontés féminines. Le nombre en effet ne manque pas, en France, de femmes désireuses de dépenser leur activité pour le bien. Le tout est de donner un emploi judicieux à leur ardeur et de ne pas les laisser s'égarer dans des œuvres sans lendemain. La question de l'organisation professionnelle chez la femme, résolue dans un certain sens, représente une solide armature propre à centraliser et à fixer les bonnes volontés dont il s'agit. Quoi de plus important à une époque où tant de forces contraires se disputent l'âme de la femme, ce qui met en jeu tout simplement l'existence de la famille?

N'est-ce pas, en effet, sur la famille que repose, depuis des siècles, la société française à tous ses degrés? C'est à la vigueur de sa constitution que la France doit d'être devenue ce qu'elle est. Nous portons là un poids d'hérédités bienfaisantes dont la disparition risquerait de marquer la catastrophe finale. C'est donc en partant des nécessités de l'organisation familiale et en gardant toujours celles-ci devant les yeux, que nous devons essayer de nous modeler dans l'organisation professionnelle elle-même des femmes.

IV

D'après la loi, les femmes, aussi bien que les hommes, ont le droit, dans les métiers qu'elles occupent, de se réunir entre elles pour l'étude et la défense de leurs intérêts professionnels. De là, pour les associations ainsi formées, trois objets principaux à se proposer : un but professionnel proprement dit, un but économique et un but social qui, par définition, est aussi un but moral. Quand nous aurons étudié séparément ces trois points, nous nous rendrons compte de la merveilleuse élasticité de l'institution syndicale en vue de l'amélioration du sort de la femme qui travaille.

Considérons d'abord le point de vue professionnel et suivons la femme qui a une profession dans les différentes situations où elle pourra se trouver.

La première chose à faire consistera à lui trouver un emploi de ses connaissances et de ses aptitudes. Ce sera l'office du bureau de placement. Donc, avant tout, il faut créer un bureau de placement chargé de centraliser les offres et les demandes d'emploi pour la profession et de prendre à cet égard les informations nécessaires soit sur place, soit même au loin. Par les relations qu'elle sait se créer, par les appuis qu'elle a soin de se ménager dans toutes les classes de la société et auprès des chefs des grandes maisons industrielles et commerciales, une secrétaire de syndicat arrivera à rendre l'opération du placement profitable aux syndiquées.

Mais, pour que le chef d'une maison, après avoir demandé à un syndicat une professionnelle, lui en redemande une seconde, il faut qu'il ait été satisfait de la première, et ainsi nous sommes amenés à un autre objet du syndicat, à savoir l'amélioration de la valeur professionnelle. Et, comment arriver à rendre l'ouvrière experte en couture, l'employée savante en comptabilité ou en langues étrangères, la cuisinière elle-même habile dans le maniement des sauces, sinon au moyen des cours professionnels, théoriques et pratiques ?

On doit le répéter sans se lasser : il ne peut exister de syndicat sérieux sans cours d'enseignement professionnel. Or, d'après la loi, le droit d'ouvrir des cours de ce genre est nommément spécifié parmi les prérogatives syndicales. Que de doléances, par

exemple, n'entend-on pas sur la crise de l'apprentissage? Mais les cours professionnels ne seraient-ils pas en mesure d'y remédier? Si une jeune fille, entrant dans une maison de couture, commence par n'être employée qu'à faire des commissions en ville, comme cela arrive souvent, et reste indéfiniment avec la dénomination assez vague d'apprentie, elle n'offrira aucune garantie de savoir professionnel. Mettre à même, dans le plus bref délai possible, l'ouvrière, l'employée, la comptable, la garde-malade, l'institutrice, que sais-je! toute femme ayant choisi une profession; la mettre en état, dis-je, de se perfectionner dans son métier et de gagner sa vie avec un salaire progressif, tel doit donc être un des premiers buts de tout syndicat. Les Anglais appellent ouvriers qualifiés, *skilled workmen*, ceux qui ont réellement une spécialité et une compétence professionnelles, ceux qui constituent la solide assise des Trade Unions, ceux parmi lesquels on est sûr de ne pas trouver de vains agitateurs politiques, et ils en parlent avec une certaine révérence. De même pour les femmes, celles-là seules qui se seront perfectionnées dans une spécialité auront une supériorité qui se traduira pour elles en salaires plus élevés.

Comme exemples de cours professionnels, nous citerons les cours de coupe, de couture, de broderie pour les ouvrières, les cours de français, de langues étrangères, de comptabilité, de sténo-dactylographie pour les employées, l'enseignement ménager pour les gens de maison, les cours de préparation aux différens diplômes pour les institutrices, les gardes-malades et pour les professionnelles de toutes sortes dont l'association est capable de réunir, de coordonner et d'aider les bonnes volontés dispersées.

On comprend pourquoi l'institution du bureau de placement, qui est la première cellule du syndicat, risque de demeurer sans efficacité si, d'autre part, la valeur professionnelle de ses membres ne vient pas rehausser la réputation de l'association. Il faut que celle-ci, pour employer un terme de métier, soit avantageusement connue sur la place, pour qu'on puisse en tirer un rendement utile. Le patron s'adressera de préférence au groupement qui lui offrira les meilleures ouvrières. Mais si ces ouvrières sont en outre personnes de bonne réputation, de confiance et de sage conduite, il n'en aura que plus de raisons de faire appel à l'association dont elles font partie.

Donc voici notre professionnelle, savante en son art ou en son métier, qui se trouve placée en un emploi. Mais il y faut lui assurer la sécurité et faire en sorte qu'elle n'y soit pas inquiétée dans la tranquille jouissance de ce qu'elle aura conquis. Ce sera l'objet du conseil judiciaire qui doit être attaché à tout syndicat. Combien de femmes isolées et sans défense dans l'existence se trouvent exploitées par le seul fait qu'elles ignorent le premier mot de la conduite à tenir en cas de contestation concernant, par exemple, leur travail et leur salaire! Un avocat, au moins, prêtant ses conseils à l'association professionnelle, est indispensable pour la protection légale des intérêts des travailleuses.

Est-ce tout? non : pour le placement des syndiquées, pour l'accroissement de leur valeur professionnelle au moyen de la diffusion de l'enseignement, pour la publicité à donner à de nombreuses questions qui les intéressent, un organe professionnel est nécessaire. Qu'un syndicat atteigne seulement quelques centaines de membres et même un moins grand nombre d'adhérentes, une feuille hebdomadaire ou mensuelle devient indispensable pour mettre au courant les intéressées aussi bien de la vie du syndicat lui-même que des questions générales qui concernent la profession

V

Le second but du syndicat est le but économique. Il ne s'agit point ici de reprendre les doléances sur la condition navrante de la femme dans certaines professions. D'éminens spécialistes, et notamment M. le comte d'Haussonville dans son ouvrage si instructif : *Salaires et misères des femmes*, se sont occupés de la question. On nous a expliqué, avec preuves à l'appui, que la douzaine de chemises était payée aux ouvrières à des prix de famine et que maintes d'entre elles, en travaillant quatorze heures par jour, n'arrivaient pas à gagner le montant d'un repas. Les méfaits du sweating-system sont dès longtemps connus. Le budget, en particulier, de la petite ouvrière parisienne a été scruté dans ses détails. On a prouvé que son salaire était un salaire de honte pour notre civilisation et qu'il était le précurseur ou la cause fatale de la chute où, un jour, le chômage, l'isolement, la misère ne manqueront pas d'entraîner la malheureuse victime. Il faut donc améliorer le bien-être de la jeune fille et de

la mère de famille. Le christianisme a glorifié la pauvreté en nous enseignant que le dernier des esclaves, enfant de Dieu comme nous, était notre frère : mais il n'a pas exalté la misère, mère du vice, cause initiale de tant de dégradations. Nous avons le devoir de travailler sans relâche à l'amélioration matérielle de la condition des travailleuses. Le bien-être matériel donne la santé, la bonne humeur, la joie et l'indépendance. Il est, chez la femme en particulier, la sauvegarde de la vertu. A travers les tentations du luxe et la promiscuité des grandes villes, n'est-il pas infiniment plus facile à une femme de résister aux tentations quand elle possède un salaire suffisant?

L'élévation du taux des salaires! dussé-je effrayer quelque patron en quête de main-d'œuvre à bon marché, pourquoi, je le demande, l'ouvrière ou toute femme vivant d'un métier ne chercherait-elle par à l'obtenir? De part et d'autre, c'est la loi du travail, la loi de l'offre et de la demande. Mais nous ne souhaitons ni grèves, ni crises; nous songeons, au contraire, à y parer. Déjà on a constitué, dans certaines régions, des conseils mixtes de patrons et d'ouvriers pour aplanir notamment les différends relatifs aux salaires, et il paraît que plusieurs fonctionnent déjà à la satisfaction des parties. Quand l'éducation sociale de notre pays sera sinon achevée, du moins en progrès, espérons que cette coutume se généralisera et qu'un esprit de justice et d'équité succédera, de part et d'autre, à la période de heurts et de malentendus où nous sommes actuellement engagés.

Après l'élévation des salaires, condition primordiale si l'on veut sauvegarder la dignité et l'indépendance de la mère de famille et de la jeune fille, il existe d'autres moyens d'améliorer leur bien-être : caisses et ateliers de chômage, assurances contre les accidens et les maladies, qui peuvent se synthétiser dans la société de secours mutuels professionnelle. Celle-ci, au surplus, est la seule vraiment logique, car, si les mutualités sont composées de personnes appartenant à la même profession, elles favorisent l'éclosion des syndicats et réciproquement. Il en résulte un double avantage pour l'organisation professionnelle vers laquelle doivent tendre nos efforts. L'ouvrier qui, en outre de sa cotisation syndicale, aura versé une cotisation à la caisse de secours mutuels de son association, sera ainsi pris dans un réseau d'intérêts économiques bien propre à l'attacher à son groupement et à faire de ce groupement une association sérieuse

et durable. Les révolutionnaires et socialistes purs l'ont bien compris, qui ne veulent pas d'institutions mutualistes dans les syndicats, de peur que ceux-ci ne cessent d'être exclusivement les instrumens de lutte de classe dont ils rêvent.

Qu'un pouvoir radical, jacobin ou césarien, soit ennemi par essence des fortes associations, propres à garantir l'individu contre les excès d'une autorité trop centralisatrice, nous le comprenons à merveille. Un tel pouvoir développera de préférence les sociétés de secours mutuels non professionnelles, se recrutant dans tous les métiers, et qui, sans base sociale profonde, sont enclines à devenir de simples sociétés d'assurances. Bien qu'il y ait assurément de fort belles et intéressantes sociétés de secours mutuels non professionnelles, — et nous sommes les premiers à rendre hommage aux services qu'elles rendent, — ayons soin de nous mettre en garde, à l'occasion, contre certaines illusions mutualistes. Gardons nos préférences pour la mutualité homogène, celle qui est formée par des professionnels, ayant des intérêts identiques, et qui en feront un des meilleurs organes de pacification sociale que l'on puisse introduire dans les syndicats (1).

Avec les œuvres mutualistes, dans lesquelles nous ne devons pas oublier les caisses de retraites, il y a lieu de mentionner d'autres institutions d'amélioration économique comme éminemment propres à renforcer la vie syndicale. Citons parmi elles la coopération sous ses formes nombreuses et si ingénieuses. Ce sont par exemple des ouvrières de petits ateliers ou des ouvrières à domicile qui, mettant en commun divers objets, produits de leurs travaux, iront directement en offrir un stock suffisant à un grand magasin. Supprimant l'intermédiaire, elles bénéficieront ainsi pour elles-mêmes du profit ou de la commission que ce dernier prélevait auparavant.

Une autre forme de la coopération consiste dans les remises, faites par les fournisseurs, quand des syndiquées se réunissent en assez grand nombre pour leur apporter des commandes importantes et obtenir par ce moyen des prix de faveur. Dans de nombreuses associations syndicales on use de ce procédé, et les membres en arrivent ainsi à retirer un bénéfice plus que suffisant pour rémunérer les diverses caisses qui fonctionnent dans leur association.

(1) Voyez notre article : *Les Sociétés de secours mutuels*, dans la *Revue* du 1er juillet 1903.

Le restaurant coopératif à bon marché, qui rend tant de services, surtout au milieu de la journée, est facile à créer quand un ou plusieurs groupemens professionnels viennent en assurer la clientèle dans le voisinage des ateliers.

Il en est de même des villégiatures à la campagne, soit le dimanche, dans les environs des villes, soit pendant les vacances, dans la montagne ou au bord de la mer. Nous connaissons déjà plusieurs associations professionnelles de femmes dont les membres, trop heureux de fuir, pour quelques jours ou quelques semaines, l'air anémiant de l'atelier, saisissent la moindre occasion de gagner ainsi une maison de repos et d'y réparer leurs forces. Mais, dira-t-on, il n'est pas besoin de former un syndicat pour prendre le chemin de fer et aller respirer l'air de la campagne. Assurément; toutefois, si, au lieu d'être isolée, la femme ou la jeune fille se présente avec un nombre de compagnes de quelque importance, l'association obtiendra, à des conditions de location avantageuses, une maison pour elle seule. En voyage et dans leur installation même, les associées du travail quotidien se retrouveront avec leurs meilleures amies, formant cette seconde famille qui est la famille professionnelle, et l'heureux résultat en sera doublé au point de vue à la fois moral et économique.

Que l'on ne dise pas que tout cela est un rêve et qu'il est difficile de faire tenir dans la même organisation tant de choses compliquées! Tous les services que nous venons d'énumérer fonctionnent déjà dans des syndicats que nous connaissons. Nous pourrions même nommer tel syndicat d'institutrices et tel autre d'employées qui, par suite d'arrangemens avec des établissemens d'instruction et d'éducation d'Angleterre et d'Allemagne, y envoient au pair des jeunes filles désirant se perfectionner dans les langues étrangères. Des personnes, qui ont éprouvé mille difficultés à créer certaines œuvres pour jeunes filles et femmes, sont étonnées de la facilité avec laquelle tout s'arrange quand elles tombent sur la clientèle de tout un groupement déjà formé. Elles connaissent les inconvéniens qu'il y a à s'adresser à des ouvrières ou à des employées appartenant aux métiers les plus divers, réparties dans la vie sans lien commun entre elles et formant ce qu'on appelle justement la pulvérisation du monde du travail. Il n'est pas besoin d'insister à cet égard sur les avantages de l'association rationnelle, c'est-

à-dire professionnelle, base fondamentale et cellule de tant d'institutions secondaires.

VI

Il nous reste à examiner le troisième but des syndicats professionnels, à savoir comment ils manifesteront leur action sociale. Les commissions d'études sont un premier moyen. Il ne suffit pas, dans une société comme la nôtre qui se pique, à juste titre, de progrès, d'accroître la valeur professionnelle des individus, d'augmenter leur aptitudes manuelles, de leur procurer le bien-être matériel et la santé physique. Il vaut mieux encore les rehausser au point de vue intellectuel et moral, leur donner le sentiment de leur valeur propre et de leur responsabilité, leur inculquer la conscience du rôle qu'ils ont à jouer dans leur profession, considérée par rapport au rôle de cette profession dans la société.

Les commissions d'études syndicales seront aussi nombreuses que les sujets d'études de quelque importance l'exigeront. Prenons, par exemple, un syndicat d'institutrices libres. Voici une loi nouvelle qui est promulguée sur l'enseignement primaire ou secondaire. Comment satisfaire aux exigences de cette loi? Où convient-il d'ouvrir des écoles? Comment arriver à préparer un nombre suffisant de professeurs munis des diplômes requis? Le parlement s'occupe-t-il d'une loi de protection sur le travail des femmes, de la réduction des heures de travail, du travail de nuit ou de la veillée? S'agit-il, par exemple, de la protection des femmes en couches, dans des professions déterminées, ou de l'observation du repos dominical, encore plus nécessaire à la mère de famille qu'à tout autre? Par un illogisme fréquent dans nos habitudes parlementaires, les députés, avant de légiférer négligent de demander leur avis aux intéressées. S'ensuit-il que celles-ci doivent rester muettes et inactives? Par les appuis dont elles peuvent disposer, par leurs relations, par la presse, par leur organe professionnel, elles seconderont toutes démarches qu'elles estimeront devoir être conduites dans tel ou tel sens.

Dans une foule de cas, les plus aptes à frapper l'opinion par une campagne utile seront les corps professionnels, guidés par leurs commissions d'études et puisant des avis raisonnés dans leur propre expérience du métier. Déjà les syndicats patronaux

dans les discussions parlementaires, quand il s'agit de leurs intérêts économiques, manquent rarement de faire entendre leur voix et de mettre en branle les influences dont ils disposent. Pour la loyauté de la controverse et pour la lumière du débat, il convient, d'autre part, d'appeler les syndicats ouvriers à exprimer leur avis en restant d'ailleurs exclusivement sur le terrain professionnel. En cette matière, l'éducation sociale des syndicats et en particulier des syndicats féminins reste à faire en France, dans la plus grande partie de la classe ouvrière. Il y a là une besogne à accomplir. C'est la condition d'un pays libre que les associations, légalement constituées, puissent s'y mouvoir à leur aise et prendre part aux discussions conduites au grand jour, sans que le bon ordre ait rien à en redouter. Nous avons dit combien un journal professionnel les y aidera. Pour compléter l'éducation et l'instruction sociales des syndiquées, mentionnons également la nécessité d'une bibliothèque syndicale ou d'un abonnement à toute revue ou bibliothèque circulante dont on pourra espérer tirer profit.

La constitution enfin de solides associations professionnelles a un autre avantage au point de vue social. Elle fait surgir des dévouemens et crée ainsi une élite de dirigeans. Dans les syndicats féminins, cette élite se trouvera rapidement dans ce lot de présidentes et secrétaires, intelligentes et exactes, qui ne manquera pas de se créer. Toujours prêtes à renseigner leurs compagnes, elles géreront fidèlement leurs intérêts ainsi que les diverses caisses qui leur sont confiées, et s'occuperont également de faire les démarches nécessaires au profit des professionnelles en particulier et de la profession en général. Ainsi s'établira, fondée sur les services rendus, une hiérarchie que bien des groupemens pourront envier à nos syndicats.

VII

Tels sont les organes variés dont semble devoir être pourvue l'association professionnelle type, ce syndicat qui n'est plus d'ailleurs dans le domaine de l'utopie, puisque nous le voyons réalisé aujourd'hui si heureusement dans plusieurs associations répandues dans diverses villes de France, et, en particulier, à l'Union des syndicats professionnels féminins, dont le siège social est 5, rue de l'Abbaye, à Paris.

ici même, un aperçu a été donné sur les avantages et le fonctionnement des institutions de l'Abbaye (1) qui répondent si admirablement aux besoins de notre temps. Elles ne cessent chaque mois de grandir et de se développer. Il n'est pas une des œuvres, pas un des rouages que nous venons de décrire qui ne commence à y fonctionner. Cinq syndicats y sont en plein épanouissement : institutrices privées, dames employées du commerce et de l'industrie, ouvrières de l'habillement, syndicat du ménage, gardes-malades diplômées de la famille. Autour de ce noyau, d'autres syndicats sont en préparation. Ils augmenteront peu à peu le nombre des branches de ce grand arbre sous lequel viendront se mettre à l'abri, au sortir des patronages, tant de jeunes filles abandonnées au moment où elles ont le plus besoin d'appui. Depuis quelques mois, des sections syndicales, reliées au siège central, ont été organisées dans diverses parties de Paris et de la banlieue, principalement dans les quartiers industriels et commerçans. Sous peu, plusieurs de ces sections deviendront elles-mêmes des syndicats autonomes qui seront reliés également à l'Union centrale. Il en résultera un vaste réseau qui s'étendra jusqu'en province et qui arrivera ainsi à coordonner une foule de bonnes volontés et d'efforts aujourd'hui dispersés.

Un point sur lequel nous désirons insister, et c'est là une conclusion pratique et réconfortante de cette étude, est la facilité qu'il y a à créer un syndicat professionnel. Cette considération est importante surtout pour la province, où l'on n'a pas toujours d'aussi abondantes ressources, en agglomérations et en personnel, qu'à Paris. Il suffit, en effet, de savoir déterminer, d'après le milieu où l'on se trouve, quel sera le prétexte le plus favorable pour organiser un groupement professionnel. Dans telle ville ce sera un bureau de placement dont le besoin se fera sentir dans la catégorie des ouvrières de la couture, ou dans celle de la lingerie. Ailleurs, une personne de bonne volonté ouvrira des cours professionnels de comptabilité, d'anglais, de sténo-dactylographie, pour les dames employées, caissières, comptables, vendeuses. Quelques professionnelles viendront s'inscrire et le syndicat sera créé, en attendant le restaurant coopératif, les caisses de chômage et de retraites et

(1) Voyez *Œuvres sociales des femmes*, par Paul Acker, dans la *Revue* du 1er août 1907, p. 634 et suivantes.

d'autres institutions qui se succéderont ensuite à leur heure.

Dans une autre ville, ce sera une école d'enseignement ménager qui formera à la cuisine et à l'hygiène, familiale ou domestique, aussi bien les jeunes filles de toutes classes qui désireront se perfectionner dans cette branche, que les institutrices qui recherchent le diplôme d'enseignement ménager, ou encore les servantes en quête de place, mais dépourvues de formation professionnelle.

Tout, d'ailleurs, n'est-il pas prétexte à groupement pour les jeunes filles? Une salle, louée ou prêtée d'abord une fois par semaine, quelques divertissemens de bon aloi, un piano pour les accompagner de musique, — car il faut à la jeunesse des fêtes et de la gaieté, — une maison de campagne pour les dimanches de la belle saison, que de prétextes à réunion vite trouvés! Et si, là, quelques personnes de la même profession se mettent à causer de leurs intérêts communs, de la difficulté à se procurer de l'ouvrage, de la faiblesse de leurs salaires et des besoins que chacune ressent de se perfectionner dans son métier par les conseils d'une compagne, voilà le syndicat fondé. Les formalités de dépôt légal des statuts sont en effet d'une facilité trop grande pour qu'il y ait même lieu de s'y arrêter.

On nous a cité en province des jeunes filles d'une situation aisée qui, désireuses de faire le bien, se sont vaillamment installées comme secrétaires de syndicats féminins et y rendent d'inappréciables services. Puisqu'en France tant de femmes ne peuvent plus dépenser leur activité au sein d'ordres religieux aujourd'hui dispersés; puisque l'habit religieux est devenu une cause d'ostracisme, non seulement dans les hôpitaux et dans l'enseignement, mais un peu partout, pourquoi ne pas utiliser le zèle de tant d'âmes éprises de cet idéal qu'on appelle la folie du sacrifice, idéal qui, grâce à Dieu, resplendit et resplendira encore longtemps aux yeux des femmes françaises? Pourquoi ne pas utiliser tant de bonnes volontés dans ces formes légales et modernes des associations professionnelles où l'étendue du bien à faire est illimitée? Nous appelons de nos vœux le moment où, dans les écoles libres de tous les degrés, on enseignera aux jeunes garçons et aux jeunes filles les bienfaits de l'association constituée sous la forme syndicale, et les avantages qu'il est permis d'en retirer aux divers points de vue économique, professionnel, social et moral.

Nous sommes résolument hostile à tout syndicat qui se placerait sur un terrain de lutte politique ou confessionnelle, ainsi qu'à tout syndicat pouvant servir, à l'occasion, d'instrument entre les mains de politiciens, et les syndicats féminins eux-mêmes ne sont pas à l'abri de ce danger. Nous sommes partisan du syndicat professionnel tout court, mais nous entendons ne pas faire abstraction de ce qui divise les consciences dans les temps de crise que nous traversons. Il y a des faits positifs qu'il ne faut pas affecter d'ignorer, sous peine de s'exposer à des réveils déconcertans. Aussi estimons-nous que l'homogénéité est indispensable dans les sentimens intimes et primordiaux qui doivent animer les divers membres d'un même syndicat. Quand des femmes françaises sont réunies pour une œuvre commune, aussi délicate à conduire que l'association professionnelle, avec les nombreux rouages que nous avons décrits, il y a un patrimoine de notions auxquelles il doit être tacitement entendu qu'on n'aura pas le droit de toucher : c'est l'idée de patrie, c'est l'idée de famille, c'est le respect du mariage.

Des syndicats féminins se sont créés dans ces dernières années où les concepts de patrie et de religion, aux yeux de leurs membres, sont d'ores et déjà passés à l'état de préjugés et de superstitions. Le mariage y semble une institution surannée. Quant à l'enfant, on y pense qu'il doit appartenir à l'État avant de dépendre de ses parens. Comme certains syndicats d'hommes auxquels ils tendent à s'affilier, on y préconiserait également volontiers l'action directe. De l'introduction de pareils élémens dans les associations telles que nous venons de les décrire, il ne semble pas qu'il y ait quelque chose de bon à attendre. Du contact de femmes d'origines trop diverses on peut redouter des heurts et des froissemens; car dans le vieux fonds des mères de famille françaises, auxquelles, nous en sommes sûr, appartient encore la majorité, il est un certain nombre de principes qui resteront encore longtemps impopulaires. Ce ne sera pas une des phases les moins passionnantes, ni les moins décisives, dans la grande crise sociale qui s'annonce, que la lutte entre ces deux mentalités féminines. Mais encore faut-il s'y préparer, en créant tout de suite un vaste réseau d'associations de femmes, capable d'opposer au flot montant une résistance victorieuse.

Nous le répétons en terminant, la famille professionnelle doit

être pour la femme une seconde famille, remplaçant la famille naturelle si celle-ci n'existe plus ou demeure trop éloignée, comme cela a lieu pour tant de travailleuses, venues de la campagne et perdues, dans un isolement plein de dangers, à travers les agglomérations des grandes villes. Comment espérer, dans une association, de nouer des liens d'affection, de confiance, de douce camaraderie et d'aide mutuelle, si les âmes sont divisées sur la façon même de comprendre les raisons de l'effort journalier, et sur la manière de concevoir la noble loi du travail? Sans rechercher assurément l'uniformité de pensées et de pratiques intimes qui n'ont pas un rapport direct avec les questions professionnelles proprement dites, il y a lieu de se garer de toute déviation révolutionnaire, de s'en tenir à une unité d'idées générales, et à cette mentalité à base chrétienne qui fait le fond de l'âme française depuis les origines de notre pays et qui, seule, peut assurer le ciment nécessaire entre les bonnes volontés.

C'est l'association professionnelle qui donnera vie et âme à tous les efforts, à toutes les revendications légitimes, à toutes les œuvres de prévoyance et d'assistance mutuelle, et leur assurera la continuité nécessaire à toute œuvre sociale digne de ce nom. Au lieu d'être en effet l'œuvre de quelque bienfaiteur dont l'influence restera forcément passagère, au lieu d'être l'émanation d'une volonté extérieure à la personnalité des travailleuses, c'est chez ces dernières elles-mêmes que l'institution trouvera son centre de gravité. Au lieu de venir d'en haut, comme dans les œuvres ordinaires de philanthropie, le mouvement surgira d'en bas et il remuera des couches plus profondes Il en résultera tout un accord de pensées, d'aspirations et de volontés de la part des intéressées, une flamme d'idéalisme capable, à un haut degré, de réveiller les ardeurs. De l'âme de ces groupements s'échappera la vie professionnelle, existence normale et logique, qui a pour effet de situer l'individu dans la société, existence que l'on doit vivre parallèlement avec la vie de famille, et à l'abri de laquelle doivent fleurir toutes les institutions aptes à améliorer le sort moral, intellectuel et matériel des travailleuses.

LUDOVIC DE CONTENSON.

LES DIRIGEABLES

M. Santos-Dumont avait déjà crevé cinq ballons de sa construction, lorsque, le 19 octobre 1901, à deux heures de l'après-midi, l'observatoire de la Tour Eiffel lui fit savoir que le vent était faible, qu'il soufflait de l'Ouest-Sud-Ouest et ne dépassait pas $4^{m},40$ à la seconde, avec, cependant, des coups de bourrasque de 6 à 8 mètres. Brusquement, alors, le jeune aéronaute se décida à sortir son *nº 6*, pour tenter de gagner le prix de 100000 francs fondé par M. H. Deutsch, prix dont les conditions essentielles étaient les suivantes : « partir du parc d'aérostation que l'Aéro-Club avait établi entre Suresnes et Saint-Cloud, sur les coteaux qui bordent la Seine, décrire, sans toucher terre et par les seuls moyens du bord, une courbe *fermée* de façon que l'axe de la Tour Eiffel soit à l'intérieur du circuit, et revenir au point de départ dans le temps maximum d'une demi-heure. »

A 2 h. 29, M. Santos-Dumont monte dans son ballon et part. Malheureusement, le guide-rope s'accroche dans un arbre, le ballon s'arrête, et son conducteur se voit obligé de rentrer au parc à 2 h. 35. A 2 h. 42 a lieu exactement le second départ. Cette fois, Santos-Dumont, jetant un sac de lest, s'élève à 200 mètres environ, et à une allure stupéfiante, avec une rectitude absolue, franchit la Seine, dépasse le Bois et se dirige vers la Tour Eiffel, décrivant une trajectoire d'une régularité admirable et qui n'est, en somme, que la courbe bien connue du chien qui traverse la rivière pour rejoindre son maître. Une foule compacte, massée dans le champ de courses d'Auteuil, l'acclame et attend son retour pour l'acclamer une seconde fois. Mais le

ballon fait une légère embardée qui le pousse un peu trop vers la Tour Eiffel. On s'émeut; on suit des yeux la tache blanche, qui devient de plus en plus petite dans le ciel; après quelques secondes qui paraissent des siècles, elle s'allonge enfin, le *Santos-Dumont n° 6* se présente par le travers. « Il tourne! il tourne! » clament des centaines de voix. Et, en effet, le ballon se rapproche de la Tour, la côtoie, passe devant, emporté même assez loin à droite, en apparence tout au moins.

Quand on voit le mince fuseau coupé en deux par la ligne noire de la Tour, entre la deuxième et la troisième plate-forme, c'est un enthousiasme bruyant, délirant: 8 min. 45 ont suffi pour faire la moitié du trajet, 5 400 mètres environ. Mais, jusqu'alors, le ballon a marché à peu près dans le vent; il lui faut maintenant lutter contre. Aussi voit-on l'aéronat, — c'est la dénomination technique adoptée aujourd'hui pour les dirigeables, — tanguer fortement et faire de nombreuses embardées. Le retour paraît fort long; c'est avec une fièvre véritable que les spectateurs regardent grandir lentement, très lentement leur semble-t-il, le ballon. Enfin à 3 h. 11 m. 30 s., il arrive au zénith du Parc de l'Aéro-Club. Il n'a mis pour accomplir son trajet que 29 m. 30 s. Mais il est trop haut pour qu'on puisse saisir son guide-rope, condition exigée par le règlement, malencontreusement remanié presque à la veille de la course. N'importe! le bon sens indique que le prix est gagné, car, à ce moment, s'il eût voulu déchirer son appareil, Santos-Dumont eût touché terre en moins de dix secondes, et M. Henri Deustch, sans hésiter, félicite l'heureux vainqueur.

Toutefois, le prix une fois acquis, il s'agissait de décider si l'exploit qui venait d'être accompli marquait un pas décisif dans la solution du problème de la navigation aérienne par le plus léger que l'air. Cette question, aujourd'hui, est définitivement tranchée : on s'est mis d'accord pour reconnaître que, dans cette mémorable ascension, le *Santos-Dumont n° 6* a marché avec une vitesse propre d'environ 8 mètres par seconde, dépassant ainsi de $1^m,50$ la vitesse maximum obtenue par le colonel Renard, avec la *France*, en 1885. Le progrès est donc incontestable, mais il est incontestable aussi que, d'après les évaluations les plus modérées (voir le n° de la *Revue* du 15 mars 1901), M. Santos-Dumont aurait dû atteindre 10 à 11 mètres de vitesse propre; que si, par suite des vices de construction de son dirigeable, ce

résultat n'a pas été obtenu, il y a plutôt lieu, à cette heure, de s'en féliciter. Pourquoi? On le sait maintenant, on l'ignorait alors, et c'est ce qui sera expliqué dans le cours de cette étude où la question des dirigeables tout entière est reprise *ab ovo*.

Elle le mérite, car non seulement ces appareils de navigation aérienne ont montré, aujourd'hui, ce qu'ils pouvaient faire, mais encore les règles qui président à leur construction et à leur direction ne sont plus un mystère, au moins dans les grandes lignes, et on peut même fixer approximativement les limites assignées à leur puissance, c'est-à-dire à leur capacité de transport, à leur vitesse et à leur rayon d'action.

I

Comme l'a fort bien dit le commandant Bouttieaux, dans une remarquable conférence faite au Conservatoire des Arts et Métiers, le problème de la navigation aérienne consiste à élever et à soutenir un corps pesant au sein de l'atmosphère, à lui faire décrire dans l'espace une trajectoire quelconque et à le ramener jusqu'au sol sans choc appréciable. D'où les quatre élémens de la question : élévation, sustentation, propulsion et atterrissage. Toutefois l'élévation et l'atterrissage s'obtenant généralement par une simple modification des forces employées à la sustentation, ces quatre termes se résument en définitive à deux : la sustentation et la propulsion.

Le problème de la sustentation peut être résolu par deux systèmes différens : le premier, excellent, facile à employer, utilise comme flotteur un ballon rempli d'un gaz moins dense que l'air; c'est le système du plus léger que l'air, celui que les dirigeables utilisent. Le second, infiniment moins facile à employer, se fonde sur une imitation plus ou moins heureuse du vol de l'oiseau; c'est le système du plus lourd que l'air, qu'utilisent les appareils de navigation aérienne appelés appareils d'aviation.

Quant au problème de la propulsion, sa solution consiste, pour les deux systèmes, dans l'emploi de propulseurs, qui sont généralement des hélices, et auxquels on demande d'imprimer à l'appareil une vitesse propre supérieure à celle du courant d'air dans lequel il se déplace; — c'est, on le conçoit aisément, la

condition *sine qua non* que doit remplir un appareil volant, à quelque système qu'il appartienne, pour être en état de fermer au moins sa trajectoire. — Si, par inadvertance, on était tenté de croire que la faible densité de l'air et la fugacité de tout point d'appui pris dans ce milieu sont des obstacles sérieux à la propulsion et que, par suite, la Navigation aérienne se trouve, à ce point de vue, dans des conditions plus défavorables que la Navigation maritime, on se tromperait du tout au tout. Dans les deux cas, en effet, la réaction du propulseur, quel qu'il soit, réaction qui produit le mouvement désiré, est proportionnelle à la densité du milieu ambiant; mais c'est aussi à cette densité qu'est proportionnelle la résistance à vaincre, et l'air est environ 800 fois moins dense que l'eau. Par suite, dans l'air, où la résistance est donc 800 fois moindre que dans l'eau, la réaction à obtenir du propulseur est réduite dans les mêmes proportions.

En ce qui concerne les dirigeables, on pourrait croire, cependant, que vu l'énorme capacité et, par suite, l'énorme surface de leur carène, la résistance à vaincre doit être, quand même, très considérable. Ce serait encore une erreur. L'expérience montre qu'un dirigeable pisciforme tel que le *Lebaudy* avec son ballon (carène) d'une contenance de 3000 mètres cubes à peu près, ses plans stabilisateurs, son gréement, sa nacelle, etc., n'exige, pour atteindre une vitesse propre de 11^{m},80 à la seconde, qu'un effort de traction de 210 kg. environ. L'important est de donner à l'hélice une forme, des dimensions et une vitesse de rotation telles que les molécules de l'air se trouvent frappées assez rapidement pour être hors d'état de fuir et de se presser les unes contre les autres.

A l'origine, ces ballons ne possédaient qu'une seule hélice, douée de peu de vitesse, mais d'un grand diamètre : l'hélice de la *France*, le fameux aéronat dont il a été question tout à l'heure, avait 7 mètres de diamètre et ne faisait que 55 tours à la minute. Ensuite, on a diminué le diamètre, et, en même temps, augmenté la vitesse : des hélices tournant très vite, doivent, il semble, mordre mieux dans l'air. Déjà l'hélice du *Santos-Dumont n°* 6 faisait 400 tours et n'avait que 4 mètres de diamètre. Actuellement, on augmente encore le nombre de tours et, aussi, le nombre des hélices : le *Lebaudy*, — comme la plupart des paquebots de grand tonnage, — a deux hélices, de

2ᵐ,44 de diamètre seulement, qui, placées de chaque côté de l'aéronat, tournent à 1 200 tours. Les dirigeables *Zeppelin* enfin, — comme le *Mauretania*, le *Lusitania* et autres paquebots géans, — ont quatre hélices de 4ᵐ,50 de diamètre, tournant à 800 tours et placées de chaque côté de l'aéronat. Mais, la *Ville-de-Paris* n'a qu'une hélice de 6ᵐ,20 de diamètre, tournant à 180 tours.

Toutefois, pour que l'organe de propulsion employé puisse faire avancer le navire aérien, encore faut-il qu'il soit actionné par un moteur d'une puissance suffisante. Ici, ne croyons pas davantage à des chiffres exagérés : tandis qu'un croiseur de 2900 tonnes, comme le « *Sentinel,* » exige un moteur de 17000 chevaux pour marcher à une vitesse de 12ᵐ,80 à la seconde seulement, 40 chevaux suffisent pour imprimer au *Lebaudy* une vitesse propre de 11ᵐ,80, et 70 chevaux avaient pu imprimer à la *Patrie* une vitesse de 13 mètres. Mais si la puissance nécessaire pour obtenir de ces aéronats la vitesse, déjà très appréciable, de 12 à 13 mètres, est relativement si faible, comment se fait-il, peut-on objecter, que plus d'un siècle d'efforts ait été nécessaire pour arriver à ce résultat? La réponse est facile.

Étant donné un ballon plein d'hydrogène, si l'on déduit de sa force ascensionnelle brute, c'est-à-dire du poids que la masse d'hydrogène est capable de soulever, les poids de l'enveloppe, de la nacelle, du gréement et des accessoires, — points sur lesquels on ne peut pas gagner indéfiniment sans nuire à la solidité de l'ensemble, — il ne reste, dans les ballons de tonnage moyen les mieux conditionnés, pour la force ascensionnelle nette, qu'un tiers environ de la force ascensionnelle brute, et c'est ce tiers qu'il faut partager entre le moteur, le lest et les aéronautes. Ainsi le *Lebaudy*, dont le cube est exactement de 2 950 mètres, la force ascensionnelle brute de 3 540 kg., n'a que 1 100 kg. de force ascensionnelle nette à partager comme nous venons de le dire. Conclusion : pour mener à bien le problème des dirigeables, il faut, d'un côté, porter à son maximum la force ascensionnelle brute, diminuer autant que possible le poids de l'enveloppe, du gréement, de la nacelle, et la résistance à l'avancement; de l'autre, trouver un moteur suffisamment léger et ne consommant qu'un minimum de combustible.

Dans ces conditions, non seulement le gaz hydrogène est la

seule matière qu'on doive employer au gonflement d'un aéronat, mais encore il est nécessaire d'arriver à le fabriquer d'une façon parfaite. C'est ce qui a lieu aujourd'hui : alors qu'il y a cinq ou six ans, un mètre cube de ce gaz enlevait à peine 1 kg., actuellement, il enlève $1^{kg},200$, comme le prouvent les chiffres que nous venons de donner à l'instant même; on ne saurait espérer mieux. Quant au gréement, on l'allège de plus en plus; le filet, la housse qui le remplaçait dans certains modèles, ont disparu; les câbles de suspente sont directement fixés à la carène, et la nacelle aussi légère que le comportent les circonstances.

Les dimensions réduites que l'on est ainsi forcé de donner à la nacelle, la disparition du filet, contribuent, cela va de soi, à diminuer la résistance à l'avancement. Mais c'est surtout la carène qui doit être étudiée à ce point de vue : quoique la forme sphérique présente de véritables avantages comme solidité, stabilité et utilisation de la force ascensionnelle, tandis que la forme allongée utilise mal cette force et offre le maximum de prise aux poussées latérales de l'air, il est certain que cette dernière s'impose quand même pour vaincre le vent debout, une carène comme celle de la *France* offrant à l'avancement une résistance 40 fois moindre, environ, que celle d'un ballon sphérique de même volume. Les avis ne diffèrent que sur le profil à adopter. En général, les carènes des dirigeables allemands, celles des *Zeppelin*, par exemple, sont cylindriques; celle du dirigeable anglais *Nulli-Secundus* l'était aussi; mais en France, en Italie, on préfère les carènes fusiformes, comme celles de la *France*, du *Santos-Dumont n° 6*, du *Lebaudy*, de la *Ville-de-Paris*, de l'*Italia*, etc. Rappelons, cependant, que d'après certaines expériences du capitaine aérostier italien Castagneris, l'enveloppe fatigue moins si elle est cylindrique que si elle est fusiforme, les efforts étant mieux répartis, de sorte que si l'on considère la solidité comme une qualité essentielle dans un dirigeable, surtout dans un dirigeable militaire, la forme cylindrique peut paraître préférable.

Quant au choix du moteur, au lieu de nous livrer à des considérations générales, prenons pour exemple le *Lebaudy* avec sa force ascensionnelle nette de 1 100 kg., et supposons que pour obtenir $11^{m},80$ de vitesse pendant une durée de cinq heures, on veuille employer le moteur électrique dont s'est servi le

colonel Renard sur la *France* en 1884 et 1885. Comme ce moteur pesait 500 kg. et donnait 8 chevaux et demi pendant deux heures seulement, soit un poids de 30 kg. par cheval et par heure, on voit que si l'on voulait marcher pendant cinq heures avec un moteur de ce genre porté à 40 chevaux, ce moteur pèserait 6 000 kg. La conclusion est évidente, et cependant, au moment où l'éminent ingénieur procédait à ses expériences, son moteur était réputé des plus légers.

Tout change avec un moteur à essence tel que celui du *Lebaudy*. Comme ce moteur ne pèse que 300 kg., soit 7^{kg},5 par cheval, et qu'il ne dépense que 14 kg. d'essence par heure, ce qui met le cheval-heure à 7^{kg},85 au lieu de 30, on voit que l'aéronat pourra non seulement enlever le moteur et la provision de combustible nécessaire pour 5 heures de marche, soit 370 kg., mais qu'il restera encore 730 kg. de poids utile pour le lest, les voyageurs, etc. L'apparition du moteur à explosion a donc seule rendu possible la solution du problème des ballons dirigeables, et l'automobilisme peut même revendiquer une large part dans cette nouvelle conquête de la science. N'est-ce pas, en effet, à l'idée, que l'on s'accorde aujourd'hui à trouver géniale, de l'organisation des courses avec poids limité à 1 000 kg., que ce genre de moteur a dû ses rapides et étonnans progrès? Et encore, notons que dans les aéronats qui circulent à cette heure, on s'interdit d'employer des moteurs de moins de 4 à 5 kg. par cheval, la sûreté du fonctionnement étant une condition de la plus haute importance, qui, évidemment, doit passer avant toutes les autres.

Toutefois, si l'on veut tirer du moteur à explosion le meilleur parti possible, on nous accordera qu'il est absolument indispensable de ne pas créer ou de ne pas laisser se créer des résistances parasites à l'avancement, d'où la nécessité : 1° de placer convenablement l'organe propulseur; 2° d'assurer d'une façon absolue la permanence de forme de la carène.

Supposons, d'abord, l'hélice à l'avant de la nacelle, comme dans la *France*, le *Santos-Dumont n° 6*, la *Ville-de-Paris* : elle chassera l'air derrière elle avec une grande force et, cet air venant buter contre les parties voisines de l'aéronat, une fraction importante de la force de propulsion sera perdue. Si nous la fixons à l'arrière, autre inconvénient, car elle aspirera l'air qui est dans le sillage de la nacelle, et comme cet air est le siège de

nombreux remous, elle mordra moins facilement, d'où, encore, diminution de la force de propulsion. Mêmes résultats, d'ailleurs, si elle était placée à l'avant ou à l'arrière de la carène. Le mieux, semble-t-il, serait donc de l'installer dans l'espace libre compris entre la nacelle et la carène, ce qui présenterait, au point de vue de la stabilité, des avantages dont il sera question plus loin. Malheureusement, où qu'elle soit, elle aura toujours une poussée excentrique par rapport au centre de gravité de l'aéronat et par rapport à l'axe de la carène, dans le voisinage duquel se trouve le centre de résistance à l'avancement, d'où, quand elle tourne dans un sens déterminé, des effets de roulis, de tangage et de giration fort gênans. Rien ne vaut donc le système de propulsion employé dans le *Lebaudy*, savoir : deux hélices placées à gauche et à droite de l'aéronat, tournant avec la même vitesse et en sens contraire, qui aspirent et refoulent l'air sans rencontrer d'obstacles et dont les efforts secondaires s'annulent les uns les autres, les mêmes avantages étant évidemment attachés à l'emploi de deux paires d'hélices.

Quant à la permanence de la forme de la carène, on conçoit facilement que si l'étoffe n'est pas toujours très bien tendue, des poches tendront à se former et se formeront à l'avant, aux points où la résistance est maximum. L'air, alors, au lieu de glisser sur l'étoffe, s'arc-boutera en quelque sorte contre elle, ce qui augmentera la résistance à la marche, souvent dans d'énormes proportions, et provoquera sûrement des variations brusques dans la stabilité du système. Il pourra même arriver que le ballon se replie sur lui-même ou s'écrase en accordéon, d'où une catastrophe presque inévitable. Les ingénieurs, à l'heure actuelle, n'ont guère à leur disposition, pour éviter ces inconvéniens, que deux moyens : d'abord, la substitution aux enveloppes d'étoffe, déformables par nature, de carcasses métalliques parfaitement rigides et, par suite, indéformables : c'est la méthode allemande, sur laquelle nous reviendrons plus tard, que le général Zeppelin a fait sienne et qui, à côté d'avantages encore un peu problématiques, a l'immense défaut d'alourdir considérablement l'aéronat. Ensuite, l'emploi du ballonnet : c'est la méthode dont, en 1872, Dupuy de Lôme avait déjà montré la sûreté et l'efficacité.

Le ballonnet, on le sait, est une sorte de grande poche, généralement semi-elliptique, placée à la partie inférieure de la

carène et que l'on peut gonfler d'air à volonté, au moyen d'une pompe, ou mieux, d'un ventilateur actionné ordinairement par le moteur. Dès que l'aéronat est arrivé dans la zone d'équilibre choisie, on met en marche le ventilateur : le ballonnet se gonfle et cette augmentation de volume produit à l'intérieur du ballon une surpression capable, si elle est assez forte, de mettre l'enveloppe à l'abri de toutes les variations de forme que pourraient amener, soit la résistance de l'air à l'avancement, soit des influences diverses, un abaissement de température, par exemple, qui ferait contracter le gaz et, par suite, l'enveloppe. Encore faut-il, pour assurer ce résultat, que le ventilateur ait un débit convenable : c'est un des reproches que l'on a faits au *Santos-Dumont n° 6* d'avoir un ventilateur insuffisant, de sorte que l'on voyait souvent le ballon se creuser de poches signalant un vide partiel.

Remarquons, d'ailleurs, que le ballonnet serait, à lui seul, impuissant à assurer la permanence désirée, si, par le choix même de la forme donnée à la carène, on ne la mettait pas en état de résister à l'expansion du gaz, tout en restant parfaitement semblable à elle-même. Ainsi, un ballon cubique serait impossible à réaliser : ses faces se gonfleraient spontanément et deviendraient convexes, tandis que les angles se rapprocheraient du centre. De là, la nécessité de donner aux carènes, quand elles sont en étoffe, la configuration de surfaces de révolution dont le profil peut affecter, comme nous l'avons vu plus haut, des formes plus ou moins variées, mais que l'on doit choisir de façon qu'elles puissent toujours combattre la pression intérieure.

Quoi qu'il en soit, la construction et le maniement du ballonnet ont fait de tels progrès que cet appareil en est arrivé, aujourd'hui, à jouer un autre rôle, de tout premier ordre aussi, dont on l'aurait cru incapable il y a encore quelques années : celui de permettre à l'aéronaute de choisir sa zone d'équilibre, et de s'y maintenir à peu près aussi longtemps qu'il le désire. En même temps, la dépense de lest a tellement diminué qu'un aéronat comme le *Lebaudy*, à condition de se tenir constamment à la même altitude, en use à peine 40 kilog. à l'heure, en moyenne, au lieu de 100, et cela malgré les ruptures d'équilibre inévitables que produisent à chaque instant les changemens d'état de l'atmosphère. Il est vrai qu'avec les vitesses actuelles ces

ruptures tendent de plus en plus à perdre de leur importance et qu'il est possible de les conjurer par l'emploi de gouvernails horizontaux ou d'hélices sustentatrices. N'importe! c'est toujours le ballonnet qui, pour des raisons qui seront exposées plus loin, présentera, à cet égard, le maximum de sécurité. D'ailleurs, même au point de vue de la stabilité proprement dite, cet accessoire joue encore un rôle capital.

Lorsque, en effet, la pression à l'intérieur du ballon ne dépasse pas quelques millimètres d'eau, — comme dans les anciens dirigeables tels que la *France*, où le gaz était en communication directe avec l'atmosphère par le long boyau appelé *manche*, — il arrive que, par suite de la mise en marche, la masse d'hydrogène contenue dans l'enveloppe est refoulée, d'abord vers l'arrière où elle se comprime, pour revenir ensuite vers l'avant et ainsi de suite. Par elle-même, cette *vague alternante* ne tend ni à élever, ni à abaisser le ballon; mais on conçoit que, pour peu que celui-ci vienne à tanguer, elle contribue à aggraver ce mouvement, et puis, d'autres vagues intérieures, provenant des pulsations que les variations de tension causées par le tangage impriment à l'enveloppe, viennent encore s'ajouter à la vague alternante. Grâce à la surpression intérieure, — pouvant s'élever jusqu'à 50 millimètres d'eau, — que permet de produire, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, le jeu du ballonnet, actuellement, la vague alternante est évitée, et les effets des pulsations de l'étoffe, réduits à leur minimum. Mais on a dû supprimer la manche, clore complètement le ballon et munir sa partie inférieure de clapets de sûreté, s'ouvrant automatiquement dès que l'excès de pression risquerait de provoquer une explosion.

En résumé, tous les services si divers que les aéronautes français ont demandés au ballonnet, et qu'il leur a rendus, justifient amplement ces paroles d'un écrivain autorisé, M. Sazerac de Forge, que c'est à lui surtout que les dirigeables de notre pays doivent et leur puissance et leur admirable docilité. Cependant, pour le mettre à même de remplir convenablement ses fonctions, faut-il encore lui donner un volume suffisant et s'arranger de façon que sa flaccidité obligatoire au cours de l'ascension ne puisse y donner lieu à des vagues intérieures.

Le calcul permet aisément de satisfaire à la première de ces conditions. Il montre que pour qu'un dirigeable tel que le

Lebaudy, par exemple, — qui ne doit pas dépasser 11 à 1200 mètres d'altitude, — reste gonflé pendant toute la durée du voyage, atterrissage compris, un ballonnet de 500 mètres cubes est largement suffisant. Seulement, pour que le remplissage soit assuré de façon convenable, le ventilateur doit être capable de débiter 1 mètre cube d'air par seconde, environ.

Quant à la suppression de toute vague à l'intérieur du ballonnet lui-même, elle s'obtient facilement en divisant l'appareil en trois compartimens au moyen de deux cloisons transversales, percées d'ouvertures suffisantes pour le passage de l'air d'un compartiment à l'autre, et tout de même assez étroites pour que ce passage ne puisse s'opérer que très lentement. Si on prend alors la précaution de faire déboucher le tuyau du ventilateur dans le compartiment central, comme le ballon a toujours le temps de se redresser dans un sens ou dans l'autre avant le passage de l'air du compartiment central dans celui qui se trouve momentanément le plus bas, tout mouvement de flux et de reflux devient impossible et une cause d'instabilité de plus, peu grave, il est vrai, se trouve ainsi conjurée.

II

L'instabilité étant le lot ordinaire de tout corps en mouvement, surtout lorsqu'il prend son point d'appui dans un fluide, doit être, *a fortiori*, le lot de tous les ballons dirigeables. Or, comme dans ces conditions, la solidité du système peut, à chaque instant, être compromise, le fonctionnement du moteur devenir impossible, et la vitesse obtenue presque illusoire, vaincre l'instabilité est donc une condition absolument indispensable pour obtenir la solution du problème de la navigation aérienne par le plus léger que l'air.

Afin d'avoir une idée nette, quoique simple, de la question, plaçons-nous dans le cas idéal d'un dirigeable fusiforme, marchant d'un mouvement rectiligne, horizontal et rigoureusement uniforme, dans une atmosphère parfaitement calme.

Il est soumis d'abord à deux forces verticales : son poids, appliqué au centre de la nacelle, et la poussée de l'air, appliquée à peu près au centre de la carène, et ces deux forces qui, le dirigeable restant dans sa zone d'équilibre, sont égales, paral-

lèles et de sens contraires, forment ce qu'on appelle en Mécanique un *couple*. Or, il est évident que l'action de ce couple est antagoniste de tout mouvement d'oscillation du dirigeable dans un plan vertical perpendiculaire à l'axe ; et comme, de plus, cette action est d'autant plus efficace que le centre de gravité et le centre de poussée sont plus éloignés l'un de l'autre, on voit qu'à bord des aéronats, où cette condition est généralement remplie, en dehors de quelques circonstances particulières, il n'y a pour ainsi dire pas de roulis possible, au contraire de ce qui se passe dans la navigation maritime, où le centre de gravité du bateau avoisine toujours le centre de poussée. De là le nom de *couple de rappel* donné à ce système de forces verticales.

Mais le dirigeable en marche est soumis encore à l'action d'un second système de forces : 1° la force propulsive due à l'hélice, force appliquée au centre de traction, c'est-à-dire à peu près au centre de la nacelle, au moins dans la plupart des dirigeables; 2° la résistance à l'avancement, appliquée au centre de résistance du système, point situé un peu au-dessous du centre de figure de la carène. Ces deux forces, horizontales et opposées, sont égales, puisque nous supposons le mouvement uniforme, et, par conséquent, elles constituent aussi un couple appelé *couple de soulèvement*, on va voir immédiatement pourquoi. Considérons, en effet, les mouvemens qui peuvent se produire dans le plan vertical qui passe par l'axe de la carène : il est clair que ce couple agit, fatalement et constamment, pour soulever la pointe-avant du ballon ; mais alors, instantanément, la pression du vent créé par la marche de l'aéronat intervient, et se faisant sentir avec plus de force sur l'avant que sur l'arrière, — dont les formes fuyantes se prêtent moins à la subir, — soulève encore davantage la carène, en même temps qu'elle lui imprime un mouvement de dérive dirigé obliquement de bas en haut. La déviation imprimée dans ces conditions au ballon pourrait, on le conçoit, avec une vitesse suffisante, atteindre une valeur formidable, l'amener même à se redresser complètement, si le couple de rappel, à son tour, n'entrait en ligne pour ramener constamment le ballon à la position horizontale. Que si l'aéronat, en vertu de son inertie, venait à dépasser la position horizontale, la pression du vent aurait évidemment pour effet de lui imprimer des mouvements inverses des précédens ; mais, cette fois encore, le couple de rappel, renforcé, en cette occasion, par le couple de soulèvement, se char-

gerait de faire revenir tout le système à sa position normale. Conclusion : un dirigeable fusiforme en marche tangue toujours et, en même temps, décrit une série de lacets au-dessus et au-dessous de la trajectoire. — Il en est de même d'un dirigeable cylindrique, avec cette différence, pourtant, que la pression du vent agissant également sur l'arrière et sur l'avant, la déviation est moins accentuée ; la dérive, seule, est plus considérable.

Quant aux mouvemens tournans que peut effectuer, à gauche et à droite de sa route, un dirigeable en marche, aucun des deux systèmes de forces dont il vient d'être question n'en peut être rendu responsable. Le plus souvent, ces embardées sont dues, soit à un changement de direction du vent, soit, comme nous l'avons déjà dit, à l'action excentrique de l'hélice; mais alors, dès le commencement de l'écart, la pression du vent créé par l'aéronat agissant dans le plan horizontal comme, tout à l'heure, dans le plan vertical, le ballon, en même temps, dévie et dérive. L'action du gouvernail de direction, proportionnelle au carré de la vitesse du vent qui le frappe, peut, seule, combattre ces effets, car la pression du vent est elle-même, ne l'oublions pas, proportionnelle au carré de sa vitesse, c'est-à-dire, dans le cas simple examiné ici, au carré de la vitesse du dirigeable.

Toutefois, des embardées ne peuvent qu'affaiblir la puissance du dirigeable, en diminuant sa vitesse relative, et, par conséquent, son rayon d'action. On ne peut en dire autant des mouvemens de tangage, gênans d'abord, inquiétans ensuite, et, enfin, dangereux, car ils arrivent en peu de temps : 1° à mettre le moteur en péril par le trouble des niveaux de l'huile et de l'essence ; 2° à produire sur certaines suspentes des tractions exagérées qui peuvent compromettre la sécurité des voyageurs. Tant que la vitesse est relativement faible, — 5 à 6 mètres par seconde, — l'expérience et le calcul montrent que le couple de rappel est assez puissant pour amortir ces mouvemens, grâce, il est vrai, à l'intervention d'un troisième couple, le *couple amortisseur* auquel donne naissance la résistance propre de l'air, — couple qu'a signalé, le premier, le lieutenant aérostier italien Crocco, — et dont l'action peut être considérée comme proportionnelle à la vitesse de marche. Encore faut-il, pour que ces deux couples, même dans le cas d'une allure modérée, puissent produire leur effet stabilisateur, que le dirigeable ne présente pas des

vices de construction pouvant donner naissance à d'autres forces perturbatrices ou accroître celles que nous venons d'examiner. Ainsi, comme nous l'avons indiqué tout à l'heure, la permanence de la forme, le cloisonnement du ballonnet, l'efficacité de son jeu sont des conditions nécessaires pour l'amortissement du tangage. Mais la forme du profil donné au ballon est aussi d'une importance de tout premier ordre.

1° Il ne doit pas être trop allongé. Avec un allongement trop grand, en effet, le frottement de l'air contre la surface de la carène tend à augmenter la résistance ; de plus, il devient difficile de réduire au strict nécessaire le nombre des suspentes sans risquer de voir le ballon se couper en deux par suite de la mauvaise répartition des poids ; enfin il y a diminution de la force ascensionnelle par rapport à la surface du ballon, c'est-à-dire, en fin de compte, augmentation relative du poids à enlever. Si on définit l'allongement par le rapport de la longueur de la carène au diamètre de sa section maximum (maître-couple), l'expérience montre qu'un allongement voisin de 6 est celui qui donne les meilleurs résultats, au moins pour les ballons fusiformes. Cet allongement était celui de la *France*, de la *Patrie* ; c'est aussi celui du *von Parseval*, du *Lebaudy*, de la *Ville-de-Paris*, etc. Toutefois, on tend aujourd'hui à augmenter ce chiffre : le grand dirigeable militaire de 7500 mètres cubes, dont M. Julliot, le constructeur du *Lebaudy* et de la *Patrie*, a étudié le projet, aura 100 mètres de long et un maître-couple de 11^{m},50 de diamètre seulement.

2° Tous les aérostiers français admettent, à l'heure actuelle, que pour amortir les balancemens et assurer la stabilité dans le plan horizontal, une carène, quand elle est fusiforme, doit être pourvue d'une proue et d'une poupe, c'est-à-dire constituer un fuseau dissymétrique ou, ce qui revient au même, se présenter sous un aspect plus ou moins pisciforme. Disons tout de suite que nos aérostiers ont, pour les appuyer dans cette question, la jeune et déjà brillante école italienne, ainsi que la grande autorité d'O. Chanute, le célèbre aviateur américain.

Il nous semble, d'ailleurs, qu'ils peuvent invoquer un certain nombre de raisons assez plausibles, entre autres que les poissons à marche rapide, les grands voiliers de l'atmosphère sont franchement dissymétriques ; ensuite, qu'un certain nombre d'expériences sur le mouvement dans l'eau de solides en ébo-

nite, de même longueur, mais dont le maître-couple avait des positions différentes, ont montré, non seulement les avantages de la dissymétrie, mais encore que la meilleure position à donner au maître-couple, pour éviter tout mouvement de lacets, était à peu près au tiers de la longueur à partir de la proue, ce qui revient à établir que le ballon doit marcher le gros bout en avant. On comprend aisément, en effet, qu'en rapprochant de l'avant le maître-couple, on accroît l'action du vent sur la surface caudale de la carène, et dans le plan vertical et dans le plan horizontal; d'où, cette action étant contraire à celle qui s'exerce sur la surface de tête, un affaiblissement des mouvemens de tangage et des embardées. Aussi, les dirigeables *France*, *Patrie*, avaient-ils une carène pisciforme; de même, le petit *Santos-Dumont n° 9*, qui a fait, il y a cinq ans, par ses pérégrinations aux Champs-Élysées, aux courses, à la revue du 14 juillet, etc., l'admiration des Parisiens. Le *Lebaudy*, l'*Italia* sont pisciformes; la *Ville-de-Paris*, le *von Parseval* lui-même, sont dissymétriques.

Mais la dissymétrie est, malgré tout, une question controversée encore aujourd'hui. Il n'en est pas de même du principe en vertu duquel le système carène-gréement-nacelle doit posséder une rigidité aussi grande que possible. Remarquons, d'abord, que lorsque des balancemens se produisent, il est nécessaire que le poids de la nacelle ne porte pas sur certaines suspentes plutôt que sur d'autres; sinon, quelques-unes de ces suspentes qui, pendant un instant, n'auraient plus rien supporté et se seraient détendues, pourraient se tendre brusquement au moment du redressement, au risque de se briser. Or cela ne peut évidemment être réalisé que si l'ensemble du dirigeable constitue un système indéformable. Cette condition remplie, on voit maintenant : 1° que le mouvement de la carène entraînant celui de la nacelle, le couple de rappel est mis en jeu avec le maximum d'intensité; 2° que la nacelle joue, pour assurer la régularité de la marche contre les caprices du vent, le rôle d'un véritable volant régulateur. Dupuy de Lôme, auquel on doit l'étude approfondie de cette question, nous a donné depuis longtemps, d'ailleurs, les moyens propres à la résoudre et ce n'est pas, peut-être, le moindre des reproches qu'on puisse adresser à M. Santos-Dumont que de n'avoir pas suffisamment assuré la rigidité de la suspension dans son *n° 6*.

Il est clair aussi que toute disposition capable de diminuer l'effet du couple de soulèvement, tout en conservant celui du couple de rappel, aurait une importance capitale, sans compter que le rapprochement du centre de traction du centre de résistance assure un meilleur rendement du moteur. Dans le *Zeppelin nº 3*, on est bien arrivé à rapprocher autant que possible ces deux points en plaçant les hélices à la hauteur de la carène; mais comme, en même temps, les deux nacelles qu'emporte cet aéronat avoisinent le ballon, il se peut que le couple de rappel soit, à son tour, trop affaibli. Mieux vaut, *a priori*, la solution proposée déjà en 1784 par Meusnier, adoptée aujourd'hui par von Parseval, von der Gross, etc. : placer l'hélice entre la carène et la nacelle, — celle-ci gardant le moteur, — comme dans le dirigeable *de La Vaulx* que les Parisiens ont pu voir évoluer, il y a deux ans, au-dessus de Longchamps. Quoique dépourvu des organes de stabilisation que portent les ballons actuels, il n'en a pas moins donné des résultats merveilleux comme docilité, stabilité et même comme vitesse (10 mètres à la seconde). Seulement, vu son faible volume, — 730 mètres cubes environ, — les expériences faites avec cette machine volante ne peuvent être considérées que comme de simples essais. Il serait à désirer qu'on revînt à la charge avec des dimensions plus considérables.

Toutefois, si réduit que soit le couple de soulèvement, quelque ampleur que l'on donne au couple de rappel, quelque intense que soit l'action du couple amortisseur, comme la valeur du couple de rappel est indépendante de la vitesse, que celle du couple amortisseur n'augmente que proportionnellement à cette vitesse, tandis que les forces du couple de soulèvement et la pression du vent croissent proportionnellement au carré de ladite vitesse, on voit qu'à mesure que l'allure s'accentue, l'équilibre d'un dirigeable doit nécessairement tendre à devenir de plus en plus précaire. On peut même prévoir, et l'expérience le prouve, que pour une assez grande vitesse, celle que le colonel Renard a appelée *vitesse critique*, les forces stabilisatrices devenant impuissantes à combattre les forces perturbatrices, le tangage qui, comme tous les mouvemens périodiques dont la cause est permanente, ne peut aller qu'en s'accentuant, doit devenir intolérable.

En 1885, lors des expériences de la *France*, en 1901 même, on

ignorait complètement l'existence de la vitesse critique, vitesse qui dépend, d'ailleurs, du type de dirigeable employé. Mais c'est à elle que nous faisions allusion au commencement de cet article à propos de la randonnée du *Santos-Dumont n° 6*. Par suite des vices de construction de cet aéronat, vices que nous avons soigneusement signalés à mesure que l'occasion s'en présentait, sa vitesse critique devait être voisine de 11 à 12 mètres, — le tangage inquiétant observé au retour semble l'indiquer. — Si donc sa vitesse propre eût atteint ou même approché ces chiffres, nous aurions probablement aujourd'hui à enregistrer, au lieu d'une victoire éclatante de la Science, une défaite retentissante d'une portée incalculable, et, peut-être même, la perte d'une vie que l'avenir devait montrer précieuse à tous égards.

Un nouveau problème se pose donc : reculer, par des moyens tout autres que ceux que nous avons examinés jusqu'ici, l'instant où la vitesse du dirigeable le prive, si parfaite que soit sa construction, de toute espèce de stabilité.

Les moyens directs ne manquent pas. Ainsi, la nacelle peut être munie, comme celle du *Santos-Dumont n° 6*, d'un poids mobile que l'on envoie à l'avant, pour surcharger cette partie, lorsque, par exemple, l'aéronat se soulève ; dans le *von Parseval*, c'est au jeu de deux ballonnets, placés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, que l'on demande le même résultat. Mais ces manœuvres sont lentes, délicates, à la merci d'un faux mouvement ou d'une erreur du pilote. Le mieux est l'emploi, comme dans les sous-marins, de gouvernails horizontaux (gouvernails de profondeur) dont l'efficacité tient évidemment aux mêmes causes que celles qui rendent si puissante l'action des gouvernails de direction. Toutefois, on tend de plus en plus, aujourd'hui, à demander à ces appareils, non pas d'amortir le tangage, mais de servir, par leur inclinaison, à faire monter le ballon sans jet de lest, à le faire descendre sans perte de gaz ni de lest. Seulement, ils ne peuvent guère remplir cet office que dans une mesure restreinte, car, comme les gouvernails verticaux, ils n'ont d'action qu'autant que le ballon marche et on se trouve, par conséquent, avec eux, à la merci du moteur. Si, à la descente, leur emploi ne présente pas d'inconvéniens sérieux, il n'en est pas de même lorsqu'on s'en sert d'une façon exagérée pour monter ; la moindre panne produit alors, infailliblement, une descente rapide, dangereuse, une chute, en un mot, et il en serait évidemment de

même, si l'on employait, à la place de gouvernails, des hélices à axe horizontal (hélices sustentatrices). Conclusion : le lest est toujours le véritable *palladium* des aéronautes. — On conçoit aisément, d'ailleurs, qu'un gouvernail horizontal n'aura pas la même action au centre (gouvernails de centre) qu'aux extrémités du ballon (gouvernails de queue et de tête) : dans le premier cas, la composante verticale de la pression du vent agissant sur un bras de levier presque nul, le ballon monte ou descend suivant la verticale; dans le second, cette composante agissant à l'extrémité d'un long bras de levier, l'axe du dirigeable s'incline, et celui-ci prend, toujours dans le plan vertical, une direction oblique, ascendante ou descendante, suivant l'inclinaison donnée au gouvernail.

Quoi qu'il en soit, les moyens directs, curatifs que nous venons d'indiquer et dont on use pour affaiblir les effets du tangage, n'ayant, on le voit, qu'une valeur fort relative, la question se posait de recourir, si possible, à des moyens préventifs, c'est-à-dire à des organes de stabilisation fixes, de formes et de dimensions convenables, convenablement placés et faisant corps avec l'aéronat. Cette question est aujourd'hui résolue et les plans fixes, horizontaux ou verticaux, que l'on voit attachés à la carène des dirigeables *Lebaudy, von Parseval*, *Zeppelin*, *Italia*, etc. n'ont pas d'autre but. Leur emploi devait, d'ailleurs, s'imposer tout naturellement : le corps de l'oiseau, celui du poisson, ne portent-ils pas des plans de ce genre qui semblent faciliter le glissement dans l'air ou dans l'eau et s'opposer à toute déviation hors de la trajectoire? N'est-ce pas aux plans fixes passant par son axe longitudinal (plans d'empennage), et placés très en arrière du centre de gravité, que la flèche doit de voler constamment suivant la tangente à sa trajectoire? Les torpilles automotrices capables de fournir une vitesse de 30 nœuds, soit 15 mètres à la seconde, ne doivent-elles pas leur parfaite stabilité à un empennage placé à l'extrémité arrière? Et la stabilisation par des plans fixes n'a-t-elle pas depuis longtemps fait ses preuves dans la navigation sous-marine? Leur rôle, du reste, se conçoit aisément. Comme dans la navigation maritime, l'action des plans verticaux, combinée avec celle du gouvernail de direction, a nécessairement pour effet d'assurer la rectitude de la route, en réduisant au minimum les déviations de la trajectoire réellement décrite par rapport à la trajectoire à décrire; elle amorti

aussi tout mouvement de roulis, s'il venait à s'en produire, comme cela arrive, dans les virages un peu brusques. Pour les plans horizontaux, leur importance est encore plus grande, car ils ont évidemment comme but principal de diminuer et même d'empêcher le tangage. Or, comme la résistance qu'ils opposent à la pression du vent est proportionnelle au carré de la vitesse et, par conséquent, augmente proportionnellement aux effets perturbateurs, — savoir, la pression du vent sur les flancs de la carène et les forces du couple de soulèvement, — on comprend facilement qu'en leur donnant une ampleur suffisante et, cela va de soi, des bras de levier convenables, on puisse arriver à reculer la limite à partir de laquelle cette vitesse devient critique.

Comment on utilise ces organes si précieux, c'est ce que nous examinerons tout à l'heure en parlant des dirigeables Julliot, les premiers où l'on ait fait scientifiquement appel aux propriétés du plus lourd que l'air pour corriger les défectuosités inhérentes à l'emploi de la « vessie de Charles. » Pour l'instant, qu'il nous suffise de faire observer que toutes ces études sur le tangage, la vitesse critique, etc., que nous venons d'essayer de résumer aussi brièvement que possible, études sans lesquelles aucun des dirigeables actuellement en fonction n'existerait, sont, pour la plupart, postérieures à la course triomphale du 19 octobre 1901. Cette simple constatation doit suffire pour édifier nos lecteurs sur la portée réelle des expériences de M. Santos-Dumont. Pour nous, leur importance est telle que nous ne voyons pas, dans tout le courant du dernier siècle, un seul aérostier, sauf peut-être Giffard, auquel on puisse le comparer. Certes, on peut lui reprocher d'avoir par trop négligé les travaux de ses devanciers. Mais si l'on peut admettre que l'ingénieur, en lui, s'est montré médiocre, quel admirable pilote nous a fait apprécier le concours Deutsch! et comme on est instinctivement entraîné à se demander si les critiques plus ou moins fondées qu'on lui a adressées, sur tout et à propos de tout, n'étaient pas, en somme, alimentées par la mauvaise humeur de ceux qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir osé démontrer que la solution si désirée du problème de la Navigation aérienne exigeait d'abord que l'on commençât par naviguer. Reconnaissons, pour être justes, que la leçon a profité, et que, depuis qu'en associant, pour ainsi dire, le public à ses expériences, il l'a amené à ne plus

considérer comme des fous ou des utopistes les adeptes de cette navigation et a forcé gouvernemens, ingénieurs et savans à s'occuper de cette question comme ils ne l'avaient jamais fait jusqu'alors, tout ce que nous admirons aujourd'hui en aéronautique, tous les résultats acquis, aussi bien dans le domaine du plus lourd que dans celui du plus léger que l'air, sont des preuves palpables et vivantes de la magnifique impulsion donnée à cette branche de l'activité humaine par l'énergique et intelligent sportsman que l'Amérique latine nous a envoyé.

III

L'idée d'appeler le plus lourd que l'air au secours du plus léger, en d'autres termes de munir les ballons dirigeables d'organes de stabilisation tels que des plans horizontaux ou verticaux, fixes ou mobiles, date de longtemps. En 1885, le dirigeable *France* était muni d'un plan horizontal qui contribua certainement à assurer la stabilité très grande qu'a toujours conservée cet aéronat. En 1901, le colonel Renard commençait une étude approfondie des moyens de stabilisation applicables aux dirigeables. Mais déjà M. Julliot, que cette question préoccupait aussi depuis quelques années, avait mené à bien la construction du *Lebaudy*, cette machine aujourd'hui célèbre dont les belles qualités nautiques enthousiasmèrent, dès le premier jour, les hommes les plus compétens.

Examinons donc en quoi consiste cet aéronat, ce type des dirigeables militaires français actuellement en usage ou en construction, longtemps appelé le *Jaune* à cause de l'enduit au bichromate de plomb destiné à protéger de l'action chimique des rayons solaires le caoutchouc de la double étoffe de coton qui constitue son enveloppe.

Signalons, avant tout, dans ce ballon, la présence d'une pièce tout à fait nouvelle, la *carcasse*, vaste plate-forme elliptique, de 22 mètres de long et 6 mètres de large, constituée par un cadre en tubes d'acier de haute résistance (acier au nickel). Grâce à cette pièce, sur laquelle vient s'aplatir le ventre du ballon et auquel elle est rattachée par une courte bande de filet en couronne, il est possible : 1° d'assurer presque mathématiquement la sécurité de l'enveloppe et de la suspension dans le

cas où le ventilateur viendrait à s'arrêter ou à ne plus fonctionner convenablement, au contraire de ce qui se passe avec les dirigeables du type classique, *France*, *Ville-de-Paris*, etc.; 2° de relier beaucoup plus solidement qu'on ne l'a fait jusqu'alors la nacelle au reste du dirigeable, au moyen de câbles en fils d'acier combinés, conformément aux recommandations de Dupuy de Lôme, en triangles indéformables. Enfin, la nacelle, comme la carcasse, étant constituée par des tubes d'acier de haute résistance, on voit qu'en fin de compte, le métallisme de leur construction et l'impression de sécurité qui en résulte se présentent comme un des caractères les plus frappans du *Lebaudy* et, en général, des dirigeables Julliot.

C'est que leur éminent constructeur a été dominé, dans ses travaux, par deux grandes préoccupations : d'abord, la réunion aussi étroite, aussi solide, aussi rigide que possible, de la nacelle au ballon, non pas à l'aide des systèmes de suspension usités jusqu'alors et qui faisaient ressembler les ballons dirigeables à « des vessies portant quelques ficelles et quelques lattes, » mais au moyen d'un réseau savant de câbles et de tubes d'acier aussi résistans et aussi légers que possible, — nous venons de dire comment il s'y est pris. — Ensuite, l'adjonction au dirigeable d'un vaste système de plans stabilisateurs destinés à assurer la rectitude de la marche et, surtout, à empêcher le tangage, problème que personne jusqu'alors, il faut le reconnaître, n'avait su ou pu résoudre.

Ces plans qui, pour le *Lebaudy*, dont le tonnage est exactement de 2 950 mètres cubes, couvrent 185 mètres carrés, — dont 150 affectés aux surfaces horizontales, — sont constitués par des toiles tendues sur des cadres en tubes d'acier, comme la carcasse elle-même. Le plus important de tous est le plan horizontal que forme une grande toile tendue sur cette carcasse, toile qui couvre près de 100 mètres carrés et qui, en asseyant, pour ainsi dire, le ballon sur l'air, lui permet de résister aux mouvemens de tangage que font naître à chaque instant les mille remous dont l'atmosphère est toujours le siège, surtout dans le voisinage du sol. Ensuite vient le premier des plans verticaux : une bande de toile de 10 mètres carrés, tendue sur la partie arrière d'une sorte de quille métallique qui fait corps avec la carcasse et sert à la renforcer. Puis, supportée par une poutre armée, articulée avec la plate-forme et placée à son

arrière, une série d'autres plans constituée : d'abord par une penne de flèche que forment deux plans, l'un vertical, l'autre horizontal, s'élargissant tous deux comme une queue d'oiseau; ensuite, par deux gouvernails, l'un horizontal (gouvernail de queue), composé de deux *ailerons* placés à gauche et à droite de la poutre armée, l'autre, vertical, qui est le gouvernail classique. Notons, enfin, la présence d'un coupe-vent en étoffe tendue, placé à la partie antérieure de la carcasse, en avant du filet, qui empêche l'air de s'insinuer entre elle et l'enveloppe.

M. Julliot aurait pu s'arrêter là : le ballon, dans ces conditions, ne pouvait subir que de légers balancemens et ne tardait pas à reprendre de lui-même sa position normale. Mais il a voulu que le tangage fût *apériodique*, c'est-à-dire que tout balancement, dû à n'importe quelle cause, fût immédiatement annihilé. Il est certain que si, en exagérant la surface des organes de stabilisation, on augmente les difficultés de construction, l'encombrement, le poids du système et, enfin, la résistance à l'avancement, d'un autre côté, il est évident : 1° que tout mouvement tournant ne s'effectue qu'aux dépens de la vitesse réelle et, par conséquent, du rayon d'action du ballon; 2° que la sensation absolue de sécurité à bord d'un aéronat en marche constitue un facteur moral dont on ne saurait trop tenir compte. Sans prétendre que le chiffre des surfaces couvertes par les plans stabilisateurs de M. Julliot soit intangible, on ne peut donc, à notre avis, que l'approuver d'avoir, au commencement de 1904, quelques mois après le lancement du *Lebaudy*, substitué à la pointe empennée qui formait l'arrière de la carène de ce dirigeable, une calotte ellipsoïdale à laquelle se trouve fixé un grand *papillon* horizontal en queue de poisson, couvrant 14 mètres carrés et dont le rôle est d'assurer rigoureusement l'apériodicité recherchée, en augmentant dans d'énormes proportions la résistance qu'opposait déjà le plan horizontal de la penne de flèche aux mouvemens de balancement provoqués par le ballon lui-même et ses organes moteurs.

La nacelle, très petite, — 4m,80 de long, 1m,60 de large, — le moteur, les hélices, etc., dans le *Lebaudy*, comme dans la *Patrie*, ne présentent rien de tout à fait remarquable. Une pièce très ingénieuse, la *béquille*, placée sous la nacelle et qui fait corps avec elle, mérite cependant d'arrêter l'attention : c'est une pyramide renversée, formée de tubes d'acier, dont la pointe est

située sur la verticale du centre de gravité du système, et qui a pour but, non seulement de consolider la nacelle et d'abaisser le centre de gravité de l'aéronat, mais encore : 1° de maintenir le corps de la nacelle assez haut pour que les hélices, au moment de l'atterrissage, ne puissent pas se fausser ou se briser contre le sol; 2° de constituer un point de contact unique du dirigeable avec la terre. Les hommes de manœuvre qui le tiennent par les cordes de retenue peuvent alors le faire tourner facilement, de façon à maintenir sa pointe contre le vent, et même l'extrémité terminale du centre de la béquille a été placée un peu en avant du centre de résistance, de façon que l'effort du vent tende automatiquement à fixer le dirigeable dans cette position rationnelle.

Tel est, en gros, ce fameux *Lebaudy* dont on nous permettra de donner ici les caractéristiques principales :

Carène : pisciforme. — Volume : 2 950 mètres cubes. — Longueur : 58 mètres. — Diamètre du maître-couple (diamètre maximum) : 9m,80. — Force ascensionnelle brute : 3 540 kg. — Deux hélices en tôle d'acier de 2m,44 de diamètre, tournant à 1 200 tours à la minute, comme le moteur (ce qui simplifie les transmissions), placées à gauche et à droite de la nacelle. — Moteur à pétrole : 40 chevaux, pesant net 300 kg. (370 kg. avec une provision d'essence assurant la marche pendant 5 heures) — Poids utile (aéronautes, lest, combustible, etc.) : 800 kg. — Stabilité assurée par 8 plans fixes ou mobiles, parmi lesquels le *papillon vertical*, beaucoup plus étroit que l'horizontal, que l'on aperçoit au-dessus et au-dessous de celui-ci, qui a pour rôle accessoire de fournir des points d'attache aux fils qui le tiennent et le fixent. — Vitesse maximum obtenue : 11m,80. — Date de la première ascension : 13 novembre 1902. — Voyage par étapes de Moisson au camp de Châlons : 3 et 4 juillet 1905. — Installation de l'aéronat à Toul : 27 septembre 1905. — Retour par bateau à Chalais-Meudon : fin de l'année 1906.

Aucun des ballons dirigeables construits à l'étranger n'a pu égaler le *Lebaudy*. Seul, son congénère, la *Patrie*, l'a surpassé comme puissance, à la suite de modifications d'ordre secondaire sur lesquelles il serait trop long de nous étendre. Notons, pourtant, un plus grand développement donné aux deux papillons fixés à l'arrière de la carène et l'adjonction, au système stabilisateur décrit tout à l'heure, d'un gouvernail horizontal de centre, formé de deux ailerons fixés à droite et à gauche de la plate-forme elliptique, qui, convenablement manœuvré, a permis au ballon d'accomplir, le 16 novembre 1907, une véritable prouesse aérostatique : descendre d'une hauteur de 1 325 mètres

sans jeter de lest et avec une dépense de gaz absolument insignifiante. Voici d'ailleurs les caractéristiques principales de cet aéronat :

Carène : pisciforme. — Volume : 3150 mètres cubes. — Longueur : 60 mètres. — Diamètre du maître-couple : 10m,30. — Force ascensionnelle brute : 3717 kg. — Deux hélices, de 2m,60 de diamètre, tournant à 1000 tours, comme le moteur. — Moteur : 70 chevaux, pesant 550 kg. avec une provision d'essence suffisante pour marcher 10 heures. — Poids utile enlevé (aéronautes, lest, combustible, etc,) : 1260 kg. — Vitesse maximum obtenue : 13 mètres. — Date de la première ascension : 16 novembre 1906. — Voyage d'une seule traite de Chalais-Meudon à Verdun (240 km. en 6 h. 25 m.) : 23 novembre 1907.

On sait comment, huit jours après son arrivée, un coup de vent enlevait la *Patrie* et la faisait disparaître à tout jamais. Mais des mécomptes de ce genre, avec les énormes surfaces des ballons dirigeables, seront toujours à prévoir : on voit bien des navires, solidement amarrés dans un port, ne pas résister aux efforts de la tempête ! Le *Lebaudy*, qui peut cependant invoquer à son actif soixante-dix-neuf ascensions parfaitement réussies, faillit subir le même sort le jour de son arrivée au camp de Châlons, et ce n'était pas la première fois que pareille aventure lui survenait. La béquille de M. Julliot ne rend donc pas tous les services qu'on en attendait; pourtant, c'est déjà quelque chose d'avoir essayé d'aborder cet épineux problème : faire camper, en cas de force majeure, en rase campagne, un dirigeable, loin de tout hangar, de tout port naturel.

Que si, maintenant, il nous était permis de faire connaître notre opinion personnelle, sur ces deux dirigeables, nous dirions d'abord que les blâmes formulés sur la complication de leurs organes et la fragilité, malgré tout réelle, de l'ensemble, ne nous émeuvent guère : les navires modernes sont infiniment plus compliqués que les anciens, leur maniement plus difficile, leurs organes de direction plus délicats, et la robustesse, quand on y regarde d'un peu près, n'est pas précisément leur qualité dominante. Mais nous n'hésiterions pas à regretter : 1° que les difficultés de transmission de la force du moteur aient empêché M. Julliot de rapprocher les centres de traction et de résistance, comme dans le *von Parseval*, le *de La Vaulx*, etc. Hâtons-nous d'ajouter que ce vice de construction n'existera pas dans le grand dirigeable militaire dont il a été question plus

haut; — 2° qu'une partie considérable des plans stabilisateurs soient situés au-dessous de la carène. Depuis les travaux du colonel Renard, on peut, en effet, regarder comme établi que, pour reculer à l'infini la vitesse critique d'un dirigeable, c'est-à-dire pour assurer sa stabilité à toutes les allures, il faut que les organes fixes de stabilisation soit placés à l'arrière de la carène, dans le prolongement de son axe, ou symétriquement de part et d'autre, tout comme les plans stabilisateurs que porte une flèche.

C'est ce qui a été réalisé, tant bien que mal, dans le ballon *Ville-de-Paris*, construit par MM. Surcouf et Kapferer, sur des plans donnés par le regretté directeur de Chalais-Meudon, et où, abstraction faite du gouvernail de direction et de deux autres, horizontaux, l'un de centre, l'autre de queue, placés un peu au-dessus de la nacelle, la stabilité n'est assurée que par un empennage placé tout entier à l'arrière de la carène et constitué par un faisceau cruciforme de huit tubes en étoffe, réunis deux à deux, gonflés d'hydrogène, calculés de façon que la force ascensionnelle du gaz soit annulée par le poids de leur enveloppe. Mais il est évident que ces tubes, par leurs dimensions, créent de nouvelles surfaces de résistance qui contribuent à diminuer la vitesse et que, de plus, l'étranglement qui les sépare du corps de la carène ne peut que nuire à la solidité de l'ensemble. On peut reprocher aussi à ce dirigeable de n'avoir qu'une hélice, placée à l'avant de la nacelle, et trop bas, ce qui rend l'atterrissage difficile. Aussi, malgré quelques sorties heureuses, qui ont montré sa parfaite stabilité, ce ballon, quoique d'un volume à peu près égal à celui de la *Patrie* et armé d'un moteur de même force, n'a jamais pu l'égaler en vitesse, comme l'a prouvé, sans conteste, son voyage de Paris à Verdun, où il est allé la remplacer.

Et, maintenant, sans méconnaître les progrès accomplis, une vitesse absolue de 12 mètres en moyenne, comme celle de la *Patrie*, est-elle réellement suffisante pour des machines auxquelles on demande de fournir une solution, même partielle, du problème de la conquête de l'air? L'observation montre qu'à 3 ou 400 mètres au-dessus du sol, des vents de 10 à 12 mètres et plus soufflent pendant à peu près un tiers de l'année : s'en tenir à une vitesse de 12 mètres, c'est donc s'interdire de sortir un jour sur trois. Si même nous considérons que les ballons

dirigeables n'ont pas pour unique objet de lutter stérilement contre les vents, mais de se porter avec une rapidité convenable d'un point à un autre, que le moins qu'on puisse leur demander est de faire du 21 ou du 22 à l'heure et que, par conséquent, un dirigeable comme la *Patrie* ne peut remplir cet office qu'un jour sur sept, parce que, dans l'année, ce n'est qu'un jour sur sept que la vitesse du vent ne dépasse pas 6 mètres, on voit combien nos meilleurs ballons laissent encore à désirer. Comment remédier à cette insuffisance?

Pour le lieutenant Crocco, elle est due à des vices fondamentaux de construction. La force motrice dont disposent ces machines étant très supérieure, toutes proportions gardées, à celle des croiseurs du même tonnage les plus rapides et les mieux établis, — et cela parce que les moteurs marins sont beaucoup plus lourds que ceux à essence, — nos dirigeables, d'après lui, devraient marcher à une allure une fois et demie plus rapide. Mais tant que le moteur, le lest et les voyageurs ne seront pas logés à l'intérieur du ballon, est-il admissible de comparer à un croiseur le système carène-stabilisateurs-gréement-nacelle? Nous ne le pensons pas. Aussi, en attendant que le dirigeable modèle que nous promet l'éminent ingénieur italien et qui, avec un cube de 3000 mètres, un moteur de 70 à 80 chevaux, nous donnera une vitesse propre de 19 à 20 mètres, soit construit et expérimenté, nous ne voyons — et nous ne sommes pas seuls à voir ainsi, — qu'un seul et unique moyen d'accroître la puissance des ballons dirigeables : l'augmentation de volume de leur carène, autrement dit, l'emploi des forts tonnages. Car il en est des ballons comme des navires : lorsqu'on augmente leur volume, la force ascensionnelle brute, proportionnelle à ce volume et, par suite, au cube des dimensions linéaires, augmente proportionnellement au cube de ces dimensions, tandis que la résistance à l'avancement, proportionnelle, pour une vitesse donnée, à la surface de résistance, — elle-même proportionnelle au carré des dimensions linéaires, — n'augmente que proportionnellement au carré de ces dimensions. En augmentant tout proportionnellement, on augmente donc beaucoup plus la force ascensionnelle brute que la résistance de l'air. Mais, d'un autre côté, le poids de la nacelle, du moteur, du lest, etc., ne croissent pas dans la même proportion et, même, n'augmentent que si on le veut bien. Il y a donc intérêt, au point de vue de la puissance d'un dirigeable,

à faire le plus grand possible : *quod erat demonstrandum.*

Pour fixer les idées, imaginons un aéronat du type *Patrie*, d'un volume quadruple, soit 12 000 mètres cubes, dimension parfaitement acceptable à l'heure actuelle. Calculons d'abord la force motrice nécessaire pour lui donner la vitesse moyenne de 12 mètres qu'imprimait à la *Patrie* son moteur de 70 chevaux. Nous trouverons, en nous appuyant sur ce fait que la puissance du moteur, pour un même type de dirigeable et une même vitesse, est proportionnelle au carré des dimensions linéaires, 175 chevaux environ. Si ce moteur ne pèse pas davantage, par cheval, que celui de la *Patrie*, c'est-à-dire, si son poids net est d'environ 775 kg.; s'il ne consomme pas proportionnellement plus d'essence, nous trouverons, pour le poids du moteur (combustible pour 10 heures de marche compris) 1 380 kg. environ. Il restera alors, toutes choses étant mises au pis, et essence non comprise, un poids utile de 7 000 kg., sept fois plus grand que celui de la *Patrie*. Mais une vitesse propre de 12 mètres est insuffisante, nous avons vu pourquoi tout à l'heure. Si l'on veut être sûr de faire, deux jours sur trois, au moins, du 36 à l'heure, il faut 20 mètres de vitesse propre, ce qui exige, la puissance du moteur, pour un même aéronat, étant proportionnelle au cube des vitesses, une force motrice de 820 chevaux environ. Avec un poids, par cheval, égal à celui du moteur de la *Patrie*, cette puissance, relativement énorme, ne pourrait pas être convenablement utilisée. Mais des moteurs de 2 kilogrammes par cheval, d'une marche absolument sûre, — ces moteurs n'existent pas encore, que nous sachions, mais ils existeront bientôt, — rempliraient avantageusement le but désiré. On pourrait, avec eux, étendre la durée du voyage à 24 heures, à 48 heures même, en constituant la presque-totalité du lest par de l'essence. Conclusion : il est permis d'espérer qu'avant dix ans, nous verrons passer au-dessus de nos têtes des dirigeables genre Julliot d'un tonnage de 12 000 mètres, de 20 mètres de vitesse, capables, deux jours sur trois, de parcourir d'une traite en 48 heures plus de 1 600 kilomètres, la distance de Paris à Brindisi. Il est même probable qu'à cette époque, avec les progrès des moteurs, on s'occupera de construire des dirigeables du même type, de 24 000 mètres cubes, d'une vitesse propre de 40 mètres, c'est-à-dire, capables deux jours sur trois, de faire au moins du 100 à l'heure, et dotés cependant d'un rayon d'action encore très

étendu, grâce à leur force ascensionnelle nette d'environ 18 000 kg. Pour l'instant, il n'y faut pas songer. Le général Zeppelin lui-même refuserait, sans aucun doute, de s'engager dans une entreprise aussi téméraire, lui qui, le premier cependant, a osé aborder la construction de ces ballons lourds, mais rigides, de 11 000 à 12 000 mètres cubes, dont on a ri pendant dix ans, mais que l'on commence tout de même à prendre très au sérieux.

C'est qu'en effet si, pour un instant, on laisse de côté le facteur « capacité de transport » pour ne se préoccuper que du facteur « vitesse » qui, au point de vue du rayon d'action, a bien son importance, il s'agit de savoir, à l'heure actuelle, qui doit l'emporter, à cet égard, du ballon cylindrique, symétrique et très allongé ou du ballon fusiforme, dissymétrique et moyennement allongé, du système rigide ou du système souple, de l'école allemande ou de l'école française. La première prétend que si les ballons d'étoffe peuvent réussir avec des vitesses moyennes, ils ne pourront pas aller très vite sans voir leur proue, à un moment donné, enfoncée par la pression du vent; la seconde soutient le contraire; au fond ni l'une ni l'autre n'en sait rien. Ce qu'on peut affirmer, en tout cas, c'est que l'armature métallique a, pour elle, de simplifier la construction et les manœuvres, en permettant la suppression du ballonnet et des organes nécessaires à son jeu. Mais le fait que le poids utile du *Zeppelin n° 3*, le seul sur lequel on puisse un peu parler en connaissance de cause, n'atteint guère que 3 000 kg. (voyageurs, lest et combustible compris), ne saurait compenser ce faible avantage. De ce poids, remarquons-le, il faut, en effet, avec le moteur de 170 chevaux affecté à l'aéronat, défalquer, si l'on veut pouvoir marcher dix heures, comme la *Patrie*, 600 kg. environ d'essence, ce qui le réduit à 2 400 kg., chiffre bien faible en regard des 7 000 kg. d'un dirigeable Julliot de même tonnage, et qui montre combien l'emploi des carènes métalliques, s'il venait à s'imposer, en réduisant la capacité de transport, aurait pour effet de faire évanouir, au moins en partie, les espérances formulées tout à l'heure.

Naturellement, l'aluminium est mis à contribution, dans les *Zeppelin*, pour constituer la charpente de leurs carènes. Celle du *n° 3* est formée de méridiennes maintenues transversalement au moyen de 15 cerceaux rendus rigides avec des rayons mé-

talliques analogues à ceux d'une roue de bicyclette. Le tout forme un immense et relativement étroit cylindre d'une contenance de 11 000 mètres cubes, d'une longueur de 128 mètres, dont le maître-couple a 11^{m},70 de diamètre, terminé à ses extrémités par des cônes ogivaux. Dans chacun des 16 compartimens créés par les cerceaux, est logé un petit ballon, incomplètement gonflé, qui a la forme du compartiment; ces 16 ballonnets peuvent communiquer entre eux. Une enveloppe de coton, qui entoure la carcasse, facilite le glissement du ballon dans l'air

Au-dessous de la carène et dans son voisinage est fixée une poutre d'une longueur de 56 mètres, portant deux nacelles de 6 mètres de long, placées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière et reliées électriquement l'une à l'autre. Chacune d'elles contient un moteur de 85 chevaux qui, par l'intermédiaire d'un arbre de couche vertical, commande une paire d'hélices, tournant à 820 tours et disposées de part et d'autre de la carène, à une hauteur suffisante pour annuler, ou à peu près, le couple de soulèvement. Des plans horizontaux disposés sur les flancs du ballon, une longue quille entoilée, des plans d'empennage, etc., contribuent à assurer la stabilité, malgré le rapprochement des centres de gravité et de poussée.

Que le tangage, avec ces organes de stabilisation et la forme cylindrique de la carène, puisse être facilement amorti, c'est probable; que ce ballon, malgré ses deux nacelles, soit plus aisément gouvernable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, c'est encore possible. Toutefois, les essais ont été trop rares et conduits avec trop de prudence pour qu'on puisse se prononcer catégoriquement. Si le *Zeppelin nº 3* a pu effectuer quelques sorties heureuses, en revanche, sa vitesse propre n'a pas dépassé 12 mètres par seconde, c'est-à-dire, d'après les calculs précédens, celle d'un dirigeable Julliot auquel on aurait donné le même tonnage et un moteur de même puissance. On ne peut nier que ce soit, pour le dirigeable allemand, un grave insuccès, car on comptait sûrement sur l'allongement de la carène pour atteindre au moins 20 mètres et compenser largement ainsi, par ce gain énorme de vitesse, la perte faite sur la capacité de transport. Ajoutons : 1° que lorsqu'on voit ce dirigeable n'évoluer qu'aux abords ou au-dessus d'un lac et, à la première alerte, rentrer dans la coquille flottante qui lui sert de hangar, on conserve des doutes sur la solidité réelle des carènes en alumi-

nium : le *Zeppelin n° 2* s'est brisé la première fois qu'il a voulu toucher le sol; 2° que la rigidité de l'enveloppe n'est peut-être pas si assurée qu'on veut bien l'affirmer : des flexions longitudinales, qui pourraient très bien, à un moment donné, amener une rupture, ont été observées, en effet, pendant la marche.

Les essais que poursuit, en ce moment, le *Zeppelin n° 4* qui, du même tonnage que les autres, dispose, dit-on, d'une force motrice de 420 chevaux, donneront-ils, en fin de compte, des résultats réellement satisfaisans? C'est à souhaiter, pour le général Zeppelin d'abord, dont on ne saurait trop admirer l'audace, l'énergie et le désintéressement, pour l'Empire ensuite, auquel son œuvre a coûté tant de sacrifices. Il nous étonnerait fort que la science allemande coure de gaieté de cœur audevant d'un nouvel échec... Attendons.

IV

Les dirigeables seront toujours trop encombrans et trop dispendieux pour constituer jamais un moyen de transport réellement pratique. Tout au plus, pourra-t-on les employer, de temps à autre, à la place des automobiles, lorsque ces machines ne pourront pas ou ne pourront que mal remplir leur rôle ordinaire, par exemple, pour les relations entre pays séparés par la mer ou par des chaînes de montagnes aux routes rares et difficiles, inabordables en hiver.

Il n'en est pas de même pour les services qu'ils peuvent rendre à la guerre. Tous les écrivains militaires s'accordent à déclarer qu'ils seront désormais indispensables pour établir les communications urgentes entre une forteresse assiégée et l'intérieur du pays, entre les armées en campagne et le gouvernement. Dans le service des informations, surtout, ils seront d'une immense utilité pour un général en chef, un officier monté dans un aéronat à grande vitesse pouvant, d'un seul coup d'œil, saisir les directions de marche de toute une armée, se rendre compte de la disposition et de la force des différentes colonnes, des points où elles se trouvent momentanément concentrées, et tenir au courant ses chefs à l'aide de la télégraphie sans fils. Comme arme offensive, il faut remarquer, avec M. de La Vaulx, que la puissance de destruction d'un projectile dépendant principale-

ment de l'épaisseur et de la résistance de sa carapace métallique, il serait nécessaire que ceux que l'on emporte pèsent de 200 à 300 kilos, si l'on veut obtenir un tir d'une efficacité réelle. Un Julliot de 12000 mètres cubes en pourrait donc enlever un certain nombre, mais ce serait un poids immense sacrifié pour un résultat peut-être insignifiant, car il ne faut pas oublier que l'ennemi, lui aussi, aura des dirigeables, et que, dès lors, en cas de lutte entre deux de ces engins, l'avantage sera évidemment pour celui qui, ayant conservé le plus de lest, pourra prendre, à un moment donné, la situation supérieure. N'insistons pas plus longuement sur le rôle militaire des dirigeables; nous sortirions de nos attributions. Aussi bien, ceux de nos lecteurs que cette question intéresse la trouveront suffisamment traitée et développée dans le joli volume de M. Sazerac de Forge intitulé : *la Conquête de l'Air*.

Encore un mot, cependant. Pour que les dirigeables puissent rendre, surtout en cas de guerre, les services qu'on s'apprête à leur demander, le bon sens indique qu'il faut les doter, avant tout, d'une vitesse suffisante : 20 mètres de vitesse propre, pourraient nous permettre, on l'a expliqué plus haut, de faire, deux jours sur trois, du 36 à l'heure; avec 25 mètres, la vitesse qu'exige le colonel Gœdke d'un véritable dirigeable militaire, on ferait, dans les mêmes conditions, du 54 à l'heure. On leurrait donc un peu le public, reconnaissons-le, lorsqu'on décorait du nom de croiseurs aériens des ballons d'aussi faible vitesse que le *Lebaudy* ou la *Ville-de-Paris*, qui, malgré leur valeur intrinsèque, ne sont, en définitive, au point de vue militaire, que des canots plus ou moins bien armés, inutilisables dès que le vent fraîchit. Sur ce point, nos voisins de l'autre côté des Vosges ont toujours eu des idées très arrêtées : de là leurs efforts incessans pour arriver, non seulement à nous rejoindre, — tâche après tout facile, — mais encore à nous dépasser, et comme ils estiment que « n'est réellement apte à la guerre que ce qui peut être traité avec rudesse, » on conçoit leurs préférences pour les ballons cylindriques et rigides. Leurs écrivains militaires les plus en renom sont unanimes à déclarer que si l'on réussit à donner à ces machines la vitesse nécessaire indiquée tout à l'heure, quitte à perdre sur leur capacité de transport et, par conséquent, sur le rayon d'action, tous les efforts et toutes les sommes que l'on aura consacrés à ce but seront

largement compensés. Nous sommes un peu de leur avis.

Et la mainmise complète, définitive de l'homme sur l'océan aérien, nous dira-t-on, la voyez-vous toujours, comme il y a quelques années, dans l'emploi exclusif du plus lourd que l'air? Oui, répondrons-nous. Malgré l'infériorité que semble donner aux appareils d'aviation ce fait que leur poids mort augmente proportionnellement à leur volume, ce qui n'est pas le cas pour les ballons, — nous l'avons amplement démontré, — nous croyons toujours que, grâce aux progrès futurs de la Mécanique, les appareils plus lourds que l'air sont appelés à « maîtriser l'espace et le temps » dans le sens horizontal, ce qui est le principal, la « vessie de Charles » donnant le même pouvoir au dirigeable dans le sens vertical, ce qui n'est qu'accessoire, mais peut avoir son importance : ainsi, en cas de lutte entre un dirigeable et un aéroplane, par exemple, le premier l'emporterait sans doute, car il pourrait, en jetant du lest, s'élever beaucoup plus vite que le second. Mais ne nous laissons pas entraîner à discourir sur le plus lourd que l'air; cette étude est suffisamment longue... Sachons nous réserver pour un prochain article sur l'Aviation, où nous aurons le plaisir, d'ailleurs, de reparler de M. Santos-Dumont.

P. Banet-Rivet

REVUE LITTÉRAIRE

LE *RACINE* DE M. JULES LEMAITRE (1)

Ce livre est la réunion des dix leçons qui, cet hiver, ont fait courir tout Paris à la *Société des Conférences*. Pourquoi M. Jules Lemaître avait-il choisi Racine plutôt qu'un autre sujet ? Il nous en donne ingénument la raison. « C'est, dit-il, qu'il m'a été le plus demandé. » Excellente nouvelle ! Réjouissons-nous, qu'à l'époque où nous sommes, Racine soit très demandé, et non pas par les candidats au baccalauréat, mais par les lettrés, et, comme on eût dit de son temps, par les honnêtes gens. J'y vois une preuve que la sûreté du goût ni le sens de la tradition ne se sont encore perdus et que nos vieux chefs-d'œuvre ont gardé aux yeux d'une élite toute leur jeunesse. Si d'ailleurs c'est à M. Jules Lemaître qu'on a demandé Racine, il n'est pas besoin de se mettre l'esprit à la torture pour en apercevoir les raisons. D'abord on se souvenait des feuilletons consacrés par lui à certaines pièces de Racine, du temps qu'il était, pour le régal de ses lecteurs, critique de théâtre : c'étaient des élémens qu'il suffisait de compléter, de relier et de fondre en une étude d'ensemble. On se souvenait aussi de ce discours, si simplement éloquent et d'une émotion si pénétrante, qu'il prononça naguère dans le vallon de Port-Royal. Et l'on songeait que Racine est parmi nos écrivains un de ceux dont il est le plus difficile de parler. Il y faut un homme nourri aux lettres antiques et qui retrouve en lui les émotions de l'âme chrétienne; il n'est pas mauvais qu'il ait lui-même la pratique du théâtre, et que son expérience l'ait renseigné sur les questions de métier; il

(1) *Jean Racine*, par M. Jules Lemaître, 1 vol. in-18. Calmann-Lévy.

convient surtout qu'il soit un fin connaisseur des âmes, pour apprécier complètement le plus grand psychologue que nous ayons dans notre littérature. Un tel ensemble de conditions ne se trouve pas très souvent rempli, même par nos plus brillans professeurs. Et c'est bien pourquoi il eût été infiniment regrettable que M. Jules Lemaître ne nous entretînt pas de Racine. Ses conférences conservent, en volume, tout leur attrait. Pourtant elles produisent une impression un peu différente. En les écoutant, on était surtout réjoui par l'agrément du tour, par l'élégance de la phrase, par l'esprit, par l'éclat de certains morceaux, les portraits d'originaux, la grande fresque historique sur le règne d'Alexandre, le parallèle des deux inspirations, l'antique et la chrétienne, la méditation sur la destinée d'une Maintenon. En les relisant, on est surtout frappé de voir combien ces études, d'une allure si aisée, sont solides et pleines de choses.

Ce volume, s'ajoutant au *Jean-Jacques Rousseau* de l'an dernier, précise la physionomie de M. Jules Lemaître comme historien de la littérature. C'est bien le critique des *Contemporains* et des *Impressions de théâtre* qui nous revient, mais modifié par tout ce que vingt années de lecture, de réflexion, d'expérience de la vie ont pu lui apporter pour l'élargissement de son esprit. Sans doute il fera encore ici confession de son impressionnisme. « Je me contente d'exprimer des prédilections personnelles et l'on peut me dire que ce n'est plus de la critique; comme s'il n'y avait pas toujours, au fond et à l'origine de la critique, l'émotion involontaire de notre sensibilité en présence d'une œuvre! » Mais c'est pour ne pas en avoir le démenti. J'ai toujours pensé qu'aux plus beaux temps de son dilettantisme, M. Jules Lemaître avait beaucoup plus de certitudes qu'il n'en voulait laisser paraître; c'était plutôt un raffinement de politesse à l'égard de ceux qui auraient été d'un autre avis que le sien. Et aussi, il s'amusait. Il forçait la note, malicieusement, pour mettre en colère notre cher et grand Brunetière. Il se peut en effet qu'on apporte un scrupule de délicatesse à ne pas trop affirmer, quand il s'agit d'écrivains encore vivans ou de la pièce nouvelle que nous venons d'entendre; mais la même réserve s'impose-t-elle à l'endroit des plus fameux auteurs, que nous apercevons avec le recul du temps, et d'œuvres livrées depuis des siècles aux disputes des hommes? Non sans doute. Le critique d'une littérature en formation et l'historien de notre tradition littéraire ne doivent pas avoir même attitude. Le fait est que, maintenant, M. Lemaître ne doute plus guère de l'opinion qu'il avance, et n'hésite pas à être de son propre avis. Il sait, de

science certaine, que l'apparition de Jean-Jacques dans notre littérature en a dérangé et troublé le cours. Et il est sûr que chez nous personne n'a égalé Jean Racine. Au surplus, sa manière d'étudier les livres n'a pas changé. C'est de Sainte-Beuve qu'il se recommandait dans les quelques lignes de préface mises en tête des *Contemporains*; il est resté fidèle au maître vers lequel l'avaient conduit certaines affinités d'esprit et c'est encore à lui qu'on peut le rattacher. Sa méthode est celle de la critique biographique et psychologique : celle qui mêle à l'analyse de l'œuvre l'étude de l'homme.

Elle ne va pas sans inconvéniens. On risque de donner une trop large part à l'élément individuel, et d'assigner à de grands mouvemens de trop petites causes. M. Jules Lemaître n'avait pas toujours évité ce défaut dans son livre sur J.-J. Rousseau. Nous y voyions à merveille Rousseau malade, envieux et fou; nous n'y voyions pas assez que la société elle-même était malade, et que l'époque était folle, et qu'une aberration générale emporte ceux que Jupiter veut perdre. L'œuvre et l'influence de Rousseau débordent de toutes parts les singularités de complexion de l'individu Rousseau. Cette fois, M. Jules Lemaître n'a pas cédé à la tentation de retrouver dans les détails de la biographie l'origine de chaque ouvrage et de chaque partie d'ouvrage. Il a été mis en garde contre cet excès par la nature même de son sujet, puisque, de toute évidence, le rapport est moins direct chez Racine entre la vie de l'écrivain et son œuvre. Il s'est donc borné à montrer que l'œuvre, si impersonnelle qu'elle puisse être, n'est pas indépendante de l'homme et qu'on découvre entre elle et la vie de l'écrivain une secrète harmonie. Dans cette mesure, et appliqué avec cette réserve, le procédé est au-dessus de toute discussion. Il ne reste qu'à goûter l'infinie souplesse avec laquelle l'auteur passe de la biographie à l'étude critique, de l'exposé des faits à celui des idées.

Trouverait-on quelqu'un aujourd'hui pour prétendre que Racine est un sujet ressassé? J'espère bien que non. Au dire de M. Jules Lemaître, Racine est de ceux qu'on « découvre » toujours davantage. La preuve en est qu'il nous a tracé de l'homme un portrait vraiment nouveau. on n'avait pas encore conté en ces termes le drame de « cette vie si émouvante! » Comment est-il arrivé à renouveler cette étude? Très simplement, en prenant le contre-pied d'une opinion longtemps accréditée et radicalement fausse sur les mœurs au XVIIe siècle. On nous avait donné à croire que le double absolutisme de la royauté et de l'Église avait passé le niveau sur les caractères : l'étiquette de cour, les convenances de salon avaient atténué les

reliefs et effacé les empreintes. Quelle erreur! Tout au rebours M. Jules Lemaître constate qu'« au XVIIe siècle la politesse extérieure recouvre une vie passionnelle extrêmement énergique et souvent une brutalité foncière et pêle-mêle des héroïsmes et d'abominables crimes. » C'est le contraire du paradoxe de Stendhal. Il n'est que de feuilleter les mémoires et les correspondances, sans parler même des rapports de police. C'est déjà le point de vue dont Mme Arvède Barine avait tiré un si merveilleux parti dans ses études sur la *Grande Mademoiselle* et sur *Madame, mère du Régent*. M. Jules Lemaître est frappé du grand nombre des esprits libres qu'il rencontre dans notre ancienne société, et de l'abondance des individus originaux, en comparaison de qui les gens d'aujourd'hui semblent affreusement pâles. Et chaque fois qu'il trouve sur son passage un de ces « originaux, » il nous fait le plaisir de nous le présenter. Bien sûr quand il nous parle, avec l'irrévérence que l'on sait, de la « grosse » Sévigné et de son « odieuse » fille, il ne fait que céder à un mouvement de mauvaise humeur; ou peut-être est-ce un artifice de l'écrivain soucieux de rapprocher les temps : on dirait qu'il sort d'un salon où une dame encombrante et sa péronnelle de fille lui ont agacé les nerfs. Il excelle en effet à nous communiquer cette sorte d'impression directe, à nous suggérer comme actuelles la vision des choses et l'image des gens, à nous faire croire non seulement que c'est arrivé, mais que nous y étions. Ne sentons-nous pas en nous un peu de l'émotion des gens de la Ferté-Milon qui voyaient passer les messieurs de Port-Royal réfugiés dans leur bourgade paisible : « Par les belles soirées de l'été de 1639, les habitans de la ville, assis devant leurs portes, regardaient passer quatre bourgeois fort simplement vêtus qui, revenant de la promenade, marchaient l'un derrière l'autre en disant leur chapelet. Les bonnes gens de la Ferté-Milon se levaient par respect et faisaient grand silence pendant que passaient ces messieurs... » En nous présentant les maîtres du petit Racine, M. Jules Lemaître n'a eu l'occasion de portraiturer aucun des éminens parmi les solitaires, ni Pascal, ni Arnauld, ni Singlin, ni Sacy. Il n'a eu affaire qu'aux comparses; mais ceux-là mêmes combien ne sont-ils pas accomplis en leur type, l'aimable Nicole, et Lancelot cet humble passionné, et M. Hamon ce bizarre et délicieux bonhomme! Les amis de Racine, c'est Molière, si tourmenté, si malheureux, c'est La Fontaine, le plus ingénu des bohèmes, c'est Boileau, si grand artiste et si brave homme! Mais à chaque instant, de tous les coins de cette société qu'on nous donne pour unie et disciplinée et qui

est au contraire diverse, mouvante, irrégulière, on voit surgir de ces bons types, depuis le visionnaire Desmarets, jusqu'au fantaisiste de Cézy, gens d'esprit personnel, d'humeur aventureuse, et qui ne ressemblaient à personne, mais qui se ressemblaient à eux-mêmes furieusement.

Bien des causes expliquent cette force d'originalité dans les caractères. La première est sans doute l'habitude de la vie intérieure. Regarder en soi est un bon moyen pour qui veut se maintenir tel qu'il a résolu d'être. Scruter les mobiles de ses actes est encore la seule méthode qu'on ait trouvée pour préserver de toute atteinte sa personnalité. Impossible, autrement, de faire le départ entre ce qui vient de nous et ce qui vient d'ailleurs, entre ce qui chez nous est volontaire et ce qui nous est imposé : et c'est la condition essentielle pour résister aux pressions étrangères, celles de l'opinion, du monde, du pouvoir. Ajoutez que l'attention prêtée par nous à certains traits de notre psychologie a pour effet de les développer à l'extrême, et d'achever ce que la nature avait seulement ébauché. Un être dépourvu de vie intérieure n'a que l'apparence d'un être humain. Très importante ensuite pour garantir l'intégrité individuelle, l'existence de grandes collectivités, de puissans organismes. Notre faiblesse a besoin d'être étayée par toute sorte d'appuis : elle les trouvait jadis dans ces grands corps dont chacun avait ses traditions, ses usages, ses droits, ses privilèges, si l'on veut, et, pour tout dire, son âme : Église, Parlement, diplomatie, armée, associations de métiers. A toutes ces « sociétés » faut-il joindre la plus naturelle de toutes, la famille, alors si fortement constituée? Et n'est-ce pas elle qu'il eût fallu citer d'abord? Ses cadres offraient à l'individu d'incomparables moyens de défense pour lutter contre toutes les forces de destruction. Il y avait alors une Ville et une Cour ; il y avait une province, et, mieux encore, des provinces. Ne croyons pas d'ailleurs que cette diversité rendît les rapports entre gens d'un même pays plus difficiles que nous ne les voyons aujourd'hui. A pénétrer un peu intimement dans la vie de l'ancienne société, il est impossible de n'y pas remarquer « la douceur, la bonhomie, la cordialité des mœurs bourgeoises à Paris, enfin la multiplicité et la familiarité des relations entre la bourgeoisie et la noblesse, et l'absence totale de morgue, la morgue datant du jour où les rangs ont été *légalement* confondus. » Que pense de cette révolution le sociologue? et, du point de vue où il se place, la tendance actuelle à l'uniformité peut-elle être considérée comme un progrès? c'est une autre affaire et

dont nous n'avons pas ici à nous occuper. Mais le moraliste, mais l'artiste se réjouit à discerner dans le monde d'autrefois ces élémens de différence et ces garanties d'originalité.

Cette manière d'apercevoir notre ancienne société et cette attention prêtée aux choses de la psychologie, voilà d'où est venue à M. Jules Lemaître l'intelligence de la vie de Racine et ce qui lui en a révélé la beauté. Car elle peut paraître, cette vie, aisée, facile, heureuse et paisible entre toutes. Racine est élevé par des religieux; émancipé de leur tutelle, bien accueilli dans les milieux littéraires, présenté à la Cour, il réussit au théâtre dès ses débuts; merveilleusement doué, il a, parmi beaucoup de dons, celui de plaire; il est aimé du Roi; auteur avisé et prudent, il sait prendre sa retraite avant d'avoir reçu son congé, et il finit bourgeoisement, en fonctionnaire ponctuel, bon époux et bon père de famille... Voilà bien l'apparence, mais ceux qui s'y sont tenus se sont lourdement trompés. Sous cette surface unie court le drame intérieur et s'en déroulent les péripéties. Ce qui fait le nœud de ce drame, c'est que Port-Royal, de bonne heure et une fois pour toutes, s'est emparé de Racine. Celui-ci pourra bien, pour un temps, se dégager de l'étreinte, et croire qu'il s'est échappé : il ne s'affranchira pas. Finalement l'esprit de ses premiers maîtres le reprendra et sera le plus fort. « Sans le savoir, Port-Royal poussait l'écolier vers la littérature et la poésie, et vers le théâtre qui en était alors la forme la plus éclatante. Port-Royal poussait Jean Racine à la damnation jusqu'à l'heure où il devait le ressaisir pour le salut; et il en résultera une vie des plus tourmentées, des plus passionnées, des plus humaines par ses contradictions intérieures. Sa vie même fut certainement, aux yeux de Dieu, la plus belle de ses tragédies. » Avoir tiré entièrement parti de cette idée, que Port-Royal enserre de toutes parts la vie comme l'œuvre de Racine, avoir fait saillir à nos yeux la lutte entre l'esprit du siècle et l'esprit du cloître, entre la nature et la grâce, avoir pris les alternatives de cette lutte pour les momens mêmes de la biographie qu'il esquissait, tel est ici le mérite essentiel et original du peintre.

Ce que Racine doit à l'éducation qu'il a reçue à Port-Royal et combien cette éducation a été décisive pour former son génie, on ne risquera jamais, en le disant, de l'exagérer. Il doit à ses éducateurs d'être au XVIIe siècle celui de tous nos grands écrivains qui a reçu la plus profonde empreinte chrétienne; et il leur doit pareillement d'être celui qui a reçu la plus forte culture grecque; or la merveille, c'est la façon dont se sont conciliées chez lui les deux cultures. Il

se peut même qu'indirectement il leur soit redevable de cette impressionnabilité si vive et de cette tendance à la rêverie qui n'était pas ordinaire dans un siècle raisonnable. « L'absence d'enfans de son âge, le silence de ce grand cloître dépeuplé et de cette vallée solitaire, tout cela était évidemment fort propre à le jeter dans la rêverie. Il dut rêver beaucoup, ces trois années-là, le long de l'étang, dans les jardins et dans les bois. Et sa sensibilité, repliée sur soi, secrète, sans confident, dut se faire par là plus profonde et plus délicate. » Cela est, tout au moins, plausible. Ce qui est certain, c'est que Racine, en sortant de Port-Royal, en emporte l'esprit au fond de lui-même. Il est, cet esprit de Port-Royal, dans l'œuvre du poète. Racine est persuadé de la corruption foncière de la nature humaine : c'est bien ce qui donnera à ses analyses tant de profondeur, à ses peintures tant de vérité. En outre, l'artiste chez lui est admirable par sa simplicité, par la sûreté de son goût, ou, pour mieux dire, parce que le premier il fait entrer le « goût » dans la littérature de théâtre. Mais comment oublier ce culte pour la simplicité qu'avaient les « messieurs, » et cette horreur qu'ils nourrissaient contre les vains ornemens, et cette « rhétorique ennemie de la rhétorique » que Pascal avait apprise à leur école ou peut-être qu'il leur avait enseignée? Notons encore que Racine est de tous les auteurs celui qui a le moins varié dans ses directions, qui a été le plus tôt en possession de son idéal d'art. N'est-ce pas parce que cet idéal était en conformité parfaite avec les enseignemens qu'il avait reçus? On le retrouve, l'esprit des messieurs de Port-Royal, jusque dans la période de dissipation de leur élève : en aurait-il avec tant de vivacité savouré les joies, si ces joies n'avaient pas été des péchés? Et c'est lui qui, peu à peu, reprenant le dessus, opérera la conversion de Racine.

Cette conversion, s'il faut en croire l'auteur d'un livre sur la *Bérénice de Racine* (1), M. Michaut, aurait commencé au lendemain de *Bérénice*. Le savant professeur était irrité de lire un peu partout que *Bérénice* est une élégie; et l'épithète de divine qu'on y accole volontiers ne lui semblait pas une réparation suffisante. Que ce chef-d'œuvre fût tenu pour une œuvre moindre, ou même pour une « faiblesse » dans le théâtre de Racine, cela l'indignait, à juste titre. Il s'est donc mis à l'étude et n'y a pas perdu sa peine, puisqu'il a réussi à établir que la tradition d'après laquelle Henriette d'Angleterre aurait proposé un « sujet de concours » à Corneille et à Racine est une légende. Suivant

(1) G. Michaut, *la Bérénice de Racine*, 1 vol. in-18 (Société française d'imprimerie et de librairie).

les apparences, il n'y a eu que rencontre fortuite : le sujet était dans l'air. M. Michaut, poussant son analyse, n'a pas été embarrassé de montrer que *Bérénice* est un modèle de cette tragédie psychologique inventée par Racine : c'est quelque chose comme le drame racinien sans mélange et à l'état pur. Je crains, après cela, qu'il n'ait exagéré l'importance relative de l'œuvre. Elle marquerait l'instant où Racine, justement parce qu'il a obtenu la suprême satisfaction dans sa lutte contre Corneille et qu'il a réalisé la plénitude de son idéal, se détache de la vanité littéraire. Jusque-là, et l'étude de ses préfaces l'atteste, Racine avait été, au plus mauvais sens du terme, l'homme de lettres, orgueilleux, susceptible, agressif; désormais tout change : le poète, content d'avoir déployé toute sa maîtrise, renonce à la polémique. Et alors, « ce n'est plus seulement par la chronologie que *Bérénice* est au centre de son œuvre : elle est encore la pièce centrale, parce que, jusqu'à elle, à chaque fois davantage, Racine a ambitionné le succès et tout fait pour l'obtenir, tandis qu'à partir d'elle, il s'en est, je n'ose dire désintéressé, mais pourtant détaché davantage. Ainsi, loin d'être dans sa vie littéraire une « faiblesse, » il y a des chances pour qu'elle soit ou son œuvre maîtresse ou tout au moins sa tragédie type. » Qui ne sent que ces mots sonnent trop fort et qu'ils sont écrits trop gros? M. Michaut n'obtiendra pas que nous « ordonnions » toute l'œuvre de Racine autour de *Bérénice*. Trop est trop. Il reste que dans la décision prise par Racine de renoncer au théâtre, décision préparée de longue main et dont l'échec de *Phèdre* ne fut que l'occasion, les motifs purement littéraires sont entrés pour la moindre part. Certes sa carrière n'avait pas été sans amertumes, mais il avait eu de telles compensations! Il avait été très discuté, très combattu; mais il avait remporté de telles victoires! Il avait des ennemis, acharnés et perfides; mais sur quels amis il pouvait compter! Nous n'arrivons pas à plaindre outre mesure un poète qui a pour lui la faveur du Roi et l'assentiment de Boileau! Racine était d'épiderme très chatouilleux; il l'était beaucoup moins sans doute que tant d'autres artistes que nous connaissons et chez qui la vanité dégénère en maladie. On n'en est pas à compter les écrivains qui, après épuisement total, ne lâchent tout de même pas la partie et s'obstinent aux redites; mais il est à peu près sans exemple qu'aucun se soit condamné au silence, quand il avait encore beaucoup à dire et qu'il était en possession de tous ses moyens d'expression. Or Racine a trente-sept ans! Et telle est encore en lui la sève productrice, telle est la puissance de renouvellement, que quatorze ans plus tard, et par accident, il écrira *Athalie*. Non, les

rivaux et les ennemis de Racine n'auraient pas réussi à le faire taire. C'est le chrétien qui a imposé la retraite à l'homme de lettres; c'est le janséniste effrayé par l'immoralité foncière du théâtre et de toute espèce de théâtre; c'est l'élève de Nicole qui n'a pas voulu continuer davantage le métier d' « empoisonneur public non des corps, mais des âmes. »

Je regrette vivement que M. Jules Lemaître ne se soit pas attaché, autant qu'il l'aurait pu, à l'étude des dernières années de la vie de Racine. Ces dernières années, ce n'est pas la fin languissante d'un vieillard, ce sont vingt-deux ans de la vie d'un homme qui est mort à soixante. M. Lemaître s'est contenté ici d'indications justes, mais trop sommaires. Il nous a privés d'un chapitre qu'il eût écrit excellemment. C'est la plus fâcheuse lacune de son livre. Comment n'a-t-il pas été tenté davantage de suivre Racine dans son intérieur de famille et de s'y attarder avec lui? Il aurait pu tirer un tel parti des lettres de Racine à son fils Jean-Baptiste, pour évoquer devant nous une de ces familles d'autrefois, si différentes des familles d'aujourd'hui!

Cette correspondance d'un père avec son fils commence quand l'enfant à treize ans; Racine lui écrit déjà comme à un petit homme; et depuis lors, qu'il soit dans sa maison de la rue des Maçons, au camp de Namur, à la Cour, à Versailles, à Fontainebleau, il ne cessera d'entretenir ce fils « continuellement présent à son esprit. » Un mélange exquis de tendresse et de gravité fait le charme de ces lettres. On dit que les parens d'autrefois avaient un don d'insensibilité qui était bien commode et que nous avons laissé se perdre. N'en croyez rien! Ils ignoraient nos mièvreries; mais ils étaient suppliciés des mêmes inquiétudes et des mêmes angoisses que les parens de toujours. Jean-Baptiste étant tombé malade, la suscription d'une lettre que son père lui adresse : *A mon cher fils Racine*, est assez éloquente. Le souci constant de Racine est de donner à son fils une sérieuse formation d'esprit : il le met en garde contre tout ce qui pourrait le dissiper, et ce sont d'abord les lectures frivoles. On connaît la lettre fameuse où il le gronde de porter envie à une de ses petites amies parce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans. La fin est admirable : « Je remets à vous en parler plus au long et plus familièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner et que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide et à vous mettre en état de ne point me faire de dés-

honneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. » Ces lignes donnent le ton : l'autorité qui s'accompagne de bonté, le respect qui adoucit la confiance, aucune pédagogie n'a trouvé mieux. Les mille et un détails de ménage, les lettres lues en famille, le bouquet apporté pour la fête, la belle carpe dont on régale M. Despréaux, l'orage dont on fut assailli en se rendant à Auteuil, la promenade à la foire où Louis Racine eut une telle peur de l'éléphant, et les nouvelles qui arrivent du cloître, et les débuts de Jean-Baptiste auprès de M. de Torcy, et ce mariage qu'on faillit lui arranger à son insu, mais dont Mme Racine ne voulut pas, parce que la jeune fille était rousse... quelle mine de renseignemens ! Et quels délicieux tableaux d'intérieur on pouvait faire, rien qu'en rapprochant les traits qui s'offrent à chaque ligne, intimes, touchans, charmans, instructifs !

Pour ce qui est de l'étude même du théâtre de Racine, la partie la plus ingénieuse en est celle où M. Jules Lemaître montre, non pas le romantisme qu'il enferme, — oh ! non, — mais certaines nouveautés que les romantiques auraient dû y apercevoir, s'ils n'avaient eu si furieuse envie de s'en attribuer à eux-mêmes l'invention. Il suffit au critique de pousser un peu le caractère d'Oreste pour en faire le premier des héros à la manière d'Antony. « C'est déjà l'homme fatal qui se croit victime de la société et du sort, marqué pour un malheur spécial, et qui s'enorgueillit de cette prédestination et qui, en même temps, s'en autorise pour se mettre au-dessus des lois. C'est déjà le réfractaire, le révolté aux déclamations frénétiques. » Seulement, tandis que les romantiques l'en admireront, Racine se contente de le plaindre. Il le donne pour un malheureux, pour un malade, pour un fou qu'il faut mettre dans l'impossibilité de nuire. Romantique Ériphile, « amoureuse perverse d'Achille pour s'être sentie pressée dans les bras ensanglantés de ce jeune homme et y avoir un instant perdu connaissance... Ériphile qui se croit maudite, comme Hernani et Didier, et d'ailleurs s'en vante, et à cause de cela se croit tous les droits ; orgueilleuse du secret de sa naissance, du mystère de sa destinée, et du don fatal qu'elle possède, à ce qu'elle dit, de répandre le malheur autour d'elle. » Antiochus, qui soupire des vers d'amour si mélancoliques et d'une beauté si pure, a lui-même un peu de l'air d'un lamartinien. — La grande prétention des romantiques, c'était d'avoir les premiers deviné le sens de l'histoire et fait entrer dans la littérature dramatique la couleur locale ! Et si l'on entend par là le bric-à-brac, les oripeaux et la friperie, cela est vrai. Mais la belle invention, pour en

être fier! On ne saurait trop louer M. Jules Lemaître d'en avoir fait si clairement ressortir la puérilité, et d'avoir si joliment raillé ce qu'il y a d'enfantin dans le drame, non seulement du bon Dumas, mais de Hugo et de Vigny. Il donne, à ce sujet, une formule excellente et qu'il faudra retenir: c'est que la couleur locale de Racine reste surtout intérieure. S'agit-il de *Britannicus?* les protagonistes, Agrippine, Néron, personnifient bien ce déséquilibre que l'ivresse de la toute-puissance a pu produire chez les maîtres de l'Empire. S'agit-il de *Bajazet?* l'amour de Roxane, charnel et furieux, répond assez bien à l'idée que nous nous faisons de l'amour chez une femme de harem. Racine a eu très nettement la notion de la différence des temps et de l'influence des milieux. Mais il était, plus encore, persuadé que l'âme humaine ne change pas dans son essence : l'art même exige qu'on projette la lumière sur le fond commun des sentimens. — Les romantiques ont augmenté le spectacle, et ç'a été pour eux le moyen de substituer à une émotion d'ordre relevé des exhibitions, ou pénibles ou ridicules; mais combien y a-t-il dans *Phèdre* de vers qui suggèrent une attitude, qui évoquent une image ou un tableau? Pour une fois que Racine s'est amusé à écrire une comédie, il y a, d'instinct, et lui le premier, mis en œuvre les effets de comique qui résultent du jeu des rimes et des acrobaties de la versification. — C'est dire que Racine n'a ignoré aucune des ressources du théâtre, et qu'il a utilisé celles mêmes dont l'emploi lui semblait dangereux, mais dans les limites de l'art et de la vérité, laissant à ceux qui viendraient après lui le soin de les pousser à l'absurde, d'en dégager l'élément malsain et l'âme de folie.

M. Jules Lemaître se place à un point de vue tout différent de celui de Taine. Envisageant les œuvres littéraires comme autant de documens, Taine ne voyait dans la tragédie de Racine qu'un reflet des mœurs du XVIIe siècle. On sait la fameuse phrase : « Si j'avais le plaisir d'être duc et l'honneur d'être millionnaire... » Donc il aurait prié quelques survivans de l'ancienne société de s'habiller comme des courtisans de Louis XIV, et dans un haut salon de panneaux sculptés et de longues glaces un peu verdâtres, il les aurait conviés à causer. « Alors, pour la première fois, je verrais le théâtre de Racine et je penserais enfin l'avoir compris. » M. Jules Lemaître ne le penserait pas. Ce qui fait la grandeur de la tragédie racinienne, c'est qu'elle embrasse d'immenses parties de l'histoire. Là-dessus on relira une très belle page de M. Lemaître. C'est ainsi que, sans appareil d'érudition et sans étalage de controverse, le nouvel historien de

Racine a su dégager l'opinion qui a le plus de chances d'être exacte, et nous donner de l'homme et du poète un portrait vivant et ressemblant. Son livre est l'étude la plus pénétrante que nous ayons sur un sujet qui est au centre même de notre littérature Et il faut le remercier d'en avoir parlé, non pas seulement avec tant de finesse, mais avec tant de chaleur de cœur! Il a eu des trouvailles d'expression pour définir la « fraîcheur d'enchantement » qu'apportait *Andromaque* ou pour célébrer la « merveille de *Phèdre.* »

« Faites-nous des *Lettres persanes!* » disaient aux auteurs les libraires du XVIIIe siècle, comme si pour faire du Montesquieu il n'y avait qu'à le vouloir. Et nous, c'est à M. Jules Lemaître lui-même, si nous avions chance d'en être écouté, que nous dirions : « Faites-nous des *Racine!* Faites-nous des *Jean-Jacques Rousseau!* Vous les faites trop bien pour que cela vous ennuie beaucoup, et vous rendez ainsi aux lettres un si grand service! » Car l'élite est encore nombreuse qui se plaît à voir retracer les grandes époques de notre art classique. Encore ne faut-il la laisser ni se disperser, ni se décourager. Elle a eu naguère de belles fêtes. Il y a quelques années, elle a pu, presque dans la même semaine, lire un *Essai* de Bourget, un *Contemporain* de Lemaître, une *Vie littéraire* d'Anatole France, une étude de Brunetière, de Vogüé, de Faguet. C'était une merveilleuse excitation à penser. Et je doute qu'on puisse, d'ici longtemps, revoir une pareille réunion d'écrivains à idées. Nous n'avons que plus de besoin qu'on écrive encore pour nous de ces études solides et délicates où, comme on eût dit jadis, l'agrément le dispute au savoir. Les livres de M. Jules Lemaître, dans sa nouvelle manière, sont incomparables pour entretenir et aviver cette ferveur littéraire qui est l'honneur de notre meilleure société. C'est pourquoi nous souhaitons que les deux volumes déjà parus, et accueillis avec une faveur unanime, soient le commencement d'une série.

RENÉ DOUMIC.

ESSAIS ET NOTICES

LA RUSSIE ET LE SAINT-SIÈGE (1)

L'année 1417 marque une date mémorable dans l'histoire de la Papauté. En cette année, au mois de novembre, le conclave, assemblé à Constance, appelle le cardinal Colonna au trône pontifical, après avoir déposé l'anti-pape Benoît XIII. Le nouvel élu ceint la tiare, sous le nom de Martin V. Arrivé à Rome, à l'automne de 1420, il reprend en peu de temps l'entière possession du patrimoine de saint Pierre et après avoir vaincu l'hérésie des Hussites, qui avait si profondément troublé l'Occident, il entreprend de mettre un terme aux dissentimens religieux qui, dans l'Orient, séparaient l'Église grecque dont le siège était à Byzance, de l'Église latine dont le siège, après un long exil à Avignon, venait d'être rétabli à Rome.

Ce schisme durait depuis près de six cents ans. Il était l'œuvre de Photius, le plus illustre des patriarches de Constantinople. En 859, on avait vu Photius lever contre le pontife romain le drapeau de la rébellion et, pour se créer des griefs, donner aux questions liturgiques la même importance qu'aux questions dogmatiques, de manière à grossir le faisceau des hérésies dont il accusait les Latins. Quatre siècles plus tard, la révolte de l'Orient n'était pas apaisée. Les incidens auxquels elle donnait lieu, trahissaient plus vivement que jamais, chez les

(1) *La Russie et le Saint-Siège*, études diplomatiques, par le P. Pierling. 4 vol. 1906-1907, Plon.

continuateurs des doctrines de Photius, le désir de ne pas retomber sous le joug de l'autorité pontificale.

En 1274, au second concile de Lyon, il y eut une tentative de réconciliation ; mais elle n'aboutit pas, quoique la Papauté, qui sur ce point n'a jamais varié, eût laissé aux Grecs la liberté de conserver leurs coutumes liturgiques. En 1319, l'empereur byzantin Jean Paléologue, en guerre avec les Turcs et en quête de secours contre l'ennemi qui menaçait sa capitale, recourut, pour les obtenir, à l'influence du Saint-Siège. Afin de se l'assurer, il abjura le schisme. Mais son peuple ne le suivit pas dans cette voie de rapprochement avec Rome.

Telle était encore la situation, au moment où Martin V prenait le gouvernement de l'Église. Les événemens semblaient propices à ses desseins. Toujours en marche contre l'Europe, les Turcs forgeaient un cercle de fer autour de Constantinople. L'héritier des Paléologue, l'empereur Michel, à bout de ressources, se rapprochait des Latins, implorait leur appui et pour contracter, contre l'ennemi commun, une alliance durable, proposait d'oublier les querelles religieuses afin d'opposer aux Barbares toutes les forces de la chrétienté. Martin V n'était pas homme à négliger ces circonstances. Il consentit à recevoir une ambassade byzantine et à réunir un concile où seraient discutées et résolues les questions controversées. Mais il ne devait pas recueillir le prix de ses efforts. Le 20 février 1431, il mourait subitement, frappé d'apoplexie.

L'élection de son successeur, Eugène IV, fut saluée par la guerre civile. Dans Rome, la faction des Colonna essayait de ressaisir, à tout prix et par tous les moyens, le pouvoir que la mort de Martin V venait de lui ravir. Hors de Rome, Visconti, duc de Milan, ravageait les États de l'Église. Puis, une émeute éclatait dans la ville ; le Capitole était pris d'assaut par les insurgés ; ils proclamaient la République. Obligé de s'enfuir pour sauver sa vie, le pape Eugène se réfugiait à Florence. Entre temps, un concile se réunissait à Bâle sans son autorisation. D'abord, il lui ordonnait de se dissoudre ; puis, effrayé par la résistance qui lui était opposée, il se résignait à reconnaître la légitimité de cette assemblée avec laquelle on vit bientôt les Byzantins négocier en même temps qu'avec lui, ce qui n'était pas fait pour amener une solution favorable à la paix religieuse.

Les Pères du Concile voulaient, comme le Pape, rétablir l'unité dans l'Église. Mais ils se flattaient de la rétablir sans lui, sur d'autres bases que celles qu'il proposait et, bientôt, ils déléguaient deux d'entre eux à Constantinople afin de convaincre l'Empereur que le Concile,

appuyé par les princes, reconstituerait cette unité plus vite et plus sûrement que ne le pourrait faire un pape fugitif, dépossédé de son domaine temporel. Le souverain régnant, Jean Paléologue II, était entré déjà en négociations avec le Pape. Il n'en accueillit pas moins les délégués de Bâle avec une bonne grâce particulière, espérant qu'à la faveur des dissentimens survenus entre eux et le Saint-Siège, il dirigerait les événemens. Le Saint-Siège insistait pour que le Concile se réunît à Constantinople, tandis que les délégués voulaient qu'il restât sur les bords du Rhin, où, pour mettre un terme à ce conflit, Jean se décida à envoyer des ambassadeurs.

Parmi eux, se trouvait un moine : Isidore, plus tard le cardinal Isidore, qui était alors hégoumène du monastère de Saint-Démétrius. Quoique féru d'humanisme, sa vie sacerdotale, la pureté de ses mœurs et sa piété témoignaient de la foi la plus vive et d'une grande noblesse d'âme. Son influence ne tarda pas à s'exercer sur les évêques réunis à Bâle et, conformément aux instructions de son souverain comme à ses propres sentimens, ce fut dans un sens favorable à la réunion des églises grecque et latine sous l'autorité du Pape. D'accord avec le cardinal Giuliano Cesarini qui présidait le Concile, il proclama qu'il fallait que Byzance s'unît à Rome : les causes de la rupture étaient trop futiles pour ne pas disparaître; avec un peu de bon vouloir, on en aurait raison. Dans des discours pompeux et fleuris, où se trahissent à la fois le croyant et le patriote et où, pour démontrer les fâcheuses conséquences des discordes, il remontait jusqu'à la guerre de Troie, Isidore s'écriait que réaliser l'union entre les deux églises, ce serait élever un monument grandiose « qui rivaliserait avec le colosse de Rhodes, dont le sommet atteindrait les cieux et dont l'éclat rejaillirait sur l'Orient et l'Occident. » Ce fut bientôt l'avis de l'assemblée de Bâle. Elle reconnut en même temps qu'elle n'était pas suffisamment qualifiée pour mener à bonne fin une tâche aussi considérable; qu'il y fallait un concile général.

Ce principe admis, restait à décider où se réunirait ce concile : les Latins tenaient pour Bâle, les Grecs pour Constantinople. Cette divergence d'opinions donna lieu à de longs débats. Enfin, les Grecs furent battus sans que les Latins eussent victoire complète. Il fut résolu que le Concile se tiendrait dans une ville plus voisine de l'Orient que ne l'était Bâle ; mais on ne la désigna pas. Elle ne l'était pas encore quand le pape Eugène approuva les résolutions qui venaient d'être prises et quand l'empereur byzantin, à qui ses envoyés, revenus à Constantinople, les avaient fait connaître, y donna son agrément.

On sait qu'en fin de compte, le Concile général se réunit à Ferrare, d'où la peste l'obligea bientôt à s'éloigner.

Transféré à Florence, c'est dans cette ville qu'entre Byzance et Rome, s'opéra solennellement la réconciliation des deux Églises, en présence du Pape et de l'empereur Jean Paléologue qui avait quitté ses États pour relever, par sa présence, l'éclat de ce grand événement. La bulle pontificale qui consacrait l'accord, en énumérait les conditions et constatait qu'aux termes de la déclaration du Concile, « le Pape était le successeur de saint Pierre, père et docteur de toutes les nations et que sa juridiction s'étendait sur l'Église universelle. » Mais elle ne disait pas que ces déclarations n'avaient pas réuni l'unanimité des voix; que, parmi les évêques grecs, il y avait eu des dissidens. Ce qui le révéla, ce fut leur refus de signer la bulle, bien que l'Empereur y eût apposé son nom.

Il fut alors aisé de prévoir que la réconciliation rencontrerait à Constantinople de nombreux opposans et que leur opposition rendrait nulle l'œuvre du Concile. C'est, en effet, ce qui arriva. Lorsque treize ans après, en novembre 1452, après des incidens et des aventures dont nous parlerons plus loin, le cardinal Isidore — il avait été revêtu de la pourpre l'année précédente, — parut à Constantinople pour y faire promulguer les décrets de Florence, il se heurta contre l'animosité populaire, surexcitée par le fanatisme des hommes les plus influens du clergé grec. Le triomphe de l'Église latine les offensait et les irritait. La promulgation des décrets qu'avait approuvés l'Empereur, et qui faisaient de la foi latine la religion d'État, eut lieu le 12 décembre dans la basilique de Sainte-Sophie. Mais, elle occasionna des troubles et n'apaisa pas les ressentimens. Après comme avant, deux partis restèrent en présence, celui des Latins et celui des Grecs, celui-ci plus puissant que l'autre, avec, entre eux, des abîmes infranchissables.

Une catastrophe foudroyante devait, l'année suivante, mettre un terme à leurs rivalités. Le 29 mai 1453, les Turcs s'emparaient de la capitale de l'empire grec. Le dernier des Paléologue, Constantin XIII, périssait avec gloire sur les remparts de la cité qu'il défendait, et l'œuvre déjà compromise du concile de Florence achevait de sombrer dans ce retentissant et irréparable désastre.

Les événemens que nous venons de résumer à grands traits, forment en quelque sorte le prologue du magistral ouvrage où un savant russe, membre de la Compagnie de Jésus, le P. Pierling, en a dressé le tableau en des pages émouvantes, d'un intérêt captivant, à l'effet d'éclairer, dès le début, la route qu'il s'est proposé de nous faire

parcourir. Ce qu'il a voulu raconter, ce n'est pas l'histoire des querelles religieuses que déchaîna et entretint entre Rome et Byzance, durant plusieurs siècles, le schisme de Photius, mais celle des rapports du Saint-Siège avec la Russie, à partir du concile de Bâle, et des tentatives des Papes, incessamment renouvelées, pour ramener les souverains moscovites et leurs sujets dans la communion romaine. Ces rapports et ces tentatives, à leur origine, se lient si étroitement à l'histoire religieuse de l'empire byzantin qu'il faut, pour les bien connaître et les comprendre, en demander la clé à celle-ci. De là, nécessité, pour nous conduire à Kief, la cité sainte, et à Moscou, capitale au xve siècle des États « du roi de Russie, » de nous faire passer par Constantinople.

C'est des Grecs, en effet, que les Russes avaient reçu le christianisme et, probablement, par l'action de saint Ignace patriarche de Byzance au temps du schisme de Photius dont il fut l'indomptable adversaire. Depuis cette époque, la Russie, religieusement parlant, dépendait du patriarcat grec. Le chef de son Église, désigné sous le nom de métropolite de Kief, était nommé par ce patriarcat ou, tout au moins, son élection devait-elle, pour devenir définitive, être revêtue de son consentement. A cela, d'ailleurs, semblent s'être longtemps bornées les preuves d'intérêt que les empereurs grecs accordaient au souverain moscovite. Lors de l'invasion mongole, il ne reçut d'eux aucun secours, et cette indifférence se fût sans doute prolongée si, au moment où les évêques réunis à Bâle discutaient, comme on l'a vu, sur le point de savoir en quelle ville se réunirait le Concile général dont le principe venait d'être admis, l'imminence du péril ottoman n'eût suggéré à Jean Paléologue, alors en possession du trône de Byzance, l'idée d'employer la Russie contre les Turcs. Le moine Isidore était alors à Bâle comme envoyé de l'Empereur, et c'est lui qui fut désigné pour aller demander l'appui du souverain de Moscou, le grand Kniaz, Vasili II.

Ce n'est pas en cette seule qualité qu'en 1437 il se mit en chemin. Peu de temps avant, le métropolite de Kief était mort et, par suite de rivalités qui mettaient en présence deux prétendans à sa succession, le siège était vacant. La nomination appartenait hiérarchiquement à l'empereur grec. D'accord avec le patriarche de Constantinople, il nomma Isidore. Les sympathies du nouvel élu pour l'Église de Rome n'étant pas douteuses, le Saint-Siège ne pouvait que se réjouir de voir le choix de l'Empereur se porter sur un homme dont les opinions et les intentions, déjà manifestées au concile de Bâle, devaient

se manifester avec plus de force encore à celui de Florence. En dépit des obscurités qui enveloppent ces événemens lointains, bien que les archives du Vatican récemment ouvertes aux historiens aient permis d'y répandre plus de lumière, on a le droit de supposer qu'en se rendant à Moscou comme envoyé de l'Empereur et comme métropolite de Kief, Isidore avait en outre reçu du Pape la mission d'engager le roi de Russie à prendre part au prochain Concile ou de se faire désigner pour l'y représenter.

En ceci, le Saint-Siège se conformait à sa politique séculaire. Dans tous les temps et dans toutes les circonstances, de Rome, d'Avignon, des diverses étapes où la conduisit sa tragique histoire, on voit la Papauté poursuivre l'union avec les nations dissidentes, sans jamais se lasser des déceptions que lui ménage si souvent cette poursuite persévérante. On vient de le constater en ce qui touche l'empire byzantin. A la suite du P. Pierling, on pourra le constater en ce qui touche la Russie, et c'est à proprement parler une révélation, car, jusqu'à ce jour, nous ne savions rien ou presque rien de ces incidens que, faute d'une documentation suffisante, aucun historien n'avait osé jamais aborder. Il a fallu, à celui dont l'ouvrage est sous nos yeux, une érudition spéciale, des études ecclésiastiques poussées à fond, la connaissance de plusieurs langues anciennes et modernes et, enfin, la lecture d'innombrables pièces d'archives tirées de l'oubli, en même temps qu'un long contact avec les pays slaves, pour entreprendre pareil travail et le mener à bonne fin. Les hommes et les choses qu'il fait surgir de la poussière du passé, y étaient profondément ensevelis, et cette exhumation témoigne d'une patience égale à la science du narrateur.

Voilà donc Isidore en route pour la Russie. Métropolite de Kief, il est, par suite de cette nomination, sous la dépendance du souverain moscovite. Mais, né dans l'empire grec, chargé d'une mission de l'Empereur, il est sujet byzantin. En outre, il est le porte-paroles du Saint-Siège. A tant de titres, il est un personnage considérable, et c'est ce qui lui assure à Moscou, non moins que sa bonne renommée, un accueil amical de la part de Vasili II, encore que ce prince à qui il a été imposé comme métropolite, le tienne en défiance et le lui fasse sentir. Mais Isidore ne se décourage pas. Ses instructions portent qu'en s'attachant à faire servir la Russie à la défense de l'Europe contre les Turcs, il doit y poursuivre l'œuvre d'union, et, pour commencer, obtenir du grand Kniaz qu'il se fasse représenter au Concile. Vers ce but tendent ses efforts, lesquels, en dépit de difficultés incessantes,

sont couronnés par le succès. Vasili décide qu'Isidore le représentera au Concile. Mais, il espère que ce Concile donnera raison à l'Église grecque. « Reviens-nous, dit-il à son ambassadeur, avec l'ancienne foi de Wladimir. »

Le 8 septembre 1437, Isidore se remet en route pour gagner Ferrare, et ensuite Florence, où, vingt mois plus tard, l'Église latine allait triompher, et ce triomphe devenir, de la part des Russes, un grief contre Isidore qui, maintenant pourvu du chapeau cardinalice, n'était plus à leurs yeux qu'un renégat de la foi grecque et un champion de la Papauté. Son retour à Moscou leur donna l'occasion de manifester leurs colères. Lorsque le cardinal parut à la cathédrale, précédé de la croix latine, ils se montrèrent choqués sans oser cependant l'empêcher de monter à l'autel. Mais, lorsque ensuite, aux prières, il mêla le nom d'Eugène IV et promulgua la bulle d'union qu'il rapportait de Florence, les protestations éclatèrent. Vasili, en pleine église, reprocha violemment au métropolite de l'avoir trahi, l'accabla d'apostrophes injurieuses, le fit arrêter et garder à vue, résolu à le traduire devant un tribunal ecclésiastique. Bientôt réuni, ce tribunal rejeta comme hérétiques et scandaleuses, les doctrines du Concile. Les peines les plus graves eussent été prononcées contre Isidore s'il n'était parvenu à s'échapper de sa prison, d'où, au milieu des pires dangers, il gagna l'Italie, avec le regret de n'avoir pu faire reconnaître à Moscou la sagesse et la légitimité de l'œuvre de Florence.

Ainsi, déjà compromises à Constantinople par la résistance de la majorité du clergé byzantin, les tentatives d'union échouaient lamentablement à Moscou, et le Saint-Siège devait se résigner à attendre des événemens l'occasion d'en faire de nouvelles.

Cette occasion se présenta vingt ans après la prise de Constantinople. A cette époque, vivait à Rome une jeune princesse, Zoé Paléologue, fille du dernier empereur grec, tué en défendant sa capitale. Recueillie encore enfant par le Saint-Siège, élevée par ses soins et dotée à ses frais, elle fut regardée par le pape Sixte IV comme l'instrument désigné par le ciel pour opérer la réconciliation entre l'Église romaine et celle de Russie. Il la fit offrir pour femme au souverain moscovite Ivan IV, convaincu que l'ardeur de sa foi et ses droits d'épouse l'aideraient à convertir son mari. A la veille de partir pour Moscou, elle promit de travailler à créer l'union. Mais, une fois mariée, elle oublia ses promesses et passa spontanément au schisme.

Cependant, entre Rome et Moscou, les relations restaient cor-

diales; mais, de plus en plus, elles s'espaçaient. Quoique incessamment menacée par les Turcs et bien qu'on pût la croire disposée à chercher dans un rapprochement avec la Papauté des moyens de préservation et de défense, la Russie les ménageait; dans l'intérêt de son commerce, elle s'ingéniait à vivre en bons termes avec eux. La république de Venise et le roi de Hongrie suivaient cet exemple et, en 1503, obtenaient du Grand Turc une trêve de plusieurs années. Ce sont des heures dramatiques pour la Papauté. Les souverains chrétiens semblaient l'abandonner. L'Italie était la proie des ambitions insatiables et des rivalités sanglantes de ses princes; en Allemagne, la Réforme commençait à déchaîner des tempêtes, et le Turc faisait trembler l'Europe qu'il rêvait de dominer. De ces conflits surgit le projet d'une ligue anti-ottomane, conçu par Léon X récemment élu et qui le conduisit à nouer des relations avec le grand Kniaz Vasili III. Mais, si celui-ci considérait le Turc comme un ennemi, il le tenait pour un ennemi avec lequel il lui convenait de bien vivre tant qu'il ne pourrait se flatter de l'abattre et qui n'était pas, d'ailleurs, le plus redoutable de ceux qui le menaçaient : Sigismond, roi de Pologne, auprès duquel le Pape multipliait les mêmes démarches qu'auprès de lui, était bien autrement à craindre. Pologne et Russie étaient alors en guerre, et quand Léon X tenta de les réconcilier pour les réunir contre l'adversaire commun, les deux souverains ne se trouvèrent d'accord que pour l'abuser de promesses qu'ils étaient résolus à ne pas tenir, réservant toutes leurs forces pour se détruire réciproquement. Ces promesses trompèrent le Pape jusqu'au jour où la bataille d'Orcha, 8 novembre 1514, gagnée par les Polonais sur les Russes, véritable désastre pour ceux-ci, vint anéantir les espérances qu'il avait fondées sur le concours de la Russie.

Ces espérances ne se ranimèrent que quelques années plus tard, quand un négociant de Gênes, Paoletto Centurione, entreprit d'arracher au Portugal le monopole du commerce avec les Indes Orientales. A la suite des découvertes territoriales de Vasco de Gama, le Portugal était devenu le maître de la seule voie maritime de l'Europe vers ces pays dont elle retirait de nombreux produits et à qui elle envoyait les siens. Les villes marchandes d'Italie souffraient et se plaignaient de cet état de choses qu'aggravaient les ravages de l'invasion ottomane en Égypte, en Syrie et sur les bords de la Mer Noire. Pour y remédier, Centurione se proposait de créer une concurrence aux Portugais par l'ouverture d'une voie nouvelle des Indes vers l'Europe, qui, passant par l'Indus, l'Oxus, la mer Caspienne, le

Volga et ses affluens, traverserait Moscou pour gagner la mer Baltique et Riga où elle serait au seuil de l'Europe sans être tributaire du Portugal et même à son détriment.

La conception était grandiose. Mais, pour la faire aboutir, le consentement du souverain moscovite était nécessaire, puisque la voie nouvelle devait traverser ses États. Au moment où Centurione se préparait à partir pour aller le solliciter, le Saint-Siège l'invita à tâcher, dans ses pourparlers, de faire renaître la question de l'union des Églises. Il partit donc ayant deux objets en vue et il ne fut pas plus heureux pour l'un que pour l'autre. Le prince régnant refusa tout net de laisser circuler des étrangers sur son territoire. Quant à la question religieuse, elle fut discutée mais non résolue. Il devait en être encore ainsi des missions qui, jusque sous Pierre le Grand, se succédèrent dans le même dessein, sous une forme ou sous une autre, par l'intermédiaire de négociateurs plus ou moins obscurs, plus ou moins ingénieux, moines, savans, voyageurs, commerçans venus à Moscou sous divers prétextes, parvenant parfois à y faire admettre des ordres monastiques de la communion romaine, tels les Jésuites et les Franciscains, mais dont l'influence, si elle fut assez puissante pour créer un régime de tolérance religieuse qui, à travers mille péripéties, s'est prolongé jusqu'à nos jours, ne le fut jamais assez pour avoir raison de la volonté des souverains russes de ne pas se soumettre à l'Église de Rome et de conserver à celle de Russie son indépendance et son autonomie solennellement proclamées en 1589.

Ce qui, du reste, paraît clairement résulter des récits abondamment documentés que consacre à ces événemens le savant historien qui nous y sert de guide, c'est que la Papauté a constamment ignoré les véritables sentimens de la Russie. « Ses espérances, écrit le P. Pierling, se sont toujours fondées sur des bases chimériques. » Le spectacle de cette longue continuité d'efforts et de tentatives n'en est pas moins singulièrement attachant, non pas seulement parce qu'à la lumière des innombrables pièces d'archives que le narrateur a pu consulter, il met sous nos yeux des événemens ignorés ou peu connus, et fait revivre des personnages dont la poussière des siècles avait effacé le souvenir, mais aussi parce qu'il explique et fait comprendre pourquoi, alors que nous avons vu, depuis cinquante ans, s'élargir les bases et se modifier la nature des rapports séculaires de la Russie avec Rome, l'influence du passé et celle des traditions ont pesé sur la marche des affaires et même sur les transactions diplomatiques.

L'intérêt que présente une telle étude, qui ne forme pas moins de quatre volumes et que l'Académie française vient de couronner, s'accroît encore de cette circonstance que les épisodes successifs qu'elle ressuscite se sont déroulés en marge de l'histoire nationale russe en se confondant parfois avec elle, au point de tenir la plus grande place dans les élémens de sa formation. A plusieurs reprises, on voit la Papauté y tenir un rôle et non des moindres. C'est ainsi qu'au XVIe siècle, sous le règne d'Ivan IV, lorsque la Russie va succomber sous les coups du roi de Pologne, Stéphane Bathory, l'intervention du pape Grégoire XIII arrache au vainqueur son consentement à une trêve de dix ans, qui permet au vaincu de réparer ses désastres. Au siècle suivant, lorsque le faux Dmitri cherche à s'emparer de la couronne, il s'ingénie à mettre la Papauté dans son jeu et, une fois victorieux, c'est à elle qu'il recourt pour se maintenir au pouvoir. On devine aisément de quelle importance historique sont à cette époque les rapports du Saint-Siège avec la Russie. Cette importance n'est pas moindre lorsque le tsar Pierre le Grand vient en France. Les instructions que le Pape envoie alors à son nonce à Paris témoignent du réveil des illusions du Saint-Siège, en ce qui touche la rentrée de la Russie dans la communion romaine.

Ainsi, par la force des choses, le narrateur de tant de tentatives faites par la Papauté pour arriver à l'union des Églises, est amené à faire dans ses récits une large part aux événemens d'ordre général. Le service qu'il rend à la science historique par ses révélations sur les dissidences religieuses s'augmente de tout ce qu'il apporte de neuf à l'histoire nationale russe. Le troisième volume de son ouvrage que domine la figure énigmatique de Dmitri, le quatrième que remplit la personnalité géniale de Pierre le Grand, versent des flots de lumière sur des temps que nous connaissions encore si peu, avant que M. Walizewski eût commencé à les éclairer par des travaux qui font autorité et qu'à un autre point de vue continuent et complètent ceux du P. Pierling. Grâce à lui, le voile est déchiré, qui nous dérobait les détails des événemens au cours desquels s'est formée l'âme russe, et ce n'est pas une mince surprise d'y saisir la preuve que si la Papauté a été impuissante à convertir la Russie à la foi romaine, elle a cependant exercé une influence heureuse sur les destinées de ce grand pays.

ERNEST DAUDET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Il est fâcheux que ce soit toujours M. Jaurès qui pose des questions au gouvernement, ou qui l'interpelle sur les affaires du Maroc. M. Jaurès le sent lui-même et se plaint de l'isolement dans lequel on le laisse, en quoi il a à la fois tort et raison. Il a raison, parce que les incidens qui se produisent au Maroc mériteraient souvent une discussion plus ample ; il a tort, parce qu'il ne comprend pas que le genre d'intérêt qu'il leur porte, c'est-à-dire le parti pris avec lequel il les exploite au profit de ses thèses favorites, décourage les autres orateurs d'associer leur action à la sienne. M. Jaurès est compromettant, même lorsqu'il est dans le vrai, ce qui lui arrive de temps en temps. Voilà pourquoi on le laisse seul dans ces questions ou ces interpellations sur le Maroc, qu'il multiplie d'ailleurs d'une manière désordonnée. Ses discours se précipitent, courant les uns après les autres. Des manœuvriers plus habiles choisiraient et attendraient leur moment ; mais ces manœuvriers, s'ils existent, ne peuvent pas choisir, sûrs qu'ils sont d'avance que M. Jaurès ne choisira jamais, et qu'ils l'auront toujours à côté d'eux comme un compagnon encombrant et suspect. Aussi s'abstiennent-ils le plus souvent, tandis que M. Jaurès ne laisse pas passer une occasion de parler.

C'est ce qui vient d'arriver, une fois de plus, à propos de l'incident d'Azemmour, que nous résumerons en peu de mots, tous les journaux en ayant déjà parlé. Azemmour est situé à proximité de Mazagan, sur la rive gauche et à l'embouchure de l'oued Oum-er-Rbia. Le général d'Amade a jugé à propos, pour des motifs qui restent en partis inexpliqués, de pousser une reconnaissance de ce côté, afin, a-t-il dit, d'assurer ses communications avec Mazagan. Tout le monde reconnaîtra qu'il avait un intérêt évident à le faire ; mais, d'autre part, ses

instructions, — ces mêmes instructions que M. Pichon a lues il y a une quinzaine de jours à la tribune, — limitaient strictement son action au territoire de la Chaouïa, et Azemmour est en dehors de ce territoire, quoique sur sa limite. C'était donc, semble-t-il, une imprudence d'y pénétrer. Le général d'Amade l'a fait pourtant. Il a voulu faire passer par Azemmour un courrier qui devait se rendre ensuite à Mazagan, et auquel les autorités de la ville ont barré la route. Les portes lui ont été fermées; les moyens de transport sur la rivière se sont repliés sur la rive gauche; les abords de la ville sont devenus hostiles. Le général d'Amade avait-il prévu ce qui devait arriver? Dans ce cas, il a eu tort d'envoyer un courrier à Mazagan par Azemmour; et, s'il ne l'a pas prévu, il était insuffisamment renseigné. Quoi qu'il en soit, il a adressé un ultimatum aux autorités de la ville, leur donnant deux heures pour remettre toutes choses en ordre, ce à quoi les autorités ont répondu en prenant la fuite. Les troupes françaises sont alors entrées dans Azemmour sans coup férir, n'y ayant rencontré aucune résistance; elles y ont établi une municipalité nouvelle ; puis elles ont regagné leur camp. Il est heureux que les choses se soient passées ainsi : que serait-il advenu si un coup de fusil imprudent avait été tiré, soit d'un côté, soit de l'autre ? Nous aurions pu être engagés dans une bagarre qui aurait ressemblé à celle de Casablanca, et nous aurions appris le nom d'une nouvelle province du Maroc, comme nous avons appris celui de la Chaouïa. M. le ministre des Affaires étrangères a déclaré à la Chambre que le gouvernement approuvait la reconnaissance faite par le général d'Amade à Azemmour : nous dirons plus simplement que tout est bien qui finit bien.

Que le gouvernement ait approuvé la reconnaissance, il faut bien le croire puisqu'il le dit : toutefois, quand il en a appris les premiers détails, son inquiétude a été assez vive. On en a la preuve dans la note qu'il a communiquée alors aux journaux. Le gouvernement y faisait savoir qu'il avait rappelé ses instructions au général d'Amade, et que, non content d'avoir appris que les troupes françaises avaient évacué Azemmour aussitôt après l'avoir occupé, il avait exprimé le désir qu'elles se rapprochassent encore davantage de leur base d'opération. C'est d'ailleurs ce que M. le ministre des Affaires étrangères a confirmé à la tribune, dans sa réponse à M. Jaurès. Le gouvernement, a-t-il dit, a « invité le général à ne pas franchir la ligne qui lui a été fixée. Il ajoute que, sans doute, le général aura été entraîné au delà de ses intentions

par des événemens sur lesquels son télégramme ne donne aucune indication. » Les indications ne sont venues que par la suite. « En tout cas, il invite le général à ne pas rester à proximité d'Azemmour et à se rapprocher de sa base d'opération dans la mesure où la tranquillité de la Chaouïa le permet. Il lui renouvelle ses instructions sur la nécessité de ne pas intervenir entre le Sultan et le prétendant. » Tout cela est bien. Le gouvernement est resté fidèle à la politique qu'il a fait connaître, d'abord aux puissances, puis à la Chambre, et qui a reçu l'approbation tacite des premières et expresse de la seconde. L'entraînement auquel a obéi le général d'Amade a été de courte durée et n'a pas eu de conséquences graves; le gouvernement a eu raison de ne pas lui retirer sa confiance et de déclarer qu'il la lui conservait tout entière; nous sommes convaincus que le général tiendra compte de l'expérience qu'il vient de faire et dont il a compris les dangers.

Lorsqu'on a adopté une politique, il faut s'y tenir, sans se laisser distraire par les incidens qui peuvent venir la troubler. Cette règle, bonne en tout temps, l'est surtout aujourd'hui au Maroc, non seulement à cause des difficultés que nous rencontrerions sur place si nous y manquions, mais aussi de celles qui pourraient se produire ailleurs. A tort ou à raison, nous avons reconnu à Algésiras le caractère international de la question marocaine, tout en maintenant et en faisant reconnaître par les autres l'existence de nos intérêts spéciaux; et, depuis, nous avons donné spontanément aux puissances tous les éclaircissemens nécessaires pour les convaincre de notre absolue loyauté. Quelques-uns de nos journaux en ont adressé à notre gouvernement des reproches plus ou moins vifs, et certainement très injustes. Tout récemment encore, lorsque les instructions données au général d'Amade ont été portées à la connaissance des divers cabinets, ils ont parlé d'une sommation qui nous aurait été adressée et à laquelle nous aurions obéi. Pur roman, à coup sûr; mais ce qui est exact, c'est que la situation générale, que tout le monde connaît, nous conseille de prendre des précautions plus grandes encore que d'habitude pour ne pas réveiller des susceptibilités qui tendent à s'éteindre et pour laisser le temps continuer son œuvre d'apaisement. Une maladresse, une imprudence, une légèreté de conduite pourraient faire renaître les perplexités de ces dernières années, et nous placer dans l'alternative, ou d'affronter un péril immédiat, ou d'accomplir un de ces actes de condescendance dont la dignité est exposée à souffrir. Lorsque la nouvelle de l'incident

d'Azemmour s'est répandue, elle a produit quelque émotion. On s'est demandé, notamment en Allemagne, s'il n'y avait pas là un acte contraire aux engagemens que nous avions pris. Il y a en Allemagne, comme partout, des journaux impatiens et excessifs qui n'attendent pas qu'un fait soit contrôlé et confirmé pour en tirer des conséquences extrêmes : ces journaux ont jeté contre nous feux et flammes, et la presse officieuse elle-même a commencé à gronder. La note publiée dès le premier moment par notre ministère a coupé court, ou peu s'en faut, à la campagne qui était déjà entamée ; mais il serait regrettable que des incidens du même genre nous fissent passer trop souvent, soit d'une part, soit de l'autre, par des émotions analogues. Notre prestige n'y gagnerait rien.

La question posée par M. Jaurès à M. le ministre des Affaires étrangères a eu deux parties : il n'a pas été répondu à la seconde. Nous ne tirons d'ailleurs aucune conséquence de la réserve où est resté le gouvernement, ni de l'embarras qu'il a paru éprouver; il a déclaré n'avoir pas de renseignemens, en quoi certainement il a dit vrai; mais on a pu s'étonner qu'il n'en eût pas. Est-il exact, a demandé M. Jaurès, qu'un peu avant que les troupes françaises entrassent à Azemmour, celles d'Ald-el-Aziz s'y étaient présentées avec moins de succès? Dans ce cas, il serait difficile de ne pas voir un lien entre les deux opérations, et il serait permis de craindre qu'en dépit des assurances contraires qui ont été données à maintes reprises à la Chambre, nous ne continuions de prendre parti entre les deux frères et de soutenir Abd-el-Aziz contre Moulaï-Hafid. Au lieu de le faire ouvertement, nous le ferions discrètement, mais non pas moins activement. Ainsi nous serions entrés à Azemmour pour y renverser une municipalité hafidiste et pour mettre à la place une municipalité aziziste,— après quoi, nous nous serions retirés. Il n'est pas vraisemblable que rien de tel ait eu lieu à Azemmour, car alors le général d'Amade aurait manqué à ses instructions; mais, sur tous ces points, le gouvernement n'a fait aucune réponse aux interrogations pressantes de M. Jaurès. — Je ne sais rien, a dit M. Clemenceau; je n'ai aucune information d'aucune sorte à ce sujet; j'en demanderai, ou plutôt j'en ai demandé dès le premier jour, mais je ne les ai pas encore reçues. — Le gouvernement sera bientôt éclairé puisqu'il a demandé à l'être; mais les Chambres, étant à la veille des vacances, seront moins heureuses; elles ne sauront rien avant longtemps.

Au surplus, le passé est le passé : l'avenir nous intéresse davantage, et la question la plus importante à nos yeux est de connaître les

mesures que le gouvernement se propose de prendre pour réaliser, ou du moins pour préparer la politique qu'il a annoncée, et qui consiste à retirer progressivement nos troupes de la Chaouïa. Nous y avons aujourd'hui 13 ou 14 000 hommes, chiffre excessif si la pacification a vraiment fait les progrès dont on nous parle et dont on reporte légitimement le mérite aux belles opérations du général d'Amade. Le jour où nous aurons rappelé le tiers, ou même le quart de ces troupes, il deviendra inutile de communiquer à qui que ce soit les instructions données à nos officiers : les faits en diront plus que les paroles et inspireront plus de confiance encore. M. Jaurès a demandé au gouvernement quelles étaient ses intentions à ce sujet. « J'ai fait connaître, a répondu M. le ministre des Affaires étrangères, les instructions qui ont été données en vue de préparer le retrait progressif de nos troupes. Nous avons reçu du général d'Amade un télégramme nous annonçant que l'envoi des propositions que nous lui demandions nous avait été fait. Elles nous parviendront incessamment ; nous les examinerons, et la Chambre peut être certaine... etc., etc. » Les propositions du général d'Amade sont donc en route ; peut-être même sont-elles dès maintenant arrivées ; que seront-elles ? Évidemment, nous ne pouvons pas songer encore à l'évacuation totale de la Chaouïa, non plus qu'à la simple occupation de Casablanca. Une solution aussi radicale serait prématurée : mais c'est vers elle qu'il faut marcher, et nous ne serons rassurés que lorsque nous aurons vu prendre, dans ce sens, quelques mesures significatives. Jusqu'ici on n'en a pris aucune. Le langage du gouvernement a toujours été très affirmatif et ses intentions sont assurément conformes à ses promesses ; mais rien n'est encore venu confirmer promesses et intentions, et le temps s'écoule sans modifier d'une manière appréciable notre situation dans la Chaouïa. Combien de semaines, combien de mois, cela durera-t-il encore ? On a toujours l'air d'attendre quelque chose : quoi ? Le gouvernement répondra, sans doute, qu'il attend les propositions du général d'Amade ; mais il n'a mis aucune impatience à les recevoir, et si le général faisait encore quelques expéditions comme celle d'Azemmour, il serait à craindre que ses propositions ne fussent pas tout à fait conformes à ce qu'on attend de lui.

Rien ne serait plus imprudent, combien de fois faudra-t-il le répéter ? que de s'engager à la suite du Sultan ou de son frère. L'imprudence qu'on commettrait est devenue si évidente que nous ne pouvons pas croire qu'on y tombe. Nous sommes convaincus que

l'affaire d'Azemmour n'a nullement été provoquée par le désir qu'aurait eu le général d'Amade d'aider indirectement Abd-el-Aziz. Au surplus, si nous voulions l'aider, le meilleur moyen serait, pour lui comme pour nous, que nous procédions le plus vite possible à l'évacuation de la Chaouïa. Le bruit a couru avec persistance que l'infortuné et faible souverain allait se mettre en marche, à la tête d'une mehalla, et se rendre à Marakech C'est assurément ce qu'il aurait de mieux à faire, s'il a encore une mehalla et s'il est sûr de sa fidélité; la marche d'Abd-el-Aziz sur Marakech, ou sur Fez, a été annoncée si souvent que nous n'y croirons plus que quand nous la verrons. Et puis, ce n'est rien de partir, il faut arriver. Abd-el-Aziz partira-t-il? Abd-el-Aziz arrivera-t-il? Quoi qu'il en soit, on annonce que, dans sa marche sur la capitale du Sud, il passera au large vers l'Est et contournera presque la Chaouïa, afin de ne pas paraître marcher à l'ombre de nos baïonnettes et d'avoir l'air d'être notre protégé. Il fera bien, assurément; mais nous ferions encore mieux de nous replier nous-mêmes vers la mer, à tout événement. Si Abd-el-Aziz se décide, en effet, à se mettre en marche, et surtout si un conflit se produit finalement entre les deux frères, la tentation d'intervenir au profit de l'un des deux s'exercerait sur nos troupes avec une force peut-être irrésistible : il est plus sage de ne pas les y exposer. Il ne faut même pas les exposer aux soupçons : on vient de voir combien ceux de M. Jaurès étaient mis facilement en éveil, et probablement ils ne sont pas les seuls dans le même cas. Le moindre écart de conduite pourrait nous entraîner dans d'inextricables complications

Les Chambres sont sur le point d'entrer en vacances : les responsabilités, bientôt, appartiendront au gouvernement seul.

La fin de la session parlementaire a été assez terne. Le Sénat, après avoir voté le rachat de l'Ouest, n'a plus rien fait d'important : il s'est reposé sur ses lauriers, non pas peut-être sans quelques remords. Quant à la Chambre, elle a discuté à bâtons rompus le projet d'impôt sur le revenu, au milieu de quelques autres, jusqu'au moment où la chaleur, la lassitude et l'embarras où elle était de se prononcer pour ou contre la peine de mort, l'ont dispersée. Le gouvernement a senti que le moment était venu de faire voter les quatre contributions directes : c'est le coup de cloche qui annonce annuellement le départ.

La discussion de l'impôt sur le revenu a montré que la Chambre, effrayée par momens de l'œuvre qu'elle accomplit, est capable d'avoir

des velléités de prudence : mais quant à une volonté claire, ferme et durable, on aurait tort d'attendre de sa part un si grand effort. Dès lors le spectacle qu'elle donne est assez triste : elle se ressaisit, puis elle s'abandonne de nouveau à vingt-quatre heures d'intervalle, sentant le mal, le voyant, le faisant, — ne sachant pas si elle doit avoir plus de peur du mal lui-même que de M. le ministre des Finances qui l'impose, tout en le dissimulant quelque peu. Le Sénat a voté le rachat de l'Ouest, quoiqu'il se rendît fort bien compte de la faute qu'il commettait ; la Chambre vote l'impôt sur le revenu, bien que, sous le brusque éclat des lueurs qui l'éclairent, elle en reconnaisse distinctement le danger. Chacun convient que le gouvernement parlementaire fonctionne chez nous tout de travers, et on cherche pourquoi. Le motif en est simple, c'est que les Chambres votent contrairement à leur conscience. Et pourquoi votent-elles contrairement à leur conscience ? C'est par crainte des électeurs. Sénateurs et députés, lorsqu'ils étaient encore simples candidats, leur ont promis de prétendues réformes destinées à les rendre pleinement heureux, mais dont ils auront en réalité à souffrir beaucoup, dès qu'elles seront appliquées. Les Chambres le savent et le redoutent : seulement les conséquences sont lointaines, tandis que l'inconvénient est immédiat de ne pas faire ce qu'on a annoncé, de ne pas tenir ce qu'on a promis. L'horizon parlementaire est borné par les élections, toujours prochaines. Lorsqu'on les atteint, le député veut pouvoir dire qu'il a voté l'impôt sur le revenu : on ne verra que plus tard ce qu'est cet impôt.

Cependant les intéressés commencent à s'émouvoir, et même à se remuer. Certaines manifestations ont montré qu'il y avait dans l'air un commencement d'inquiétude. M. Poincaré a prononcé, une première fois au banquet de l'Alliance républicaine démocratique, et une seconde à celui de la Fédération des commerçans détaillans, deux discours éloquens et courageux, qui donnent, en formules précises, des avertissemens très opportuns. Aussi le succès de l'orateur a-t-il été très vif. Nous aurions beaucoup de citations à lui emprunter, si nous voulions seulement intéresser nos lecteurs ; mais nous nous enfermons dans la question fiscale ; elle est assez importante pour cela.

M. Poincaré est effrayé de la dénaturation qu'on fait subir à l'impôt. « Pourquoi, s'est-il écrié, semblons-nous nous prêter à ce que l'impôt change peu à peu de caractère et devienne un instrument d'oppression et de nivellement ? » De ce mal il accuse tout le monde ;

qui sait s'il ne s'en accuse pas un peu lui-même? Après avoir parlé des architectures socialistes, dont les grandes lignes restent toujours si vagues, il a dit : « Sommes-nous bien sûrs de ne jamais faciliter nous-mêmes, inconsciemment, la tâche de ces constructeurs embarrassés? Nous sourions de leurs utopies, nous protestons contre leur politique que nous croyons décevante et chimérique, et tous les jours pourtant, dans l'illusion d'apaiser leur hostilité systématique, nous leur livrons des lambeaux de nos convictions. » Rien de plus vrai, hélas! Même parmi les meilleurs, il en est peu qui n'aient pas quelque péché de ce genre sur la conscience. Malgré toute la précision de sa pensée et de sa parole, M. Poincaré, dans son premier discours, n'est pas sorti des idées générales; mais dans le second, qu'il adressait à des commerçans, il est descendu aux faits particuliers : « Aujourd'hui plus que jamais, messieurs, a-t-il dit, veillez pour que l'impôt nouveau ne soit pas établi de manière à faire regretter la vieille patente aux 1 820 000 patentés de France. Veillez pour que la fiscalité ne devienne pas un instrument de division sociale... Veillez pour qu'après avoir été menacés de voir apprécier je ne sais comment ce qu'on appelait hier votre « productivité normale, » on ne vienne pas demain, sous prétexte de contrôler vos déclarations, fouiller vos livres et vos papiers, espionner vos affaires, étrangler votre crédit, c'est-à-dire opprimer les plus faibles d'entre vous et les condamner à faire, aux heures difficiles, la confession publique de leurs épreuves commerciales. »

Ce sont là de fortes paroles. Elles ont été entendues : l'effet en a été d'autant plus grand qu'elles correspondaient à une inquiétude déjà très répandue, et qui tendait à se répandre toujours davantage. M. le ministre des Finances a mis dans son projet l'obligation pour les commerçans, au delà d'un certain revenu, de déclarer ce revenu. Naturellement leur déclaration sera contrôlée. Il aurait été d'une prudence relative, lorsqu'il y aura contestation entre le contribuable et l'administration, de porter l'affaire devant un tribunal, ou une commission, composé de manière à donner toutes les garanties possibles : on a préféré les conseils de préfecture, qui sont recrutés comme chacun le sait. Le contribuable et le contrôleur iront donc devant le conseil de préfecture : là, ce n'est pas le contrôleur qui devra faire la preuve que la déclaration du contribuable est inexacte, mais le contribuable qui devra prouver, par la production de ses livres, qu'il a dit la stricte vérité. Telle était du moins la première prétention de M. le ministre des Finances dans son projet. On s'en est ému à

la Chambre, non seulement à droite et au centre, mais jusque sur les bancs avancés de la gauche, et un député radical de Paris, M. Puech, a présenté un amendement qui imposait à l'administration « la charge de prouver l'inexactitude de la déclaration, à l'aide des moyens dont elle dispose en vertu des lois existantes. » La situation était retournée : le contribuable, le commerçant, n'avait qu'à attendre que la preuve fût faite contre lui : il n'avait lui-même aucune pièce à produire. M. Caillaux s'est élevé avec vigueur contre l'amendement de M. Puech : il a déclaré que tout le système de la loi serait renversé, si cet amendement était voté, et que la réforme ne serait plus qu'une « comédie. » O surprise ! lorsqu'on en est venu au vote, 311 voix contre 230 se sont prononcées pour l'amendement. Par malheur, comme il avait été présenté en cours de séance, le vote ne comportait que la prise en considération, autrement dit le renvoi à la Commission. Mais qui pouvait se méprendre sur la pensée, et sur le sentiment de la Chambre ? Elle reculait, épouvantée, devant l'inquisition fiscale. Sachant les habitudes d'esprit de notre pays et les mœurs qui en sont la conséquence, elle sentait qu'imposer aux commerçans la production de leurs livres de commerce serait aller au-devant d'une formidable impopularité. De là son vote : mais elle n'y a pas persisté.

M. le ministre des Finances, qui connaît son monde, qui connaît la Chambre, qui connaît M. Puech, ne s'est pas découragé : il a espéré qu'on pourrait se mettre d'accord sur un texte équivoque, qu'il interpréterait ensuite à son aise, et il n'a pas eu tort. M. Puech a été le premier à se laisser prendre au piège. Le nouveau texte dit qu' « en aucun cas, même si une expertise est ordonnée, le tribunal ne pourra exiger la production des livres de commerce. » Sans doute, mais il pourra la rendre indispensable. Rien ne sera plus facile. Il suffira pour l'agent du fisc de taxer le contribuable suivant un revenu très supérieur à celui qu'il a ; le contribuable devra alors faire la preuve de son revenu réel, et comment pourrait-il la faire sans produire ses livres de commerce ? M. le ministre des Finances a très bien su ce qu'il faisait. Il a joué avec la Chambre, avec la Commission, avec M. Puech, comme le chat avec la souris. Quand il s'est vu sûr de son fait, il n'a pas hésité à dire que la production de ses livres resterait facultative pour le contribuable ; mais que celui-ci, « dans la plupart des cas, y aurait un immense intérêt. » M. Caillaux, pour faire repousser l'amendement, s'était écrié que, s'il était voté, la réforme serait une comédie : c'est l'amendement

qui en est devenu une, et M. Puech s'est aperçu un peu tard qu'on s'était moqué de lui. Presque toujours, en cas de conflit, le contribuable sera acculé à la nécessité de livrer le secret de ses affaires; mais, comme il sera « libre » de ne pas le faire, le principe sera sauf. La Chambre s'est contentée de cette assurance et a donné 64 voix de majorité au même ministre qu'elle avait mis la veille en minorité de 81.

Toutefois, il faut être juste pour tout le monde, y compris M. le ministre des Finances : il avait raison de dire que l'amendement de M. Puech était incompatible avec l'impôt sur le revenu tel qu'il l'avait établi, c'est-à-dire tel que la Chambre avait déclaré le vouloir. Le système est connu; il est détestable; c'est pour cela que nous l'avons toujours repoussé de toutes nos forces; mais ceux qui l'ont accepté dans ses principes fondamentaux sont mal venus lorsqu'ils essaient aujourd'hui d'en supprimer les conséquences. Bon gré, mal gré, on ne saurait, en ce bas monde, se soustraire à une certaine somme de logique. La déclaration du contribuable étant une des pièces maîtresses du système, comment peut-on admettre une minute que cette déclaration ne soit pas contrôlée, et quel contrôle sérieux et efficace peut-il y avoir en dehors de la production des écritures de commerce ? Nous ne jouions pas la comédie, nous, lorsque nous disions qu'on en viendrait là nécessairement. Si la déclaration n'était pas contrôlée, l'impôt ne rendrait rien, ou du moins il ne rendrait pas ce qu'on en attend et le budget serait en déficit. On comprend que M. Caillaux n'ait pas voulu s'exposer à cet inconvénient. Il a fait ce qu'il devait : il nous a donné raison. Nous avons toujours dit que l'impôt sur le revenu était un odieux instrument d'inquisition : la discussion, le vote, le désarroi de la Chambre prouvent que cela est vrai.

Il reste encore dans le projet de loi quelques dispositions qui ne sont guère moins révoltantes que celle de l'obligation pour les commerçans de produire leurs livres; la Chambre se cabrera d'abord contre elles, puis elle se résignera et se soumettra; elle n'est plus libre de faire autrement. Tant pis pour ceux qui n'ont pas su ce qu'était l'impôt sur le revenu quand ils l'ont promis! Mais, hélas! tant pis aussi pour le pays qu'on a trompé!

Des troubles graves ont éclaté en Perse. S'il est assez difficile de savoir comment les événemens se sont passés, leur cause est moins incertaine : elle tient aux difficultés inhérentes à l'établissement d'un

gouvernement parlementaire, en voie vers la liberté, dans un pays voué depuis longtemps au pur despotisme. Le même spectacle a eu lieu ailleurs, sous des formes différentes ; nulle part une révolution ne s'est faite sans douleur ; la Perse n'a pas échappé au sort commun.

Mouzaffer-ed-Dine, qui est venu souvent en France et que Paris a bien connu, était un souverain faible, au nom duquel ses ministres ont gouverné durement, impitoyablement et se sont livrés à des exactions de tous les genres. On peut dire qu'ils ont ruiné le pays. Le grand vizir Aïn-ed-Daouleh a poussé ce système jusqu'à ses dernières conséquences, qui ont été la révolte. Les prêtres en ont pris au premier moment la direction, et elle s'est manifestée sous deux formes différentes : la concentration des forces révolutionnaires dans une ville frontière, sur territoire étranger, et, à Téhéran, dans les jardins de la légation d'Angleterre, devenue une sorte de Mont Aventin. Mouzaffer-ed-Dine, déjà âgé et malade, céda. Il sacrifia son grand vizir, et donna une constitution à son peuple, en pleurant, dit-on. Cela prouve d'ailleurs qu'il le prenait au sérieux. La Constitution comportait l'élection d'une Chambre des députés dont les droits étaient assez étendus, et qui, comme il arrive toujours, essaya de les étendre encore davantage, de les étendre démesurément. Les affaires publiques n'en allèrent pas beaucoup mieux. Le désordre s'aggrava. La situation financière aussi. Quant à Mouzaffer-ed-Dine, il mourut en janvier 1907, et la couronne passa à son fils, Mohammet-Ali, qui paraît avoir un caractère plus résolu que lui. Dès le premier jour, Mohammet-Ali supporta avec impatience les obligations, c'est-à-dire les restrictions de pouvoir que la Constitution lui imposait. D'ailleurs, il lui jurait fidélité toutes les fois qu'on voulait. Il a rempli cette formalité, d'une manière assez solennelle, à trois ou quatre reprises différentes : au fond de l'âme, il attendait une occasion.

La Chambre la lui a fournie par ses tendances révolutionnaires : il semble bien qu'elle soit devenue un centre et même un asile pour des sociétés plus ou moins anarchistes. Plusieurs ministères se sont succédé. Le premier avait à sa tête Muchir-ed-Daouleh, qui était un homme animé de bonnes dispositions, mais qui n'a pas tardé à être débordé. Son successeur, Amin-ès-Sultan, était, dit-on, un homme distingué et courageux ; il a eu le courage de dire à la Chambre que, si elle avait des droits, elle avait aussi des devoirs ; malheureusement il a été assassiné, sans qu'on ait jamais su par qui. Après lui, le pouvoir a toujours été en s'affaiblissant et les prétentions de la

Chambre en augmentant. Enfin, il y a quelques semaines, le Shah a quitté Téhéran et a réuni des forces militaires autour de lui : on a pu comprendre que quelque chose se préparait, d'autant plus que Mohammet-Ali, à qui le parlement avait envoyé une députation, lui a déclaré fièrement qu'il ne permettrait pas qu'on lui enlevât sans l'intervention de l'épée ce que l'épée de ses pères avait conquis. Des troupes sont entrées à Téhéran et une canonnade assez vigoureuse a été tirée contre le Palais du parlement. Il y a eu des morts et des blessés. Le Shah est resté maître du terrain, du moins dans la capitale ; mais l'insurrection continue sur certains points du pays, et il faudra quelque temps pour que le calme revienne, s'il doit revenir. Le Shah affirme qu'il en voulait aux révolutionnaires, mais non pas à la Constitution : il respectera celle-ci, il fera élire une nouvelle Chambre des députés, qui, instruite par l'exemple de sa devancière, se montrera vraisemblablement plus sage ; enfin il sera lui-même un souverain constitutionnel et libéral. L'avenir montrera ce qu'il faut en penser.

Il est heureux que les événemens de Perse aient été postérieurs à l'entente qui s'est faite entre la Russie et l'Angleterre, — sans quoi la vieille rivalité des deux pays y aurait trouvé de faciles prétextes à des intrigues qui auraient pu avoir leur contre-coup en dehors de l'Asie. Cette réflexion est venue à l'esprit de tout le monde. On n'était toutefois pas bien sûr, au premier moment, que les faits ne viendraient pas la contredire : il n'en a rien été, et la crise que traverse la Perse n'ayant porté aucune atteinte au bon accord des deux pays, en a montré la solidité. Il est aujourd'hui très probable que les désordres de Perse n'auront pas de répercussion ailleurs ; mais la Perse elle-même aura quelque peine à s'en relever. La répression a été cruelle ; le pays est frémissant ; les puissances restent neutres, mais non pas indifférentes. L'Angleterre exige des excuses pour les démonstrations hostiles qui se sont produites autour de sa légation. Quant au souverain, il est encore difficile de savoir quel est son véritable caractère, et le fond qu'on peut faire sur lui.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.